

ADOLF HITLER

**LIBRES
PROPOS**

SUR LA GUERRE ET LA PAIX

recueillis sur l'ordre de
MARTIN BORMANN

Préface de
ROBERT D'HARCOURT
de l'Académie française

“Le Temps présent”

FLAMMARION

ADOLF HITLER

LIBRES PROPOS

SUR LA GUERRE ET LA PAIX

recueillis sur l'ordre de
MARTIN BORMANN

Préface de
ROBERT D'HARCOURT
de l'Académie française

Version française de
FRANÇOIS GENOUD

“Le Temps présent”
FLAMMARION

Il a été tiré de cet ouvrage :
cent dix exemplaires sur papier chiffon
des Papeteries de Lana
dont cent numérotés de 1 à 100
et dix numérotés de I à X,
et mille cent exemplaires sur papier Alfa
dont mille numérotés de 101 à 1100
et cent numérotés de XI à CX.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1952, by ERNEST FLAMMARION.
Printed in France.

PRÉFACE

Beaucoup de peintres nous ont donné leur meilleure œuvre dans l'image qu'ils traçaient d'eux-mêmes. Jamais le visage d'Adolf Hitler n'aura été mieux dessiné que par sa main. Nous possédions — en dehors d'excellents ouvrages allemands qui furent en grande partie traduits — la très vivante esquisse d'Hermann Rauschning : *Hitler m'a dit*. Mais on peut faire au livre de Rauschning un reproche : d'avoir été écrit de mémoire et longtemps après le contact. Ce décalage laisse place à l'involontaire erreur de perspective et aussi aux interférences littéraires.

Ici rien de semblable. Nous touchons l'humain immédiat. Nous avons devant nous Hitler au milieu de la petite cour de son Grand Quartier de l'Est, dans les années 1941-1944, exposant ses idées, se racontant intarissablement à ses généraux, à ses hommes de confiance, un Bormann, un Himmler, un Rosenberg, un Goebbels, un Ribbentrop. Il est au sommet de sa courbe. Il vient de déclencher l'attaque sur la Russie.

N'attendons pas des conversations. Il n'a jamais eu des interlocuteurs, il a des auditeurs. Il se contente d'un écho. L'atmosphère qui l'entoure est celle de la servilité approbative continue. Il monologue péremptoirement sur tous les

thèmes : politique, sociologie, physique, religion. Le seul domaine quasi absent de ces propos est celui des opérations militaires du jour.

Il délaisse l'actuel immédiat pour les grandes perspectives d'avenir. Nous voyons projeté sur l'écran le monde qui sera son œuvre. Ce monde ne sera pas fait par des conférences autour de tapis verts. Il sera fait par le glaive : un « rude morceau de travail historique » (*ein schweres Stück geschichtlicher Arbeit*). Ce sont les « lois du sang » qui régiront l'Europe de demain et présideront au partage des lots. Aux Slaves de l'Est la part du déshérité, tout juste bonne pour les représentants de la « sous-humanité ». La Russie conquise sera traitée en colonie. Elle sera pour l'Allemagne ce que l'Inde est pour les Anglais.

Il n'est pas de grands organisateurs sans imagination. Ce dévoreur de nations et d'espaces est un visionnaire. Il lance en pensée vers l'Est les voies géantes qui en ouvriront les richesses à son peuple si longtemps frustré de sa place au soleil. Le réseau ferroviaire qui reliera l'Allemagne au bassin du Donetz est déjà « vu » dans tous ses détails. Il aura 4 rails, sera à voie large (4 mètres au minimum) et à 2 étages pour « permettre la vue ». Les sièges seront disposés sur le côté avec un couloir médian d'un mètre.

Dans cet Est slave aux fabuleuses richesses il faudra envoyer un million et demi d'Allemands au minimum. Ces colons, « paysans d'empire » (*Reichsbauern*), seront des seigneurs. On leur construira de confortables résidences. Les gouverneurs, eux, auront des palais. Autour des villes et dans un périmètre d'une cinquantaine de kilomètres il y aura de beaux villages où vivront les colons. Au delà de cette limite commence ce que Hitler appelle « l'autre monde », le monde de la pouillerie et de la crasse. « Le Russe y a toujours vécu. » Pourquoi changer ses habitudes ? On l'y laissera croupir « sans le déranger ».

On lui laissera aussi en abondance ses poisons : la vodka,

le tabac. Surtout que l'on ne se mette pas en tête de vouloir améliorer son sort en le civilisant. Que l'on n' imagine pas de lui envoyer des instituteurs, des infirmières, des médecins, on ne ferait que contrecarrer les vues de la nature qui ne l'a pas destiné à vivre vieux : une cinquantaine d'années tout au plus.

Pas de savon, pas de vaccin, pas d'écoles. On sait trop par l'Histoire quels fruits les vainqueurs récoltent d'un effort de culture chez le vaincu : « l'intellectualisme anarchique ». De ceux auxquels on a voulu apporter les bienfaits de la civilisation on se fait des « ennemis acharnés ». L'instruction fait boomerang.

Mais il faudra veiller ! lutter contre l'éternelle sensiblerie allemande ! L'Allemand n'a pas plus tôt une colonie qu'il y installe des jardins d'enfants et des hôpitaux. La femme blanche est prostituée au rôle de domestique des Noirs. Honteux spectacle qui met la rage au cœur du Führer. On ne guérira donc jamais son peuple de la chimère humanitaire, de l'*Humanitätsduselei* !

Au bon Russe abruti par sa vodka on laissera quelques postes de radio, mais on ne lui permettra d'entendre que de la musique, distraction sans danger. Pour donner à son cerveau rudimentaire une bienfaisante idée de la supériorité de son vainqueur il ne sera pas mauvais d'autoriser de temps en temps une délégation de Kirghizes à venir visiter la capitale de l'Allemagne pour qu'ils en rapportent à leurs frères une vision d'éblouissement. Si jamais ces gens-là se mêlaient de se soulever, un bon petit paquet de bombes arrosant les centres de révolte ferait « tout rentrer dans l'ordre ».

★★

Jamais l'évangile de la race n'a eu meilleur interprète. Jamais n'a été égalée cette sérénité dans le mépris de la

« denrée humaine ». Jamais n'a été tracée en traits plus nets la ligne de partage entre deux mondes.

L'Hitlérie ne traitera pas tous ses vaincus de même façon. Il en est auxquels elle fera la grâce de les associer à son œuvre et l'honneur plus grand de les mêler à son sang : Suédois, Norvégiens, Danois, Hollandais.

Himmler suggère une « germanisation » plus ample. Ne pourrait-on dans les parties « germaniques » de la France opérer une fructueuse « pêche raciale » qui sélectionnerait les types humains prometteurs de bon rendement ? Elevés dans des « internats allemands », dûment décapés de leur « nationalité de hasard » et rendus à leur vrai sang, ces éléments ne pourraient-ils être utilement intégrés à la masse allemande ? Hitler écoute (ce qui lui arrive rarement !), mais n'est pas d'accord. Il n'a pas confiance. Cet apport serait dangereux, risquerait d'être une contamination. Il ne faut accepter l'apport sanguin que des peuples que l'on peut gagner « idéologiquement ». Certes il sait bien la force du sang allemand. Il a par exemple été frappé, revenant en France et retrouvant les régions du Nord traversées au cours de la première guerre, de l'amélioration du type. Le soldat allemand a passé par là et a fait du bon « travail de nordification » (*Aufnordungswerk*). Malgré cela, point de mélange racial aujourd'hui avec le Français.

Il tient la France (même dans sa partie « germanique » !) pour un peuple dégénéré de petits bourgeois paresseux. Leurs grandes époques militaires (Napoléon !) n'ont été qu'un sursaut, une aventure, un détour de leur ligne essentielle d'indolence et d'incurie. Partout où les Français se sont trouvés seuls face à face avec les Allemands (sous Frédéric II par exemple) ils ont « reçu une raclée ». Ce n'est qu'au « hasard » qu'ils ont dû leurs moments de grandeur (il revient avec insistance sur ce thème). Le fond de ces gens-là est fait de mollesse coupée, quand ils sont momentanément les plus forts, d'accès de violence. Ils ne maintiennent leur conquête

que par le « terrorisme rabique ». La cruauté dans la bassesse est un des traits de la race que le Führer illustre par un souvenir de la première guerre : des soldats nègres voulant donner à boire à des prisonniers allemands revenant blessés du champ de bataille, de « sadiques infirmières françaises » se sont jetées sur eux pour leur arracher le gobelet des mains et répandre l'eau par terre.

On lui répète que les Français sont « aimables ». Il en a assez, pour sa part, de cette amabilité qui n'est que duplicité. Il a été trop faible avec eux en se laissant chaque fois arracher des concessions alors qu'il aurait fallu implacablement fusiller les otages au moment des attentats contre la troupe occupante. De cette « clémence » ils ne se sont jamais « montrés dignes ». L'alternative qui se pose à eux est simple : ou bien passer en Afrique et de là « avec toutes les possibilités de leur empire colonial » poursuivre la guerre contre l'Allemagne, ou bien s'associer au destin de l'Allemagne en utilisant « la chance » qui leur est offerte de se battre à ses côtés contre l'Angleterre et les Etats-Unis. Avec l'espoir, au moment du règlement final, d'une possible compensation africaine aux justes cessions de territoire métropolitain à l'Allemagne et à l'Italie auxquelles il faudra bien qu'ils se résignent.

Les Français croient pouvoir faire les malins, mais il est las du double jeu. Quand il aura bouclé l'affaire russe et aura le dos libre, il se retournera contre eux et emploiera la « manière forte ».

Paris même, ce Paris si vanté, ne lui arrache qu'une louange fort pâle. L'Arc de Triomphe mis à part, il trouve l'architecture de la ville « bizarre » (c'est son mot !) : partout l'œil de bœuf, le « fronton écrasant la façade ».

★★

Quelle différence avec la noblesse italienne, avec la justesse des proportions, avec le charme de la Toscane et de

l'Ombrie ! Paris l'a laissé froid, tout « glissait sur lui », Rome l'a « empoigné ». Le moindre palazzo de Florence vaut plus que tout le château de Windsor.

En général il n'est guère prodigue d'épithètes laudatives, mais là elles lui viennent naturellement aux lèvres : *Zauber* (enchantement), *grossartig* (magnifique). Il marche dans un éblouissement continu de lumière et de beauté, conquis par la noblesse des pierres, par la force du Passé, par la « mélodie » et la grâce de ce peuple, par le sourire de ses jolies filles. Et il nous confie son soupir si la politique le laissait tranquille : « vagabonder » à travers ce beau pays dans la peau « d'un peintre inconnu ».

Politiquement il reconnaît tout ce qu'il doit à l'Italie, à son Duce, à la marche sur Rome et que, seules, « les chemises noires ont rendu possible la chemise brune ». Le national-socialisme n'était « qu'une bien faible petite plante » (*ein schwaches Pflänzlein*) lors du duel décisif entre le fascisme et le marxisme. L'Italie a hérité des grandes traditions de l'Empire romain. Elle est la « terre de l'idée d'Etat ». Physiquement la filiation reste encore sensible. Comment ne pas être frappé du profil césarien de Mussolini quand on le compare aux bustes des grands Romains de la villa Borghèse ? Et comme le racisme ne laisse jamais en paix notre admirateur, nous l'entendons affirmer sa reconnaissance envers la Renaissance qui a permis « à l'Aryen de se retrouver ».

De l'Italie il aime tout : son ciel, ses monuments, son Duce (le plus grand de ses monuments vivants), son petit peuple et sa simplicité de vie, sa frugalité. Nous savions Hitler converti au végétarisme. Justement cet évangile végétarien, il le voit pratiqué par le petit monde des osteria. « Ces peuples méridionaux ne connaissent pas l'alimentation carnée. La cuisine à Rome, quel délice ! J'ai vécu merveilleusement en Italie. »

Il aime le peuple d'Italie, point son Roi, ni sa cour ridicule composée de prétentieux fantoches du côté des hommes, de

vieilles « biques » distinguées, affligeantes à voir, du côté féminin.

★ ★

Il adore l'Italie, le « pays exaltant », et il déteste l'Angleterre. Il la déteste et il l'admire (le mot involontairement lui échappe !). Ce peuple d'un stupéfiant « entêtement », d'une « unimaginable suffisance dans la conscience de lui-même » et qui s'est tranquillement adjugé la mission de gouverner le monde, a assis sa domination sur l'hypocrisie. De fieffés « menteurs » qui hier s'extasiaient à Bayreuth et aujourd'hui ont le front de traiter les Allemands de Barbares ! Un peuple qui artistiquement et intellectuellement n'a rien produit, qui ne sait même pas jouer Shakespeare, qui n'a pas un théâtre supportant la comparaison avec les scènes allemandes. « Ils aiment la musique, mais la musique ne les aime pas. » Tout est chez eux calcul. Leur Réforme n'a pas, comme en Allemagne, jailli d'une « crise de conscience » ; elle est sortie de la « raison d'Etat ». Mais, tout justement par leur insolence, ils sont une grande nation. Des « seigneurs ». Ils peuvent être des modèles. Il faudra que les Allemands se mettent à leur école, apprennent à mentir avec la même « naïve » impudence. C'est ainsi que l'on conquiert l'empire du monde.

Le monde est immoral. Il ne récompense pas le vrai mérite. A quoi donc a servi à l'Allemand jusqu'ici son exactitude, son effort obstiné, son « labeur d'abeille » (*Bienenfleiss*) ? Que pesait tout cela à côté de ce que venaient apporter à la Grande-Bretagne les centaines de millions d'esclaves de son énorme empire colonial ? Mais l'Allemagne va, elle aussi, avoir son Inde sous la forme des « meilleurs morceaux de l'espace russe » et les choses changeront. Elles changeront quand cette insolente nation aura appris à « respecter » le peuple dont elle aura reçu le knock-out. Abattue, l'Angleterre pourra devenir une alliée. « La fin de cette guerre sera le début de notre permanente amitié avec la Grande-Bretagne. »

★★

Hitler jalouse l'Angleterre et l'admire. Il méprise l'Amérique et la juge avec son habituel simplisme de vision. Elle est pour lui le pays sans culture, demi-enjuivé, demi-négrifié. le pays pourri où tout est bâti sur le dollar, la terre d'élection des stars de cinéma et des « militärgirls ». Le plus grand personnage yankee Roosevelt est bien juif par l'adresse verbale, la casuistique retorse, « la subtilité et la virtuosité dialectiques » (*Rabulistik*). Ses conférences de presse, la suffisance qui y éclate sont « typiquement hébraïques ». Ne s'est-il pas lui-même vanté de son « noble atavisme juif » ?

★★

Nous voilà arrivés à l'ennemi N° 1 : le Juif. Il est le ver du monde. Mais lui, Hitler, n'aura de cesse, ne s'arrêtera de frapper que quand le monde sera « purgé de Juifs » (*judenfrei*). Il « mettra à sac toutes les villes qui auront voulu garder leurs Juifs ». L'heure est proche où « les youpins qui voulaient pendre leur linge à la ligne Siegfried perdront leur insolence ». Le monde verra un jour de quel fléau il a été délivré et bénira l'ange exterminateur.

Le grand obstacle avec lequel il faudra compter sera comme toujours l'absurde sentimentalisme allemand qui ne cesse de s'attendrir sur « le bon Juif ». Quand guérira-t-on l'Allemand de ses larmes sur l'homme qui l'évince de son métier, le dépouille de sa maison et de son champ, détruit sa famille et ne s'en va que quand il l'a mis sur la paille ? Comme les Britanniques sont ici plus raisonnables ! Ils ont eu le bon sens de stigmatiser pour toujours le Juif dans leur théâtre alors que les Allemands lui dressent un piédestal. Shakespeare écrit *Shylock* et Lessing *Nathan-le-Sage* !

Quelles sont les solutions pratiques pour la liquidation du Juif. Il faut tout d'abord compter avec un fait physiologique : l'extraordinaire résistance du parasite à des conditions climatiques qui seraient meurtrières à l'Aryen. La Sibérie, par exemple, ne ferait que le « revigorer ». Un climat bien tropical, vraiment destructif, serait préférable. Hitler dévoile-t-il ici toute sa pensée, même à ses familiers ? Il a déjà pensé à des moyens bien plus sûrs et plus économiques : la chambre à gaz.

Cet antisémitisme d'une férocité pathologique est depuis longtemps en lui, presque depuis toujours. En tout cas depuis ses années d'adolescent famélique à Vienne. Il faut relire dans *Mein Kampf*, dans les seules pages vivantes de ce livre illisible, sa première rencontre avec Israël, avec le Juif de l'Est intact avec son caftan et ses boucles noires. (Le Juif viennois. Ceux de Linz, les seuls qu'il a jusqu'alors connus, n'avaient pas cet aspect.)

Ce passant de la rue, il ne se lasse pas de l'observer, « à la dérobée et avec prudence », d'en « scruter tous les traits » et une question jaillit en lui, s'impose à lui : l'homme qu'il a devant lui avec son obscur visage, ses boucles sombres, sa longue robe de lévite oriental, cet homme peut-il être considéré comme un Allemand ? Comme toujours quand il est devant une énigme dont il veut la clé, il achète des livres, essaye de comprendre. Il bute sur de longs et fatigants débats entre Juifs sionistes et Juifs libéraux.

L'essentiel n'est pas là. L'essentiel n'est pas dans la querelle interne du Juif. Il est dans son caractère de cellule étrangère (irréductible, inassimilable et cependant douée d'un énorme pouvoir de contagion et de prolifération) au milieu même du peuple où il a choisi d'installer sa domination. Dans la politique, le négoce, ou bien la prostitution et la traite des blanches. Vienne est à ce dernier point de vue un poste d'observation de choix, « le meilleur d'Europe occidentale, exception faite des ports du midi de la France ».

★★

Prostitution de la rue, prostitution du théâtre, de l'art, de la presse. Le Juif laisse sur tout ce qu'il touche sa marque spécifique « d'impudeur et de saleté. » (*Unrat, Schamlosigkeit*). Il est dans toutes les entreprises de désagrégation. Partout où il y a du pus, on le découvre. Donne-t-on un coup de bistouri dans l'abcès, que voit-on brusquement surgir « comme l'asticot dans une viande gâtée » ? Le Juif, un « petit Juif » (*ein Jüdlein*) qui était caché là-dedans et qui cligne du regard maintenant « tout ébloui dans la lumière subite et crue » du grand jour qui le tire de sa retraite d'ombre.

Hitler a maintenant les yeux ouverts. Cette ville qu'il a d'abord et au début de son séjour, traversée en aveugle, il la voit maintenant et la comprend. Ce Juif qu'il a d'abord ignoré, l'homme lointain, venu de l'étranger, l'homme d'un autre sang, avec sa chevelure annelée, son vêtement exotique, son indéchiffrable visage, il l'aperçoit désormais à chaque tournant de rue de cette ville dans laquelle il n'arrive pas à se fondre, de cette ville allemande qu'il souille. L'obsession succède à l'initiation. Hitler a découvert le Juif ; il le verra partout.

Il prend en mains les listes de noms du théâtre, de la presse, de l'écran. Le Juif, toujours le Juif qui avec un infernal génie d'ubiquité est partout où il s'agit de corrompre, de pourrir, qui multiplie sa production de boue, « éclabousse de son ordure, comme avec une rotative, le visage du reste de l'humanité ». « Pestilence pire que la peste noire du moyen âge. »

Même tableau en politique. « Fabricants » de brochures rouges, secrétaires de syndicats marxistes, managers de démonstrations populaires, députés au Reichstag — tous Juifs. Toujours des « Austerlitz, des Adler, des David, des Ellenbogen ». Tout le parti est « entre les mains d'un peuple étranger ».

Cette presse, cette « grande presse » viennoise qu'il a d'abord admirée, Hitler la voit maintenant sous son véritable jour. Ces plumitifs juifs qui criblent de flèches l'empereur allemand Guillaume II, sont à plat ventre devant la France, devant la « grande nation civilisée. » — à laquelle, éperdus d'amour, ils roucoulent leurs « hymnes de louange ». Ce délire de « basse francophilie » (*dieses erbärmliche Französeln*) remplit Hitler de honte. Il serre les poings, repousse la « grande presse » et prend le *Deutsche Volksblatt*, feuille populaire nationale et antisémite. Au moins on sera entre Allemands !

Il a découvert le principe moteur de sa vie. Toute existence humaine a besoin d'une flamme : amour ou haine. La flamme sombre de cette vie, qui brûlera toute droite jusqu'à la fin, est celle du crématoire d'Auschwitz.

★★

Quittons *Mein Kampf* que nous avons un instant suivi et revenons au document que nous avons entre les mains.

La haine d'Israël n'a d'égale que la haine du christianisme. Tous deux ont d'ailleurs partie liée. Ils représentent l'insurrection du bas contre la grandeur. Le christianisme a « mobilisé la pègre » contre l'ordre romain. Le Juif qui a apporté le christianisme au monde est coupable de ce crime : « avoir détruit la merveille (*die wunderbare Sache*) qu'était le monde antique. » Rome n'a pas été détruite par les Huns mais par la Croix. Jamais lui, Hitler, ne pardonnera au christianisme d'avoir éteint la « belle clarté » du paganisme en introduisant dans la vie la haine de la nature. « Quel est donc ce dieu qui trouve son plaisir à voir les hommes se martyriser devant lui ? » Il sera bon de changer les épithètes historiques et au lieu de « Constantin le Grand » et de « Julien l'Apostat » de dire désormais : « Julien le Grand » et « Constantin le Traître ». On rétablira ainsi la vérité dans ses droits. Tout

ce que la littérature chrétienne a fulminé d'anathèmes contre l'empereur Julien n'est qu'un « amas d'idioties » (*Wortgeblödel*).

Judaïsme, christianisme, bolchevisme sont liés par la même chaîne. Associés de la même besogne de sape, agents nés de la décomposition, ils possèdent le même génie pour faire éclater les cadres naturels de la société. Le bolchevisme est le prolongement historique et logique du christianisme. Il réalise sur le plan technique ce que l'autre a fait sur le plan métaphysique. Faut-il reprocher au chrétien et au Juif leur pouvoir de désagrégation ? Ils sont tous deux dans leur nature, dans leur ordre, en détruisant. On ne reproche pas au chat de manger la souris. Paul de Tarse et Trostsky sont frères. Peut-être faut-il leur reconnaître la vertu de certains bacilles : d'être, dans la pâte des peuples, des vibriions. En tout cas, comme le bacille dans l'organisme menacé, ils suscitent la réaction.

Nous savons ce qu'a été celle-ci sous la main d'Adolf Hitler ! Il nous confesse que naguère, aux beaux temps de sa jeunesse, il eût penché pour la méthode forte, pour la « dynamite » à l'endroit de l'Eglise et tout spécialement de l'Eglise catholique, plus toxique que l'autre, plus « immédiatement nourrie d'intellect judaïque ». Mais maintenant il a acquis la sérénité de l'expérience. Tout cela tombera de soi-même comme se détache du corps le « membre pourri ». « Nous avons la jeunesse pour nous... J'ai 6 divisions de SS qui meurent dans la plus parfaite tranquillité en se passant de l'Eglise. »

Il se livre à des comparaisons entre les diverses croyances de l'humanité et nous avoue que si une religion pouvait encore lui donner le goût de l'au-delà, il opterait sans hésitation pour le ciel du Mahométan, de préférence au ciel du chrétien avec son indicible ennui, son insupportable « fadeur ». Que faire, vraiment, d'un au-delà peuplé « de nourrissons et de vieillards où l'on agite des palmes et chante des alléluias » !

Et cela alors que « sur terre on possède Richard Wagner ». Que le monument d'absurdités qu'est le christianisme ait pu s'imposer au monde civilisé, c'est à désespérer de l'homme ! « Le nègre fétichiste est de 100 coudées supérieur au blanc qui croit à la transsubstantiation. » Que la masse du petit peuple qui ne sait pas croire encore à tout cela, passe encore. Mais que « des ministres du parti, des généraux soient convaincus que l'Allemagne ne pourra remporter la victoire sans la bénédiction de l'Eglise » — voilà qui passe l'imagination ! Pour lui, il est bien décidé « à ce qu'au moment de son enterrement il n'y ait pas un curé à 10 kilomètres à la ronde ».

★★

Ces déclarations constituent une prise de position de la plus vigoureuse netteté. Elles ne sont qu'une confirmation de ce que nous savions du racisme et de ses haines. Nous connaissons la triplice détestée : le marxiste, le Juif, le chrétien. Hitler ne pense pas ici différemment des leaders du parti. Rosenberg (la théorie), Goebbels (la propagande), Goering (l'exécution) donnent de la voix dans le même sens et avec le plus parfait ensemble. Nous nous rappelons la décision avec laquelle Goering, l'homme du geste, se déclarait prêt à abattre son poing (*die Faust im Genick*) sur la nuque de l'adversaire : « les rats rouges, les taupes noires et l'homme à l'étoile jaune. »

Hitler est fidèle aux haines du parti comme il est fidèle à l'évangile racial. Par exemple en faisant part à ses invités de la joie que lui donne le rajeunissement de la race, le « rafraîchissement du sang » (*Blutaufrischung* — que ce vocabulaire est donc affreux !) dû à la vigoureuse activité procréatrice de ses corps d'élite de SS. Ces améliorations dues à des soldats comprenant leur « devoir national » dans sa plénitude, il a pu les constater à Berchtesgaden même et dans les villages des environs où les hommes de sa garde person-

nelle ont fait belle besogne et qui aujourd'hui « grouillent de vigoureux enfants ».

Tout cela n'est pas absolument neuf. Nous retrouvons des traits connus : le matérialisme épais, l'humanité-haras, le simplisme dans la dureté.

Ce qui appartient à Hitler en propre, c'est le *degré* dans le cynisme. Un palier est ici atteint dans la sauvagerie que beaucoup d'Allemands à cette époque étaient certes loin de soupçonner. Qu'eussent pensé les bons Germains qui avaient la candeur de croire les excès du nazisme commis en dehors du Führer et contre sa volonté (« si notre Führer savait ! »), s'il leur avait été donné d'écouter un instant derrière la porte !

Il faut lire comment Hitler entend les « mesures énergiques » (*energisches Durchgreifen*) qui « assureront l'ordre et la sécurité du Reich ». Que la moindre menace de soulèvement se manifeste à l'intérieur, on commencera, et cela dans les premières 24 heures, par exécuter les meneurs. Cela fait, dans les trois jours qui suivent, on fusillera tous les otages des camps de concentration. Le geste rapide en faisant rouler « quelques centaines de milliers de têtes » (nous avons bien lu le chiffre !) « rendra superflues les mesures ultérieures ». *Erschiessen, totschiagen* (fusiller, assommer), voilà la bonne façon de gouverner. Celui qui nous expose ses vues avec cette rondeur reconnaît qu'il « n'admet pas la plaisanterie », mais ajoute tout de suite un correctif : « D'une façon générale, je puis dire que j'ai été plein de modération. »

★★

Le monde de demain se présente comme un diptyque d'une merveilleuse simplicité : l'Allemagne doit rester « le peuple des soldats » (*das Soldatenvolk*), les autres « travailleront pour elle ». Nous nous rappelons le dilemme de Goering : « le beurre ou les canons ». L'Allemagne garde la bonne part,

les « canons ». Les autres peuples lui fourniront le « beurre ».

Tout cela est solidement établi, longuement mûri. Aucune place n'est laissée à l'improvisation. On a fait de Hitler le « détraqué génial ». Les pages qu'on va lire nous présentent une image différente. Peut-être, à certains moments, des bouffées de mégalomanie : Berlin, par exemple, devient « la capitale du monde » dépassant les splendeurs de Babylone. Mais ce sont là de brefs accès. En général Hitler raisonne bien. Froidement, méchamment. On notera la malveillance généralisée et lapidaire avec laquelle sont exécutés peuples et hommes. L'Anglais est « stupide », l'Américain « pourri », le Russe abruti par sa vodka, le Polonais « fainéant et vantard », le Roumain « du bétail », Roosevelt un « cerveau malade », Halifax un « hypocrite », Churchill « une canaille journalistique ». Seul Staline trouve grâce : un « type génial » (*ein genialer Kerl*) devant lequel il s'incline. Le mot « respect » est ici tracé en toutes lettres.

Qu'admire-t-il en Staline ? D'abord d'avoir créé le stakkanovisme devant lequel il serait de la part des Allemands rudement « bête de rire » et d'avoir ainsi doté son peuple d'un armement dont l'Allemagne, à ses dépens, a connu la masse. Mais ce dont il loue surtout le maître de la Russie c'est de sa force de secret, de sa force d'ombre, de la continuité avec laquelle patiemment, sournoisement, silencieusement, il forge son instrument de puissance en endormant au dehors les peuples par sa propagande pacifiste. Relisons avec l'attention qu'elles méritent les lignes suivantes qui n'ont pas perdu de leur actualité : « Les Soviets auraient représenté pour nous un danger inouï s'ils avaient réussi à miner dans notre peuple l'esprit-soldat à l'aide de leur slogan de propagande : « plus jamais de guerre ». Car dans le même temps où chez nous ils auraient propagé le pacifisme avec tous leurs moyens de terreur, avec leur presse, avec leurs grèves, chez eux, en Russie, ils auraient bâti un armement colossal. Ils nous auraient endormis avec les sottises de l'humanitarisme pendant

que chez eux ils auraient exploité à fond le stackanovisme réalisant un travail beaucoup plus rapide que celui de l'ouvrier moyen d'Allemagne ou des pays capitalistes. Mieux nous connaissons les Soviets plus nous nous réjouissons d'avoir attaqué à temps. Dans les dix années qui viennent, l'U. R. S. S. aurait aménagé un nombre énorme de centres industriels qu'elle se serait arrangée pour rendre de plus en plus inattaquables. Elle aurait mis sur pied un armement inimaginable (*eine unvorstellbare Rüstung*) tandis que, dans le même temps, l'Europe serait devenue une proie sans défense de ses plans de domination mondiale. »

Reconnaissons-lui, avec un sûr instinct des points de faiblesse de l'adversaire, de l'adresse dans le maniement de la corruption quand il écrit dès juillet 41 : « La méthode que nous employons avec les Français est la bonne, beaucoup d'entre eux verront d'un mauvais œil que nous quittons Paris. » Et six mois plus tard (janvier 42) à l'endroit de ces mêmes Français qui s'imaginent pouvoir jouer les Talleyrand : « Notre politique doit consister à nous servir adroitement des uns et des autres. Il faut qu'il y ait deux Frances. »

Beaucoup de sagesse politique dans les lignes suivantes qui devancent leur temps et que bien des Anglais auraient aujourd'hui intérêt à relire (la vérité peut venir de la bouche de l'ennemi) : « La Grande-Bretagne ne restera viable qu'en se liant au continent. Elle défendrait ses intérêts impériaux dans le cadre d'une organisation continentale et pourrait ainsi conserver son empire. »

A côté de ces vues d'avenir nous trouvons d'intéressants jugements rétrospectifs. Par exemple sur l'occupation brusquée de la Rhénanie en mars 1936. Nous nous rappelons cette page d'Histoire. La plus humiliante peut-être des temps modernes pour les démocraties occidentales. La plus brillante de la carrière d'Hitler. Il pousse au delà du Rhin une poignée de soldats sans avoir les moyens de soutenir son action. L'heure est décisive. Jamais il n'a été meilleur joueur de

poker : sa seule carte est, comme il le reconnaîtra six ans plus tard, son « invraisemblable aplomb ». « N'importe qui eût alors perdu le contrôle de ses nerfs. J'étais contraint de mentir... J'ai menacé, à défaut d'une détente dans les 24 heures, d'envoyer en Rhénanie six divisions. Or je ne disposais que de quatre régiments. Un recul de notre part, et c'était l'effondrement. »

Dans la longue histoire des occasions perdues peu de chapitres sont aujourd'hui pour nous d'une plus amère lecture. Nous ne pouvons nous retenir de nous livrer au jeu stérile des méditations rétrospectives, de mesurer du regard les catastrophes que nous eût épargnées un peu de fermeté.

★★

Ce dur manieur du réel sur le plan politique nous fait un assez surprenant aveu quand il nous dit la joie qu'il éprouverait à se trouver un beau jour délivré de tous les ennuis, de tous les soucis du pouvoir et rendu à ses vrais goûts : l'art, l'architecture, la musique, « les véritables voies de l'humanité future ». Dans Wagner il écoute avec passion « les rythmes d'un monde antérieur ».

L'homme n'est pas odieux de façon continue. Le fauve a ses moments de détente, presque de gentillesse. Au tournant d'une page nous avons la surprise de passages d'une authentique fraîcheur d'accent. Ce despote qui enfonce avec cette dureté sa griffe dans la vie aime la musique, les enfants, le petit peuple et sa spontanéité de cœur. Il se rappelle avec attendrissement les humbles marchands des halles qui, dans ses heures de lutte les plus dures, venaient « apporter deux œufs à monsieur Hitler ». Il est sincère quand il dit : « J'aime tant les êtres modestes. Les autres, les dix mille de l'élite, tout ce qu'ils font, c'est par calcul. »

Il aime les petites gens, et il méprise les juristes, les pro-

fesseurs, tous les êtres qui voient la vie à travers des interpositions de papier, qui « s'éloignent de l'instinct ».

Ce puissant a ses points vulnérables. Il nous touche presque lorsqu'il nous avoue le coup d'émotion que lui donne « l'imbécile » de la bouche duquel il apprend (et cela au moment le plus dur de son offensive de l'Est) que Napoléon a déclenché sa campagne de Russie le même jour que lui, le 22 juin. Néfaste présage ! Heureusement des « spécialistes » le calment en rétablissant la vérité, à savoir « qu'en réalité Napoléon n'a commencé sa campagne que le 23 ». Le voilà rassuré, mais nous pensons que « l'imbécile » a dû regretter ses parallèles historiques...

Il aime les bêtes. Il a des pages d'une fraîcheur charmante sur les chiens. Il nous nomme et nous décrit longuement, amoureuxment, avec tous les détails de leur caractère, de leur « figure » ceux qu'il a possédés : Foxl, Muck, Blondi. Ses préférences vont au berger allemand chez lequel il retrouve les traits de son peuple : la fidélité, la hardiesse, la bravoure ! Son cœur se fonde de tendresse au souvenir d'une de ces bêtes dont il a décidé de se défaire et qui, après avoir accompagné sur la route pendant quelques instants son nouveau possesseur, se retourne dans un irrésistible mouvement de fidélité à son premier maître et « vient lui mettre ses deux pattes sur les épaules ».

Le chien des aveugles est à ses yeux « l'une des plus touchantes choses » qui existent sur la terre. L'homme qui nous donne ces preuves de sensibilité est le même qui, à quelques pages de distance, bouffonnera férocement sur la manière de traiter ses adversaires : « Il faut agir radicalement. Quand on arrache une dent, on l'arrache d'un coup et la douleur ne tarde pas à disparaître. Quand j'y réfléchis, je m'aperçois que je suis extraordinairement humain. »

Humanité envers les bêtes, bestialité envers les hommes — nous avons connu ce mystère de coexistence. A Dachau, à Buchenwald, les tortionnaires qui poussaient leurs victimes

à la chambre à gaz après les avoir longuement suppliciées avec des raffinements asiatiques dans le sadisme, étaient les mêmes hommes qui pensaient avec des délicatesses d'infirmières la patte d'un chien blessé.

★★

Nous avons dit que ces pages nous apportaient plus une confirmation qu'une surprise. Elles restent un document poignant qui nous permet de mesurer le gouffre auquel de justesse nous avons échappé, ce que nous serions devenus sous la griffe de l'homme qui nous fait sa profession de foi : « La sagesse politique est toujours en raison inverse de l'humanité. » De là même bouche nous apprenons en passant que ce que nous avons connu n'était qu'un prélude dicté par les nécessités politiques dans l'attente de l'heure où le vainqueur, sa tâche menée à bien, « parlerait allemand » au monde.

Cynisme, lucidité, de l'humour au milieu de l'horreur. Des vues divertissantes mais sans grande originalité sur l'amour, sur les femmes : le mariage ? « une catastrophe » ! L'institution est bonne tout au plus pour le troupeau, pour le pecus ; l'homme supérieur — *hervorragende Männer* — prend une maîtresse ! De temps en temps de sages remarques (sur les programmes scolaires et leur surcharge, sur l'impuissance des juristes à aménager le monde). D'épaisses gaietés de commis-voyageur, particulièrement sur le terrain religieux (sur le dogme de la Rédemption, sur le Pape, le « vieux monsieur fatigué »...)

Le trait le plus sympathique reste, nous l'avons vu, l'amour des humbles. Hitler a tiré sa force du peuple et il lui demeure fidèle. Il a toujours pour lui des excuses, même quand il le voit glisser dans le marxisme. On ne gouverne qu'avec le peuple. L'erreur capitale de la politique wilhelminienne a été de ne prendre son point d'appui que sur le bourgeois en jaquette et en haut de forme.

Nous fermons ces confessions de l'être qui a failli être le « maître de la Terre ». Une énigme subsiste : la disproportion entre l'homme et son action, le décalage entre le format du personnage et l'ampleur du remous qu'il déclenche. On invoque bien son magnétisme physique, son « fluide ». Tous les êtres qui, l'un après l'autre, l'abordent subissent l'envoûtement, parlent de sortilège (*magischer Bann*), mais ce n'est pas là explication suffisante. Quelque chose nous échappe. La psychologie normale ne nous fournit pas la clé. Celle-ci doit-elle être cherchée sur un autre plan ? Karl Jaspers a senti avec force la part du mystère et ce qu'il subsiste dans le « phénomène Hitler » d'irréductible à l'interprétation rationnelle. Il n'a pas hésité, pour caractériser l'aura qui entoure le personnage, à faire entrer en jeu un élément supranaturel. Nous nous rappelons son mot saisissant, au lendemain de la guerre, sur les « puissances démoniaques » (*dämonische Mächte*) dont son peuple avait été victime.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

AVERTISSEMENT

Hitler, à l'origine, était un solitaire. En avançant en âge, il prit pourtant le goût de la société — il en fit lui-même la constatation, non sans une nuance d'étonnement. Il fit de tels progrès dans cette voie qu'il en vint, c'est lui-même qui le dit encore, à se passer de moins en moins de la compagnie des autres humains. C'était un causeur brillant, enjoué, qui tenait son auditoire sous le charme de sa parole. Ses familiers l'écoutaient avec dévotion. D'où le regret que concurent certains d'entre eux à l'idée que tant de propos qui les enchantaient, même s'ils les choquaient souvent, fussent à tout jamais perdus.

Hitler parlait beaucoup : durant les repas, qu'il prenait en commun avec de nombreux collaborateurs et parfois avec des hôtes de passage, mais surtout à la réception qu'on appelait « l'heure du thé » et qui avait lieu après la dernière conférence sur la situation. Cette réception se prolongeait en général assez tard dans la nuit. L'assistance y était nombreuse. C'est à ces heures de détente que Hitler s'exprimait le plus librement, développant largement ses idées, donnant cours à son imagination, ouvrant la vanne de ses souvenirs.

Telle était l'atmosphère du G. Q. G. du Führer. Jusqu'en juillet 1942, le G. Q. G. consista en une installation de bunkers connue sous le nom de *Wolfsschanze*, située dans une épaisse forêt de sapins, près de Rastenburg, en Prusse-Orientale, au nord des lacs masuriques.

Ce sont ces propos sans apprêt, d'une sincérité indiscutable, parce qu'ils n'étaient pas destinés à la publicité, qui font l'objet de

cet ouvrage. Le volume que nous publions porte sur la période qui s'étend du 5 juillet 1941 au 12 mars 1942. La période qui va du 21 mars 1942 au 30 novembre 1944 donnera lieu à la publication d'un deuxième volume.

L'aubaine est rare pour les historiens. Ces « instantanés » de conversations authentiques ont évidemment plus de prix que n'en auraient de véritables mémoires — Hitler songeait d'ailleurs à écrire les siens après qu'il se serait retiré de la vie active. Or les auteurs de mémoires, on l'a bien vu au cours de ces dernières années, ne peuvent se dérober à la tentation de plaider leur cas, devant leurs contemporains et devant la postérité, dans leur désir d'accréditer d'eux-mêmes une image qui leur convient.

En l'occurrence, il ne s'agit de rien de tel. Hitler parle devant les auditeurs de son choix. Il n'a aucune raison, s'adressant à eux, de masquer sa pensée ni de la déformer. Dans l'entourage habituel du Führer au G.Q.G., on trouve le maréchal Keitel, le général Jodl, Martin Bormann, le Dr Dietrich, chef de la Presse du Reich — ceux-ci entourés de leurs principaux collaborateurs ; les adjoints militaires, les adjoints civils, les officiers d'ordonnance ; les médecins Brandt et Morell, le professeur Heinrich Hoffmann, le photographe, un vieil ami de Hitler. On rencontre aussi les représentants des principaux ministères ; enfin de nombreux hôtes de passage (Himmler, Goering, d'autres ministres, des commandants d'armées, etc.) dont mention est faite en tête des notes.

Au milieu de ces auditeurs familiers, il peut s'abandonner, penser à haute voix, exprimer ses sentiments tels qu'ils se présentent. C'est l'euphorie d'une conversation généralement à bâtons rompus, où les idées rebondissent au gré des circonstances, selon la sollicitation des faits et les préoccupations du jour, ou à la faveur d'une réplique qui oriente les esprits dans une nouvelle direction. Hitler peut admettre que ces libres propos soient consignés, mais à la condition de pouvoir à tout moment en disposer à son gré. La garantie, pour lui, c'est qu'un homme tout à fait sûr en soit le dépositaire. Or, de tous ceux qui l'entourent, l'homme qui s'est acquis le plus de titres à sa confiance, c'est Martin Bormann — son collaborateur le plus direct, son auxiliaire de tous les instants, celui qui s'est rendu digne de toutes les confidences.

Le prétexte invoqué était que ces propos, saisis au vol, pourraient servir à rédiger des instructions, des notes de service. Aux yeux de Bormann, c'était là une façon de posséder, sur des sujets essentiels, la pensée exacte du Führer ; c'était aussi une importante documentation pour les mémoires que Hitler songeait à écrire

un jour. Il est établi que c'est Bormann qui emporta la décision, qui leva les derniers scrupules du Führer. Mais celui-ci refusa absolument de se soumettre à un enregistrement mécanique. Il avait besoin de pouvoir « oublier » qu'on recueillait ses propos ; sinon il en eût été paralysé, il en eût perdu sa liberté d'expression. La conséquence, c'est que Bormann fut chargé de faire prendre les notes et d'en garantir le secret. Ces notes, on les a désignées depuis sous le nom de Bormann-Vermerke — notes de Bormann, notes pour Bormann.

La formule admise par Hitler fut celle d'un transcripteur qui lui resterait invisible, discrètement installé dans un coin, fondu dans la masse des personnes présentes. Ce sont des fonctionnaires sous les ordres de Bormann que l'on chargea de ce travail. Il y en eut trois en tout, personnages plutôt modestes et qui ne durent qu'à cette fonction temporaire le privilège d'être constamment présents à des repas, à des réceptions et à des conversations où rien d'autre ne les aurait fait admettre. Ils prenaient des notes sténographiques, puis aussitôt après ils dictaient leur « minute » à une dactylographe de Bormann.

Le texte relu, corrigé, puis paraphé, ils le remettaient à Bormann. Bormann le lisait à son tour, y ajoutait de sa main ses propres rectifications et le classait dans ses archives. Dans certaines occasions où la présence d'un secrétaire ne pouvait être tolérée, c'est Bormann lui-même qui nota les propos du Führer.

C'est ce document de mille quarante-cinq pages dactylographiées dont nous entreprenons la publication. Il s'agit de l'exemplaire original en première frappe, annoté de la main de Bormann, et tel qu'il existait dans les archives de celui-ci. La première note est datée du 5 juillet 1941, la dernière du 30 novembre 1944. A de rares exceptions près, le lieu de l'action est toujours le G. Q. G. du Führer. Il convient de noter que l'édition française, paraissant avant toute autre, même celle de langue allemande, constitue l'édition originale de l'ouvrage.

Quelques-unes des pelures de ce texte, « par un heureux hasard », sont restées entre les mains de l'un des trois transcripteurs. Elles ont donné lieu à la publication, en Allemagne, d'un ouvrage incomplet, truffé d'erreurs et de déformations volontaires où l'ordre chronologique du texte a même été altéré, sous prétexte de mettre de l'ordre dans des propos qui tirent précisément toute leur valeur du fait qu'ils sont un jaillissement spontané.

Bormann veillait jalousement à la fidélité des transcriptions dont il chargeait ses collaborateurs, et ceux qui ont le respect des docu-

ments historiques lui sauront gré de ce scrupule. Il était pénétré de l'importance de ces textes. En tête du document complet, il a écrit de sa main : « Prière de conserver avec le plus grand soin ces notes d'un intérêt capital pour l'avenir. » (1)

★
★★

Notre traduction répond au souci de fidélité historique qui anima Bormann au moment où il a rassemblé les éléments de l'ouvrage. Il eût été possible d'y pratiquer quelques coupures lorsque certains développements tournent court, lorsqu'un thème n'est qu'effleuré. Mais où s'arrêter sur pareille voie ? Par respect pour une source d'histoire, il nous a semblé préférable de présenter ce document au public dans l'état où les circonstances ont voulu qu'il fût. Les imperfections qu'on y voit, les redites inévitables, les outrances mêmes contribuent à donner à ce mémorial le caractère vivant d'une pensée qui s'élabore au fur et à mesure qu'elle s'exprime. En un tel domaine, tout est instructif à des titres divers, et la personnalité de Hitler y est exprimée — on en jugera — dans toute sa vérité.

L'homme qui nous est ici révélé n'est à proprement parler ni l'homme qu'ont vu en lui ses adversaires, ni celui qu'ont cru voir beaucoup de ses partisans. Sa vision des choses n'est jamais conventionnelle. Il dépouille tout problème de sa gangue de considérations accessoires et de préjugés. C'est un esprit neuf, un autodidacte dans le plein sens du terme. Fanatique, il l'est certainement, mais il semble que ce soit moins du fait d'une diathèse que par volonté d'être tel. Hitler a choisi une voie, il estime qu'il faut savoir aller avec décision jusqu'au bout de ses idées, en dépit de tous les obstacles.

L'occasion nous est donnée aujourd'hui de juger l'homme d'après ce qu'il disait quand il s'exprimait librement.

FRANÇOIS GENOUD.

PREMIÈRE PARTIE

A LA CONQUÊTE D'UN EMPIRE

(1) « Bitte diese — später äusserst wertvollen — Aufzeichnungen sehr gut aufheben ».

Samedi 5 juillet 1941.

Les peuples aryens et le peuple russe. — La poigne est une nécessité pour dominer le Russe. — Appauvrissement du sous-sol.

Ce qui nous manque, c'est une vue d'ensemble quant à la volonté de vivre, quant à la façon de vivre des peuples.

Il faut faire une différence entre le mouvement populaire fasciste et le mouvement populaire russe. Le mouvement fasciste est rentré spontanément dans les traditions de la société romaine. Le mouvement russe tend essentiellement à l'anarchie.

D'instinct, le Russe ne va pas à une forme de société supérieure. Certains peuples peuvent vivre de telle façon que chez eux l'ensemble des unités familiales ne forme pas un tout. Si la Russie a adopté malgré cela une forme d'Etat comparable à ce que nous entendons par là en Occident, cela ne lui est en tout cas pas congénital.

Il est vrai en un sens que tout produit de la culture humaine, que toute œuvre douée de beauté ne peuvent naître que sous l'effet de cette contrainte que nous appelons l'éducation.

Les peuples aryens sont des peuples particulièrement actifs. Un homme comme Krümel travaille du matin au soir ; tel autre ne cesse de réfléchir. L'Italien, lui, est diligent comme une abeille. Aux yeux du Russe, le principal apport de la civilisation, c'est la vodka. Son idéal consiste à ne faire jamais que l'indispensable. Notre conception du travail (toujours plus de travail !) — il la subit comme une véritable malédiction.

Il est douteux qu'on puisse réussir quoi que ce soit en Russie sans le secours du pope. C'est le pope qui a su consoler le Russe

de la fatalité du travail — en lui promettant plus de bonheur dans un autre monde.

Le Russe ne se résoudra à travailler que sous le poids d'une contrainte extérieure, car il est incapable de s'organiser lui-même. Et s'il est apte malgré tout à subir l'organisation, c'est grâce à la goutte de sang aryen qu'il a dans les veines. Ce n'est qu'à cause de cela que le peuple russe a créé quelque chose et possède un Etat organisé.

La poigne est une nécessité pour dominer le Russe. La contrepartie, c'est que plus un régime est dur, plus il est séant qu'on y pratique l'équité et la justice. Le cheval qui n'est pas tenu constamment en main oublie en un clin d'œil les éléments de dressage qu'on lui a inculqués. De même, chez le Russe, il y a une force instinctive qui le ramène invariablement à l'état de nature. On cite parfois le cas de ces chevaux qui, s'étant échappés d'un ranch d'Amérique, avaient reformé, quelques dizaines d'années plus tard, d'immenses troupeaux de chevaux sauvages. Il faut si peu pour qu'un animal revienne à ses origines ! Pour le Russe, le retour à l'état de nature, ce sont des formes de vie élémentaire. La famille existe, la femme veille sur ses enfants, comme la femelle du lièvre, avec tous les sentiments d'une mère. Mais le Russe n'en désire pas davantage. Sa réaction contre la contrainte de l'Etat organisé (celui-ci représente toujours une contrainte puisqu'il limite la liberté de l'individu) est brutale et sauvage, comme toutes les réactions féminines. Quand il échoue et doit se plier, le Russe s'effondre en lamentations. Cette volonté de retour à l'état de nature se marque dans ses révolutions. Le nihilisme reste la forme de la révolution pour le Russe.

Je crois qu'il existe encore du pétrole dans des milliers d'endroits. En ce qui concerne le charbon, nous savons que nous en diminuons les réserves naturelles et qu'ainsi nous créons des vides dans le sous-sol. Mais pour le pétrole, il est possible que les nappes dans lesquelles nous puisons soient constamment reformées par des réservoirs invisibles.

L'homme est sans doute le microbe le plus dangereux que l'on puisse imaginer. Il exploite le sol qu'il a sous les pieds sans se demander jamais s'il ne dispose pas ainsi de produits qui seraient peut-être indispensables à la vie d'autres régions. Si l'on examinait ce problème de près, on verrait probablement là l'origine des catastrophes qui se produisent périodiquement à la surface de la terre.

2

Nuit du 5 au 6 juillet 1941, de 23 h. 30 à 1 h. 50.

La route rapprochera les peuples. — La frontière de l'Oural. — Moscou doit disparaître. — Les trésors de l'Ermitage.

Conversation avec von Below portant sur le point de savoir s'il n'y aurait pas lieu de publier dès maintenant des photographies du nouveau canon à gros calibre, cela afin d'ébranler le moral de l'adversaire.

Longue conversation générale sur les moteurs d'autos. Les premières voitures du Führer, et celles qu'il a eues par la suite.

Les beautés de la Crimée, qu'on nous rendra accessibles par une autostrade — voilà notre Midi, à nous Allemands. La Crète brûlante, aride. Chypre serait belle, mais la Crimée, nous l'atteignons par voie de terre. Sur cette route, Kiev ! Et la Croatie aussi, pays de tourisme pour nous. Je crois qu'après la guerre une grande joie naîtra.

Mieux que le rail, qui a quelque chose d'impersonnel, la route rapprochera les peuples. Quel progrès sur la voie de la nouvelle Europe ! Comme l'autostrade a fait disparaître les frontières intérieures de l'Allemagne, elle abolira les frontières des pays d'Europe.

A ceux qui me demandent s'il suffira d'atteindre l'Oural comme frontière, je réponds que pour l'instant il est suffisant que la frontière soit reculée jusqu'à cette limite. Ce qui importe, c'est que le bolchévisme soit exterminé. En cas de nécessité, l'on repartira de l'avant partout où un nouveau foyer se formera. Moscou, en tant que siège de cette doctrine, doit disparaître de la surface de la terre, aussitôt que les richesses qu'elle recèle auront été mises à l'abri. Il est exclu pour nous de collaborer avec le prolétariat moscovite. Au surplus, Saint-Petersbourg, en tant que ville, est incomparablement plus belle que Moscou.

Il est vraisemblable que les trésors de l'Ermitage n'ont pas été déposés au Kremlin, comme ce fut le cas pendant la guerre mondiale, mais probablement dans des châteaux de la campagne — à

moins qu'on ne les ait transportés dans des villes à l'est de Moscou, ou plus loin encore par voie fluviale.

3

Nuit du 11 au 12 juillet 1941.

La piété naturelle de l'homme. — Les Russes athées savent mourir. — Ne pas éduquer dans le sens de l'athéisme.

Je crois que celui qui contemple l'univers avec des yeux grands ouverts est l'homme le plus naturellement pieux : pas dans le sens où l'entendent les religions, mais dans le sens d'un accord intime avec les choses.

A la fin du siècle dernier, égaré par les progrès de la science et de la technique, le libéralisme a proclamé la domination de l'homme sur la nature, et annoncé que bientôt il dominerait l'espace. Mais il suffit d'un simple ouragan — et tout s'effondre comme un château de cartes !

En tout cas, nous apprendrons à connaître les lois qui régissent la vie, et la connaissance des lois naturelles nous guidera dans la voie du progrès. Quant au *pourquoi* de ces lois, nous n'en saurons jamais rien. Cela est ainsi, et notre entendement ne peut concevoir d'autres plans.

L'homme a découvert dans la nature la notion merveilleuse de cette toute-puissance dont il adore la loi.

Au fond de chaque être, il y a le sentiment de cette toute-puissance, à laquelle nous donnons le nom de Dieu (à savoir la domination des lois naturelles dans tout l'univers). Les prêtres, qui ont toujours su exploiter ce sentiment, menacent de châtiments celui qui refuse d'accepter le credo qu'ils imposent.

Quand on suscite chez un enfant la peur de l'obscurité, on réveille en lui un sentiment de peur atavique. Ainsi cet enfant sera dominé toute sa vie par cette peur, alors qu'un autre enfant, élevé intelligemment, en sera indemne.

On dit que tout homme a besoin d'un refuge où il puisse trouver consolation et aide dans le malheur. Je n'en crois rien ! Si l'humanité suit cette voie, c'est uniquement affaire de traditions et d'habitudes. C'est d'ailleurs là un enseignement que l'on peut tirer

du front bolchévique. Les Russes ne connaissent pas Dieu, et cela ne les empêche pas de savoir mourir !

Nous ne voulons pas éduquer dans le sens de l'athéisme.

4

Nuit du 11 au 12 juillet 1941.

National-socialisme et religion ne peuvent coexister. — Laisser les religions se consumer d'elles-mêmes, sans les persécuter. — Le bolchévisme, enfant illégitime du christianisme. — Origine du brouet spartiate. — Les bourreaux lettons. — Staline, une des figures les plus extraordinaires de l'histoire mondiale.

Quand le national-socialisme aura régné durant assez longtemps, il ne sera plus possible de concevoir une forme de vie différente de la nôtre.

A la longue, le national-socialisme et la religion ne pourront plus coexister.

Sur une question de C. S., à savoir si cet antagonisme pourrait impliquer une guerre, le Führer poursuit :

Non, cela ne signifie pas une guerre. La solution idéale serait de laisser les religions se consumer d'elles-mêmes, sans persécutions. Mais alors il ne faudra pas mettre à la place de l'Eglise quelque chose d'équivalent. Ce serait effrayant ! Il va sans dire que tout cela exige beaucoup de réflexion. Tout arrivera en temps opportun. C'est là une simple question d'honnêteté, il faudra un jour aboutir à cela.

En Angleterre, c'est la raison d'Etat qui détermine le statut de l'individu par rapport à l'Eglise. En Amérique, c'est pure affaire de conformisme.

Le peuple allemand a pour lui la patience, et seul parmi les peuples il est capable d'entreprendre une révolution dans ce domaine. Il le pourrait déjà pour cette raison que seul il a fait de la loi morale le principe déterminant de l'action.

Le coup le plus dur qui ait frappé l'humanité, c'est l'avènement

du christianisme. Le bolchévisme est un enfant illégitime du christianisme. L'un et l'autre sont des inventions du Juif. Par le christianisme, le mensonge conscient en matière de religion a été introduit dans le monde. C'est un mensonge de même nature que pratique le bolchévisme quand il prétend apporter la liberté aux hommes, alors qu'en réalité il ne veut faire d'eux que des esclaves. Dans le monde antique, les relations entre l'homme et les dieux étaient fondées sur un respect instinctif. C'était un monde éclairé par la notion de tolérance. Le christianisme, le premier dans le monde, a exterminé ses adversaires au nom de l'amour. Sa marque est l'intolérance.

Sans le christianisme, il n'y aurait pas eu l'islamisme. L'empire romain, sous une direction germanique, se serait développé dans le sens de la domination universelle, et l'humanité n'aurait pas supprimé d'un coup quinze siècles de civilisation.

Que l'on ne dise pas que le christianisme a apporté aux hommes la vie intérieure, car cette évolution était dans l'ordre des choses.

La conséquence de l'écroulement de l'Empire romain, c'est une nuit qui dura pendant des siècles.

Les Romains n'avaient pas d'aversion pour les Germains, et cela est indiqué par le simple fait que chez eux les cheveux blonds étaient devenus à la mode. Parmi les Goths, il y avait beaucoup d'hommes à cheveux bruns.

Les idiomes italien, espagnol, français et anglais ont été créés par le mélange, avec les langues locales, des éléments linguistiques apportés par les peuples migrants. Ce furent d'abord des jargons, jusqu'à ce que se fût trouvé le poète qui forgea la langue de la nation. Il faut cinq ou six siècles pour que naisse une langue.

Celui qui conquiert un pays doit s'adapter par nécessité à la langue locale. C'est pourquoi la langue n'est pas ce monument immuable où s'inscrivent les caractéristiques d'un peuple. La façon de se nourrir, par exemple, lui est plus congénitale — car tout homme demeure persuadé au fond de lui-même que c'est chez sa mère qu'on fait la meilleure cuisine. Lorsque j'ai goûté la soupe des Spartiates ne devait pas être différent. Les tribus, à l'époque des grandes migrations, furent le produit de brassages incessants. Les hommes qui sont arrivés là, dans le Sud, n'étaient pas les mêmes hommes que ceux qui prirent le départ. On peut imaginer deux cents jeunes Frisons partant vers le Sud, comme un char

d'assaut à travers la campagne, et entraînant avec eux des hommes appartenant à d'autres tribus. Les Croates sont certainement plus germains que slaves. Chez les Esthoniens, il y a également beaucoup de sang germanique.

Les Esthoniens sont l'élite des peuples baltes — puis viennent les Lithuaniens, et en dernier lieu les Lettons. Pour les exécutions auxquelles les Russes répugnaient, Staline se servit de Chinois et de Lettons. Ce sont les mêmes qui déjà faisaient fonction de bourreaux dans le vieil empire des tsars.

Staline est l'une des figures les plus extraordinaires de l'histoire mondiale. Il a débuté comme petit commis, et il n'a jamais cessé d'être un commis. Staline ne doit rien à l'art oratoire. Il gouverne de son bureau, grâce à une bureaucratie qui lui obéit au doigt et à l'œil.

Il est frappant que la propagande russe, dans les critiques qu'elle nous adresse, se tienne toujours à l'intérieur de certaines limites. Staline, ce Caucasiens rusé, semble prêt à abandonner la Russie d'Europe dans le cas où le fait de ne point s'y résoudre lui ferait tout perdre. Qu'on ne dise pas que de l'Oural il pourrait reconquérir l'Europe ! C'est comme si j'étais installé en Slovaquie et que, partant de là, je dusse reconquérir le Reich. C'est cette catastrophe qui causera la perte de l'empire soviétique.

5

Nuit du 21 au 22 juillet 1941.

Reconnaissance aux Jésuites. — Fanatisme protestant. — Similitudes entre l'Allemagne et l'Italie. — Dante et Luther. — Le Duce est l'un des Césars. — La marche sur Rome, tournant de l'histoire. — Enchantement des villes italiennes. — Rome et Paris.

Au fond, nous devrions être reconnaissants aux Jésuites. Qui sait si sans eux nous eussions pu abandonner l'architecture gothique pour l'architecture légère, aérée et claire de la Contre-Réforme ? En face des efforts de Luther pour ramener au mysticisme un haut clergé qui avait pris des habitudes profanes, les Jésuites ont restitué au monde la joie des sens.

Il est certain que Luther ne désirait nullement plier l'humanité à la lettre des Ecritures. Il y a de lui toute une série de réflexions dans lesquelles il prend nettement position contre la Bible. Il reconnaît qu'elle contient beaucoup de choses mauvaises.

Le fanatisme est affaire de climat — car le protestantisme, lui aussi, a brûlé ses sorcières. Rien de tel en Italie. Le Méridional traite avec plus de légèreté les choses de la foi. Le Français lui-même a un comportement aisé dans les églises. Chez nous, il suffit qu'on ne s'agenouille pas pour se faire remarquer.

Mais Luther a eu le mérite de se dresser contre le Pape et contre l'organisation de l'Eglise. Ce fut la première des grandes révolutions. Et grâce à sa traduction de la Bible, Luther a remplacé nos dialectes par la langue allemande !

Il est remarquable de constater les similitudes qu'il y a entre l'évolution de l'Allemagne et celle de l'Italie. Les créateurs de la langue, Dante et Luther, se dressèrent contre la volonté d'écuménisme de la papauté.

Chacune des deux nations fut conduite à l'unité, contre les intérêts dynastiques, par un homme. Elles ont réalisé leur unité contre la volonté du Pape.

Je dois le dire, je me réjouis toujours de rencontrer le Duce. C'est une grande personnalité. Il est piquant de penser qu'à la même époque que moi il ait travaillé dans le bâtiment en Allemagne. Or notre programme a été élaboré en 1919, et à cette époque je ne savais rien de lui. Notre doctrine repose sur des fondements qui lui sont propres, mais la pensée de tout être est une résultante. Qu'on ne dise donc pas que les événements d'Italie ont été sans influence sur nous. La chemise brune n'aurait probablement pas existé sans la chemise noire. La marche sur Rome, en 1922, fut un des tournants de l'histoire. Le simple fait qu'une chose pareille ait pu être tentée et réussie nous a donné un élan. Quelques semaines après la marche sur Rome, j'ai été reçu par le ministre Schweyer. Cela ne serait certainement pas arrivé sans cela.

Si Mussolini avait été gagné de vitesse par le marxisme, je ne sais si nous eussions réussi à nous maintenir. Le national-socialisme était à cette époque une bien chétive plante.

Si le Duce venait à mourir, ce serait un grand malheur pour l'Italie. En me promenant avec lui dans les jardins de la villa Borghèse, je pus tout à mon aise comparer son profil avec celui des bustes romains, et je compris qu'il était l'un des césars. Il est indubitable

bitable que Mussolini est l'héritier d'un des grands hommes de cette époque.

Malgré leurs faiblesses, les Italiens ont tant de qualités qui nous les font aimer !

L'Italie est le pays où l'intelligence a formé la notion de l'Etat. L'Empire romain est une grande création politique, la plus grande de toutes.

Le sens musical du peuple italien, son goût des proportions harmonieuses, la beauté de sa race ! La Renaissance fut l'aube d'une ère nouvelle, où l'homme aryen s'est retrouvé. Il y a aussi notre propre passé sur le sol italien. Celui qui est indifférent à l'histoire est un homme sans ouïe, sans visage. Bien sûr, cet homme peut vivre, mais quel prix a sa vie ?

L'enchantement de Florence et de Rome, de Ravenne, de Sienne, de Pérouse. Combien la Toscane et l'Ombrie sont belles !

Le moindre palais de Florence ou de Rome a plus de valeur que tout le château de Windsor. Si les Anglais détruisent quelque chose à Florence ou à Rome, ce sera un crime. A Moscou, ça ne ferait pas grand mal, et à Berlin non plus malheureusement.

J'ai vu Rome et Paris, et je dois dire que Paris, à l'exception de l'Arc de Triomphe, ne possède rien qui ait l'ampleur du Colisée, du Château Saint-Ange ou de Saint-Pierre. Ces monuments, qui sont le produit d'un effort collectif, ont cessé d'être à l'échelle de l'individu. Il y a quelque chose de bizarre dans les constructions parisiennes, que ce soient ces œils-de-bœuf aux proportions malheureuses ou ce pignon qui écrase une façade. Si je compare le Panthéon de Rome avec le Panthéon de Paris, combien celui-ci me paraît mal construit — et quelles sculptures ! Ce que j'ai vu à Paris s'est effacé. Rome m'a empoigné.

Lorsque le Duce est venu à Berlin, nous lui avons fait une réception magnifique. Mais notre voyage en Italie, ce fut tout autre chose. La réception à l'arrivée, avec tout le cérémonial. La visite au Quirinal.

Naples, à l'exception du château, pourrait être n'importe où en Amérique du Sud. Mais il y a la cour du palais royal. Quelle noblesse dans les proportions !

Mon plus cher désir serait de pouvoir vagabonder en Italie comme un peintre inconnu.

6

Nuit du 22 au 23 juillet 1941.

L'orgueil anglais. — Naissance de l'industrie allemande. — Concurrence commerciale avec l'Angleterre. — Vers une amitié durable entre l'Angleterre et l'Allemagne. — Pauvreté de la philosophie et des arts chez les Anglais.

L'Anglais est supérieur à l'Allemand par son orgueil. Seul celui qui sait commander a de l'orgueil.

Partout dans le monde, des Allemands travaillent sans toucher le salaire qu'ils méritent. Leurs capacités sont reconnues, mais le fait qu'ils vivent de leur seul travail leur vaut le mépris de ceux qu'ils enrichissent.

A quoi cela tient-il que l'Allemand, à l'époque qui précéda la guerre mondiale, ait rencontré si peu de sympathie dans le monde anglo-saxon ?

Autour de 1870, nous avions un énorme excédent de population, et il en résultait que chaque année deux cent à trois cent mille des nôtres devaient se résoudre à émigrer. Le remède à cet état de choses fut de les intégrer dans le circuit du travail. La seule production qui entrât en ligne de compte était celle des produits dérivant des matières premières allemandes, le charbon et le fer. Dans ce domaine, les besoins du marché étaient couverts jusque-là par l'Angleterre. Les Anglais exigeaient la première qualité et payaient de hauts prix pour l'obtenir. Celui qui, dans de telles conditions, veut quand même faire des affaires n'a d'autre ressource que de pratiquer des prix inférieurs.

Notre acharnement au travail nous a permis de créer des articles de série à bon marché, mais qui ne pouvaient concurrencer, sur le plan de la qualité, les produits anglais. Nous étions des débutants et ignorions tout des secrets de fabrication. C'est ainsi que, dans les années 1880, à une exposition universelle qui avait lieu à Philadelphie, on qualifia la production allemande de « camelote ». Le temps nous a permis néanmoins de surclasser, dans trois secteurs de la production, la qualité du travail anglais : dans l'industrie chimique (avec en tête les produits pharmaceutiques, la fabrication des couleurs, et, juste avant la guerre mondiale, l'extraction

de l'azote de l'air) ; dans la production des appareils électriques ; et dans la production des instruments d'optique.

L'Angleterre a si vivement ressenti cette concurrence qu'elle y a réagi de toutes ses forces. Mais ni les tentatives de protection douanière, ni certains accords internationaux, ni la mention *Made in Germany*, imposée aux objets fabriqués en Allemagne, n'y firent quoi que ce soit.

Pour l'Anglais, l'idéal de vie s'est incarné dans la société de l'époque victorienne. L'Angleterre avait alors à son service les innombrables millions d'habitants de son empire colonial, en plus de ses trente-cinq millions de nationaux. Ajoutons un million de bourgeois — et, sommant le tout, mille seigneurs qui récoltaient sans aucune peine le fruit du travail des autres. Pour cette caste dirigeante, l'apparition de l'Allemagne sur les marchés fut un malheur. Dès l'instant que notre envol économique commençait, le sort de l'Angleterre était scellé ! Il est tout à fait certain qu'à l'avenir l'Empire anglais ne pourra subsister qu'avec l'appui de l'Allemagne.

Je crois que la fin de cette guerre marquera le début d'une amitié durable avec l'Angleterre. Mais il faudra d'abord que nous la mettions k.o. — car c'est à ce prix que nous pourrions vivre en paix avec elle, et l'Anglais n'est capable de respecter que celui qui l'a d'abord mis hors de combat.

1918 doit être effacé.

G. D. demande au Führer si l'Allemagne est prémunie contre les dangers de la vie trop facile qui menacent de perdre l'Angleterre.

Oui, et c'est pourquoi je me soucie des arts. Chez les Anglais, la culture, comme le sport, est un privilège de la bonne société. Songez que, dans aucun pays, Shakespeare n'est aussi mal joué qu'en Angleterre. Ils aiment la musique, mais elle ne le leur rend pas ! Ils n'ont au surplus aucun penseur de génie. Que représente là-bas, pour la masse du peuple, la *National Gallery* ? C'est comme leur réforme. Elle n'a pas été, comme la réforme allemande, provoquée par les besoins de la conscience, mais uniquement par la raison d'Etat.

A Bayreuth, on rencontre davantage de Français que d'Anglais. Citez-moi donc un quelconque théâtre en Angleterre où l'on travaille comme c'est le cas chez nous dans des centaines de théâtres !

Mais j'ai rencontré beaucoup d'Anglais et d'Anglaises que j'estime. Ne pensons pas trop à ceux que nous connaissons, avec les-

quels nous avons eu ces décevants rapports officiels — ce ne sont pas des hommes. En dépit de tout, c'est avec ce peuple seul que nous pouvons nous associer.

7

Nuit du 24 au 25 juillet 1941.

Les qualités du soldat allemand. — L'impôt du sang et la SS. — Déficience du commandement allemand en 1914-1918.

Je peux dire que je n'ai jamais douté des qualités du soldat allemand, comme cela est arrivé même à des chefs de la Wehrmacht.

L'armée allemande est techniquement la plus parfaite du monde, et le soldat allemand, au moment d'une crise, est plus sûr et plus solide qu'aucun autre soldat. Je suis vraiment heureux qu'il m'ait été accordé de voir, de mon vivant, le soldat allemand récompensé par la Providence. Pour une troupe d'élite comme notre SS, c'est une grande chance qu'elle ait subi des pertes relativement lourdes. De cette façon, elle s'est assuré le prestige nécessaire pour intervenir éventuellement à l'intérieur — ce qui ne sera sûrement pas nécessaire. Mais il est bon de savoir qu'on dispose d'une troupe qui s'en montrerait à l'occasion capable.

C'est merveilleux de voir comme nos gauleiters sont partout sur la brèche.

Je ne puis dire à quel point j'ai souffert, pendant la grande guerre, des déficiences de notre commandement. Militairement, nous n'étions pas bien conduits, et politiquement nous l'étions si mal que j'avais constamment le désir d'intervenir. Si j'avais été à l'époque chancelier du Reich, en trois mois j'aurais jugulé toute obstruction, et j'aurais raffermi notre puissance.

Si j'avais vingt à vingt-cinq ans de moins, je serais en première ligne. J'ai aimé passionnément d'être soldat.

8

Vendredi 25 juillet 1941, midi.

La Roumanie doit être un pays agricole.

La Roumanie ferait bien de renoncer autant que possible à avoir sa propre industrie. Elle dirigerait les richesses de son sol, et particulièrement son blé, vers le marché allemand. Elle recevrait de nous, en contre-partie, les produits manufacturés dont elle a besoin. La Bessarabie est un véritable grenier à blé. Ainsi disparaîtrait ce prolétariat roumain contaminé par le bolchévisme, et le pays ne manquerait jamais de rien. Je dois reconnaître que le roi Carol a travaillé dans ce sens.

9

Vendredi 25 juillet 1941, le soir.

Rivalité entre l'Angleterre et l'Amérique.

L'Angleterre et l'Amérique auront un jour entre elles une guerre qui sera conduite avec la plus grande haine qu'on puisse imaginer. Un des deux pays devra disparaître.

10

Samedi 26 juillet 1941, dans la nuit.

Les institutions à forme monarchique sont condamnées.

Le peuple a besoin d'un point vers lequel convergent les pensées de chacun, une idole. Le peuple qui possède un souverain du rang de Frédéric le Grand peut s'estimer heureux, mais si c'est un monarque moyen, mieux vaut encore pour lui une république ! Remarquez ceci : quand la forme monarchique a été abolie dans

un pays — voyez la France et la Yougoslavie d'aujourd'hui ! — alors elle est vouée au ridicule, elle ne peut plus se réaffirmer.

Je suis tenté de croire qu'il en ira de même avec l'Eglise. Ce sont là des institutions qui naturellement se sont développées dans le sens du cérémonial et de la solennité. Mais cet appareil ne signifie plus rien lorsque la puissance qui lui était sous-jacente a disparu.

11

Dimanche 27 juillet 1941, le soir.

Jeunesse et vieillesse des peuples. — Empêcher que se reconstitue une puissance militaire à l'Est — L'exemple de la domination anglaise aux Indes. — Ne pas éduquer les analphabètes russes. — Colonisation de l'Ukraine. — Les soldats-paysans.

Il est frappant de constater à quel point la situation d'un peuple dans le monde est fonction de son âge. Une nation jeune est contrainte à de constants succès. Une nation vieillie peut se permettre de perpétuels échecs. L'Allemagne et l'Angleterre.

Il faudra que nous prenions soin d'empêcher que jamais plus ne se reconstitue de ce côté-ci de l'Oural une puissance militaire, car nos voisins de l'Ouest seraient toujours les alliés de nos voisins de l'Est. C'est ainsi que les Français ont fait jadis cause commune avec les Turcs et que maintenant les Anglais agissent de même avec les Soviétiques. Quand je parle de ce côté-ci de l'Oural, j'entends une ligne située à deux cents ou trois cents kilomètres à l'est de l'Oural.

Il doit nous être possible de dominer cette région de l'Est avec deux cent cinquante mille hommes encadrés par de bons administrateurs. Prenons exemple sur les Anglais qui, avec en tout deux cent cinquante mille hommes, dont cinquante mille soldats, gouvernent quatre cents millions d'Indiens. Cet espace de l'Est doit pour toujours être dominé par des Allemands. Rien ne serait plus faux de notre part que de vouloir y éduquer la masse. Nous avons intérêt à ce que ces gens sachent tout juste reconnaître la signalisation routière. Ils sont actuellement des analphabètes, et ils doivent le rester. Mais il faut, bien entendu, qu'ils puissent vivre décemment, et cela aussi c'est notre intérêt.

Le sud de l'Ukraine, en particulier la Crimée, nous en ferons une

colonie exclusivement allemande. Je n'aurai aucun mal à refouler la population qui s'y trouve. Le colon allemand sera le soldat-paysan, et pour cela je prendrai des soldats de métier, quelle qu'ait été leur affectation jusque-là. Par ce moyen, nous disposerons au surplus d'un corps de sous-officiers courageux, comme nous en avons besoin. A l'avenir, nous aurons une armée permanente d'un million et demi à deux millions d'hommes. Avec le licenciement des soldats comptant douze ans de service, nous aurons chaque année trente à quarante mille hommes à notre discrétion. Le Reich mettra à la disposition de ceux d'entre eux qui sont fils de paysans une ferme complètement équipée. Le sol ne nous coûte rien, nous n'avons que la maison à bâtir. Le fils de paysan aura payé cette installation par son service de douze ans. Au cours des deux dernières années, il se préparera déjà à l'agriculture. Une seule condition lui sera imposée, c'est qu'il n'épouse pas une citadine, mais une fille de la campagne qui, dans la mesure du possible, n'aura pas commencé par habiter la ville avec lui. Ces soldats-paysans recevront des armes, de façon qu'au moindre danger ils soient sur place à notre disposition. C'est ainsi que l'ancienne Autriche a tenu en main ses peuples de l'Est. Du même coup, le soldat-paysan sera pour nous un parfait instituteur. Le sous-officier est un maître idéal pour le petit campagnard. De toute façon, ce sous-officier vaudra mieux comme instituteur que ne vaut comme officier notre instituteur actuel !

Nous reverrons ainsi à la campagne la bénédiction des familles nombreuses. Tandis que la loi actuelle sur l'héritage rural dépouille les cadets, à l'avenir chaque fils de paysan sera assuré d'avoir son lopin de terre. Et trente à quarante mille paysans chaque année, c'est énorme.

Dans les Etats baltes, nous pourrions accepter comme colons des Hollandais, des Norvégiens — et même, à titre individuel, des Suédois.

12

Nuit du 27 au 28 juillet 1941.

La bénédiction des familles nombreuses. — Primauté de l'Est. — Utiliser toutes les forces, d'où qu'elles viennent. — Le rôle des élites.

Il est dans la nature de l'homme d'agir en fonction de ses descendants. Certains ne pensent qu'à leur famille et à leur maison.

D'autres voient plus loin. En ce qui me concerne, je dois dire, quand je rencontre des enfants, que je pense à eux comme si c'étaient les miens propres. Tous m'appartiennent.

Si je suis aussi peu inquiet en ce qui concerne la lutte à l'Est, c'est parce que tout ce qui se passe là-bas se déroule exactement dans le cadre de ce que je me suis toujours représenté comme souhaitable. Nombreux sont ceux qui pensaient, au lendemain de la guerre mondiale, que nous devions regarder vers les richesses minières de l'Ouest, vers les matières premières coloniales, vers l'or. Moi, j'ai toujours considéré la possession du sol à l'Est comme la chose indispensable pour nous, et aujourd'hui je n'ai aucune raison de modifier mon point de vue.

Au début de notre mouvement, j'ai agi surtout par intuition. Pendant mon emprisonnement, j'ai eu le temps de donner une base historique naturelle à ma philosophie. De leur point de vue, les dirigeants d'alors ont fait un mauvais calcul en m'enfermant. Ils eussent beaucoup mieux fait de me laisser parler et discourir sans cesse, sans me laisser le temps d'un répit !

La théorie nationale-socialiste est d'utiliser toutes les forces, d'où qu'elles viennent. Je n'ignore pas que, dans les familles où l'on se consacre depuis des générations au service de l'État, il y a de bons éléments, et les bolchéviks ont commis l'erreur, dans leurs excès, d'exterminer l'*intelligenza*. Mais il n'est pas supportable que les membres d'une classe se croient seuls habilités à occuper certaines fonctions.

Le travail que chacun est appelé à fournir ne peut être estimé en fonction de sa valeur objective. Chacun n'a qu'un devoir : se donner de la peine. Celui qui remplit ce devoir devient ainsi indispensable à la communauté, fit-il une chose qu'il est seul à savoir faire ou une chose qui soit à la portée de n'importe qui. S'il en était autrement, l'homme qui réalise une chose importante, dont l'effet peut se faire sentir durant des dizaines d'années, ou même durant des siècles, aurait alors le droit de se rengorger et de mépriser le balayeur des rues.

L'exemple donné par l'aristocratie anglaise est tout à fait raisonnable — quand elle veut que l'ainé d'une famille soit le seul héritier du titre. Les cadets ainsi retournent au peuple, et la famille conserve sa puissance économique tout en gardant des attaches avec le peuple.

Quand on dit d'un air apitoyé que tel rejeton d'une vieille famille est un inutile, un vagabond, qu'il a déchu, très bien ! Il est

juste qu'une famille saine élimine un de ses membres devenu indigne. L'erreur serait précisément que ce déchu restât un privilégié.

Il va sans dire que seule une économie planifiée peut utiliser intelligemment toutes les forces d'un peuple.

Darré a fait deux bonnes choses : la loi de succession agraire, et la réglementation des marchés.

Si nous obtenons à l'avenir les matières premières dont la disette nous a contraints de les remplacer par des produits synthétiques (nous y sommes parvenus grâce à nos recherches scientifiques et à la supériorité de notre technique), ce ne sera pas une raison pour abandonner la production de ces produits synthétiques.

13

Nuit du 1er au 2 août 1941.

Procès de la bureaucratie. — Prime accordée à la désobéissance intelligente. — Un continent à diriger. — Lois uniformes et sens du divers. — Une race de dominateurs.

On insiste souvent auprès de moi pour me faire dire quelque chose à la louange de la bureaucratie. Cela, je ne le puis.

Il est certain que nous avons une administration propre, incorruptible, mais vétilleuse aussi. Elle est super-organisée, et, dans certains secteurs tout au moins, elle est surchargée. Son principal défaut est que nul n'y recherche la réussite, et qu'elle comprend trop d'irresponsables. Nos fonctionnaires craignent plus que tout l'initiative — et puis ces façons qu'ils ont de ronds-de-cuir rivés à leurs sièges ! A l'exception d'un secteur de la Wehrmacht, nous avons dans l'armée beaucoup plus de souplesse que dans les secteurs civils. Et cela, malgré des soldes souvent insuffisantes !

Leur idée fixe est que la législation doit être la même pour tout le Reich. Pourquoi pas une réglementation différente pour chaque partie du Reich ? Ils s'imaginent que mieux vaut une réglementation mauvaise, mais uniforme, qu'une bonne réglementation qui tiendrait compte des circonstances particulières. Or il importe simplement que les dirigeants supérieurs aient une vue d'ensemble sur l'activité de l'administration et en tiennent tous les fils.

La Wehrmacht accorde la plus haute distinction à celui qui, agissant contre un ordre, sauve une situation par son discernement et son esprit de décision. Dans l'administration, le fait de ne pas exécuter un ordre est l'objet d'une sanction capitale. L'administration ignore l'exception. C'est pourquoi elle manque du courage indispensable à ceux qui doivent assumer des responsabilités.

Une circonstance favorable, en vue des changements de méthodes qui s'imposent, c'est que nous allons avoir un continent à diriger. Là, les différentes positions du soleil nous interdiront l'uniformité !

En maints endroits, avec une poignée d'hommes, nous devons contrôler d'immenses régions. Aussi la police y est-elle constamment sur le qui-vive. Quelle chance, à ce propos, de pouvoir compter sur les hommes du Parti !

Il faudra bien entendu que nous payions le prix de nos expériences. Les erreurs sont inévitables, mais qu'est-ce que cela fait si dans dix ans l'on peut m'annoncer que Dantzig, l'Alsace et la Lorraine sont allemandes ! Que m'importe alors si l'on ajoute à cela que trois ou quatre erreurs ont été commises à Colmar et cinq ou dix ailleurs ? Assumons la charge de ces erreurs, et conservons les provinces ! En dix ans, nous aurons constitué une élite d'hommes dont nous saurons que nous pourrions compter sur eux à chaque fois qu'il s'agira de maîtriser de nouvelles difficultés.

Nous tirerons de là un nouveau type d'homme, une race de dominateurs, des sortes de vice-rois. Bien entendu, pas question d'utiliser ce monde-là à l'Ouest !

14

2 août 1941, midi.

Ploutocratie et prolétariat de Saxe. — Une bourgeoisie incroyablement bornée. — Le haut de forme du bourgeois. — Le Kaiser et les ouvriers. — Bismarck avait raison. — Coup de chapeau à quelques communistes.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que le communisme ait eu en Saxe son plus solide bastion et que nous n'ayons gagné que peu à peu à notre cause les ouvriers saxons. Il n'est pas étonnant non plus qu'ils comptent aujourd'hui parmi les plus fidèles de nos partisans. La bourgeoisie saxonne était incroyablement bornée. Ces gens-là

ont voulu voir en nous de simples communistes. Celui qui proclame le droit à l'équité sociale pour la masse est un bolchévik ! La façon dont ils ont exploité le travailleur à domicile est inimaginable. C'est un crime d'avoir transformé les ouvriers saxons en prolétaires. Là-bas régnait une ploutocratie comparable à celle qui existe encore aujourd'hui en Angleterre. Le recrutement dans la Wehrmacht a permis de constater la baisse progressive de la qualité du matériel humain de cette région. Je ne reproche pas aux petites gens d'avoir été communistes, mais je le reproche à l'intellectuel qui ne fait qu'exploiter à d'autres fins la misère d'autrui. Quand on pense à cette racaille de bourgeois, aujourd'hui encore le rouge vous en vient au front.

La masse a suivi la seule voie possible. L'ouvrier ne participait aucunement à la vie nationale. Lors de l'inauguration d'un monument à la mémoire de Bismarck, ou lors du lancement d'un bateau, jamais une délégation d'ouvriers n'était invitée — uniquement des habits de cérémonie et des uniformes. Pour moi, le haut de forme est la signature du bourgeois. Je m'amuse parfois à feuilleter de vieux numéros de la *Woche*. J'en ai une collection. Eh bien ! il est vraiment instructif de se plonger là-dedans. A un lancement de bateau, rien que des hauts de forme, même après la révolution ! Le peuple n'était convié à ces fêtes que pour la figuration. Le Kaiser a reçu une fois une délégation d'ouvriers. Il les a engueulés de belle façon, les menaçant tout simplement de leur retirer la faveur impériale. Dans leurs réunions locales, j'imagine que les délégués eurent tout le loisir de tirer les conséquences du discours impérial. La guerre venue, le mal était fait, et il n'était plus temps de renverser la vapeur. Par ailleurs, on fut trop lâche pour écraser la tête de la social-démocratie. C'est ce que Bismarck voulait faire, mais avec la contre-partie d'une bonne législation sociale. Cette voie, si on l'avait suivie systématiquement, nous aurait conduits au but en moins de vingt ans.

Thaelmann, c'est le type même de ces médiocres qui ne pouvaient pas agir autrement qu'ils ne l'ont fait. Il n'est pas aussi intelligent que Torgler, par exemple. C'est un homme borné. Aussi j'ai pu laisser courir Torgler, tandis que j'ai dû garder Thaelmann, non par vengeance, mais pour l'empêcher de nuire. Aussitôt que le danger sera éliminé en Russie, je le laisserai courir, lui aussi. Je n'ai pas eu besoin d'enfermer les sociaux-démocrates. Je n'avais pas à craindre en effet qu'ils trouvassent à l'étranger une base et des appuis pour s'attaquer à nous.

Notre pacte avec la Russie n'a jamais impliqué que nous pour-

rions être amenés à adopter une attitude différente à l'égard du danger intérieur. Pris en eux-mêmes, nos communistes me sont mille fois plus sympathiques qu'un Starhemberg, par exemple. C'étaient de robustes natures. Dommage qu'ils ne soient pas restés un peu plus longtemps en Russie. Ils en fussent revenus complètement guéris.

15

2 août 1941, pendant le dîner.

Juristes et gibier de potence. — Les châtiments corporels — Simplification nécessaire de l'appareil répressif.

De même que les chasseurs prennent soin longtemps à l'avance du gibier qu'ils tueront à l'époque de la chasse, de même les juristes prennent soin de la pègre.

Le plus grand vice de notre système répressif, c'est l'importance exagérée accordée à une première condamnation. Une peine corporelle serait souvent bien préférable à une peine d'emprisonnement. En prison, et dans les établissements pénitentiaires, le délinquant est à trop bonne école. Les chevaux de retour qu'il y fréquente lui montrent d'abord qu'il s'y est pris stupidement, lui apprennent à faire mieux, la prochaine fois. Tout ce séjour en prison ne constitue au fond qu'un enseignement ininterrompu dans l'art de faire le mal.

Un assassinat vient d'être commis à Berlin. On en parle abondamment dans la presse et Schaub demande au Führer combien de temps passera jusqu'à ce que le cas soit jugé.

Dans un cas semblable, je ne vois aucun sens à un long procès dans toutes les formes, pour étudier une question de responsabilité ou d'irresponsabilité. A mon avis, responsable ou non, l'auteur de ce crime doit disparaître.

16

2 août 1941, le soir.

Origine du rideau de fer. — Le national-socialisme n'est pas un article d'exportation. — Cheptel, caoutchouc, houille blanche. — Opposition de Paris et de Vichy. — Mission européenne des Norvégiens.

Lorsque la Russie se barricade à l'intérieur de ses frontières, c'est pour empêcher ses ressortissants de faire certaines comparaisons. Ainsi Staline s'est trouvé obligé d'introduire le bolchévisme dans les pays baltes, afin que son armée d'occupation fût privée de tout élément de comparaison avec un autre système. Au début, Staline n'avait pas du tout cette idée.

Il importe que nous façonnions l'Allemagne de telle façon que celui qui viendra chez nous soit guéri de ses préjugés à notre égard. Je ne veux imposer le national-socialisme à personne. Si l'on me dit que certains pays veulent rester des démocrates, eh bien tant mieux, il faut à tout prix qu'ils restent des démocrates ! Les Français, par exemple, doivent conserver leurs partis. Plus il y aura chez eux de mouvements sociaux révolutionnaires, mieux cela vaudra pour nous. C'est parfait comme nous agissons en ce moment. Beaucoup de Français ne désireront pas que nous quittions Paris, car du fait de leurs relations avec nous, ils sont suspects aux yeux des Français de Vichy. Pour une raison analogue, Vichy ne voit peut-être pas d'un mauvais œil que nous soyons installés à Paris, car si nous n'étions pas là, ils auraient à craindre des mouvements révolutionnaires.

Lors de l'organisation définitive de l'économie, il faudra veiller à l'augmentation du cheptel. Il faudra aussi que nous consacrons 40.000 hectares à la culture du caoutchouc.

Par la faute du capitalisme, qui ne considère que les intérêts privés, l'exploitation de la houille blanche n'en est chez nous qu'à ses débuts.

Les installations hydrauliques les plus importantes doivent être affectées en premier lieu aux consommateurs les plus importants, à l'industrie chimique, par exemple.

Il faudra provoquer par tous les moyens tout ce qui pourrait nous assurer le gain d'un seul kilowatt. N'oublions pas nos moulins d'autrefois. L'eau coule, il suffit de construire un barrage pour obtenir de l'énergie. Le charbon disparaîtra un jour, mais il y aura toujours de l'eau. Il est possible d'exploiter tout cela plus rationnellement. On peut construire barrages sur barrages, et utiliser les plus petites pentes : on obtient ainsi un débit régulier, et l'on peut construire à l'abri des bombardements. Le nouveau procédé de Fischer est l'une des inventions les plus géniales qu'on ait jamais faites.

La Norvège devra être un jour la centrale électrique de l'Europe du Nord. De la sorte, les Norvégiens trouveront enfin une mission européenne à remplir. Je n'ai pas étudié le problème en ce qui concerne la Suède. En Finlande, il n'y a malheureusement rien à faire.

Si toutes nos villes adoptaient le procédé utilisé à Munich pour la production du gaz d'éclairage par récupération, ce serait un gain énorme. A Munich, 12 % du gaz d'éclairage est produit de cette façon.

Dans la Welserheide, le gaz sort de terre : la ville de Wels est chauffée par ce moyen. Je ne serais pas surpris si un jour on découvrait là du pétrole.

Mais l'avenir appartient sûrement à l'eau, au vent, aux marées. Comme moyen de chauffage, c'est probablement l'hydrogène qui sera choisi.

17

*Nuit du 8 au 9, nuit du 9 au 10, le 10 à midi,
le 10 au soir, et nuit du 10 au 11 août 1941.*

L'instituteur allemand s'est fait détester. — Organisation des espaces de l'Est. — Laisser vivre la population russe. — L'Europe, entité raciale. — Danger de la sécurité. — Evacuations d'Allemands et expulsions de Juifs. — Une politique raciale. — Les aubergistes suisses. — Les batailles d'ancanissement. — La tactique choisie par Staline. — Impertinence des Anglais. — Les Dardanelles et la Turquie. — Les armes de l'avenir.

L'Inde est à l'origine de l'orgueil anglais. Il y a quatre cents ans, les Anglais n'avaient pas cet orgueil. Les espaces immenses sur lesquels ils ont étendu leur domination leur ont fait une obligation de gouverner des millions d'êtres — et ils ont tenu en main

ces multitudes en accordant à quelques hommes un pouvoir discrétionnaire. Il leur eût évidemment été impossible de ravitailler de grosses unités européennes en vivres et en objets de première nécessité. Donc, pas question pour eux, au moyen d'un poignée d'hommes, de réglementer la vie sur ces nouveaux continents. Les Anglicans n'y ont d'ailleurs jamais entretenu la moindre activité du genre missionnaire. Et c'est ainsi que les indigènes ne connaissent de ce fait aucune atteinte à leur intégrité spirituelle.

L'Allemand s'est fait détester partout dans le monde, parce que partout où il s'est montré il a commencé de jouer à l'instituteur. Ce n'est pas là un bon moyen de conquête. Chaque peuple a ses coutumes auxquelles il tient, et nul n'attend de nous des leçons. Le sens du devoir, tel que nous l'entendons, n'existe pas chez les Russes. Pourquoi essaierions-nous de leur inculquer cette notion ?

Le colon allemand devra vivre dans des fermes belles et spacieuses. Les services allemands seront logés dans de merveilleux bâtiments, les gouverneurs dans des palais. A l'ombre des services administratifs s'organisera peu à peu tout ce qui est indispensable au maintien d'un certain niveau de vie. Autour de la ville, sur trente à quarante kilomètres de profondeur, une ceinture de beaux villages reliés entre eux par les meilleures routes. Ce qui existe par-delà, c'est un autre monde dans lequel nous entendons laisser les Russes vivre comme ils le désirent. Il faut simplement que nous les dominions. Dans le cas d'une révolution, nous n'aurons qu'à jeter quelques bombes sur leurs villes, et l'affaire sera liquidée. Une fois par an, on conduira une troupe de Kirghizes à travers la capitale du Reich, afin de frapper leur imagination par la grandeur de nos monuments.

Ce que l'Inde fut pour l'Angleterre, les territoires de l'Est le seront pour nous. Si seulement je pouvais faire comprendre au peuple allemand ce que cet espace signifie pour notre avenir ! Les colonies sont une possession précaire, mais cette terre est sûre pour nous. L'Europe n'est pas une entité géographique, c'est une entité raciale. On comprend maintenant pourquoi les Chinois se sont enfermés derrière une muraille pour se protéger contre les éternelles agressions des Mongols. On souhaiterait parfois qu'une immense muraille protégât les nouveaux territoires de l'Est contre les masses de l'Asie centrale, mais cela est contraire aux enseignements de l'histoire. Un sentiment de trop grande sécurité, en effet, provoque à la longue un relâchement des forces. Je pense que la meilleure des murailles sera toujours un mur de poitrines !

Si un peuple a le droit de procéder à des évacuations, c'est nous,

car à de nombreuses reprises nous avons dû évacuer notre propre population. De la seule Prusse-Orientale huit cent mille hommes ont dû émigrer. A quel point nous sommes sensibles, nous autres Allemands, cela est démontré par le fait que nous considérons comme un maximum de brutalité le fait d'avoir libéré notre pays de six cent mille Juifs. Et pourtant, nous avons admis sans récriminations, et comme une chose inévitable, l'évacuation de nos propres compatriotes !

Nous ne devons plus jamais permettre à des Germains d'émigrer en Amérique. Nous devons au contraire attirer les Norvégiens, les Suédois, les Danois, les Hollandais dans nos territoires de l'Est. Ils deviendront des membres du Reich allemand. Notre devoir est de conduire méthodiquement une politique raciale. Nous y sommes contraints, ne serait-ce que pour combattre la dégénérescence qui, du fait d'unions en quelque sorte consanguines, commence à nous menacer.

Quant aux Suisses, nous pourrions tout au plus les utiliser comme aubergistes.

Nous n'avons aucune raison d'assécher les marécages. Nous ne prendrons que la meilleure terre, les meilleurs terrains. Dans la région marécageuse, nous installerons un gigantesque champ de manœuvre de trois cent cinquante kilomètres sur quatre cents, en profitant des fleuves et des obstacles que la nature nous fournit.

Il va sans dire que ce serait peu de chose pour nos divisions aguerries de se rendre maîtres d'une armée anglaise. L'Angleterre est déjà en état d'infériorité du fait qu'elle n'a pas la possibilité d'entraîner ses troupes sur son propre territoire. Si les Anglais voulaient s'ouvrir chez eux de grands espaces, ils auraient l'obligation de sacrifier trop de châteaux.

L'histoire mondiale connaît trois batailles d'anéantissement : Cannes, Sedan et Tannenberg. Nous pouvons être fiers que deux d'entre elles aient été livrées par des armées allemandes. Aujourd'hui s'y ajoutent nos batailles de Pologne et de l'Ouest, et celles que nous sommes en train de livrer à l'Est.

Le reste, ce sont des batailles de poursuite, y compris Waterloo. Nous nous faisons une fausse image de la bataille de la forêt de Teutberg. Le romantisme de nos professeurs d'histoire y est pour quelque chose. A cette époque, en effet, pas plus qu'aujourd'hui, il ne pouvait être question de livrer une bataille dans une forêt.

En ce qui concerne la campagne de Russie, deux conceptions étaient en présence : l'une consistait à penser que Staline choisirait la tactique de la retraite comme en 1812 ; l'autre, que nous devions nous attendre à une résistance acharnée. J'étais pratiquement seul à croire à cette seconde éventualité. Je me disais que l'abandon des centres industriels de Saint-Petersbourg et de Kharkov équivalait à une reddition, que la retraite dans de telles conditions signifiait un anéantissement, et qu'à cause de cela la Russie tenterait de conserver ces positions à tout prix. C'est dans cet esprit que nous avons commencé la campagne, et la suite des événements m'a donné raison.

L'Amérique, même si elle se mettait furieusement au travail pendant quatre ans, ne réussirait pas à remplacer le matériel que l'armée russe a perdu jusqu'à présent.

Si l'Amérique prête son aide à l'Angleterre, c'est avec l'arrière-pensée de rapprocher le moment où elle recueillera son héritage.

Je ne serai plus là pour voir la chose, mais je me réjouis pour le peuple allemand à l'idée qu'un jour l'on verra l'Angleterre et l'Allemagne unies marcher contre l'Amérique.

L'Allemagne et l'Angleterre sauront ce que chacune d'elles peut attendre de son partenaire, et alors nous aurons trouvé l'allié dont nous avons besoin. Ils sont d'une impertinence sans exemple, ces Anglais ! N'empêche que je les admire. Dans ce domaine, ils ont encore beaucoup à nous apprendre !

S'il y a quelqu'un qui prie pour le succès de nos armes, c'est bien le Shah de Perse. Dès l'instant que nous serons descendus chez lui, il n'aura plus rien à craindre de l'Angleterre.

La première chose à faire, c'est de conclure un traité d'amitié avec la Turquie et de s'en remettre à elle pour la garde des Dardanelles. Aucune puissance n'a quoi que ce soit à voir là-bas.

En ce qui concerne l'organisation de l'économie, nous n'en sommes qu'aux prémices, et j'imagine combien il sera merveilleux d'organiser économiquement l'Europe. Pour ne donner qu'un exemple, que ne pourrions-nous gagner en réussissant à récupérer les vapeurs produites par la fabrication du gaz d'éclairage et qui, actuellement, sont perdues ? On pourrait les utiliser pour chauffer les serres qui, pendant tout l'hiver, ravitailleraient nos villes en légumes et en fruits frais. Il n'y a rien de plus beau que l'horticulture.

J'ai cru jusqu'à présent qu'une armée ne pouvait subsister sans

viande. Or je viens d'apprendre que les armées de l'antiquité ne recouraient à la viande que dans les époques de disette, que l'alimentation des armées romaines était presque entièrement basée sur les céréales.

Si l'on considère tout ce qui sommeille comme forces créatrices dans l'espace européen (Allemagne, Angleterre, pays nordiques, Italie), que sont en regard les possibilités américaines ?

L'Angleterre est fière de la volonté manifestée par les Dominions de demeurer aux côtés de l'Empire. Sans doute, une telle attitude à quelque chose de beau, mais cette volonté ne tient que dans la mesure où le pouvoir central est capable de l'imposer.

Le fait que dans le nouveau Reich il n'y aura qu'une armée, qu'une SS, qu'une administration, produira un extraordinaire effet de puissance.

De même qu'une ville ancienne, enserrée dans ses vieux murs, a nécessairement une autre structure que les quartiers neufs de la périphérie, de même nous devons gouverner les nouveaux espaces selon d'autres méthodes que celles qui ont cours dans l'actuel Reich. Il va de soi que l'uniformité ne doit être appliquée qu'aux choses essentielles.

En ce qui concerne l'Autriche, c'était la bonne solution de détruire l'Etat centralisé, au détriment de Vienne, et de rétablir les provinces. D'un seul coup furent supprimés ainsi d'innombrables points de friction. Chacun des Gaus est heureux d'être son propre maître.

Les armes de l'avenir ? En premier lieu l'armée de terre, puis l'aviation, et, à la troisième place seulement, la marine.

Il s'en est fallu de quatre cents chars d'assaut, en été 1918, pour que nous gagnions la guerre mondiale. Notre malheur, à cette époque, c'est que notre commandement ne comprit pas à temps l'importance des armes techniques.

L'aviation est l'arme la plus jeune. En quelques années, elle a réalisé de formidables progrès, mais on ne peut encore dire qu'elle soit parvenue à l'apogée de ses possibilités.

La marine par contre n'a pour ainsi dire pas changé depuis la guerre mondiale. Il y a quelque chose de tragique dans le fait que le cuirassé, ce monument de l'ingéniosité humaine, ait perdu toute raison d'être du fait du développement de l'aviation. Il fait penser à cette merveille de technique et d'art que représentait, à la fin du moyen âge, l'armement d'un chevalier et de sa monture (cuirasse et caparaçon).

Au surplus, la construction d'un cuirassé représente la valeur de mille bombardiers — et quelle somme de temps ! Quand on aura inventé la torpille silencieuse, cent avions signifieront la mort d'un croiseur. Maintenant déjà, aucun gros bâtiment de guerre ne peut plus séjourner dans un port.

18

Nuit du 19 au 20 août 1941.

Vertus de la guerre. — Dix à quinze millions d'Allemands de plus. — Les guerres poussent à la prolifération. — Autarcie de l'Europe.

Pour le bien du peuple allemand, il faut lui souhaiter une guerre tous les quinze ou vingt ans. Une armée dont le seul but est de conserver la paix ne conduit qu'à jouer au soldat — voyez la Suède et la Suisse. Ou alors elle constitue un danger d'ordre révolutionnaire à l'intérieur.

Si l'on me reproche d'avoir sacrifié cent ou deux cent mille hommes du fait de la guerre, je puis répondre que grâce à mon activité la nation allemande a gagné à ce jour plus de deux millions cinq cent mille êtres humains. Si j'en demande le dixième en sacrifice, je n'en ai pas moins donné quatre-vingt-dix pour cent. J'espère que dans dix ans nous serons dix à quinze millions d'Allemands de plus dans le monde. Qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, peu importe : je crée des conditions favorables à l'accroissement.

La vie est cruelle. Naître, exister, disparaître, il s'agit toujours de mort. Ce qui naît doit mourir. Que ce soit de maladie, du fait d'un accident ou du fait de la guerre, ça n'y change rien. Quant à ceux qui souffrent de la guerre, dans leur chair ou dans leurs affections, ils peuvent trouver une consolation à la pensée que leur sacrifice est consenti pour assurer l'avenir du peuple dont ils font partie.

Beaucoup de grands hommes furent les sixième ou septième enfants de leur famille. Quand tel homme que l'on connaît meurt, l'on sait ce que l'on perd. Mais sait-on ce que l'on perd du fait de la limitation des naissances ? L'homme tué avant sa naissance, c'est l'énigme.

Les guerres poussent les peuples à la prolifération, elles ensei-

nent à ne pas tomber dans l'erreur de se contenter dans chaque famille d'un seul enfant.

Il n'est pas admissible que la vie des peuples du continent dépende de l'Angleterre. L'Ukraine, puis le bassin de la Volga, seront un jour les greniers de l'Europe. Nous récolterons beaucoup plus que ce qui pousse actuellement sur ce sol. Il ne faut pas oublier que, du temps des tsars, la Russie (avec ses cent soixante-dix millions d'hommes) n'a jamais souffert de la famine. Nous ravitaillerons également l'Europe en fer. Si un jour la Suède ne veut plus fournir de fer, c'est bien : nous le prendrons à l'Est. L'industrie belge pourra échanger ses produits — objets bon marché de consommation courante — contre les céréales de ces régions. En ce qui concerne les pauvres familles ouvrières de Thuringe et de l'Erzgebirge, par exemple, elles y trouveront de vastes possibilités.

Dans les régions que nous occupons en Ukraine, le peuple se précipite dans les églises. Je n'y verrais pas de mal si, comme c'est le cas maintenant, de vieux paysans russes continuaient d'y officier. Ça changerait s'il s'agissait de prêtres, et ceux-là, nous devons nous demander si nous les laisserons revenir. Selon un rapport que j'ai lu, l'opposition russe croirait avoir trouvé dans le clergé une base de départ pour une action panslaviste.

19

Nuit du 14 au 15 septembre 1941.

De la criminalité en temps de guerre. — Les attentats en pays occupé. — Mansuétude des juristes. — La voie de la dureté extrême.

Le triomphe de la pègre, en 1918, s'explique. Au cours de quatre années de guerre, de grands vides s'étaient creusés parmi les meilleurs d'entre nous. Et pendant que nous étions au front, la criminalité s'est développée à l'intérieur. Les condamnations à mort étant fort rares, il n'y eut en somme qu'à ouvrir les portes des prisons le jour où l'on voulut donner des chefs à la masse révolutionnaire.

J'ai donné l'ordre à Himmler, pour le cas où il y aurait lieu un jour de craindre des troubles intérieurs, de liquider tout ce qui

se trouve dans les camps de concentration. D'un coup, la révolution serait ainsi privée de ses chefs.

L'ancien Reich savait déjà agir avec fermeté dans les régions occupées. C'est ainsi que les tentatives de sabotage de la voie ferrée en Belgique furent châtiées par le comte von der Goltz. Il fit brûler tous les villages dans un rayon de plusieurs kilomètres, après avoir fait fusiller les bourgmestres, emprisonner les hommes et évacuer les femmes et les enfants. Il y eut en tout trois ou quatre attentats, ensuite plus rien n'est arrivé. Il est vrai qu'en 1918 la population a eu une attitude inamicale à l'égard des troupes allemandes qui montaient en ligne. Je me souviens d'un commandant de place qui nous incitait à poursuivre notre chemin alors que nous voulions corriger quelques bougres qui nous tiraient la langue. La troupe aurait eu facilement raison de ces incidents, mais les juristes prenaient toujours le parti de la population. Je ne puis dire combien j'ai hais cette notion artificielle du droit.

Aujourd'hui, c'est pareil. Durant la campagne de Pologne, les juristes ont essayé de s'en prendre à la troupe parce que celle-ci avait fusillé soixante civils dans une région où des soldats blessés furent massacrés. Dans un tel cas, un juriste ouvre une information contre X. Son enquête naturellement ne donne rien, car personne n'a jamais rien vu, et si quelqu'un connaît le coupable, il se gardera bien de dénoncer un « résistant ».

Les juristes ne peuvent pas comprendre que dans les périodes d'exception d'autres lois ont cours. Cela m'intéressera de savoir s'ils auront condamné à mort le détraqué qui a mis le feu au *Bremen* — par vice, dit-on, par goût d'allumer un incendie. J'ai donné des instructions pour le cas où cet homme ne serait pas condamné à mort. On le fusillerait immédiatement.

Le procureur général requiert généralement la peine de mort, mais les juges trouvent toujours, dans le doute, des circonstances atténuantes. Ainsi, lorsque la loi prévoit comme peine la mort, la réclusion à perpétuité, les travaux forcés, ou la prison, dans la règle, c'est la peine de prison qu'ils appliquent.

Près de deux mille personnes en Allemagne disparaissent chaque année sans laisser de traces, victimes la plupart du temps de maniaques et de sadiques. On sait que ceux-ci sont généralement des récidivistes — mais les juristes, qui les choient, prennent grand soin de ne leur infliger que des peines très légères. Et pourtant, cette sous-humanité est le ferment qui mine l'Etat ! Je ne fais pas de différence entre ça et les brutes qui peuplent nos camps de prisonniers russes.

Les juristes s'arrangent en général pour rejeter la responsabilité de leur mansuétude sur le législateur. Cette fois-ci nous leur avons ouvert la voie de la dureté extrême. Ils prononcent néanmoins des peines d'emprisonnement. C'est la responsabilité qu'ils craignent, c'est le courage qui leur manque.

Ce qui est invraisemblable, c'est que l'on permette à ceux qui ne veulent pas respecter les lois d'un pays de profiter néanmoins des bienfaits de ces lois.

20

*17 septembre 1941 à midi, le soir,
et nuit du 17 au 18.*

Chance et esprit de décision. — L'attaque contre la Russie. — Le soldat allemand est le meilleur soldat du monde. — Des officiers jeunes. — Tactique d'Antonesco à Odessa. — Succès dus à nos « erreurs ». — Pas d'hégémonie sans la possession de l'espace russe. — Un monde d'esclaves nés. — Pas d'Indes sans les Anglais. — Anarchie des Slaves. — La race germanique et la notion d'Etat. — Pas d'université à Kiev. — Le rôle des marais du Pripiet. — Donner au peuple allemand le sens de l'Empire.

L'esprit de décision ne signifie pas agir à tout propos. L'esprit de décision consiste simplement à ne pas hésiter quand une conviction intérieure vous commande d'agir.

J'ai eu besoin l'année dernière d'une grande force d'âme pour prendre la décision d'attaquer le bolchévisme.

Je devais prévoir que Staline passerait à l'attaque dans le courant de 1941. Il fallait donc se mettre en route au plus tôt, afin de n'être pas devancés — et cela n'était pas possible avant le mois de juin.

Même pour faire la guerre, il faut avoir la chance avec soi. Quand j'y songe, quelle chance a été la nôtre !

Je ne pouvais, par une campagne de propagande, créer un climat favorable au renversement de la situation, et d'innombrables vies furent sauvées du fait qu'aucun article de journal ne contient jamais un mot qui permit de deviner ce qui se préparait. J'ai voulu tenir compte du risque qu'il y eût encore dans les rangs de la Wehrmacht quelques éléments contaminés par le communisme. S'il y en avait, je suppose que ceux d'entre eux qui ont pu voir ce qui se passe en Russie sont maintenant guéris. Mais au moment de

notre attaque, nous abordions un monde totalement inconnu, et nombreux étaient ceux qui, chez nous, eussent pu faire la réflexion que nous avions pourtant un pacte d'amitié avec les Russes !

Le soldat allemand a de nouveau prouvé qu'il est le meilleur soldat du monde. Il l'était du temps de Frédéric le Grand, et il l'a toujours été. Quand il s'agit de tenir sur place, c'est là que se révèle toute son efficacité. A chaque échelon, chacun fait exactement ce qu'on attend de lui. Après la campagne de l'Ouest, on disait encore que le soldat d'aujourd'hui n'avait pas l'endurance du fantassin de la guerre mondiale. Ici, à l'Est, il a prouvé qu'il a cette endurance.

On ne tenait aucun compte, à l'époque de la guerre mondiale, de la valeur combative individuelle du soldat. On agissait par masses. Durant la période où l'on pratiqua la guerre de mouvement (en 1914), l'on jeta des unités compactes dans la bataille. Dans la guerre de position qui suivit, les postes étaient beaucoup trop rapprochés. Ce fut une autre erreur d'avoir comme commandants de compagnies des hommes âgés de quarante à cinquante ans. L'agilité physique est tout pour l'infanterie. Il faut donc à la tête de ces unités des officiers jeunes.

L'élément de surprise est pour moitié dans le succès. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas répéter indéfiniment une opération, simplement parce qu'elle a réussi.

Antonesco utilise devant Odessa la tactique de la guerre mondiale. Chaque jour, il avance de quelques kilomètres, après avoir pilonné avec son artillerie l'espace qu'il veut occuper. Il dispose, en fait d'artillerie, d'une supériorité écrasante sur son adversaire. Vu les circonstances de lieu, il est évidemment possible de s'y prendre de cette façon !

L'opération actuellement en cours, un encerclement dont la tangente mesure plus de mille kilomètres, a été considérée par beaucoup comme irréalisable. J'ai dû mettre toute mon autorité dans la balance pour l'imposer. Je note en passant qu'une grande partie de nos succès ont pour origine des « erreurs » que nous avons eu l'audace de commettre.

La lutte pour l'hégémonie dans le monde sera décidée en faveur de l'Europe par la possession de l'espace russe. Ainsi l'Europe sera une forteresse inexpugnable, à l'abri de toute menace de blocus.

Tout cela comporte des perspectives d'ordre économique dont on peut penser qu'elles inclineront vers l'ordre nouveau les plus libéraux des démocrates de l'Ouest.

L'essentiel, pour l'instant, est de conquérir. Par la suite, tout se limitera à une question d'organisation.

Quand on contemple ce monde primitif, on se persuade que rien ne le tirera de son indolence, à moins qu'on n'y force les hommes à travailler. Les Slaves constituent une masse d'esclaves nés, qui éprouvent le besoin d'un maître. En ce qui nous concerne, nous pouvons penser que les bolchéviks nous ont rendu un grand service. Ils ont commencé par distribuer la terre aux paysans, et l'on sait quelle famine effroyable en résulta. Ils furent donc bien obligés de rétablir une sorte de régime féodal, au bénéfice de l'Etat. Mais il y eut cette différence que si le seigneur d'autrefois connaissait quelque chose à l'agriculture, le commissaire politique, lui, ignorait tout de ces questions. Or les Russes commençaient tout juste à donner à leurs commissaires un enseignement approprié.

Si les Anglais devaient en être chassés, l'Inde dépérirait. Notre rôle à l'Est sera analogue à celui des Anglais aux Indes.

Même en Hongrie, le national-socialisme ne pourrait être exporté. Dans la masse, le Hongrois est aussi paresseux que le Russe. Il est par nature un homme de la steppe. A ce point de vue, Horthy a raison de penser que s'il renonçait au système de la grande propriété la production déclinerait rapidement.

C'est pareil en Espagne. La famine y régnerait si les grands domaines disparaissaient.

Le paysan allemand est animé par le goût de progresser. Il pense à ses enfants. Le paysan ukrainien n'a pas la notion du devoir.

Il existe une paysannerie comparable à la nôtre en Hollande, et en Italie, où chaque pouce de terrain est exploité avec zèle — et aussi dans une certaine mesure en France.

L'espace russe est notre Inde. De même que les Anglais, nous dominerons cet empire avec une poignée d'hommes.

Ce serait une erreur de prétendre éduquer l'indigène. Tout ce que nous pourrions lui donner, c'est un demi-savoir. Juste ce qu'il faut pour conduire à la révolution !

Que l'inventeur de l'anarchisme soit un Russe, il n'y a pas là de hasard. Si d'autres peuples, à commencer par les Vikings, n'avaient apporté un rudiment d'organisation à l'humanité russe, les Russes

vivraient encore comme des lapins. Or on ne peut transformer des lapins en abeilles ni en fourmis. Celles-ci ont la faculté de vivre à l'état de société — mais pas les lapins.

Abandonné à lui-même, le Slave ne serait jamais sorti du cercle familial le plus étroit.

La race germanique a créé la notion de l'Etat. Elle a incarné cette notion dans les faits en contraignant l'individu à faire partie d'un tout. Nous avons le devoir de susciter sans cesse les forces qui sommeillent dans le sang de notre peuple.

Les peuples slaves ne sont pas destinés à vivre d'une vie propre. Ils le savent, nous aurions tort de les persuader du contraire. C'est nous qui, en 1918, avons créé les Pays baltes et l'Ukraine. Mais nous n'avons aucun intérêt aujourd'hui à maintenir des Etats baltes, pas plus qu'à créer une Ukraine indépendante. Il faudra également éviter leur retour au christianisme. Ce serait une grande faute, car ce serait leur donner une forme d'organisation.

Je ne suis pas partisan non plus d'une université à Kiev. Mieux vaut ne pas leur apprendre à lire. Ils ne vont pas nous aimer parce que nous les torturerons avec des écoles. Le seul fait de leur donner à conduire une locomotive, ce serait déjà une erreur. Et quelle bêtise ce serait de notre part de procéder à une distribution des terres. En dépit de cela, nous ferons en sorte que les indigènes vivent mieux qu'ils n'ont vécu jusqu'ici. Nous trouverons parmi eux le matériel humain indispensable pour cultiver le sol.

Nous fournirons des céréales à tous ceux qui en manquent en Europe. La Crimée nous donnera les fruits du Sud, le coton et le caoutchouc (40.000 hectares de plantations suffiraient à assurer notre indépendance).

Les marais du Pripet nous approvisionneront en roseaux.

Nous fournirons aux Ukrainiens des foulards, de la verroterie et tout ce qui plaît aux peuples coloniaux.

Les Allemands, cela est essentiel, devront constituer entre eux une société fermée comme une forteresse. Le dernier de nos palefreniers doit être supérieur à n'importe quel indigène.

Pour la jeunesse allemande, ce sera un magnifique champ d'expérience. Nous attirerons en Ukraine des Danois, des Hollandais, des Norvégiens, des Suédois. L'armée trouvera là des terrains de manœuvre, et notre aviation l'espace qui lui est nécessaire.

Evitons de renouveler les erreurs commises avant 1914 dans les colonies. A côté de la *Kolonial-Gesellschaft*, qui représentait les intérêts de l'Etat, seules les puissances d'argent avaient la possibilité de se manifester.

Il faut que les Allemands acquièrent le sens des grands espaces. Il faut s'arranger en sorte que chacun puisse se rendre compte par lui-même. Nous les emmènerons en Crimée et au Caucase. Ce n'est pas pareil de voir ces pays sur la carte où d'y être allé.

Le rail servira au transport des marchandises, mais c'est la route qui nous ouvrira le pays.

Tout le monde rêve aujourd'hui d'une conférence mondiale de la paix. Moi, je préfère guerroyer durant dix ans plutôt que d'être frustré, par ce moyen, des fruits de la victoire. Je n'ai d'ailleurs pas de vues démesurées. Il ne s'agit en somme que de territoires sur lesquels les Germains ont déjà vécu.

Le peuple allemand se haussera au niveau de cet empire.

21

21 septembre 1941, midi.

Les Tchèques et le bolchévisme. — Erreur des Hohenzollern. — Les Habsbourg, dynastie étrangère. — La génération de 1900.

Ce sont les Tchèques qui seront les plus touchés par la décadence du bolchévisme, car ils ont toujours regardé avec un secret espoir du côté de la mère-Russie.

Quand nous apprîmes la chute de Port-Arthur, les petits Tchèques de ma classe ont pleuré — alors que nous autres nous exultions ! C'est à cette époque qu'est né mon sentiment pour le Japon.

Le devoir des Hohenzollern eût été de sacrifier la monarchie des Habsbourg aux aspirations russes dans les Balkans. La domination d'une dynastie cesse d'être justifiée quand ses ambitions cessent d'être ajustées aux intérêts permanents de la nation. Une dynastie est condamnée au déclin lorsqu'elle n'est plus guidée que par le désir de sauvegarder la paix à tout prix et par le désir de se montrer complaisante à l'égard de certaines maisons étrangères.

C'est pourquoi je suis reconnaissant à la sociale-démocratie d'avoir balayé toutes ces royautés. Même en concevant que ce fût indispensible, je ne sais pas si quelqu'un d'entre nous eût pris aussi nettement position contre la maison de Hohenzollern. Contre les Habsbourg, oui ! A mes yeux, c'était une dynastie étrangère.

L'injustice commise par le Kaiser au détriment de Bismarck finit

par se retourner contre lui. Comment le Kaiser pouvait-il exiger la fidélité de ses sujets alors qu'il avait traité avec tant d'ingratitude le fondateur du Reich ? La honte, c'est que le peuple allemand ait laissé se commettre une telle injustice. La génération de 1900 était perdue économiquement, politiquement et culturellement.

Les hommes de l'opposition nationale se sont épuisés à avoir raison. Quand, durant des dizaines d'années, l'on a prêché dans le désert, il se trouve qu'au moment d'agir l'on ait perdu tout contact avec la réalité. Ces Allemands de la vieille école étaient de belles natures, mais leur rayon, c'était la littérature. Leur audience : vingt mille lecteurs de leur trempe. Aucun d'eux ne savait parler au peuple.

D'emblée, je me suis aperçu qu'on ne pouvait aller loin en suivant cette voie. Celui qui veut agir doit prendre appui sur la foi, et la foi ne se trouve que dans le peuple. La grande masse est sans mémoire, elle va de l'avant avec l'ingénuité de l'innocence. Nous avons vu de quoi est capable un peuple qui est dirigé. En lui toutes les possibilités existent, pour le bien comme pour le mal. Le devoir du national-socialisme, tendre inébranlablement à ceci : que ce qu'il y a de meilleur dans le peuple puisse se développer sans cesse.

22

Nuit du 22 au 23 septembre 1941.

Classes sociales et moyens de transport. — Cuisine unique dans l'armée. — Repas cérémoniels et buffet froid.

Il est effrayant de penser qu'il y a peu d'années encore de telles discriminations aient pu exister, sur nos grands transatlantiques, dans le traitement des passagers des différentes classes. Il est inconcevable qu'on ne se sente pas gêné d'étaler ainsi les différences qui existent entre les conditions de vie. Voilà un cas où le Front du Travail trouvera l'occasion de s'employer.

A l'Est, en chemin de fer, il faudra que tous les Allemands voyagent en 1^{re} ou en 2^e classe, afin de se différencier des indigènes. La différence entre les 1^{res} et les 2^{es}, c'est que dans l'une il y aura trois places par banquette, et dans l'autre quatre.

Il me semble que c'est une excellente chose d'avoir institué une cuisine unique dans l'armée. Déjà pendant la guerre mondiale, la

cuisine de la troupe était bien meilleure lorsque les officiers y avaient également recours.

Je ne vois pas l'intérêt d'une succession ininterrompue de plats, comme cela était de règle autrefois. On est affligé toute une soirée de la même voisine alors qu'on aurait le désir de s'entretenir avec d'autres convives. Impossible de manger à sa faim de ce qu'on aime ! Et les autres plats sont sans intérêt.

Pour les réceptions du Parti, la meilleure formule, c'est le buffet froid. Les groupes se forment selon les affinités. On peut changer de place pour bavarder, aller de l'un à l'autre. Cette formule supprime également la compétition pour les places d'honneur que requiert l'ordonnance classique de la table.

23

23 septembre 1941, le soir.

La frontière entre l'Europe et l'Asie. — La réussite justifie tout. — Le droit aux terres fertiles. — Endiguer la marée russe. — Pour les candidats au suicide. — L'appât d'un monde meilleur. — Le national-socialisme ne doit pas singer la religion.

Il est absurde de vouloir considérer que la frontière entre les deux mondes que sont l'Europe et l'Asie soit marquée par une chaîne de montagnes peu élevées — et la longue chaîne des monts Ourals n'est que cela. On pourrait tout aussi bien décréter que cette frontière est marquée par l'un des grands fleuves russes. Non, géographiquement, l'Asie pénètre en Europe sans solution de continuité.

La vraie frontière sera celle qui séparera le monde germanique du monde slave. C'est notre devoir de la placer là où nous désirons qu'elle soit.

Quand on nous demande où nous prenons le droit d'étendre à l'est l'espace germanique, nous répondons que la conscience, pour une nation, de ce qu'elle représente entraîne pour elle l'existence de ce droit. C'est la réussite qui justifie tout. La réponse à une telle question ne peut être que d'ordre empirique.

Il est inconcevable qu'un peuple supérieur subsiste avec peine sur un sol trop étroit pendant que des masses amorphes, qui n'ap-

portent rien à la civilisation, occupent sur des étendues infinies un sol qui est l'un des plus riches de la terre. Nous disputons péniblement quelques mètres à la mer, nous nous torturons à cultiver des marécages — et en Ukraine une terre inépuisablement féconde nous attend, avec une épaisseur de dix mètres d'humus par endroits.

Nous devons créer pour notre peuple des conditions qui favorisent sa multiplication, et nous devons en même temps endiguer la marée russe.

Si cette guerre n'avait pas eu lieu, le Reich n'aurait guère augmenté sa population durant les dix années à venir, mais la population russe se serait fortement accrue.

La terre continue de tourner. Que ce soit l'homme qui tue le tigre, ou que ce soit le tigre qui mange l'homme ! Le plus fort s'impose, c'est la loi de la nature. Le monde ne change pas, ses lois sont éternelles.

Il y en a qui disent que le monde est mauvais et qu'ils désirent quitter cette vie. A moi, il me plaît, ce monde ! Si ce désir de mourir est dû à un chagrin d'amour, je donne au désespéré le conseil de patienter durant une année. Les consolations viendront. Mais si c'est pour une autre raison que celle-là qu'un être humain désire mourir, alors qu'il meure, je ne l'en empêche pas. J'attire simplement l'attention sur le fait qu'on ne peut échapper entièrement à ce monde. Les éléments dont notre corps est constitué appartiennent au cycle de la nature, et quant à notre âme, il se pourrait qu'elle retournât dans les limbes en attendant une occasion de se réincarner ! Mais cela me contrarierait que tout le monde voulût en finir avec la vie.

Pour lui rendre la mort plus facile, l'Eglise tend à l'homme l'appât d'un monde meilleur. Nous nous bornons, nous, à lui demander de façonner dignement sa vie. Il lui suffit pour cela de se conformer aux lois naturelles. Inspirons-nous de ces principes, et nous triompherons à la longue de la religion.

Mais il n'est pas question que jamais le national-socialisme se mette à singer une religion par l'établissement d'un culte. Son unique ambition doit être de construire scientifiquement une doctrine qui ne soit rien de plus qu'un hommage à la raison.

Notre devoir est d'enseigner aux hommes à voir ce qu'il y a de beau et de vraiment merveilleux dans la vie, à ne pas devenir prématurément atrabilaires et hargneux. Nous voulons jouir pleinement de ce qui est beau, nous y cramponner — et éviter, dans la mesure du possible, tout ce qui pourrait nuire à nos semblables.

Si aujourd'hui je fais du mal aux Russes, c'est pour ne pas leur donner l'occasion de nous faire du mal, à nous.

Dieu n'agit pas différemment. Il jette brusquement les masses humaines sur la terre, et il laisse à chacun le soin de faire son salut. Les hommes se dépossèdent les uns les autres, et l'on s'aperçoit en fin de compte que c'est toujours le plus fort qui triomphe. N'est-ce pas là l'ordre le plus raisonnable ?

S'il en était autrement, rien de bien n'eût jamais existé. Si nous ne respectons pas les lois naturelles, en nous imposant par le droit du plus fort, un jour viendrait où les animaux sauvages nous dévoreraient à nouveau — puis les insectes mangeraient les animaux sauvages, et finalement seuls les microbes subsisteraient sur la terre.

24

25 septembre 1941, midi.

Fanatisme des dirigeants russes. — Stupidité du soldat russe. — La perpétuelle menace de l'Asie. — Un mur vivant. — Les revendications justifiées.

Ce qui surprend chez les dirigeants russes, c'est le fanatisme avec lequel ils s'attachent à un principe, peut-être juste en soi — même lorsqu'il est devenu évident que ce principe a cessé de l'être en fait.

Cela s'explique par la peur qu'ils éprouvent d'avoir à répondre d'un échec. Car ils ne subissent jamais d'échecs à la suite d'une déficience de leur commandement, d'un manque de munitions ou d'une pression allemande irrésistible. C'est toujours du fait d'une « trahison ». Ils ne produisent pas d'autre explication que la trahison, et tout chef d'unité qui n'a pas réussi conformément aux ordres reçus court le risque d'être raccourci d'une tête. Aussi préfèrent-ils se faire écraser par nous.

En revanche, l'esprit d'offensive qui anime le Russe, lorsqu'il se porte en avant, n'est pas une surprise pour nous. C'était pareil pendant la guerre mondiale, et leur insondable stupidité l'explique.

Nous avons perdu la mémoire de l'acharnement avec lequel les Russes nous ont combattus durant la guerre mondiale. De même, les générations futures ne verront dans la campagne en cours que

l'opération grandiose qu'elle aura été, et sans plus penser aux nombreuses crises que nous dûmes surmonter du fait de cet acharnement.

Nous avons connu, durant la guerre mondiale, un type de combattant russe plus bonasse que cruel. Ce type, aujourd'hui, n'existe plus. Le bolchévisme l'a supprimé radicalement.

Cette Asie, quel inquiétant réservoir d'hommes ! La sécurité de l'Europe ne sera assurée que lorsque nous aurons refoulé l'Asie derrière les monts Ourals. A l'ouest de cette ligne, aucun Etat russe organisé ne doit subsister. Ce sont des brutes, et ni le bolchévisme ni le tsarisme n'y sont pour rien — ce sont des brutes à l'état de nature. Le danger serait encore plus grand si cet espace devait être mongolisé. Une vague brusquement déferle d'Asie, et surprend une Europe engourdie par la civilisation, abusée par l'illusion de la sécurité collective !

Comme il n'existe pas de protection naturelle contre une telle marée, nous devons lui opposer un mur vivant. Un état de guerre permanent à l'Est contribuera à former une race solide et nous empêchera de retomber dans l'amollissement d'une Europe repliée sur elle-même.

Les points que nous avons atteints jalonnent des lieux qui ont gardé le souvenir de l'expansion germanique. Nous avons déjà été aux portes de Fer, à Belgrade, dans l'espace russe.

Le passé allemand, dans son intégralité, constitue notre patrimoine propre, quelle que soit la dynastie, quelle que soit la souche auxquelles nous en sommes redevables. Il importe de réunir dans le panthéon de l'Allemagne toutes les gloires de son passé — ce que Louis I^{er} fit avant tout le monde.

En ce qui me concerne, je n'y parviendrai pas, mais il faut que mes successeurs soient un jour en situation de sortir d'un tiroir toute date historique qui justifie une revendication allemande.

Une fois notre situation consolidée, nous pourrions, dans ce domaine, remonter jusqu'aux grandes invasions.

Et il faut que Berlin soit le véritable centre de l'Europe, une capitale qui soit pour tous la capitale.

25

25 septembre 1941, le soir.

Le temps travaille pour l'Allemagne. — Problèmes à résoudre. — Heures conséquences du plan de quatre ans. — La race blanche a détruit son commerce mondial. — L'exportation ne paie pas. — Chômeurs d'Angleterre et d'Amérique. — L'appel de l'Est.

Le mythe de notre vulnérabilité, dans le cas où la guerre se prolongerait, doit être résolument écarté. Il n'est pas permis de croire que le temps qui passe travaille contre nous.

Deux problèmes importants m'occupent l'esprit en ce moment :

1° Lorsque je m'aperçois qu'une matière première est indispensable pour la guerre, je ne recule devant aucun effort pour nous rendre indépendants dans ce domaine. Nous devons pouvoir disposer librement du fer, du charbon, du pétrole, des céréales, du bétail et du bois.

2° La vie économique doit être organisée en fonction des débouchés situés dans les territoires que nous contrôlons.

Je puis dire que l'Europe est aujourd'hui une autarcie, mais il faut empêcher que subsiste un Etat gigantesque capable d'utiliser la civilisation européenne pour mobiliser l'Asie contre nous.

Notre plan de quatre ans a été un coup très dur pour les Anglais, car ils ont senti que nous avions cessé d'être vulnérables au blocus. Ils m'eussent offert un prêt contre l'abandon de ce plan !

Importer est chose facile quand on est dans une situation favorable. Dans le cas contraire, on se trouve ligoté ! L'étranger exploite aussitôt la situation et vous fait chanter. Comment pourrions-nous payer le blé que nous importerions d'Amérique ? Avec des produits alimentaires, cela ne va pas ! Et moins encore avec des produits industriels.

Ce serait une sage politique pour l'Europe d'abandonner le désir d'exporter dans le monde entier. La race blanche a elle-même détruit son commerce mondial. L'économie européenne a perdu ses débouchés dans les autres continents. Nos prix de revient nous empêchent de lutter avec la concurrence extérieure.

Où que ce soit, nous sommes si désavantagés qu'il est impossible de prendre pied nulle part. Pour les quelques articles dont les

étrangers ont encore besoin, c'est une lutte au couteau entre les fournisseurs. Pour accéder à ces marchés, il faut payer de telles primes que cela représente pour notre économie un effort disproportionné. Seules les inventions nouvelles permettent parfois quelques affaires.

Pour leur malheur, les Anglais ont industrialisé l'Inde. Le chômage augmente en Angleterre, et l'ouvrier anglais s'appauvrit.

Dire qu'il y a des millions de chômeurs en Amérique ! Là, il faudrait se lancer dans une politique économique révolutionnaire, abandonner l'étalon or et accroître encore les besoins du marché intérieur.

L'Allemagne est le seul pays qui ignore le chômage, et cela tient au fait que nous ne sommes pas tributaires de l'exportation.

Le pays que nous sommes en train de conquérir sera pour nous une source de matières premières et un marché pour nos produits, mais nous nous garderons bien de l'industrialiser.

Le paysan est l'être le moins accessible aux idéologies. Si je lui offre un sol à l'Est, c'est un fleuve humain qui s'y précipitera. Pour un homme de la terre, le plus beau des paysages est celui qui donne les plus belles récoltes. Dans vingt ans, l'émigration européenne ne sera plus dirigée vers l'Amérique, mais vers l'Est.

La mer Noire sera pour nous une mer dont les pêcheurs n'épuiseront pas la richesse. Grâce à la culture du soja en Crimée, nous accroîtrons notre cheptel. Nous récolterons sur ce sol plusieurs fois ce qu'en tire actuellement le paysan ukrainien.

Le souci nous aura quittés de rechercher en Extrême-Orient des débouchés pour nos produits. Car c'est à l'Est qu'est notre marché. Il faut que nous nous l'assurions. Nous fournirons des cotonnades, des ustensiles de ménage, tous les objets d'usage courant. Le besoin en est tel que nous ne réussirons pas à produire nous-mêmes tout ce qui sera nécessaire.

Je vois là les plus grandes possibilités pour la création d'un empire d'importance mondiale.

Mon plan : prendre des intérêts dans tout ce qui se présentera. Mais j'insiste sur le fait que c'est sur notre propre sol qu'il faudra organiser les productions de caractère vital. Nous associerons les pays qui travaillent en communauté avec nous à tout ce que ces régions nous apporteront de positif. Toutes les livraisons de machines, même en provenance de l'étranger, devront passer par un comptoir allemand, de telle sorte qu'aucun moyen de production ne soit fourni à l'Est, à moins de nécessité absolue.

Les deux tiers des ingénieurs américains sont des Allemands. Durant nos siècles de vie à l'état particulariste, un grand nombre de nos compatriotes, repliés sur eux-mêmes, et qui avaient des âmes de chefs, ont végété. Lorsque nous pourrions offrir de grandes tâches à de tels hommes, nous serons surpris de découvrir leurs immenses qualités.

Pour les siècles à venir, nous disposons d'un champ d'action sans pareil.

26

Nuit du 25 au 26 septembre 1941.

Une épopée sans exemple dans l'histoire. — Savoir parler aux soldats. — L'individu ne compte pas. — La conservation de l'espèce.

J'ai été empoigné par les « actualités, » d'aujourd'hui. Nous vivons une épopée héroïque, sans exemple dans l'histoire.

Peut-être était-ce pareil durant la guerre mondiale, mais personne n'a pu fixer ces images.

Je suis extrêmement heureux d'avoir vécu de tels exploits.

On m'a dit que si l'impression causée par mon discours a été si forte, c'est parce que je ne fais pas de phrases. Ce n'est pas moi qui pourrais commettre l'erreur de commencer un discours en disant : « Il n'existe pas de plus belle mort au monde... » Car je connais la réalité, et je connais aussi la sensibilité du soldat.

La révélation que constitue pour la jeune fille sa rencontre avec le premier homme est comparable à la révélation que connaît le soldat qui affronte pour la première fois la guerre. En quelques jours, l'adolescent devient un homme.

Si je ne m'étais pas endurci moi-même par cette expérience, j'eusse été incapable d'entreprendre cette tâche cyclopéenne que représente pour un homme seul l'édification d'un empire.

C'est dans un sentiment de pur idéalisme que je suis parti pour le front en 1914. Puis j'ai vu les hommes tomber par milliers autour de moi. Ainsi j'ai appris que la vie est une lutte cruelle et qui n'a d'autre fin que la conservation de l'espèce. L'individu peut disparaître, pourvu qu'il y ait d'autres hommes pour le remplacer.

J'imaginé fort bien que certains se prennent la tête à deux mains

pour trouver une réponse à cette question : « Comment le Führer peut-il anéantir une ville comme Saint-Petersbourg ? » Il est certain que j'appartiens par nature à une tout autre espèce. J'aimerais ne voir souffrir personne, ne faire de mal à quiconque. Mais quand je discerne que l'espèce est en danger, c'est chez moi la raison la plus froide qui se substitue au sentiment. Je deviens uniquement sensible aux sacrifices que l'avenir exigera, en contre-partie des sacrifices qu'on hésite à consentir aujourd'hui.

27

Nuit du 27 au 28 septembre 1941.

L'expérience de la misère. — Discriminations sociales. — Organisation des études. — Vacances payées. — Le christianisme des Espagnols.

Nous devons poursuivre deux buts :

1° Tenir à tout prix nos positions à l'Ouest.

2° Maintenir la guerre le plus loin possible de nos frontières.

A considérer ce que le bolchévisme a fait de l'homme, on s'aperçoit que le respect doit être la base de toute éducation — le respect à l'égard de la Providence (ou de l'inconnu, ou de la nature, quel que soit le nom que l'on choisisse). Ensuite, le respect que la jeunesse doit à l'âge mûr. Si ce respect est absent, l'homme déchoit au-dessous de l'animal. Son intelligence, quand elle cesse d'être bridée, transforme l'homme en un monstre.

Le Russe ne trouve sa place dans la société humaine que sous la forme collectiviste, c'est-à-dire : rivé au travail par une horrible contrainte. L'esprit de société, les égards réciproques lui sont des choses inconnues.

Qui sait ? Si mes parents avaient été suffisamment fortunés pour m'envoyer aux Beaux-Arts, je n'eusse pas appris à connaître, comme je l'ai connue, la misère. Celui qui vit en dehors de la misère ne peut en prendre réellement conscience qu'après avoir renversé un mur.

Les années d'expérience que je dois à la misère, et cette misère je l'ai subie dans ma chair, représentent une bénédiction pour la

nation allemande. Sans cela, nous aurions aujourd'hui le bolchévisme.

Sur un point, le climat de dénuement dans lequel j'ai vécu ne m'a pas marqué. A cette époque-là, je vivais en imagination dans des palais. Et c'est à cette époque précisément que j'ai conçu les plans du nouveau Berlin.

Il faut prendre garde à deux choses :

1° Que tous les adolescents doués soient élevés aux frais de l'Etat.

2° Qu'aucune porte ne leur soit fermée.

Comme je n'avais pu terminer mes études secondaires, la carrière d'officier m'était interdite, même si par mon travail j'en eusse appris davantage que n'est sensé connaître un bachelier.

Seul un officier pouvait obtenir l'ordre *Pour le Mérite*. Il était même tout à fait exceptionnel qu'un officier d'origine bourgeoise le reçût.

Dans cette société fermée, chacun n'existait qu'en fonction de son origine. Celui à qui manquait cette origine, et de surcroît les titres universitaires, ne pouvait songer à devenir ministre, par exemple, sauf par le truchement de la sociale-démocratie.

Il y a peu de temps encore, nous avions dans la marine quatre cuisines différentes, selon le rang des marins. Tout récemment, cela nous a même coûté un bateau.

L'opinion en vertu de laquelle cela nuirait à l'autorité que ces discriminations fussent supprimées n'est pas fondée. L'homme compétent dispose toujours de l'autorité qui lui est nécessaire. Celui qui n'est pas supérieur par son talent manque inévitablement d'autorité, quelle que soit sa fonction.

C'est un scandale de se rappeler comment on logeait le personnel de maison, dans les appartements de Berlin notamment. Et l'équipage des bateaux, même sur les bateaux de luxe, quelle indignité !

Je sais que tout cela ne peut être modifié d'un seul coup et partout à la fois. Mais la mentalité générale à cet égard est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était.

A l'avenir, chaque ouvrier aura ses vacances — quelques jours chaque année dont il disposera à son gré. Et chacun pourra, une ou deux fois dans sa vie, faire une croisière en mer.

C'est un non-sens de craindre que les hommes perdent leurs habitudes de vie modeste. Il faut qu'ils les perdent — car cette modestie est l'ennemie de tout progrès.

Dans ce domaine, nous voyons les choses comme les Américains

— et non comme l'Espagnol qui préfère se contenter de quelques olives par jour plutôt que de travailler pour avoir davantage. L'Eglise a su tirer profit de cette conception de vie. Elle proclame que les pauvres d'esprit (les autres pauvres aussi) iront au ciel, tandis que les riches paieront par des souffrances éternelles les béatitudes de l'existence terrestre. Elle dit ça en vertu du contrat tacite qui la lie aux possédants, lesquels lui lâchent avec joie un peu d'argent afin qu'elle continue d'encourager le peuple à croupir.

Mais quel drôle de christianisme, celui qu'on pratique là-bas ! Il faut reconnaître que chez nous le christianisme s'est teinté de germanisme. Son enseignement signifie quand même : « Prie et travaille ! »

28

28 septembre 1941, midi.

Pudeur des Anglais. — Méfaits de l'esprit de système. — Autarcie voulue par la nature.

L'état de nos rapports avec l'Angleterre est comparable à celui qui existait entre la Prusse et l'Autriche en 1866. Les Autrichiens étaient enfermés dans l'idée de leur empire comme les Anglais d'aujourd'hui dans leur Commonwealth.

Quand ça va mal pour son pays, aucun Anglais n'en laisse rien paraître devant un étranger. Pas un Anglais ne quitte son pays sans savoir ce qu'il doit répondre aux questions qu'on pourrait lui poser sur des problèmes épineux. C'est un peuple admirablement dressé. Ils ont travaillé pendant trois cents ans pour s'assurer durant deux siècles la domination du monde. S'ils l'ont conservée si longtemps, c'est qu'ils ne se sont pas mêlés de laver le linge sale de leurs assujettis. Nous, en revanche, ce qui nous plairait, ce serait de frotter un nègre jusqu'à ce qu'il devienne blanc — comme si quelqu'un qui n'éprouve pas le besoin de se laver lui-même pouvait avoir le désir de se faire savonner par un autre !

Il faut se garder de pousser trop loin l'organisation, car le moindre accident peut bloquer toute la machine. Aussi serait-ce une erreur de décréter qu'en Ukraine, du fait de la qualité du sol, il ne faut semer que du blé. Non, il faut laisser de la place pour les pâturages. La nature a façonné les diverses régions terrestres en

assurant à chacune d'elles une sorte d'autarcie, et l'homme doit respecter cet ordre mitigé.

Nous laisserons donc subsister les marécages, non seulement parce qu'ils nous serviront de champs de manœuvre, mais aussi pour respecter les conditions locales climatologiques, et afin d'éviter que le désert ne gagne peu à peu sur les terres fertiles. Les marais jouent le rôle d'une éponge. Sans leur présence, il pourrait arriver que toute une récolte fût anéantie par une vague de chaleur.

29

1er octobre 1941, le soir.

Particularités de Vienne. — Vienne et la province. — Vienne et Paris.

Ce qui complique les choses à Vienne, c'est la diversité du sang. Les descendants de toutes les races qu'abritait la vieille Autriche y vivent, et c'est ainsi que chacun reçoit sur une antenne différente et que chacun émet sur sa propre longueur d'onde.

Ce qui manque en Autriche, et que nous avons en Allemagne, c'est une série de villes d'un haut niveau culturel — et qui de ce fait ne souffrent ni d'un complexe d'infériorité ni de mégalomanie.

Dans la vieille Autriche, Vienne exerçait une telle suprématie que l'on comprend la haine qui animait contre elle la province. Un tel sentiment, sous cette forme, ne s'est jamais exprimé à l'égard de Berlin. Les trésors de toute nature ont toujours été accumulés à Vienne, ainsi la collection d'Ambras. Tout en Autriche était ajusté à la mesure de Vienne, et l'on veillait jalousement à ce que ce principe ne souffrit pas d'atteinte. La cathédrale de Linz, par exemple, ne put être érigée à la hauteur prévue à seule fin que la tour de Saint-Etienne ne cessât pas d'être la plus haute du pays. Les authentiques Viennois deviennent verts lorsqu'ils apprennent qu'une seule peinture aurait pu aboutir à Graz ou ailleurs, au lieu de prendre le chemin de Vienne. Je souhaite en tout cas que Schirach ne se soit pas laissé attaquer par le virus viennois.

L'on rencontre à Vienne de tels trésors que tout Allemand doit néanmoins se rendre compte qu'il participe à cette richesse.

Je dois dire en passant, toutes choses égales d'ailleurs, que ce qui existe à Vienne peut soutenir la comparaison avec ce que j'ai vu à Paris. La perspective Concorde-Tuileries, évidemment, c'est

grand ! Mais dans le détail ? Nous ferons plus beau encore. Il y a beaucoup de monuments à Vienne qu'il faudra classer.

Au Musée, il faudra enlever la toile de jute qui recouvre les parois. Cette toile cache un magnifique *stuccolustro*.

Vienne doit faire la guerre aux punaises et à la saleté. Il faut que la ville soit nettoyée.

C'est là le seul et unique devoir qui incombe à la Vienne du *xx^e* siècle. Qu'elle réalise cela, et elle sera l'une des plus belles villes du monde !

30

Nuit du 27 au 28 septembre 1941 et 9 octobre 1941.

Difficultés du Duce. — Défaillances d'une troupe. — Antonesco, soldat né. — Corruption des Roumains.

Le Duce a des difficultés parce que son armée pense royaliste, parce que l'internationale des curés a son siège à Rome, et parce que l'Etat, contrairement au peuple, n'est qu'à moitié fasciste.

Donnez des louanges officielles à une troupe qui a connu l'échec, et vous portez atteinte à son honneur militaire. A une telle troupe, il faut lui montrer clairement que son comportement a été misérable. N'importe quelle armée peut connaître à l'occasion une défaillance. Il arrive que les combattants subissent des impressions fugaces dont le commandement ne tient pas compte dans son appréciation des faits. Mais dans ces cas, il faut savoir être dur. Une troupe qui s'est mal battue doit aussitôt que possible être renvoyée au feu. On ne peut triompher de la mort que par la mort : « Si tu recules, tu seras fusillé ! Si tu avances, tu peux sauver ta peau ! »

Ce n'est qu'après que la troupe s'est rachetée qu'il devient possible de passer l'éponge.

Par ailleurs, un commandement n'a pas le droit d'agir de façon inconsidérée en envoyant inutilement ses hommes à la mort. Il ne suffit pas d'essayer d'obtenir, par un effet de masse, ce que l'on n'a pu obtenir par des moyens plus modestes. On courtait simplement le danger d'augmenter sans nul bénéfice le nombre des victimes. Ce sont des cas où il importe avant tout de réfléchir, afin

de découvrir la cause de l'échec. Il faut savoir recourir à d'autres moyens, ou bien changer de tactique. En fin de compte, on peut également se demander si l'on ne ferait pas mieux d'abandonner une position difficile à tenir et d'envisager une opération différente.

Il y a quelques semaines, Antonesco, dans un communiqué, a reproché à l'une de ses unités d'être la honte de la nation. D'origine germanique, et non roumaine, Antonesco est le soldat né. Son malheur : avoir des Roumains sous ses ordres. Mais n'oublions pas qu'il y a une année encore ces gens-là fuyaient éperdument devant les bolchéviks. C'est merveilleux qu'en si peu de temps Antonesco ait pu tirer ce qu'il a tiré de ses troupes.

Sans doute arrivera-t-il aussi, en y mettant le temps, à posséder des administrateurs qui ne soient pas pourris de corruption.

Notre peuple lui-même n'a pas toujours été impeccable comme il l'est aujourd'hui. Souvenons-nous des coups de sabre que Frédéric-Guillaume I^{er} dispensait de sa propre main aux Berlinoises. La propreté morale est le résultat d'une longue éducation, sans cesse orientée vers la discipline.

31

Nuit du 9 au 10 octobre 1941.

L'Allemagne et la marée asiatique. — La guerre des deux espèces. — Une victoire à la Pyrrhus.

C'est un mérite qui appartient aux seuls Germains que la marée des Huns, des Avars et des Magyars ait été arrêtée en Europe centrale.

Nous étions encore un grand empire quand les Anglais commençaient seulement à édifier leur puissance maritime.

Si nous n'avions pas eu la sottise de nous entre-déchirer, en vue de savoir si nous devons consommer Dieu sous les espèces du pain et du vin ou du pain seulement, l'Angleterre n'eût jamais eu son mot à dire en ce qui concerne l'équilibre des forces sur le continent.

L'Angleterre ne constitue un danger que lorsqu'elle est en mesure d'opposer à une puissance qui menace sa suprématie d'autres puissances à qui elle fait jouer son jeu.

La guerre mondiale fut pour les Anglais une victoire à la Pyrrhus.

Pour maintenir leur empire, ils ont besoin à leurs côtés d'une forte puissance continentale. Seule l'Allemagne peut être cette puissance.

32

10 octobre 1941, midi.

On se bat pour la possession des grands espaces. — Reflux de l'Ouest vers l'Est. — Le christianisme contre la sélection naturelle.

La guerre a retrouvé sa forme primitive. La guerre de peuple à peuple cède la place à une autre guerre — celle qui vise à la possession des grands espaces.

A l'origine, la guerre n'était rien de plus qu'une lutte pour la possession des terres à pâture. Aujourd'hui, la guerre n'est plus qu'une lutte pour la possession des richesses naturelles. Ces richesses, par la vertu d'une loi immanente, appartiennent à celui qui les conquiert.

Les grandes migrations sont parties de l'Est. Avec nous commence le mouvement de reflux, de l'Ouest vers l'Est.

Cela est conforme aux lois de la nature. Du fait de la lutte, les élites se renouvellent constamment.

La loi de sélection justifie cette lutte incessante en vue de permettre aux meilleurs de survivre.

Le christianisme est une rébellion contre la loi naturelle, une protestation contre la nature. Poussé à sa logique extrême, le christianisme signifierait la culture systématique du déchet humain.

33

*Nuit du 25 au 26 septembre 1941
et nuit du 9 au 10 octobre 1941.*

Les actualités cinématographiques, documents pour l'avenir.

Pour l'avenir, il importe de conserver les actualités de cette guerre. Ce seront des documents inappréciables. Il faudra tirer constamment de nouvelles copies de ces pellicules, et il faudrait

même les enregistrer sur bandes de métal afin qu'elles ne disparaissent pas.

J'avais réussi à mettre la main sur les rares prises de vue de la guerre mondiale. (On les avait rassemblées pour les détruire.) Mais elles furent séquestrées par l'Etat bavarois, en même temps qu'étaient séquestrés les autres biens du Parti. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'elles étaient devenues, et il faut les considérer comme perdues.

Je souhaite qu'à l'avenir les actualités soient l'œuvre des cinéastes les plus capables qui existent. Dans ce domaine, il est possible de réaliser des choses extraordinaires. On peut s'en tenir à des « métrages » de vingt minutes, mais il faut que ce soit le résultat d'un travail intelligent. La pire des habitudes a été de se limiter à des bandes de dix mètres, quel que soit le sujet traité : tremblement de terre, partie de tennis, course hippique, lancement d'un bateau.

34

Nuit du 10 au 11 octobre 1941.

Le commandement de l'armée en 1914-1918. — Le Kaiser, mauvais chef de guerre. — Conrad von Hötzendorf.

Abstraction faite des grandes victoires, comme la bataille de Tannenberg et celle de Masurie, notre haut-commandement s'est révélé insuffisant.

Le Kaiser s'est manifesté une seule fois, parce qu'il croyait que tout irait bien. A l'occasion de la grande offensive de 1918, on clai-ronna que le Kaiser la dirigeait personnellement. En vérité, le Kaiser n'avait aucune notion du commandement.

Le fait qu'on n'ait pas reconnu chez nous la nécessité des tanks, ou du moins d'une défense anti-chars, explique notre défaite. Le bolchévisme s'effondrera également par défaut d'armes anti-chars.

D'autre part, l'offensive du printemps 1918 était prématurée. Un mois plus tard, le sol eût été sec et les conditions météorologiques favorables. Le terrain était également mal choisi.

Quelle absurdité aussi d'abandonner le plan établi pour cette raison qu'en cours d'opération l'attention fut attirée incidemment sur Paris ! Cela me fait le même effet que si moi, au lieu de diriger vers le sud les troupes du secteur de Smolensk, en vue des batailles

d'encerclement et d'anéantissement prévues, je les avais fait marcher sur Moscou pour obtenir une victoire de prestige. Cela aurait étiré dangereusement notre ligne de front, et j'aurais perdu le bénéfice escompté de l'opération que j'avais décidée.

Le plus intelligent des chefs de la guerre mondiale était peut-être bien Conrad von Hötzendorf. Il en a clairement reconnu les nécessités d'ordre à la fois politique et militaire. Seul l'instrument lui a fait défaut — il était à la tête de l'armée autrichienne.

35

13 octobre 1941, midi.

(Invité, le ministre de l'Economie du Reich, Funk.)

Collaboration européenne à l'Est. — Les treize millions de chômeurs américains. — Le Danube, fleuve de l'avenir. — Possession des richesses naturelles. — Chaîne sans fin des soucis. — Complexe de l'émigré.

Les pays que nous convions à participer à notre système économique doivent avoir leur part des richesses naturelles des régions de l'Est, et ils doivent trouver là un débouché pour leur production industrielle. Il sera suffisant de leur en faire entrevoir les perspectives pour qu'ils se rattachent à notre système. Cette région une fois organisée par nous, toute menace de chômage en Europe sera écartée.

Sur le plan économique, l'Amérique ne saurait être un partenaire pour ces pays. On ne peut payer l'Amérique qu'en or. Un commerce fondé sur l'échange des produits n'est pas possible avec l'Amérique, car l'Amérique souffre d'un excédent de matières premières et d'une pléthore de produits manufacturés. Cet or que les Américains reçoivent en échange du travail fourni, ils l'engouffrent dans leurs coffres — et ils s'imaginent que le monde va se plier à cette politique née dans le cerveau fumeux d'un penseur juif ! Le résultat, c'est leurs treize millions de chômeurs.

Si j'étais en Amérique, je n'aurais pas peur. Il suffirait de mettre sur pied une gigantesque économie autarcique. Avec leurs neuf millions et demi de kilomètres carrés de territoires, en cinq ans le problème serait résolu !

L'Amérique du Sud ne peut offrir aux Etats-Unis que des pro-

duits que ceux-ci possèdent déjà en excédent. Comment prétendraient-ils y exporter des automobiles ? Qu'ils laissent tomber !

Le fleuve de l'avenir c'est le Danube. Nous le relierons au Dniepr et au Don par la mer Noire. Le pétrole et les céréales couleront vers nous.

On ne construira jamais trop grand le canal du Danube au Main. Que s'y ajoute le canal du Danube à l'Oder, et nous aurons ainsi un circuit économique aux proportions inouïes.

L'Europe prendra de l'importance par elle-même. L'Europe, et non plus l'Amérique, sera le pays des possibilités illimitées. Si les Américains sont intelligents, ils comprendront l'intérêt de participer à cette œuvre.

Il n'existe aucun pays qui, dans une plus large proportion, puisse être autarcique comme le sera l'Europe. Où y a-t-il une région capable de fournir du fer de la qualité du fer ukrainien ? Où trouver plus de nickel, plus de charbon, plus de manganèse, plus de molybdène ? C'est en Ukraine que se trouve la source du manganèse où s'approvisionne même l'Amérique. Et avec ça, tant d'autres possibilités ! Les huiles végétales, les plantations d'hévéa à organiser. Avec 40.000 hectares consacrés à la culture du caoutchouc, nos besoins sont couverts.

Celui qui gagnera cette guerre n'aura pas à se préoccuper de jongleries d'ordre économique. Ici on lutte pour la possession d'un sol.

Malgré tous ses efforts, celui qui ne possède pas les richesses naturelles finit par s'effondrer. La fécondité de la terre est illimitée, et seul un quart de la superficie du globe est actuellement à la disposition de l'humanité. C'est pour cela que l'on se bat. Et c'est dans l'ordre de la nature — car ainsi se fait la sélection.

Quand un homme procréé sans avoir élargi au préalable la base de sa vie, c'est de sa part un manque de conscience. Mais s'il estime, à cause de cela, qu'il doit renoncer à faire des enfants, il pêche de surcroît en se portant débiteur à l'égard de la vie.

Il est certain que les soucis ne disparaissent jamais. Comme jeune homme, j'ai eu des soucis de l'ordre de dix, vingt ou trente marks. La seule époque où je n'aie pas connu de soucis, ce sont les six années de ma vie de soldat. Là, on ne se préoccupait pas de ces questions. Le vêtement nous était fourni, et s'il n'était pas fameux, il était du moins honorable. Le gîte, le couvert — à défaut de gîte, la permission de se coucher n'importe où. Puis revinrent les

soucis, les soucis du Parti — d'abord de dix mille marks, ensuite de quelques millions. Après la prise du pouvoir, ce fut de l'ordre des milliards.

Plus tard encore, de nouveaux soucis. D'abord, comment résorber le chômage ? Puis, le chômage disparu, où trouver des ouvriers ? Qu'on installe des machines ! Sans cesse de nouveaux problèmes à résoudre. Ça continue aujourd'hui. Nous disions : « Qu'on fasse des prisonniers ! » Nous pensons : « Que faire de tous ces prisonniers ? »

Tous les émigrés sont pareils. Ils fixent leur pensée sur un tournant de leur propre histoire qu'ils considèrent comme un tournant de l'histoire du monde. Ils ignorent tout ce qui a pu se passer à partir de cet instant, pour eux essentiel. Seul un génie serait capable de transcender cette vision particulière des choses.

Il y a aussi des émigrés psychiques. L'Anglais en est resté au 9 novembre 1918 !

36

13 octobre 1941, le soir.

Des débouchés pour tout le monde à l'Est.

Je me suis demandé ces jours-ci s'il ne serait pas indiqué de réunir les dirigeants responsables de l'Economie dans les pays suivants : Danemark, Norvège, Pays-Bas, Belgique, Suède et Finlande. Nous leur donnerions une idée des perspectives qui se présentent aujourd'hui. La plupart d'entre eux ne se rendent pas du tout compte du champ immense qui s'ouvre devant nous. Ce sont eux pourtant qui ont un intérêt positif à ce que quelque chose se fasse en faveur de leur pays. S'ils comprennent clairement que l'excédent de leur population trouvera un débouché à l'Est, et que leur pays pourra désormais se procurer tout ce qui lui fait besoin, je n'estime pas exclu qu'ils passent dans notre camp, bannières déployées. Ce serait un premier pas dans un sens qui rappellerait ce que fut pour nous la création du Zollverein.

J'ai exposé aujourd'hui mes conceptions financières au ministre de l'Economie. Il est enthousiaste. Il prévoit qu'en dix ans, l'Alle-

magne se sera ainsi déchargée du fardeau de la guerre, sans que pour cela notre pouvoir d'achat soit ébranlé à l'intérieur.

37

13 octobre 1941, dans la nuit.

Les décisions à l'échelon du commandement. — Folie des grandes offensives de 1914-1918. — Un peuple d'artistes et de soldats.

J'ai décommandé ces jours-ci une attaque qui devait nous procurer un gain de terrain de quatre kilomètres, parce que le bénéfice escompté de cette opération ne m'a pas paru mériter le prix qu'elle aurait coûté.

Je reconnais, à ce propos, qu'il est plus difficile de prendre une décision à l'échelon inférieur qu'à l'échelon du commandement. L'exécutant, qui n'a pas une vue d'ensemble de la situation, comment pourrait-il se déterminer en pleine connaissance de cause ? Exigera-t-il un sacrifice de ses hommes, leur épargnera-t-il ce sacrifice ?

Ce qui a été pratiqué durant la guerre mondiale, dans cet ordre, est de la simple folie. L'offensive de Verdun, par exemple, constitue un acte de démence. De part et d'autre, on aurait dû faire passer au tourniquet les chefs responsables de cette opération. On n'est pas encore revenu complètement de ces conceptions erronées.

Il est vraisemblable que, durant la guerre de 1914-1918, l'on a sacrifié inutilement une vingtaine de milliers d'hommes en les utilisant, de jour, comme estafettes pour des missions qui eussent aussi bien pu être accomplies de nuit avec un moindre danger. Combien de fois n'ai-je pas dû moi-même affronter un puissant feu d'artillerie pour aller porter une simple carte postale ! Il est vrai que j'eus plus tard un commandant qui supprima complètement ces pratiques. Depuis cette époque, l'esprit a changé, et un jour viendra où de telles absurdités ne pourront plus se produire.

Il faut qu'un chef de guerre ait de l'imagination et de la fantaisie. Il n'est donc pas extraordinaire que notre peuple soit à la fois un peuple de soldats et un peuple d'artistes. Ma force réside dans le fait que je suis capable de me représenter les situations auxquelles la troupe doit faire face. Et cela m'est possible parce que

j'ai été soldat moi-même. Ainsi acquiert-on l'intelligence rapide des mesures qu'il convient de prendre en toute circonstance.

38

Nuit du 13 au 14 octobre 1941.

Savoir se détendre. — Savoir attendre. — Savoir méditer. — Savoir qu'on est indispensable.

J'ai pris l'habitude d'éluder toute contrariété le soir venu — sinon je ne pourrais m'en libérer pour la nuit.

J'ai également l'habitude de laisser reposer mon courrier avant de l'expédier. Certains s'étonnent peut-être de ne pas recevoir de réponse à leurs lettres. Je dicte mon courrier, puis je passe douze heures sans m'en occuper. Le lendemain, je fais une première correction, et peut-être une deuxième le surlendemain. En cela, je suis rempli de prudence. Personne ne doit pouvoir m'opposer un texte de ma main. Je suis d'ailleurs d'avis, dans une époque où l'on dispose de moyens tels que le train, l'auto et l'avion, qu'il vaut beaucoup mieux se rencontrer que de s'écrire, du moins lorsqu'il s'agit d'affaires d'une importance capitale.

On s'excite facilement l'esprit quand on écrit aux gens. On veut leur montrer de quel bois on se chauffe. L'interlocuteur, nécessairement, a le même désir. Il vous répond dans le même ton, ou bien il se précipite chez vous pour vous injurier. Récemment, un de mes collaborateurs est venu me demander conseil pour répondre à une lettre offensante. Je lui ai tout simplement interdit de répondre.

Nous avons une loi ridicule, laquelle stipule qu'en matière d'injures une plainte doit être immédiatement déposée, sinon le droit à la plainte se prescrit. Il serait beaucoup plus juste de décider que de telles plaintes ne peuvent être déposées qu'après un délai de trois semaines. Le plus souvent, en effet, la colère serait partie en fumée, et la tâche des tribunaux s'en trouverait allégée.

Je ne rédige des notes que lorsqu'il s'agit de choses essentielles. Ce que j'ai fait à l'époque, par exemple, pour le plan de quatre ans — et l'année dernière en vue de l'action contre la Russie.

En ce moment, je médite chaque jour durant une dizaine d'heures

sur les questions militaires. Les ordres qui en résultent, c'est l'affaire d'une demi-heure, ou de trois quarts d'heure. Mais, au préalable, toute opération doit être longuement étudiée et méditée. Il faut parfois jusqu'à six mois pour que la pensée s'élabore et se précise. Le moment viendra sans doute où je n'aurai plus à m'occuper de la conduite de la guerre à l'Est, car il ne s'agira plus que de la réalisation de ce qui a été prévu et ordonné. Ainsi pourrai-je, durant le déroulement de ces opérations, consacrer mon esprit à d'autres problèmes.

Ce qui est heureux pour moi, c'est que je suis capable de me détendre. Avant d'aller me coucher, je m'occupe d'architecture, je contemple des tableaux, m'intéresse à des choses tout à fait différentes de celles qui m'ont occupé l'esprit durant la journée. Sinon je ne pourrais dormir.

Que m'arriverait-il si je n'avais autour de moi des hommes qui ont toute ma confiance, pour exécuter le travail dont je ne puis me charger ? Des hommes durs et qui agissent aussi énergiquement que je le ferais moi-même. Le meilleur pour moi est celui qui me décharge le plus, celui qui sait prendre à ma place quatre-vingt-quinze décisions sur cent. Naturellement, il y a toujours des cas où je dois décider en dernier ressort.

Je ne saurais dire que, durant cette guerre, le sentiment que je ne suis pas indispensable se soit fortifié en moi. Il est certain que sans moi les décisions auxquelles nous devons aujourd'hui notre existence n'eussent pas été prises.

39

14 octobre 1941, midi.

(Invité, le Reichsführer SS Himmler.)

Inconvénients d'un concordat avec les Eglises. — Difficulté de pactiser avec le mensonge. — Tenir le Parti à l'écart des questions religieuses. — Opposition du dogme et de la science. — Laisser mourir le christianisme de mort lente. — Les besoins métaphysiques de l'âme. — L'as de religion officielle, liberté de croyance.

On peut se demander si le fait de conclure un concordat avec les églises ne faciliterait pas pour nous l'exercice du pouvoir.

On peut faire à ce propos les remarques suivantes :

1° De cette façon, l'autorité de l'Etat se trouverait atteinte du fait de l'intervention d'un troisième pouvoir dont il est impossible de savoir durant combien de temps il demeurerait sûr. Dans le cas de l'Eglise anglicane, cela ne souffre pas d'objections, car l'Angleterre sait qu'elle peut compter sur elle. Mais l'Eglise catholique ? Ne courrions-nous pas le danger qu'un jour elle renversât la vapeur, après s'être mise au service de l'Etat uniquement pour sauvegarder sa puissance ? Si un jour la politique de l'Etat cessait de convenir à Rome ou au clergé, les prêtres se retourneraient contre l'Etat, comme c'est le cas actuellement. L'histoire en fournit des exemples qui doivent inciter à la prudence.

2° Une question de principe se pose également. En essayant de voir les choses à longue échéance, est-il concevable qu'on puisse fonder quoi que ce soit de durable sur le mensonge ? Quand je pense à l'avenir de notre peuple, je dois regarder plus loin que les commodités présentes, même si ces commodités devaient durer trois cents ans, cinq cents ans, ou davantage. Je suis convaincu que tout pacte avec l'Eglise ne présente qu'un intérêt provisoire, car tôt ou tard le développement de l'esprit scientifique fera apparaître le caractère nuisible d'un tel compromis. L'Etat aurait ainsi établi son existence sur une base qui un jour s'effondrera.

L'homme cultivé conserve le sens des mystères de la nature et s'incline devant l'inconnaissable. L'homme inculte, en revanche, court le danger de passer à l'athéisme (qui constitue une régression à l'état d'animalité) au moment où il s'apercevra que l'Etat, par opportunisme, se sert de conceptions fausses en matière de religion alors que dans les autres domaines il fonde tout sur la science pure.

C'est la raison pour laquelle j'ai toujours tenu le Parti à l'écart des questions religieuses. J'ai évité ainsi que mes partisans catholiques et protestants se dressent les uns contre les autres et que par mégarde ils ne s'entr'assomment à coups de bible et de goupillon. Aussi ne nous sommes-nous jamais mêlés du culte de ces Eglises. Et si, sur le moment, cela a rendu ma tâche un peu plus difficile, du moins n'ai-je ainsi pas couru le risque de porter de l'eau au moulin de mes adversaires. L'aide que nous eussions provisoirement tirée d'un concordat fût rapidement devenue pour nous une charge. De toute façon, le principal est d'être adroit en cette matière et de ne pas rechercher la lutte là où elle peut être évitée.

L'homme, alourdi par un passé de superstition, a peur des choses qu'il ne peut, ou ne peut encore, s'expliquer — c'est-à-dire l'in-

connu. Si quelqu'un éprouve des besoins d'ordre métaphysique, je ne puis le satisfaire avec le programme du Parti. Le temps coulera jusqu'au moment où la science pourra répondre à toutes les questions.

Il n'est donc pas opportun de se lancer maintenant dans une lutte avec les Eglises. Le mieux est de laisser le christianisme mourir de mort naturelle. Une mort lente a quelque chose d'apaisant. Le dogme du christianisme s'effrite devant les progrès de la science. La religion doit faire de plus en plus de concessions. Les mythes se délabrent peu à peu. Il ne reste plus qu'à apporter la preuve que dans la nature nulle frontière n'existe entre l'organique et l'inorganique. Quand la connaissance de l'univers se sera largement répandue, quand la plupart des hommes sauront que les étoiles ne sont pas des sources de lumière mais des mondes, peut-être des mondes vivants comme le nôtre, alors la doctrine chrétienne sera convaincue d'absurdité.

A l'origine, la religion ne fut qu'un appui pour les sociétés humaines. Elle était un moyen, non une fin en soi. C'est peu à peu qu'elle s'est transformée dans ce sens, en vue de maintenir la domination de la prêtraille, qui ne peut vivre qu'au détriment de la collectivité.

Les prescriptions d'ordre sanitaire que comportaient la plupart des religions contribuèrent à la fondation des sociétés organisées. Les préceptes selon lesquels on ordonnait aux gens de se laver, d'éviter certaines boissons, de jeûner à dates fixes, de faire de l'exercice, de se lever avec le soleil, de monter au sommet du minaret, tout cela ce sont des obligations conçues par des têtes intelligentes. L'exhortation de lutter avec courage s'explique aussi. Remarquons à ce propos qu'en contre-partie l'on promettait au Musulman un paradis peuplé de houris, où le vin coule à flots, un véritable paradis terrestre. Les chrétiens, en revanche, se déclarent satisfaits si on leur permet après leur mort de chanter des alléluias ! Tous ces éléments ont concouru à la formation des sociétés humaines. C'est à ces particularités que les peuples doivent leur physionomie actuelle.

Le christianisme a naturellement atteint le sommet de l'absurdité dans ce domaine. Et c'est à cause de cela qu'un jour sa construction s'effondrera. La science a déjà imprégné l'humanité. Ainsi, plus le christianisme s'accrochera aux dogmes, et plus son déclin sera rapide.

Mais il faut demeurer attentif à un autre aspect du problème. Il est possible de satisfaire les besoins de la vie intérieure par une

communion intime avec la nature, ou par la connaissance du passé. Seule une minorité pourtant peut, au stade actuel du développement des esprits, éprouver le respect qu'inspire l'inconnu et satisfaire de cette façon les besoins métaphysiques de l'âme. L'humanité moyenne a les mêmes besoins, mais ne peut les satisfaire que par des voies élémentaires. Cela est particulièrement vrai pour la femme, de même pour le paysan qui assiste impuissant à la destruction de sa récolte. L'être simpliste a soif de croyance, et il s'y cramponne obscurément de toutes ses forces.

On n'a pas le droit d'enlever aux gens simples leurs certitudes enfantines avant qu'ils n'en aient acquis d'autres plus raisonnables. Il est même très important que le mieux se soit installé en eux avant que le moins bon n'en soit effacé. Il faut arriver à cela. Mais cela ne servirait de rien de remplacer une croyance ancienne par une croyance nouvelle, et qui ne ferait que prendre la place laissée vide par la précédente.

Rien ne me paraîtrait plus insensé que de rétablir le culte de Wotan. Notre vieille mythologie avait cessé d'être viable lorsque le christianisme s'est implanté. Ne meurt que ce qui est disposé à mourir. A cette époque, le monde antique était partagé entre les systèmes philosophiques et le culte des idoles. Or il n'est pas désirable que l'humanité entière s'abêtisse — et le seul moyen de se débarrasser du christianisme est de le laisser mourir à petit feu.

Un mouvement comme le nôtre ne doit pas se laisser entraîner dans des digressions d'ordre métaphysique. Il doit s'en tenir à l'esprit de la science exacte. Le Parti n'a pas à être une contrefaçon de religion.

Si, au terme de mille ou de deux mille ans, la science en arrive à la nécessité de renouveler ses points de vue, cela ne signifiera pas que la science soit mensongère. La science ne peut mentir, car elle s'efforce toujours, selon l'état des connaissances du moment, de déduire ce qui est vrai. Quand elle se trompe, elle se trompe de bonne foi. Le christianisme, lui, ment. Il est en perpétuel conflit avec lui-même.

On peut se demander si la disparition du christianisme entraînerait la disparition de la foi en Dieu. Cela n'est pas souhaitable. La notion de la divinité donne l'occasion à la plupart des hommes de concrétiser le sentiment qu'ils ont des réalités surnaturelles. Pourquoi détruirions-nous ce merveilleux pouvoir qu'ils ont d'incarner le sentiment du divin qui est en eux ?

Celui qui vit en communion avec la nature entre nécessairement

en opposition avec les Eglises. Et c'est pourquoi elles vont à leur perte — car la science doit remporter la victoire.

Je ne voudrais surtout pas que notre mouvement prît un caractère religieux et instituât un culte. Ce serait atroce pour moi, et je souhaiterais de n'avoir jamais vécu, si je devais finir dans la peau d'un bouddha !

Si nous éliminions en ce moment les religions par la force, le peuple unanime implorerait de nous un nouveau culte. Vous voyez mes gauleiters renoncer à leurs frasques pour jouer les saints ! Quant à mon ministre des Cultes, d'après ses propres coreligionnaires, le bon Dieu lui-même se serait détourné de sa famille.

J'envisage donc l'avenir de la façon suivante. D'abord, à chacun sa croyance personnelle. La superstition ne perdra pas ses droits. Le Parti est à l'abri du danger de concurrencer les religions. Il faut simplement leur interdire de se mêler dorénavant des affaires temporelles. Depuis l'âge le plus tendre, l'éducation sera donnée de telle sorte que chacun sache ce qui importe au maintien de l'Etat. Pour les hommes de mon entourage, qui comme moi ont échappé à l'emprise du dogme, je n'ai pas à craindre que l'Eglise leur mette le grappin dessus.

Nous veillerons à ce que les Eglises ne puissent plus répandre des enseignements en contradiction avec l'intérêt de l'Etat. Nous continuerons à affirmer la doctrine nationale-socialiste, et la jeu- nesse n'entendra plus que la vérité.

40

Nuit du 14 au 15 octobre 1941.

Prévisions météorologiques. — Faire une place à l'empirisme. — Réorganisation des services.

On ne peut faire aucune confiance aux prévisions de la météo. Les services météorologiques doivent être détachés de l'armée.

La Lufthansa avait un service météorologique de premier ordre. Cela m'a navré lorsque ce service fut dissous. L'organisation actuelle est loin de valoir l'ancienne. Il y a également des améliorations que l'on pourrait apporter à la météorologie.

La prédiction du temps n'est pas une science qui s'apprenne

mécaniquement. Ce dont on a besoin, c'est d'hommes doués d'un sixième sens, qui vivent dans la nature et avec la nature — que ceux-ci connaissent ou ne connaissent pas les isothermies et les isobares. Dans la règle, évidemment, ces hommes n'ont pas de prédisposition pour le port de l'uniforme. L'un est bossu, l'autre bancal, le troisième paralytique. Aussi bien n'attend-on pas d'eux l'activité d'un rond-de-cuir. Ils ne courent pas le risque d'être transportés d'une région qu'ils connaissent dans une autre dont ils ignorent tout (en ce qui concerne les conditions climatologiques). Ils n'auront pas de comptes à rendre à des supérieurs qui en savent nécessairement plus qu'eux — du fait d'une solde plus coquette et de leurs galons, et qui pourraient être tentés de leur dicter des vérités qu'on détient par grâce d'état à l'échelon supérieur.

Le mieux sans doute sera de constituer une organisation civile qui reprendrait les installations existantes. Cette organisation utiliserait au surplus les renseignements communiqués régulièrement par téléphone, valables pour les régions considérées, qu'on devrait à ces baromètres humains. Cela ne coûterait que peu d'argent. Un vieil instituteur, par exemple, serait heureux de toucher trente marks en paiement de sa peine. On installerait gratuitement le téléphone dans sa maison, et il serait flatté qu'on fit appel à ses connaissances. Le brave homme serait dispensé de rapports écrits, et il serait même autorisé à s'exprimer dans son dialecte. Il peut s'agir d'un homme qui n'a jamais mis les pieds hors de son village, mais qui comprend le vol des moustiques et des hirondelles, qui sait interpréter les signes, qui sent le vent, à qui les mouvements du ciel sont familiers. Il s'agit là d'éléments impondérables et qui échappent aux mathématiques. Ce sont des connaissances qui se développent au cours d'une existence intimement associée à la vie de la nature, que l'on se transmet souvent de père en fils. Il suffit de regarder autour de soi. On sait que dans chaque région il existe de tels êtres pour qui le temps n'a pas de secrets.

La centrale n'aura plus qu'à confronter ces renseignements empiriques avec ceux que lui fournissent les méthodes « scientifiques », et à en tirer la synthèse.

Par ce moyen, j'imagine que nous finirions par disposer de nouveau d'un instrument sur lequel on puisse compter, d'un service météorologique auquel on puisse faire confiance.

41

15 octobre 1941, le soir.

Le breuvage national-socialiste. — Jugement sur Stresemann. — Si les Français... — Von Papen et le plan Young. — Remèdes à l'inflation. — L'exemple de Frédéric le Grand. — Les économistes embrouillent tout.

La conquête du pouvoir ne s'est pas faite sans peine. Le régime a joué toutes ses cartes, sans en oublier une seule, en vue de reculer le plus loin possible l'échéance fatale. Le breuvage national-socialiste était un peu fort pour les estomacs délicats !

Parmi mes prédécesseurs, Stresemann ne fut pas le plus mauvais. Mais, pour obtenir des gains partiels, il a oublié que c'était payer un peu cher que de réduire tout un peuple à l'état d'esclavage.

A l'époque de l'occupation de la Rhénanie, un voyage à l'ouest était pour moi chose pénible et compliquée. Je devais éviter les zones occupées. En quittant l'hôtel Dreesen, à Godesberg, j'eus un jour l'intention de traverser une de ces zones. Le matin même, un pressentiment désagréable me fit renoncer à mon projet. Deux jours plus tard, j'apprenais par une lettre de Dreesen que, contrairement à la coutume, le contrôle de la frontière avait été très strict. Si j'étais tombé cette fois-ci dans leurs mains, les Français ne m'eussent pas relâché ! Ils avaient des preuves concernant certaines de nos activités, et ils auraient pu partir de là pour monter toute une machine contre moi. Pour le gouvernement du Reich, c'eût été une délivrance. Mes vieux adversaires, en masquant leur joie, eussent versé des larmes de crocodile tout en élevant, pour la forme, une protestation vouée à l'insuccès.

Même des hommes assez proches de nous ont considéré le plan Young comme un allègement pour l'Allemagne. Je me rappelle être venu à Berlin pour une réunion. Papen, de retour de Lausanne, expliquait qu'il avait remporté un grand succès en faisant réduire le montant des réparations à une somme forfaitaire de cinq milliards huit cents millions de marks. Je lui fis remarquer que si nous réussissions à réunir une telle somme, il faudrait alors la consacrer au réarmement allemand. Après la prise du pouvoir, je fis sus-

pendre immédiatement tous les paiements — ce qu'on aurait déjà pu faire depuis 1925.

En 1933, le Reich disposait de quatre-vingt-trois millions de marks en devises. Le jour qui suivit la prise du pouvoir, on me mit en demeure d'en livrer immédiatement soixante-quatre millions. J'excipai du fait que j'ignorais tout de cette affaire et demandai le temps de la réflexion. Comme je m'informais pour connaître le moment où cette exigence avait été formulée : « Il y a trois mois », me répondit-on. Je décidai que si l'on avait pu attendre trois mois, l'on pourrait facilement attendre deux mois de plus. Mon entourage montra une peur puérile que cela nous fit perdre notre réputation de bons payeurs. Mon opinion était que le prestige allemand ne serait pas affermi en payant sous menace de chantage, mais bien plutôt en cessant de payer.

L'inflation aurait pu être vaincue. Ce qui était déterminant, c'était notre dette de guerre intérieure, autrement dit le paiement annuel de dix milliards pour le service des intérêts d'une dette de cent soixante-dix milliards.

A titre de comparaison, je rappelle qu'avant la guerre le montant total des impôts payés par le peuple allemand atteignait cinq milliards. Pour payer les intérêts, l'on fit marcher la planche à billets, d'où la dépréciation de la monnaie. Ce qui eût été juste, c'eût été : 1° d'interrompre le service des intérêts de la dette ; 2° de frapper d'un impôt très lourd les bénéfices de guerre scandaleux. J'aurais contraint les profiteurs de la guerre à acquiescer contre argent sonnante et trébuchant des titres qu'ensuite j'aurais fait geler pour une durée de vingt, trente ou quarante ans. N'est-ce pas du fait de leurs dividendes de deux cents et trois cents pour cent que notre dette de guerre a atteint ce niveau ?

L'inflation n'est pas provoquée par l'augmentation de la circulation fiduciaire. Elle naît le jour où l'on exige de l'acheteur, pour la même prestation, une somme supérieure à celle demandée la veille. Là, il faut intervenir. Même à Schacht, j'ai dû commencer par expliquer cette vérité élémentaire : que la cause essentielle de la stabilité de notre monnaie, il fallait la trouver dans nos camps de concentration. La monnaie reste stable quand les spéculateurs se font épingle. J'ai dû également faire comprendre à Schacht que les gains excédentaires doivent être retirés du circuit économique.

Je ne nourris pas l'illusion de tirer tout de mon fonds. Simple-ment, j'ai beaucoup lu, et j'ai su mettre à profit l'expérience des événements passés. Frédéric le Grand, déjà, avait retiré peu à peu

de la circulation ses thalers dévalués et rétabli ainsi la valeur de la monnaie.

Toutes ces choses sont simples et naturelles. Seulement, il ne faut pas permettre au Juif d'y mettre son nez. La base de la politique commerciale juive, c'est de rendre les affaires incompréhensibles pour un cerveau normal. On s'extasie de confiance devant la science des grands économistes. Celui qui ne comprend pas, on le taxe d'ignorance ! Au fond, la seule raison d'être de ces notions, c'est qu'elles embrouillent tout.

Les idées toutes simples qui sont les miennes ont pénétré aujourd'hui dans la chair et le sang de millions d'êtres. Seuls les professeurs n'ont pas compris que la valeur de l'argent dépend des marchandises qui sont derrière l'argent.

Je recevais un jour des ouvriers dans la grande salle d'Obersalzberg, ayant à leur faire une causerie sur l'argent. Ces braves gens me comprirent fort bien et me récompensèrent par une tempête d'applaudissements.

Donner de l'argent, c'est uniquement un problème de fabrication de papier. Toute la question, c'est de savoir si les travailleurs produisent dans la mesure de la fabrication du papier. Si le travail n'augmente pas, et donc si la production reste au même niveau, le surcroît d'argent qu'ils toucheraient ne leur permettrait pas d'acheter plus de choses qu'ils n'en achetaient auparavant avec moins d'argent.

Evidemment, cette théorie n'eût pu fournir la matière d'une dissertation savante. Pour l'économiste distingué, il importe, à propos de bottes, de pouvoir dérouler des idées aux méandres compliqués, et à l'aide de termes sibyllins.

42

17 octobre 1941, midi.

Chute d'Odessa. — Rôle d'Antonesco. — Réformes qui s'imposent en Roumanie. — Elimination du Juif.

Avec la chute d'Odessa, la guerre se trouve pratiquement terminée pour la Roumanie. Il ne reste plus désormais aux Roumains qu'à consolider leur situation.

En présence du succès d'Antonesco, l'opposition s'effondre. Les peuples se donnent aux chefs victorieux.

Les réactionnaires sont comme des noix creuses. D'un chuchotement proféré par un nigaud et transmis à d'autres nigauds, ils font une véritable rumeur, et ils arrivent à se persuader qu'il s'agit là de la voix du peuple qui tonne. En réalité ils n'entendent que l'écho amplifié de leur faible voix. C'est ainsi que, dans certains milieux, l'on prête au peuple des sentiments qui lui sont totalement étrangers.

Antonesco a le mérite d'être intervenu en faveur de Codreanu.

Mis à part le Duce, parmi nos alliés, c'est Antonesco qui fait la plus forte impression. C'est un homme de grande classe, qui ne se laisse démonter par rien, incorruptible au surplus — un homme comme jamais la Roumanie n'en a eu.

Il faut savoir qu'il n'y avait rien en Roumanie, y compris les officiers, qu'on ne pût acheter. Je ne fais même pas allusion à la vénalité des femmes, toujours prêtes à se prostituer en vue de l'avancement d'un mari ou d'un père. Il est vrai que la solde de tous les serviteurs de l'Etat était ridiculement mesquine.

Antonesco a maintenant la tâche de construire son Etat en l'axant sur l'agriculture. Pour l'industrie, il aurait besoin de compétences dont sa classe paysanne (qui est sobre et honnête) ne dispose pas.

En revanche, une administration utilisable peut être recrutée dans cette classe. Mais il faut qu'elle soit peu nombreuse, et il faut aussi qu'elle soit correctement rétribuée.

Quiconque, en Roumanie, se livrera encore à la corruption devra être fusillé. On ne doit pas reculer devant la peine de mort quand il s'agit de juguler une épidémie. Le fonctionnaire actuel, en présence d'une telle menace, préférera céder sa place — qu'on pourra offrir alors à des gens convenables.

Il va sans dire que la situation faite aux officiers sera telle qu'ils n'auront plus l'obligation, pour vivre, de s'adonner à des occupations accessoires.

Pour installer la propreté dans la vie civile, la première condition est d'avoir un Etat intègre : armée incorruptible, police et administration ramenées à un minimum.

Mais l'élimination du Juif passe avant tout. Sans cela, inutile de nettoyer les écuries d'Augias.

Si Antonesco s'y prend de cette façon, il sera à la tête d'un pays florissant, intérieurement sain et fort. Il dispose pour cela d'une bonne paysannerie (la Hongrie n'en possède pas une semblable) et de richesses naturelles. Au surplus, la Roumanie est un pays à faible densité de population.

43

17 octobre 1941, le soir.

(Invités : le ministre du Reich Dr Todt et le gauleiter Sauckel.)

Anticipations à propos de l'Est. — L'Ukraine dans vingt ans. — Respecter la crasse. — Le pain conquis par l'épée. — Dieu ne connaît que la force.

En regard des beautés accumulées dans la Moyenne-Allemagne, les nouveaux territoires de l'Est nous font l'effet d'un désert. La Flandre aussi n'est qu'une plaine, mais de quelle beauté ! Ce désert, nous le peuplerons. Les espaces démesurés de l'Est auront été le lieu des plus grandes batailles de l'histoire. Nous ferons un passé à ce pays.

Nous lui ôterons son caractère de steppe asiatique, nous l'euro-péaniserons. A cette fin, nous avons entrepris la construction de voies routières qui conduiront jusqu'à la pointe sud de la Crimée et jusqu'au Caucase. Des villes allemandes jalonnent ces routes sur tout leur parcours, et c'est autour de ces villes que s'établiront nos colons.

Les deux ou trois millions d'hommes qui nous font besoin pour accomplir cette œuvre, nous les trouverons plus vite que nous ne le pensons. Ils viendront d'Allemagne, des pays scandinaves, des pays de l'Ouest et d'Amérique. Je ne serai plus présent pour voir cela, mais dans vingt ans l'Ukraine groupera déjà vingt millions d'habitants autres que les autochtones. Dans trois cents ans, ce pays sera l'un des plus beaux jardins du monde.

Les indigènes, il faudra que nous les passions au crible. Le Juif, ce destructeur, nous le chassons. Au point de vue de la population, mon impression est meilleure en Russie blanche qu'en Ukraine.

Nous ne nous installerons pas dans les villes russes, et nous assisterons sans intervenir à leur dépérissement. Et surtout, pas de remords à ce propos ! Nous n'allons pas jouer les bonnes d'enfants, nous sommes rigoureusement sans obligations à l'égard de ce monde-là. Lutter contre les taudis, pourchasser les puces, donner des instituteurs allemands, faire paraître des journaux — très peu pour

nous ! Nous pourrions nous borner à installer un poste émetteur de radio que nous contrôlerons. Pour le surplus, qu'ils en sachent tout juste assez pour comprendre notre code de la circulation, afin de ne pas se jeter sous nos voitures !

Le mot liberté évoque pour eux le droit de se laver les jours de fête. Si nous arrivons avec du savon mou, nous ne récolterons aucune sympathie. Ce sont là des vues à réformer complètement. Il n'y a qu'un devoir : germaniser ce pays par l'immigration des Allemands, y considérer les indigènes comme des peaux-rouges. Si ces gens-là nous avaient vaincus, bonté divine ! Mais nous ne les détestons pas. Nous ignorons ce sentiment. Nous ne sommes guidés que par le raisonnement. Eux, en revanche, ils sont animés par un complexe d'infériorité. C'est une véritable haine qu'ils éprouvent à l'égard d'un vainqueur dont ils flairent l'écrasante supériorité. *L'intelligenza* ? Nous n'en avons que trop chez nous.

Tous ceux qui ont la fibre de l'Europe peuvent s'associer à notre œuvre.

Dans cette affaire, je vais droit mon chemin, froidement. Je suis l'instrument du destin. Ce qu'on peut penser de moi en l'occurrence m'indiffère absolument. Je ne sache pas qu'un Allemand qui mange un morceau de pain doive se tourmenter à l'idée que le sol qui a produit ce pain a été conquis par l'épée. Quand nous mangeons le blé du Canada, nous ne pensons pas aux Indiens spoliés.

Le droit est une invention humaine. La nature ne connaît ni le notaire ni le géomètre-arpenteur. Dieu ne connaît que la force.

Le précepte que les hommes ont le devoir de s'entr'aimer, c'est de la théorie — et les chrétiens sont les derniers à le pratiquer. Un bébé nègre, qui a l'infortune de mourir avant qu'un missionnaire lui ait mis le grappin dessus, va en enfer ! Si c'était vrai, on pourrait lamenter ce triste destin : n'avoir vécu que trois ans, et brûler pour l'éternité chez Lucifer !

Pour Ley, ce sera l'œuvre de sa vie de tirer ce pays de sa léthargie. Des champs, des jardins, des vergers. Que ce soit un pays où l'on travaille dur, mais où la joie paie la peine !

Nous avons donné au peuple allemand ce qui lui manquait pour affirmer sa position dans le monde. Je suis heureux que cette vocation de l'Est nous ait distraits de la Méditerranée. Le Sud, pour nous, c'est la Crimée. Aller plus bas serait un non-sens. Demeurons nordiques.

D'ailleurs, chez nous, la belle saison se prolonge parfois jusqu'en novembre. A Berlin, février apporte les premières promesses du printemps. Au bord du Rhin, tout fleurit en mars.

Dans ce pays, plus que partout ailleurs, ce serait une aberration d'installer des minoteries qui draineraient le blé d'immenses territoires, dans un rayon de quatre cents kilomètres à la ronde, par exemple. Construisons plutôt un peu partout des moulins à vent pour répondre aux besoins régionaux — et n'emportons que le blé réclamé par les grands centres.

Quel regret est le mien de n'avoir pas dix ans de moins ! Todt, vous devez élargir votre programme. La main-d'œuvre, vous l'aurez. Achèvement du réseau routier, achèvement du réseau ferroviaire. Nous aurons à nous atteler à la tâche de réformer la voie russe, pour la ramener à l'écartement normal. Pour l'unique route qui, durant ces mois de campagne, a rendu service aux armées du front central, j'élèverai un monument à Staline. En dehors de cela, il a préféré fabriquer des chaînes à boue plutôt que de construire des routes !

Quelle tâche nous attend ! Nous avons cent ans d'euphorie devant nous.

44

Nuit du 17 au 18 octobre 1941.

Le 10 mai 1940. — Larmes de joie. — Le piège du plan Schlieffen. — Le G. Q. G. de Felsenest. — Paris, ville au passé glorieux. — La cathédrale de Laon. — Le 22 juin 1941. — Raser Kiev, Moscou ou Saint-Petersbourg.

Je n'ai pas fermé l'œil pendant la nuit du 9 au 10 mai 1940, ni pendant celle du 21 au 22 juin 1941.

En mai 40, c'est surtout la préoccupation du temps qu'il ferait qui m'a tenu éveillé. J'ai été pris de rage, quand le jour se leva, en m'apercevant que c'était quinze minutes plus tôt qu'on ne m'avait affirmé. Je le savais pourtant qu'il devait en être ainsi ! A 7 heures vint la nouvelle : « Eben Emael s'est tu. » Puis : « Nous tenons l'un des ponts sur la Meuse. » Avec un type comme Witzig, nous eussions pu prendre les ponts de Maastricht avant qu'ils n'eussent sauté. Mais quelle importance cela avait-il qu'ils eussent sauté dès l'instant que nous tenions le très haut pont qui commande Liège (soixante mètres au-dessus du niveau de la rivière). Nos pionniers eussent mis du temps à le rétablir, s'il avait sauté, celui-là !

C'est merveilleux comme tout se déroula conformément aux prévisions.

Lorsque vint la nouvelle que sur toute l'étendue du front l'ennemi se portait en avant, j'en eusse pleuré de joie : ils étaient tombés dans le piège ! C'était bien calculé d'avoir lancé l'attaque sur Liège. Il fallait qu'ils crussent que nous demeurions fidèles au vieux plan Schlieffen.

J'avais des craintes en ce qui concerne l'avance de l'armée von Kluge, mais tout était bien préparé. Deux jours après notre arrivée à Abbeville, l'offensive vers le sud pouvait déjà commencer. Si j'avais disposé à l'époque d'autant de troupes motorisées qu'en ce moment, en quatorze jours nous terminions la campagne. Ce n'est pas sans émotion que l'on revivra plus tard le cours de ces opérations. A plusieurs reprises dans la nuit, je me suis rendu au bureau des opérations pour me pencher sur les cartes en relief.

Comme c'était beau, Felsenest ! Les oiseaux le matin, la vue sur la route par laquelle les colonnes montaient. Sur nos têtes, les escadrilles d'avions. Là, j'étais sûr de mon affaire.

Lors de l'attaque aérienne sur Paris, nous nous sommes limités aux aérodromes — pour épargner une ville au glorieux passé. Cela est certain, pris globalement, les Français se conduisent vilainement, mais ils sont néanmoins proches de nous, et cela m'aurait fait mal d'être obligé d'attaquer une ville comme Laon, avec sa cathédrale.

Le 22 juin, une porte s'est ouverte devant nous, et nous ne savions pas ce qu'il y avait derrière. Nous pouvions craindre la guerre des gaz et la guerre bactériologique. Cette incertitude pesante m'étreignait à la gorge. Là, nous étions en présence d'êtres qui nous sont totalement étrangers. Tout ce qui ressemble à la civilisation, les bolchéviks l'ont supprimé, et je ne ressens rien à l'idée de raser Kiev, Moscou ou Saint-Petersbourg.

Ce qu'accomplissent nos troupes, c'est positivement inimaginable.

Dans l'ignorance où ils sont de la grande nouvelle, quel sera le sentiment de nos soldats — actuellement sur le chemin du retour — lorsqu'ils fouleront à nouveau le sol allemand !

En regard de la Russie, même la Pologne faisait figure de pays civilisé. Si le temps devait effacer les exploits de nos soldats, les monuments que je ferai élever à Berlin continueront, dans mille ans comme aujourd'hui, de proclamer leur gloire. L'Arc de Triomphe, le Panthéon de l'Armée, le Panthéon du Peuple allemand.

45

18 octobre 1941, le soir.

(Invités : le professeur Speer et le professeur Breker.)

Churchill chef d'orchestre. — La juiverie tire les ficelles. — Rapacité des coquins d'affaires. — Renforcer l'économie autarcique.

De quelle façon l'Angleterre a glissé dans la guerre, c'est une affaire singulière. L'homme qui a manigancé cela, c'est Churchill, pantin de la juiverie qui tire les ficelles. A ses côtés, le prétentieux Eden, bouffon assoiffé d'argent ; le Juif ministre de la Guerre Hore Belisha ; puis l'éminence grise du Foreign Office — enfin d'autres Juifs et hommes d'affaires. Chez ces derniers, il arrive souvent que l'ampleur de la fortune soit en raison inverse du bon sens. Avant même qu'elle ne commençât, on a pu leur garantir que cette guerre durerait au moins trois ans et les persuader ainsi qu'ils placeraient bien leur argent.

Le peuple, qui a le privilège de posséder un pareil gouvernement, on ne lui demande pas son avis.

Le monde des affaires est partout composé des mêmes coquins. De froids gagneurs d'argent. Le monde des affaires ne connaît l'idéalisme que lorsqu'il s'agit du salaire des ouvriers.

Chez nous aussi, je le sais bien, les possibilités d'affaires pour ces gens-là étaient plus grandes avant 1933. Mais que les hommes d'affaires pleurent, cela fait partie de la profession. Je n'ai jamais rencontré un industriel sans qu'en m'apercevant il ne prît un visage soucieux. Et pourtant, il n'est pas difficile de convaincre chacun d'eux d'avoir amélioré régulièrement sa situation. On les voit toujours haletants comme s'ils étaient sur le point de rendre leur dernier souffle ! Malgré tous les impôts, il reste beaucoup d'argent. Même l'homme moyen n'arrive pas à dépenser ce qu'il gagne. Il se paie le cinéma, le théâtre, le concert plus souvent qu'autrefois, et il fait par-dessus le marché des économies. On ne peut priver les gens de distractions, ils en ont besoin, et c'est pourquoi je ne puis diminuer l'activité des théâtres et des studios. Le meilleur délassement, on l'obtient par le théâtre et par le cinéma. Nous avons des journées de travail qui dépassent largement huit

heures, et nous ne pourrions changer cela tout de suite après la guerre.

Une faute à ne plus commettre, c'est d'oublier, la guerre terminée, les avantages de l'économie autarcique. Nous l'avons pratiquée durant la guerre mondiale, mais avec des moyens insuffisants, faute de potentiel humain. La capacité de travail qui se perd dans la fabrication des biens improductifs doit trouver sa contre-partie. Au lieu de penser au marché intérieur, nous nous sommes précipités vers les marchés extérieurs : avant la guerre mondiale par soif de profits et après pour payer nos dettes. Le fait que, pour nous encourager dans cette voie, l'on nous avait consenti des prêts n'a eu d'autre résultat que de nous enfoncer davantage. Nous avons déjà réalisé la fabrication du caoutchouc synthétique. Aussitôt la guerre terminée, nous sommes retournés au caoutchouc naturel. Nous avons importé de l'essence, et pourtant le procédé de Bergius avait déjà été mis au point !

Voici donc notre tâche la plus urgente pour l'après-guerre : édifier l'économie autarcique.

Je maintiendrai le rationnement de la viande et des matières grasses aussi longtemps que je n'aurai pas la certitude que les besoins sont largement couverts. On s'aperçoit de cela quand les tickets de rationnement ne rentrent pas tous.

Ce que les Anglais craignaient le plus, avec le plan de quatre ans, c'est une Allemagne autarcique qu'ils ne pourraient plus tenir à leur merci. Une telle politique de notre part entraînait nécessairement pour eux une forte diminution de la rentabilité des colonies.

Il n'y aura plus que le café et le thé que nous devons importer. Le tabac, nous le prendrons en Europe. Il faudra aussi produire le soja : ça donnera l'huile et le fourrage au Danemark et à la Hollande.

Tous, ils pourront participer, sous une forme ou sous une autre, à cette économie européenne.

S'il s'agissait simplement de conquérir une colonie, je ne pourrais pas la guerre un jour de plus.

Il faut d'abord dominer l'Europe pour qu'une politique coloniale ait un sens. Il n'y a d'ailleurs que notre Cameroun que je voudrais posséder à nouveau — sinon rien.

46

19 octobre 1941, dans l'après-midi.

Avant tout, des familles nombreuses.

L'essentiel pour l'avenir, c'est d'avoir beaucoup d'enfants. Chacun doit être persuadé que la vie d'une famille n'est assurée qu'à partir de quatre enfants — je dirais même de quatre fils. C'est un principe à ne jamais oublier. Quand j'apprends qu'une famille a perdu deux fils au front, j'interviens immédiatement.

Si nous avions pratiqué autrefois le système des familles de deux enfants, l'Allemagne eût été privée de ses plus grands génies. D'où cela vient-il que l'être d'exception dans une famille soit souvent le cinquième, le septième, le dixième ou le douzième de la lignée ?

47

19 octobre 1941, le soir.

L'art du bâtiment. — Les nouvelles constructions. — Nécessité de la standardisation et de l'uniformisation. — Permettre à la masse de jouir des agréments matériels de la vie. — Catéchisme et dactylographie.

L'art du bâtiment est l'un des plus anciens métiers pratiqués par les hommes. Cela explique que là, plus qu'ailleurs, l'on soit demeuré fidèles à des méthodes traditionnelles. C'est un domaine où nous sommes effroyablement arriérés.

Construire une maison ne devrait consister en rien d'autre qu'en un montage, ce qui n'entraînerait pas obligatoirement une uniformisation des logements. On peut varier la disposition et le nombre des éléments, mais ils doivent être standardisés. Celui qui veut en faire plus qu'il ne faut saura ce que ça lui coûte. Un Crésus n'est pas en quête du « trois pièces » au prix le plus bas.

A quoi cela sert-il d'avoir cent modèles différents de lavabos ? Pourquoi ces différences dans les dimensions des fenêtres et des

portes ? Vous changez d'appartement, et vos rideaux ne peuvent plus servir !

Pour mon auto, je trouve partout des pièces de rechange, mais pas pour mon appartement.

Ces pratiques ne subsistent que parce qu'elles constituent pour ceux qui vendent une possibilité de gagner plus d'argent. C'est la seule explication de cette variété infinie. D'ici une année ou deux, il faudra que ce scandale ait cessé.

De même, les différences de voltage dans la fourniture du courant électrique. Ainsi, Moabit et Charlottenburg ont des courants différents. En reconstruisant le Reich, nous unifierons tout cela.

Il faudra également, dans le domaine de la construction, moderniser l'outillage. L'excavateur dont on se sert encore est un monstre préhistorique comparé au nouvel excavateur à spirale.

Quelles économies l'on réaliserait ici par la standardisation !

Le désir qui est le nôtre de donner à des millions d'Allemands des conditions de vie meilleures nous contraint à la standardisation, et donc à nous servir d'éléments normalisés partout où la nécessité n'impose pas de formes individualisées.

La masse ne pourra jouir des agréments matériels de la vie que si l'on uniformise. Avec un marché de quinze millions d'acheteurs, il est tout à fait concevable qu'on puisse construire un appareil de radio bon marché et une machine à écrire populaire.

Je trouve que c'est une véritable absurdité qu'aujourd'hui encore une machine à écrire coûte plusieurs centaines de marks. On ne peut imaginer le temps qui se perd chaque jour à déchiffrer les griffonnages de chacun. Pourquoi ne pas donner à l'école primaire des cours de dactylographie ? A la place de l'enseignement religieux, par exemple. Cela ne me gênerait pas.

48

19 octobre 1941, dans la nuit.

Les deux fléaux du monde moderne. — Le christianisme, préfiguration du bolchévisme.

Si le monde antique a été si pur, si léger, si serein, c'est parce qu'il a ignoré ces deux fléaux : la vérole et le christianisme.

Le christianisme est une préfiguration du bolchévisme : la mobi-

lisation par le Juif de la masse des esclaves en vue de miner la société. Aussi comprend-on que les éléments sains du monde romain aient été imperméables à cet enseignement.

Et Rome se permet de reprocher au bolchévisme d'avoir détruit les églises chrétiennes ! Comme si le christianisme ne s'était pas comporté de la même façon à l'égard des temples païens.

49

21 octobre 1941, midi.

Clairvoyance de Julien l'Apostat. — Origine aryenne de Jésus. Falsification des idées de Jésus. — Le coup du chemin de Damas. — Tolérance du monde romain. — Matérialisme de la religion juive. — La religion comme moyen de subversion sociale. — La mobilisation des esclaves. — Saint Paul et Karl Marx.

C'est une honte, quand on pense au jugement que portaient nos meilleurs esprits, il y a cent et deux cents ans déjà, sur le christianisme, de s'apercevoir à quel point l'on a peu évolué. J'ignorais que Julien l'Apostat eût jugé avec une telle clairvoyance le christianisme et les chrétiens. Il faut lire ce qu'il en dit.

A l'origine, le christianisme n'était qu'une incarnation du bolchévisme destructeur. Pourtant, le Galiléen, que plus tard on appela le Christ, a voulu tout autre chose. Il faut voir en lui un chef populaire qui a pris position contre la juiverie. La Galilée était une colonie où les Romains avaient vraisemblablement installé des légionnaires gaulois, et il est certain que Jésus n'était pas juif. Les Juifs d'ailleurs le traitaient de fils de putain — le fils d'une putain et d'un soldat romain.

La falsification décisive de la doctrine de Jésus fut l'œuvre de saint Paul. C'est avec raffinement qu'il s'est adonné à cette œuvre, et pour des fins d'exploitation personnelle. Car le but du Galiléen était de libérer sa patrie de l'oppression juive. Il s'en prit au capitalisme juif, et cela explique que les Juifs l'aient liquidé.

Paul de Tarse (il s'appelait Saül avant le chemin de Damas) fut l'un de ceux qui pourchassèrent le plus sauvagement Jésus. Quand il s'aperçut que ses partisans se faisaient égorger pour ses idées, il comprit qu'en se servant intelligemment de l'enseignement du Galiléen il serait possible de subvertir cet Etat romain que les Juifs haïssaient. C'est à cela qu'il convient de rattacher la fameuse

« illumination ». Imaginez que les Romains se permettaient de confisquer ce que les Juifs avaient de plus sacré, l'or qu'ils entassaient dans leurs temples ! A cette époque, comme aujourd'hui, l'argent était leur dieu.

Saül-Paul découvrit sur la route de Damas qu'il parviendrait à ruiner l'Etat romain en faisant triompher le principe de l'égalité de tous les hommes devant un seul dieu — et en mettant hors de la prise des lois ses conceptions personnelles dites d'inspiration divine. Si l'on réussissait par-dessus le marché à imposer un homme comme le représentant sur la terre du dieu unique, cet homme disposerait d'un pouvoir sans limite.

Le monde antique avait ses dieux et servait ses dieux. Mais les prêtres interposés entre les dieux et les hommes étaient des serviteurs de l'Etat, car les dieux protégeaient la Cité. En somme, ils étaient l'émanation d'une puissance que le peuple avait créée. L'idée d'un dieu unique était impensable pour ce monde-là. Dans ce domaine, les Romains étaient la tolérance même. L'idée d'un dieu universel ne pouvait leur paraître qu'une douce folie — car si trois peuples luttent entre eux en invoquant le même dieu, cela en fait en tout cas deux qui prient en vain !

Personne ne fut plus tolérant que les Romains. Chacun pouvait prier le dieu de son choix, et dans les temples une place était même réservée au dieu inconnu. Au surplus, chacun priait comme il l'entendait et avait le droit de proclamer ses préférences.

Saül-Paul sut exploiter cet état de choses pour conduire sa lutte contre l'Etat romain. Rien n'a changé, la méthode est demeurée bonne. Sous le couvert d'un prétendu enseignement religieux, les prêtres continuent d'exciter leurs fidèles contre l'Etat.

Les conceptions religieuses des Romains sont communes à tous les peuples aryens. Le Juif, en revanche, n'adorait et ne continue d'adorer, aujourd'hui comme hier, que le veau d'or. La religion juive est dénuée de toute métaphysique, elle n'a de fondement que dans le matérialisme le plus répugnant. Cela se vérifie même dans la représentation concrète qu'ils ont de l'au-delà — qui s'identifie pour eux avec le sein d'Abraham.

C'est à dater de saint Paul que les Juifs se manifestent en tant que communauté religieuse, car ils ne représentèrent jusque-là qu'une communauté raciale. Saint Paul fut le premier à se rendre compte de l'intérêt qu'il peut y avoir à utiliser une religion comme moyen de propagande. Si le Juif a réussi à détruire l'Empire romain, c'est parce que saint Paul a transformé un mouvement local d'opposition aryenne à la juiverie en une religion supra-temporelle,

qui postule l'égalité de tous les hommes entre eux et leur obéissance à un seul dieu. C'est de cela qu'est mort l'Empire romain.

Il est frappant de constater que les conceptions chrétiennes, malgré tous les efforts de saint Paul, n'eurent aucun succès à Athènes. La philosophie des Grecs était tellement supérieure à ces pauvretés que les Athéniens éclatèrent de rire en écoutant l'enseignement de l'apôtre. Mais à Rome, saint Paul trouvait un terrain préparé. Ses théories égalitaires avaient ce qu'il fallait pour gagner une masse composée d'innombrables déracinés.

Pourtant, l'esclave romain n'était pas du tout ce que cette expression nous incite à imaginer aujourd'hui. En réalité, il s'agissait de prisonniers de guerre (comme nous l'entendons aujourd'hui), dont beaucoup étaient libérés, avaient la possibilité de devenir des citoyens — et c'est saint Paul qui a introduit cette nuance dégradante dans l'idée qu'on se fait des esclaves romains.

Pensons aux nombreux Germains que Rome a accueillis. Arminius lui-même, le premier artisan de notre liberté, n'a-t-il pas été un chevalier romain et son frère un dignitaire de l'Etat ? A l'occasion de ces contacts, renouvelés au cours des siècles, l'on en était arrivé à Rome à concevoir une grande estime à l'égard des Germains. Il est patent qu'à Rome l'on a eu une préférence pour les femmes blondes, au point que beaucoup de Romaines se teignaient les cheveux. Ainsi le sang germanique a constamment régénéré la société romaine.

Le Juif, en revanche, était méprisé à Rome.

Tandis que la société romaine se montrait rebelle à la nouvelle doctrine, le christianisme à l'état pur souleva la populace. Rome fut bolchévisée, et le bolchévisme produisit à Rome exactement les mêmes effets que plus tard en Russie.

Ce n'est que par la suite, sous l'influence de l'esprit germanique, que le christianisme perdit peu à peu son caractère ouvertement bolchévique. Il devint dans une certaine mesure tolérable. Aujourd'hui que le christianisme périclité, le Juif remet en honneur le christianisme originel sous sa forme bolchévique.

Le christianisme a retardé de mille ans l'épanouissement du monde germanique. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que nous nous sommes rapprochés de l'état de civilisation qui était celui des Romains, au moment où s'implanta chez eux le christianisme.

Le Juif a cru pouvoir renouveler cette expérience. Aujourd'hui comme autrefois, il s'agit de détruire les nations en portant atteinte à leur intégrité raciale. Ce n'est pas par hasard que les Juifs, en Russie, ont déporté systématiquement des centaines de milliers

d'hommes, livrant les femmes qu'on les obligeait d'abandonner à des mâles importés d'autres régions. Ils ont pratiqué sur une vaste échelle le mélange des races.

Autrefois comme aujourd'hui, destruction de l'art et de la civilisation. Les bolchéviks de l'époque, que n'ont-ils détruit à Rome, en Grèce et ailleurs ! Ils ont agi de même chez nous et en Russie.

Il faut comparer ce qu'étaient l'art et la civilisation des Romains — leurs temples, leurs maisons — avec l'art et la civilisation que représentait à la même époque la pouillerie des catacombes.

Autrefois, destruction des bibliothèques. N'est-ce pas ce qui s'est fait en Russie ? Le résultat : un effroyable nivellement par en bas.

N'a-t-on pas vu se poursuivre jusqu'en plein moyen âge la pratique des martyres, des tortures, des bûchers ? Hier, c'était au nom du christianisme. Aujourd'hui, c'est au nom du bolchévisme.

L'instigateur d'hier, Saül. L'instigateur d'aujourd'hui : Mardochee.

Saül s'est transmuté en saint Paul, et Mardochee en Karl Marx.

En exterminant cette peste, nous rendrons à l'humanité un service dont nos soldats ne peuvent se faire une idée.

50

Nuit du 21 au 22 octobre 1941.

(Invité, le Reichsführer SS Himmler.)

Nécessité d'un décorum impressionnant. — Un Prussien à Rome, un autre à Munich. — Modestie de la République de Weimar. — Rôle de la nouvelle Chancellerie. — Laidier de Berlin. — Ce que sera le nouveau Berlin. — Des monuments qui résisteront dix mille ans. — Primauté de la race, primauté du Reich. — Etre un bâtisseur. — Les travaux de la paix feront pâlir le souvenir des batailles.

Pour ce qui est de mon existence privée, je vivrai toujours simplement — mais en tant que Führer et chef d'Etat j'ai l'obligation de trancher nettement sur tout mon entourage. Si mes familiers sont constellés de décorations, je ne puis me distinguer d'eux qu'en n'en portant aucune.

Nous avons besoin d'un décorum impressionnant, et nous devons le créer. De plus en plus, nous devons donner à nos fêtes un style qui restera.

En Angleterre, les formes traditionnelles, qui à distance paraissent baroques, ont conservé toute leur jeunesse. Elles sont demeurées vivaces parce qu'elles représentent des habitudes depuis longtemps pratiquées, et sans la moindre interruption.

Je considère comme une nécessité que ce cérémonial se développe de mon vivant. Sinon, un de mes successeurs, s'il a des goûts simples, pourrait se réclamer de moi.

Que personne ne vienne me parler de la simplicité prussienne ! Il faut se rappeler comment Frédéric le Grand géra les deniers de l'Etat. D'ailleurs, l'esprit prussien est affaire de caractère et de comportement. Il fut un temps où je pouvais dire qu'il y avait un seul Prussien en Europe et qu'il était à Rome. Aujourd'hui, l'on peut dire que là-bas un Romain vit parmi les Italiens. Il y avait un second Prussien. Il vivait à Munich, c'était moi.

C'est l'un des traits caractéristiques de la République de Weimar que le chef de l'Etat, lorsqu'il recevait des diplomates, devait demander à chaque ministère qu'il lui prêtât son personnel. Que devait-il se passer dans le cas où tel ministre, ayant lui-même une réception, n'eût pu se priver de ses domestiques ? Vous me voyez recourant à des loueurs d'autos pour aller prendre à domicile et reconduire mes invités !

La nouvelle Chancellerie devra disposer en permanence de deux cents voitures choisies parmi les plus belles. Les chauffeurs serviront accessoirement de valets. Soit comme chauffeurs, soit comme valets, ces hommes doivent être absolument sûrs au point de vue politique — sans compter qu'ils ne sauraient se permettre d'être manceaux.

C'est une chance que nous disposions de la nouvelle Chancellerie du Reich. Il y a beaucoup de choses que dans l'ancienne nous n'eussions pu faire.

J'ai toujours aimé Berlin. Si cela me chagrinerait que certaines choses n'y soient pas belles, c'est précisément parce que je suis attaché à cette ville.

Pendant la guerre, j'ai eu deux fois une permission de dix jours. Passer ces permissions à Munich, je n'y ai pas songé ! Ma joie eût été ternie par tous ces curés. A chaque fois, je suis venu à Berlin, et c'est ainsi que j'ai commencé à connaître les musées de la capitale.

(Au surplus, Berlin a participé à notre ascension, quoique d'une façon différente de Munich. C'est à Berlin et dans le Wurtemberg que j'ai trouvé les appuis financiers, et non à Munich où les petits bourgeois tiennent le haut du pavé.)

Berlin possède également les monuments de l'époque de Frédéric le Grand. Autrefois, c'était la sablonnière de l'Empire. Aujourd'hui, Berlin est la capitale du Reich.

Le malheur de Berlin, c'est que c'est une ville à la population très mélangée, et ce ne sont pas là des conditions idéales pour le développement de la culture. Notre dernier grand monarque, à cet égard, fut Frédéric-Guillaume IV. Guillaume I^{er} n'avait aucun goût, Bismarck était fermé aux choses de l'art. Guillaume II avait du goût, mais le pire.

Ce qui est laid à Berlin, nous le supprimerons. Il n'y aura rien de trop beau pour enrichir Berlin. En entrant dans la Chancellerie du Reich, l'on doit avoir le sentiment qu'on pénètre chez le maître du monde. On y parviendra par de larges avenues jalonnées par l'Arc de Triomphe, par le Panthéon de l'Armée et la place du Peuple — de quoi vous couper le souffle ! C'est ainsi seulement que nous arriverons à éclipser notre seule rivale dans le monde, Rome. Que l'on construise à une échelle telle que Saint-Pierre et sa place fassent figure de jouets par comparaison !

Comme matériau, nous utiliserons le granit. Les vestiges du passé allemand, qu'on retrouve dans les plaines du Nord, sont à peine usés par le temps. Le granit assurera la pérennité à nos monuments. Dans dix mille ans ils seront toujours debout, pareils à eux-mêmes, à moins que dans l'entre-temps la mer n'ait à nouveau recouvert nos plaines.

Le motif ornemental que nous appelons germanique-nordique se retrouve sur toute la surface de la terre, aussi bien en Amérique du Sud que dans les pays du Nord. D'après une légende grecque, il existe une civilisation qu'on appelle pré lunaire, et nous devons voir là une allusion à l'empire des Atlantes qui s'effondra dans les eaux.

Si j'essaie de juger mon œuvre, je dois considérer en premier lieu que j'ai contribué, dans un monde qui avait oublié cette notion, à faire triompher l'idée de la primauté de la race. J'ai donné ensuite à la domination allemande une base culturelle solide. En effet, la puissance dont nous disposons aujourd'hui ne peut être justifiée à mes yeux que par l'établissement et l'expansion d'une grande culture. Y parvenir doit être la loi de notre existence.

Les moyens que je mettrai en œuvre à cette fin dépasseront de beaucoup ceux qui furent nécessaires pour mener cette guerre. Je veux être un bâtisseur.

Chef de guerre, je le suis contre mon gré. Si j'applique mon

esprit à des problèmes militaires, c'est parce que pour l'instant je sais que nul n'y réussirait mieux que moi. Nous aurions aujourd'hui un Moltke, je m'effacerais devant lui. De même, je n'interviens pas dans l'activité de mes collaborateurs quand j'ai le sentiment qu'ils accomplissent leur tâche aussi bien que je le ferais moi-même.

J'ai la réaction du paysan attaqué dans ses biens, qui saute sur ses armes pour défendre son patrimoine. C'est dans cet esprit que je fais la guerre. Elle est pour moi un moyen en vue d'autres fins.

Les actes héroïques de nos troupes pâliront un jour. Lors de la guerre de succession d'Espagne, l'on ne pensait plus à la guerre de trente ans. Les batailles de Frédéric le Grand ont fait oublier celles des années mil sept cent. Sedan a pris la place de la bataille des peuples livrée à Leipzig. Aujourd'hui, la bataille de Tannenberg, même les campagnes de Pologne et de l'Ouest s'effacent devant les batailles de l'Est. Un jour viendra où ces batailles, elles aussi, seront oubliées.

Mais les monuments que nous aurons construits défieront le temps. Le Colisée de Rome a survécu à tous les événements. Chez nous, ce sont les cathédrales.

Le rétablissement de l'unité allemande fut la tâche de la Prusse, au siècle passé. La tâche actuelle, de construire la grande Allemagne et de la conduire à la puissance mondiale, ne pouvait être menée à bien que par un Allemand du Sud.

Pour accomplir mon œuvre de bâtisseur, j'ai surtout recours aux hommes du Sud — j'installe à Berlin mon plus grand architecte. C'est parce que ces hommes appartiennent à une région qui de temps immémorial a sucé le lait de la civilisation.

Mes actes sont toujours axés sur une pensée politique. Si Vienne exprimait le désir de bâtir un monument de deux cents mètres de haut, elle ne trouverait aucun appui auprès de moi. Vienne est belle, mais je n'ai aucune raison d'ajouter encore à ses beautés. De toute façon, il est certain que mes successeurs ne consentiront à aucune ville les subventions nécessaires pour de telles constructions.

Berlin sera un jour la capitale du monde.

51

24 octobre 1941, le soir.

(Invité, le lieutenant-général von Rintelen, venant de Rome.)

Les œuvres des hommes se déferont. — Antithèse de la religion et de la science. — Interprétation des phénomènes naturels par l'Eglise. — Les écrivains français des siècles classiques. — Voltaire et Frédéric II. — Les coups de bélier de la science. — Les Eglises et l'esprit religieux. — Cent soixante-neuf religions dans l'erreur. — Sottise des iconoclastes russes.

Il n'existe sur la terre aucun être, aucune substance, et semblablement aucune institution humaine, qui ne finisse par vieillir. Mais il est dans la logique des choses que toute institution humaine soit persuadée de sa pérennité — sinon elle porterait déjà le germe de sa perte. L'acier le plus dur se fatigue. Comme il est certain que la terre un jour disparaîtra, de même il est certain que les œuvres des hommes se déferont.

Toutes ces manifestations sont cycliques. La religion est en perpétuel conflit avec l'esprit de libre recherche. L'opposition de l'Eglise à la science fut parfois si violente que cela fit des étincelles. L'Eglise, avec une conscience lucide de ses intérêts, a fait une retraite stratégique, en sorte que la science a perdu un peu de son agressivité.

L'enseignement scolaire actuel permet cette absurdité : à 10 heures du matin les élèves assistent à un cours de catéchisme où la création du monde leur est présentée selon les enseignements de la Bible ; et à 11 heures, ils assistent à un cours de sciences naturelles où leur est expliquée la théorie de l'Evolution. Et pourtant les deux enseignements se contredisent absolument. Enfant, j'ai souffert de cette contradiction et me suis buté. Souvent je me suis plaint à tel de mes maîtres de ce que l'on m'avait enseigné l'heure d'avant — et je me rappelle que je les mettais au désespoir.

La religion chrétienne essaie de s'en tirer en expliquant qu'il faut donner une valeur symbolique aux images de l'Ecriture. Celui qui eût prétendu cela il y a quatre cents ans eût terminé sa carrière sur un bûcher, avec accompagnement d'hosannas. En entrant

dans le jeu de la tolérance, la religion a regagné du terrain par rapport aux siècles passés.

Elle tire tout le profit qu'on peut tirer du fait que la science postule la recherche et non la connaissance certaine de la vérité. Comparons la science à une échelle. A chaque échelon que l'on gravit, l'on embrasse un paysage plus ample. Mais la science ne prétend pas connaître l'essence des choses. Quand il arrive à la science de reviser telle notion qu'elle avait cru définitive, aussitôt la religion triomphe et déclare : « Nous l'avions bien dit ! » C'est oublier qu'il est dans la nature de la science de se comporter ainsi. Car si elle s'avisait de prendre une allure dogmatique, elle deviendrait elle-même une église.

Quand on a dit que le bon Dieu suscite l'éclair, c'est vrai en un sens, mais ce qui est certain, c'est que le bon Dieu ne dirige pas la foudre, comme l'Eglise le prétend. L'explication par l'Eglise des phénomènes naturels constitue un abus, car l'Eglise n'a en vue que des fins intéressées. La vraie piété se trouve chez l'être qui prend conscience de sa faiblesse et de son ignorance. Celui qui ne voit Dieu que dans un chêne ou dans un tabernacle, au lieu de le voir partout, n'est pas vraiment pieux. Il demeure attaché à des apparences — et quand le ciel tonne et que la foudre tombe, il tremble de la seule crainte d'être frappé en punition du péché qu'il vient de commettre.

La lecture des écrits polémiques du XVII^e et du XVIII^e siècles français, ou des entretiens de Frédéric II avec Voltaire, vous inspire un sentiment de honte à l'idée du bas niveau intellectuel qui est le nôtre, particulièrement chez les militaires.

On peut dès maintenant considérer qu'il n'y a pas de hiatus entre le monde organique et le monde inorganique. De récentes expériences font qu'on peut se demander ce qui distingue les corps vivants de la matière brute. En présence de cette découverte, l'Eglise va commencer par s'insurger, puis elle continuera d'enseigner ses « vérités ». Un jour enfin, sous les coups de bélier répétés de la science, le dogme s'effondrera. Il est logique qu'il en soit ainsi, car l'esprit humain ne peut, sans qu'on en tire un jour les conséquences, s'appliquer sans relâche à soulever le voile du mystère.

Les dix commandements constituent un code de vie auquel il n'y a rien à reprendre. Ces préceptes répondent à des besoins indiscutables de l'âme humaine, ils sont inspirés par le meilleur esprit religieux, et les Eglises s'appuient ici sur un fondement solide.

Les Eglises sont nées du besoin de donner une structure à l'esprit religieux. Seules les formes dans lesquelles l'instinct religieux s'exprime diffèrent. Tel ne prend conscience de la petitesse humaine que s'il est saisi au collet, mais tel autre n'a pas besoin pour cela qu'interviennent les éléments déchainés. Dans son tréfonds, chacun est conscient de sa chétivité.

Le microscope nous a montré que nous ne sommes pas débordés uniquement par l'infiniment grand, mais aussi par l'infiniment petit — macrocosme et microcosme. A ces larges considérations s'ajoutent des remarques particulières, d'une évidence naturelle : que telles pratiques d'hygiène conviennent à l'homme, le jeûne, par exemple. Ce n'est nullement le fait du hasard que chez les Egyptiens médecine et religion ne furent pas dissociées.

Si la science moderne devait écarter ces données, elle ferait du mal. En revanche, les superstitions ne doivent pas empêcher le progrès humain. Cela serait insupportable au point de justifier la disparition des religions.

Chez l'homme qui vieillit, les tissus perdent de leur élasticité. L'homme normal éprouve de la répulsion pour le spectacle de la mort. C'est au point que l'on considère généralement comme une preuve de mauvais goût d'en parler légèrement. Celui qui vous demande si vous avez fait votre testament manque de tact. Plus on est jeune, plus on est indifférent à ces questions. Mais les vieux tiennent follement à la vie. Aussi est-ce parmi eux que l'Eglise recrute ses meilleurs clients. Elle les allèche par la perspective que la mort n'interrompt rien, que par-delà ce terme tout se poursuit dans des conditions beaucoup plus agréables. Et vous refuserez de laisser à l'Eglise votre petit magot ! Grosso modo, cela se passe à peu près comme cela.

Y a-t-il une seule religion qui puisse exister sans un dogme ? Non, car elle appartiendrait dès lors à l'ordre de la science. La science ne peut expliquer pourquoi les choses de la nature sont ce qu'elles sont. Et c'est là qu'intervient la religion, avec ses certitudes apaisantes. Incarnée dans des Eglises, la religion se met toutefois en opposition avec la vie. L'autorité du prêtre repose uniquement sur le fait que la vérité religieuse est élevée à la dignité d'un dogme. Or les Eglises iraient à leur perte, et elles le savent, si elles ne s'accrochaient à une vérité rigide.

Ce qui est contraire à la vérité visible doit se transformer ou disparaître — c'est la loi de la vie.

Nous avons la supériorité sur nos ancêtres d'il y a mille ans d'avoir une vue en profondeur sur le passé, qu'eux ne pouvaient

avoir. Nous avons cette autre supériorité d'avoir une vision en étendue qui leur échappait également.

Pour une population globale de deux milliards deux cent cinquante millions d'habitants, on dénombre sur la terre cent soixante-dix religions d'une certaine importance — chacune d'elles ayant la prétention, bien entendu, de posséder la vérité. Il y en a donc cent soixante-neuf au moins qui sont dans l'erreur ! Parmi les religions pratiquées aujourd'hui, il n'en est aucune qui remonte à plus de deux mille cinq cents ans. Mais il existe des êtres humains de la catégorie du babouin depuis au moins trois cent mille ans. Il y a moins d'écart entre l'homme-singe et l'homme courant qu'il n'y en a entre cet homme courant et un homme comme Schopenhauer. En regard de ce passé millénaire, que signifie une période de deux mille ans ?

Pris en ses éléments matériels, l'univers a la même composition, qu'il s'agisse de la terre, du soleil ou de n'importe quelle planète. Il est exclu qu'on puisse penser aujourd'hui que la vie organique n'existe que sur notre seule planète.

Les connaissances apportées par la science rendent-elles l'homme heureux ? Cela, je l'ignore. Mais je constate que l'homme peut être heureux en se leurrant de fausses connaissances. Je m'incline, il faut savoir être tolérant.

Il est insensé d'encourager l'homme dans l'idée qu'il est un roi de la création, comme la science matérialiste du siècle passé a tenté de le lui faire croire. Ce même homme qui pour se déplacer plus vite enfourche un cheval, ce mammifère sans cerveau ! Je ne connais pas de prétention plus ridicule.

Les Russes pouvaient s'attaquer à leurs papes, mais ils n'avaient pas le droit de porter atteinte à l'idée d'une force suprême. C'est un fait que nous sommes de faibles créatures et qu'il existe une force créatrice. Vouloir le nier, c'est de la sottise. Dans ce cas, mieux vaut croire quelque chose de faux que de ne rien croire du tout. Qu'est-ce que ce petit professeur bolchévik qui prétend triompher de la création ? De tels hommes, nous les briserons. Que nous fassions appel au catéchisme ou à la philosophie, nous avons des possibilités en réserve, tandis qu'eux, avec leurs conceptions purement matérialistes, ils ne peuvent que s'entre-dévorer.

52

25 octobre 1941, le soir.

(Invités : le Reichsführer SS Himmler et le SS Obergruppenführer Heydrich.)

Les Juifs, responsables des deux guerres mondiales. — Comment on efface le passé des civilisés. — Récrire l'histoire. — Les bibliothèques de l'antiquité — Fièvre de destruction du christianisme et du bolchévisme. — Néron n'a pas incendié Rome. — Tartuferie protestante. — L'Eglise catholique vit du péché. — Comptes qui seront réglés. — Le mouvement moderniste. — Le problème des couvents.

De la tribune du Reichstag, j'ai prophétisé à la juiverie que le Juif disparaîtrait d'Europe dans le cas où la guerre ne pourrait être évitée. Cette race de criminels a sur la conscience les deux millions de morts de la guerre mondiale, et maintenant déjà des centaines de milliers. Que personne ne vienne me dire qu'on ne peut pourtant pas les parquer dans les régions marécageuses de l'Est ! Qui donc se soucie de nos hommes ? Il n'est pas mauvais d'ailleurs que la rumeur publique nous prête le dessein d'exterminer les Juifs. La terreur est une chose salutaire.

La tentative de créer un Etat juif sera un échec.

On devrait répandre par millions le livre qui contient les réflexions de l'empereur Julien. Quelle merveilleuse intelligence, quel discernement, toute la sagesse antique ! C'est extraordinaire.

Avec quelle clairvoyance les auteurs du XVIII^e, et surtout ceux du siècle passé, ont critiqué le christianisme et jugé l'évolution des Eglises !

On ne retient du passé que ce qu'on a le désir d'y trouver. Vue par les bolchéviks, l'histoire des tsars se confond avec un bain de sang. Mais qu'est-ce que cela comparé aux crimes du bolchévisme ?

Il existe une histoire universelle due à Rotteck, un libéral des années 1840, où les faits sont considérés du point de vue de l'époque et où l'antiquité est résolument négligée. Nous aussi, nous allons récrire l'histoire, du point de vue de la race. En partant d'exemples isolés, nous procéderons à une totale revision. Il ne s'agit pas seulement d'étudier des sources, mais de trouver aux faits un lien logique. A l'aide des méthodes habituelles, certains faits ne

peuvent trouver d'explication satisfaisante. Il faut donc partir d'un autre point de vue. Aussi longtemps qu'on a cru, en biologie, à la génération spontanée, il a été impossible d'expliquer la présence des microbes.

Quel certificat d'indigence mentale pour le christianisme d'avoir détruit les bibliothèques de l'antiquité ! La pensée gréco-romaine faisait figure d'enseignement diabolique. « Si tu veux vivre, ne t'expose pas à la tentation ! »

Le bolchévisme s'y prend de la même manière que le christianisme, afin que ses fidèles ignorent ce qui se passe dans le reste du monde. Il s'agit de les persuader que ce qu'ils possèdent en fait d'organisation sociale et technique est unique au monde. Quelqu'un m'a raconté qu'un liftier de Moscou croyait sincèrement que nulle part ailleurs il n'existait d'ascenseurs. Je n'ai jamais vu un homme aussi étonné que cet ambassadeur russe, l'ingénieur, qui s'approcha de moi un soir de réception pour me remercier de n'avoir pas mis d'obstacles à la visite qu'il avait faite de quelques usines allemandes. Je me suis demandé d'abord s'il était fou. C'était sans doute la première fois que cet homme voyait les choses telles qu'elles sont, et j'imagine qu'à ce propos il aura rédigé pour son gouvernement une note imprudente. Il fut rappelé à Moscou quelques jours plus tard, et nous apprîmes qu'il avait été fusillé.

Le christianisme a procédé systématiquement en vue d'éliminer la culture antique. Ce qui est venu jusqu'à nous nous fut transmis par hasard, ou alors il s'agit d'écrivains romains libéraux. Nous ignorons peut-être totalement les trésors spirituels les plus précieux de l'humanité. Qui peut savoir ce qu'il y avait là-dedans ?

La papauté a été fidèle à cette tactique tout au cours de l'histoire. Comment a-t-on procédé, à l'époque des grandes découvertes, à l'égard des richesses spirituelles de l'Amérique centrale ?

Chez nous, les Juifs eussent éliminé immédiatement Schopenhauer, Nietzsche et Kant. Si les bolchéviks devaient dominer chez nous durant deux cents ans, quelles œuvres de notre passé seraient transmises à la postérité ? Nos grands hommes tomberaient dans l'oubli, ou bien ils seraient présentés aux générations futures comme des criminels et des bandits.

Je ne crois pas du tout à la vérité de certaines images qui ont cours au sujet des empereurs romains. Je suis sûr que jamais Néron n'a incendié Rome. Ce sont les chrétiens-bolchéviks qui ont fait cela, de même que la Commune incendia Paris en 1871, et de même que les communistes, en 1933, incendièrent le Reichstag.

Il y a une forme de tartuferie, typiquement protestante, qui est l'impudence même. Le catholicisme a ceci de bon qu'il ignore le rigorisme moral des évangéliques. Dans les régions catholiques, la vie est plus supportable, car le prêtre succombe lui-même plus aisément aux faiblesses humaines. Il admet donc que ses ouailles ne dramatisent pas le péché. De quoi vivrait donc l'Eglise, si ce n'est du péché de ses fidèles ? Elle se déclare déjà satisfaite si l'on va à confesse. L'indulgence tarifée fournit à l'Eglise son pain quotidien. Quant au fruit du péché, cette âme qui craint les limbes, c'est un candidat au baptême, donc un nouveau client — et c'est ainsi que les affaires marchent ! C'est un fait que dans les régions catholiques il y a beaucoup plus de naissances illégitimes que dans les régions protestantes.

En Autriche, le protestantisme était pur de toute bigoterie. C'était vraiment un mouvement de protestation contre le catholicisme. Au surplus, ces protestants étaient entièrement dévoués au parti allemand.

Un scandale, c'est que, lorsqu'un fidèle quitte une confession, on l'oblige durant un an encore à acquitter un impôt ecclésiastique. Il devrait suffire d'une simple déclaration pour qu'à la minute même on cessât de devoir quoi que ce soit. Nous mettrons de l'ordre à cela une fois la paix revenue.

Prenons l'exemple de Goebbels. Il épouse une protestante. Aussitôt, on le met au ban de l'Eglise. Tout naturellement, il déclare qu'il cessera de payer l'impôt ecclésiastique. Mais l'Eglise ne l'entend pas de cette oreille. L'exclusion prononcée est une punition qui ne le dispense pas de payer l'impôt !

A moi, l'Eglise m'a reproché d'avoir été témoin à ce mariage. On m'aurait certainement mis également au ban de l'Eglise si l'on n'avait calculé que cela pourrait me valoir de nouvelles sympathies.

Tout mariage conclu à la suite d'un divorce est considéré par l'Eglise comme concubinage. Le résultat, c'est qu'en Autriche, par exemple, plus personne ne se soucie des commandements de l'Eglise. L'Autriche était, de ce point de vue, en avance sur l'Allemagne.

L'histoire de divorce la plus extraordinaire que je connaisse est celle de Starhemberg. Contre le paiement de deux cent cinquante mille schillings, l'Eglise lui a permis de divorcer. Les raisons retenues, après accord entre les parties, furent que le mariage était nul du fait que les contractants s'étaient unis avec la ferme résolution de ne pas remplir les devoirs du mariage. Comme Starhemberg n'avait pas d'argent, la somme fut payée par la Heimwehr.

L'Eglise, au cours de ces quinze cents années, que n'a-t-elle

inventé comme source de revenus ? C'est un circuit qui n'a pas de fin.

J'ai de nombreux comptes à régler, auxquels je ne puis penser aujourd'hui. Mais cela ne signifie pas que j'oublie. J'enregistre. Le jour viendra de sortir le grand livre !

Même à l'égard des Juifs, il m'est arrivé de demeurer inactif. Cela n'a aucun sens d'ajouter inutilement aux difficultés du moment. Plus on agit avec adresse, et mieux cela vaut. Quand je lis les discours d'un homme comme Galen, je me dis que porter des coups d'épingle est sans intérêt, qu'il est préférable pour l'instant de se taire. Y aurait-il lieu de douter de la durée de notre mouvement ? Et si je pense qu'il durera plusieurs siècles, alors je puis m'offrir le luxe d'attendre. Je ne serais pas venu à bout du marxisme si je n'avais eu la force avec moi.

Les moyens de persuasion d'ordre moral ne constituent pas une arme efficace à l'égard de ceux qui méprisent la vérité — par exemple quand il s'agit des prêtres d'une Eglise qui savent que chez eux tout est fondé sur le mensonge, et qui en vivent. Je leur fais l'effet d'un trouble-fête quand je surgis chez eux, je viens troubler leurs petites affaires.

En 1905-1906, quand éclata le mouvement moderniste, il y avait eu de tels excès que certains prêtres, par réaction, dépassèrent les objectifs des réformateurs et devinrent de véritables révolutionnaires. Bien entendu, ils furent aussitôt chassés de l'Eglise. Le pouvoir de l'Eglise était tel qu'ils furent brisés. Des hommes comme l'abbé Schachleiter ont beaucoup souffert. Aujourd'hui, un prêtre qui se défroque peut refaire une carrière. Ce qui donnait cette assise à la puissance de l'Eglise, c'est le fait que le pouvoir civil ne voulait à aucun prix se mêler de ces affaires. Les choses ont bien changé. Nombreux sont aujourd'hui les prêtres qui abandonnent l'Eglise. Il y a évidemment des irréductibles, et je n'en viendrai pas à bout. Vous n'imaginez pas que je puisse convertir le Saint-Père. On ne persuade pas un homme placé à la tête d'une entreprise aussi gigantesque qu'il doit l'abandonner. C'est son gagne-pain ! Je lui accorde d'ailleurs qu'ayant grandi là-dedans il ne conçoit pas la possibilité d'autre chose.

En ce qui concerne les religieuses, je suis opposé à l'intervention de la force. Elles seraient incapables de mener une autre vie. Elles seraient sans appui, littéralement perdues. En cela, l'Eglise catholique a repris l'institution des vestales. Au moment où la

jeune fille devient femme, le problème de l'homme se pose pour elle. Si elle ne trouve pas de fiancé, ou si elle le perd, il se peut qu'elle ne veuille plus entendre parler de la vie et préfère se retirer dans un couvent. Il arrive aussi que des parents promettent leurs enfants à l'Eglise. Quand un être humain a passé dix ans dans un couvent, il perd la notion exacte de la réalité. Le sentiment d'appartenir à une communauté qui prend soin d'elle joue un rôle pour la femme. Quand l'appui d'un homme fait défaut, elle cherche tout naturellement cet appui ailleurs.

Nous avons malheureusement en Allemagne un excédent de deux millions de femmes par rapport aux hommes. Le but est et doit être qu'une jeune fille se marie. Plutôt que de dépérir dans la peau d'une vieille fille, mieux vaut qu'elle ait un enfant comme ça ! La nature ne se soucie pas le moins du monde de savoir si au préalable les intéressés ont passé devant M. le Maire. La nature veut que la femme procrée. Beaucoup de femmes périssent quand elles ne font pas d'enfants. D'une femme qui n'a pas d'enfant, tout le monde dit : « Quelle hystérique ! » Il est mille fois préférable qu'elle ait un enfant naturel, et ainsi une raison d'être, plutôt que de s'étioler lentement.

53

26 et 27 octobre 1941, le soir.

(Invité, l'amiral Fricke.)

Autarcie et puissance militaire. — Mise en valeur des territoires de l'Est. — Volte-face des Anglais. — Imposture de Roosevelt. — Tirer les avantages de l'hégémonie sur le continent. — Une Europe de quatre cents millions d'habitants. — Liquidation de l'Empire britannique.

L'indépendance nationale et l'indépendance sur le plan politique sont conditionnées aussi bien par l'autarcie que par la puissance militaire.

L'essentiel pour nous est de ne pas renouveler la faute de nous précipiter sur les marchés extérieurs. L'importance de notre flotte de commerce peut se limiter à trois ou quatre millions de tonnes. Il nous suffit de recevoir du continent africain le café et le thé. Tout le reste, nous l'avons en Europe.

L'Allemagne fut autrefois l'un des grands exportateurs de laine.

Quand la laine d'Australie conquiert les marchés, notre économie « nationale » changea d'un coup son fusil d'épaule et s'engagea dans la voie de l'importation. J'aimerais que nous eussions aujourd'hui trente millions de moutons.

Personne ne parviendra à nous arracher de l'Est !

Nous avons le quasi-monopole de la potasse. Nous fournirons bientôt le blé à toute l'Europe, le charbon, le fer, le bois.

Pour la mise en valeur de l'Ukraine (ce nouvel empire des Indes), je n'ai besoin que de la paix à l'Ouest. La police des confins suffira à nous garantir la tranquillité nécessaire pour exploiter les territoires conquis. Je n'attache aucune importance à une fin juridique de la guerre à l'Est.

Si les Anglais sont adroits, ils saisiront le moment psychologique pour faire une volte-face — et ils marcheront avec nous. En sortant maintenant de la guerre, les Anglais réussiraient à mettre hors de jeu, pour trente ans, leur principal concurrent : les Etats-Unis. Roosevelt ferait figure d'imposteur, l'endettement du pays serait énorme, du fait des fabrications de guerre devenues sans objet — et le chômage monterait dans des proportions gigantesques.

Pour moi, il s'agit de tirer les avantages de l'hégémonie continentale. Il est ridicule de penser à une politique mondiale aussi longtemps qu'on ne domine pas le continent. Les Espagnols, les Hollandais, les Français et nous-mêmes en avons fait l'expérience. En étant les maîtres de l'Europe, nous avons une position dominante dans le monde. Cent trente millions d'hommes dans le Reich, quatre-vingt-dix dans l'Ukraine. Comptons en plus de cela les autres Etats de la nouvelle Europe, et nous serons quatre cents millions en regard de cent trente millions d'Américains.

Si l'Empire britannique s'écroulait aujourd'hui, cela serait dû à nos armes, mais nous n'en tirerions aucun bénéfice, car nous ne serions pas ses héritiers. La Russie prendrait les Indes, le Japon l'Asie orientale, les Etats-Unis le Canada. Je ne pourrais même pas empêcher les Américains de s'établir fortement en Afrique.

En cas d'effondrement de l'Angleterre, je n'aurais donc aucun avantage — mais l'obligation de me battre contre ses successeurs. Un jour pourrait venir où j'aurais une part à cette faillite, mais à la condition qu'elle fût différée.

Pour l'instant, l'Anglais ne m'intéresse plus. Je ne m'intéresse qu'à celui qui est derrière lui.

Nous pouvons être sans souci en ce qui touche à notre avenir.

Je léguerais non seulement l'armée la plus puissante, mais un parti qui sera l'animal le plus vorace de l'histoire mondiale.

54

28 octobre 1941, le soir.

Sur les prétendus plaisirs de la chasse.

Je ne vois pas de mal à ce qu'on tire sur le gibier. Je dis simplement que c'est un triste sport.

L'élément le plus sympathique dans la chasse, c'est le gibier — ensuite le braconnier. Lui, au moins, il met sa vie en jeu. Le dernier des avortons peut déclarer la guerre à un chevreuil. La lutte est trop inégale entre un fusil à répétition et un lapin (qui n'a pas progressé depuis trois mille ans). Si Dupont devait vaincre le lapin à la course, je m'inclinerais.

Qu'on ne s'y trompe pas, la chasse n'est pas un sport populaire. Si j'étais chasseur, cela me ferait plus de tort dans l'esprit de mes partisans qu'une bataille perdue.

55

29 octobre 1941, le soir.

(Invités : le maréchal von Kluge, le ministre du Reich Dr Todt, le Reichsführer SS Himmler et le gauleiter Forster.)

L'infanterie, reine des batailles. — Erreur des tanks ultra-légers. — Une paix sans caractère juridique à l'Est. — Fidélité des Croates. — Souvenirs de Landsberg. — Les ouvriers de Bitterfeld. — L'utilisation des compétences. — Conception du rôle de l'instituteur. — Utilisation des anciens rengagés de l'armée. — Les efforts d'un autodidacte. — Les monuments de Paris. — Visite de Paris en juin 1940.

En campagne, c'est le fantassin qui en fin de compte donne avec ses jambes le *tempo* des opérations. Cette considération doit nous engager à maintenir la motorisation dans des limites raisonnables.

A la place des six chevaux qui tiraient autrefois un engin, l'on a mis un moteur infiniment plus puissant, à seule fin de rendre possible une vitesse pratiquement inutilisable — la preuve en est faite. Dans le choix entre la mobilité et la puissance, on décide trop facilement en temps de paix en faveur de la mobilité.

A la fin de la guerre mondiale, l'expérience avait montré que seul le tank le plus lourd et le plus fortement blindé avait de la valeur. Il n'empêche que sitôt la paix revenue, l'on se mit à construire des tanks ultra-légers. A l'intérieur du pays, l'on dispose d'un réseau routier impeccable, ce qui incite à penser que la vitesse constitue un élément décisif. Je désire une chose, c'est que ceux de nos chefs qui ont l'expérience du front fassent connaître leur opinion à ce sujet, et qu'on en tienne compte. Pour permettre, même en temps de paix, de poursuivre des expériences et de conserver notre armée à son plus haut niveau, il est indispensable que nous disposions d'un gigantesque champ de manœuvre, où toutes les conditions de la guerre seraient réunies. C'est pourquoi j'ai jeté mon dévolu sur les marais du Pripet, région dont la superficie est de cinq cents kilomètres sur trois cents.

L'armée allemande gardera toute sa valeur si à l'Est nous faisons une paix qui n'ait pas de caractère juridique.

Si les Croates faisaient partie du Reich, nous aurions en eux des auxiliaires fidèles du Führer allemand pour faire la police de nos marches. Il ne faudrait toutefois pas s'y prendre comme l'Italie le fait en ce moment. Les Croates sont un peuple fier. Ils devraient être liés directement au Führer par un serment de fidélité. De cette manière il serait possible de compter absolument sur eux. Quand j'ai Kvaternik devant moi, j'ai devant les yeux le type même du Croate tel que je l'ai toujours connu, inébranlable dans ses amitiés, que son serment lie à jamais. Les Croates tiennent beaucoup à ne pas être considérés comme des Slaves. Selon eux, ils descendent des Goths. Le fait qu'ils parlent une langue slave ne serait qu'un accident.

Voici une chose qui n'est possible que chez nous. Mon actuel ministre de la Justice est le même qui, en tant que ministre bavarois, me fit emprisonner à Landsberg. L'ancien directeur de cette prison est devenu le chef des services pénitentiaires de Bavière. A l'époque, j'avais donné la consigne à mes hommes de ne pas sortir d'une prison sans en avoir converti tout le personnel au national-socialisme. La femme du directeur de Landsberg devint

une fervente adepte du mouvement. Les fils appartenaient presque tous au corps franc *Oberland*. Quant au père — il n'avait pas le droit d'avoir une opinion ! — il lui paraissait raisonnable, les jours où il était contraint de sévir contre moi, de passer la nuit à la prison, pour se mettre à l'abri des querelles de ménage. Aucun des gardiens n'eut jamais une attitude offensante à notre égard. Lorsque je subis ma première condamnation, pour atteinte à la sécurité publique, nous étions quatre et nous avions décidé de transformer la prison en citadelle nationale-socialiste. Nous nous étions arrangés en sorte que chaque fois que l'un de nous était libéré quelqu'un vint reprendre la place. Lorsqu'en 1923 Brückner fut emprisonné, toute la prison était nationale-socialiste — y compris les filles du directeur.

Il n'est pas facile de réussir dans l'existence, et pour certains les difficultés sont injustement accumulées. Quand il y a disparité entre le travail imposé et les capacités de l'homme à qui ce travail est imposé, comment attendrait-on de lui qu'il travaillât avec zèle ? Chaque fois que nous allions à Bitterfeld, nous n'avions qu'une hâte, c'était de prendre le chemin du retour. Comment exiger qu'un ouvrier, dans un tel bled, s'adonne à son travail avec joie et entrain ? Pour ces hommes, la vie ne commençait qu'à l'instant où ils endossaient leur chemise brune. C'est la raison pour laquelle nous trouvâmes en eux des partisans aussi fanatiques. Aussi, quand l'on découvre des talents parmi des êtres contraints de travailler dans de semblables conditions, le mieux qu'on puisse faire est de les sortir de là. Notre devoir est d'aplanir le chemin devant eux, en dépit des formalistes toujours obsédés par l'idée des parchemins. Il y a des professions qui requièrent moins des connaissances théoriques qu'une main adroite et sûre. Et que ces hommes soient empruntés dans leurs façons, quelle importance cela a-t-il ? C'est là un défaut qui se corrige vite.

Dans le parti, j'ai fait des expériences extraordinaires à ce sujet, et jusque parmi ceux qui ont occupé les plus hautes fonctions. D'anciens ouvriers agricoles y font leurs preuves — et pourtant quel changement avec leur vie antérieure ! Nous utilisons en revanche, à des postes de second plan, des fonctionnaires qui ont suivi la filière habituelle, et dont on ne peut rien tirer. Les moins adaptables sont ceux qui, du fait d'une prédisposition, ont choisi une profession sans fantaisie, où l'on répète constamment les mêmes gestes. Pour un instituteur, par exemple, il est naturel de reprendre, une fois l'an, l'enseignement de l'abc. Qu'un tel individu soit

appelé à des fonctions toutes différentes, cela peut conduire aux pires méprises.

Il n'y a aucune raison de former les instituteurs dans des écoles supérieures. De hautes études, puis enseigner durant trente-cinq ans le b-a-ba à des enfants de paysans, quel gaspillage ! Un homme qui a la formation des hautes études ne saurait se satisfaire d'une situation aussi modeste. Aussi ai-je décrété que l'enseignement ne devait pas être poussé trop loin dans les écoles normales d'instituteurs. Cependant, les élèves les plus doués auront la possibilité de poursuivre leurs études ailleurs, aux frais de l'Etat. Je ferai un pas de plus. Ce sera un gros problème de placer les remplis de l'armée. On pourra faire d'une grande partie d'entre eux des instituteurs de villages. Il est plus facile de faire un instituteur avec un ancien soldat qu'un officier avec un instituteur !

Ces anciens soldats seront en même temps d'excellents maîtres de gymnastique. Mais il va sans dire que nous n'abandonnerons pas la formation des instituteurs.

Les rengagés apportent à l'armée la structure solide dont elle a besoin. C'est le point faible des armées italienne et roumaine d'en être privées. Mais, comme on ne peut obliger ces hommes à passer leur vie dans l'armée, il importe de créer pour eux des situations privilégiées. Par exemple, nous leur donnerons en gérance des stations-service, de la même façon qu'on accordait les bureaux de tabac dans la vieille Autriche.

Le secret toutefois, c'est de donner à chacun la possibilité, même en dehors de sa profession, d'avancer dans la vie. En ce domaine, la Chine ancienne fut exemplaire aussi longtemps que l'enseignement de Confucius y demeura vivant. Le plus pauvre des jeunes villageois pouvait aspirer à devenir mandarin.

Il n'est pas admissible que toute la vie d'un homme soit tributaire d'un diplôme qu'on reçoit ou qu'on ne reçoit pas à l'âge de dix-sept ans. J'ai moi-même été victime de ce système. Je voulais entrer aux Beaux-Arts. La première question de l'examineur à qui j'avais soumis mes travaux, fut : « De quelle école d'Arts-et-Métiers sortez-vous ? » Il eut peine à me croire quand je lui répondis que je n'en avais suivi aucune, car il me trouvait un talent indiscutable pour l'architecture. Ma déception fut d'autant plus grande que mon idée était primitivement de faire de la peinture. On me confirmait que j'étais doué pour l'architecture, et j'apprenais en même temps qu'il m'était impossible d'entrer dans une école spécialisée, faute de baccalauréat.

Je me résignai donc à poursuivre mes efforts en autodidacte et décidai d'aller m'établir en Allemagne. C'est donc plein d'enthousiasme que j'arrivai à Munich. Je voulais étudier durant trois ans encore. Mon désir était d'entrer à vingt-huit ans comme dessinateur chez Heilmann et Littmann. Je participerais au premier concours, et je me disais qu'à cette occasion l'on verrait de quoi j'étais capable ! En attendant, je faisais, pour moi-même, des projets en vue de chaque concours. C'est ainsi, lorsqu'on publia les plans retenus pour le nouvel Opéra de Berlin, que je m'aperçus, le cœur battant, que mon propre projet était moins mauvais que ceux qui avaient été primés. Je m'étais spécialisé dans ce genre d'architecture. Ce que je sais encore aujourd'hui n'est qu'un faible reflet de ce que je savais à cette époque.

Von Kluge pose une question : « Mon Führer, quelles furent vos impressions lors de votre visite à Paris, l'année dernière ? »

Je fus très heureux à la pensée qu'il y avait au moins une ville dans le Reich qui était supérieure à Paris du point de vue du goût — j'ai nommé Vienne. Le vieux Paris donne un sentiment de parfaite distinction. Les grandes perspectives sont imposantes. Durant des années j'envoyai mes collaborateurs à Paris, afin de les habituer à la grandeur — pour le moment où nous entreprendrions, sur des bases nouvelles, la réfection et le développement de Berlin. Berlin n'existe pas en ce moment mais sera un jour plus belle que Paris. A l'exception de la Tour Eiffel, Paris ne possède rien de ce qui donne son caractère particulier à une ville, comme c'est le cas du Colisée pour Rome.

Cela m'a soulagé que nous n'ayons pas été mis dans l'obligation de détruire Paris. Autant j'envisage avec calme la destruction de Saint-Petersbourg et de Moscou, autant j'aurais souffert de la destruction de Paris. Toute œuvre achevée comporte une valeur d'exemple. On apprend à cette occasion, on voit les erreurs, et l'on essaie de faire mieux. Le Ring de Vienne n'existerait pas sans les boulevards de Paris. C'en est une copie. Le dôme des Invalides fait une impression profonde. Le Panthéon m'a horriblement déçu. Seuls les bustes y sont défendables, mais ces sculptures : quelle prolifération de tumeurs cancéreuses !

La Madeleine, en revanche, a une grandeur sobre.

Keitel intervient : « Rappelez-vous comme on fut gêné lorsque, à l'Opéra, vous avez demandé à visiter certaines salles ! »

Oui, c'est bizarre. Les salons autrefois réservés à l'Empereur ont été transformés en bibliothèques. La République combat chez ses présidents les tentations de l'esprit de grandeur ! Je connaissais depuis ma jeunesse les plans de l'Opéra. La confrontation avec la réalité m'a fait penser que les opéras de Vienne et de Dresde ont été édifiés avec plus de goût. L'Opéra de Paris est d'un style surchargé à l'intérieur.

J'ai fait ma visite très tôt le matin, entre 6 heures et 9 heures. Je voulais m'abstenir d'exciter la population par ma présence. Le premier crieur de journaux qui m'a reconnu en est demeuré bouche bée. Et j'ai encore devant les yeux l'image de cette Lilloise qui, m'apercevant de sa fenêtre, s'exclama : « Le diable ! »

Pour terminer, nous sommes montés au Sacré-Cœur. Affreux ! Mais, dans l'ensemble, Paris demeure l'un des joyaux de l'Europe.

56

30 octobre 1941, midi.

Sur la chasse et sur les chasseurs.

Le sentiment d'aversion que les humains éprouvent pour le serpent, la chauve-souris et le ver de terre a peut-être son origine dans un souvenir ancestral. Il remonterait à l'époque où des animaux de ce genre, aux dimensions monstrueuses, effrayaient l'homme préhistorique.

Les rats, j'ai appris à les haïr au front. Le blessé abandonné entre les lignes savait qu'il serait dévoré vivant par ces ignobles bêtes.

Le Führer s'adresse au Gruppenführer Wolff qui rentre d'une chasse dans le pays des Sudètes, offerte au comte Ciano par le ministre des Affaires étrangères, avec la participation du Reichsführer SS et du ministre des Finances.

LE FUHRER. — Qu'avez-vous donc tiré ? Des aigles, des lions...

WOLFF. — Non, de vulgaires lapins.

LE FUHRER. — La joie doit régner maintenant parmi les lapins. L'air est pur.

LE GÉNÉRAL JODL. — Et vous faites entrer tout ce gibier dans la catégorie des animaux sauvages ?

WOLFF. — Oui.

JODL. — Ne serait-il pas plus indiqué d'appeler cela des animaux domestiques ?

LE FUHRER. — Vous avez sûrement utilisé des balles explosives...

WOLFF. — Simplement du plomb.

LE FUHRER. — Avez-vous tué ou blessé des rabatteurs ?

WOLFF. — Non, pas à ma connaissance.

LE FUHRER. — Dommage qu'on ne puisse vous utiliser, vous autres chasseurs, contre les partisans russes !

WOLFF. — Le ministre des Affaires étrangères accepterait sûrement cette invitation de participer à un commando.

LE FUHRER. — Quel est le tableau de chasse de Ciano ?

WOLFF. — Quatre cents.

LE FUHRER. — Rien que quatre cents ! Si seulement au cours de sa vie d'aviateur, il avait abattu ne fût-ce qu'une infime proportion de ce chiffre en avions ennemis ! Votre partie de chasse s'est terminée sans plus ?

WOLFF. — Une chasse est un délassement merveilleux, on y oublie tous ses soucis.

LE FUHRER. — Est-il indispensable, pour se délasser, de tuer des lièvres et des faisans ? La joie de tuer réunit les hommes. Heureusement que nous n'entendons pas le langage des lièvres ! Ils s'exprimeraient peut-être ainsi en parlant de vous : « Il était incapable de courir, ce gros cochon ! » Que peut penser de tout cela un vieux lièvre, avec l'expérience de toute une vie ? La plus grande joie doit régner parmi les lièvres quand ils s'aperçoivent qu'un rabatteur a reçu un coup de fusil.

JODL. — L'homme a besoin d'une diversion. On ne peut lui retirer cela, et il est difficile, dans ce domaine, de mettre des bornes à sa fantaisie. Ce qui importe, c'est qu'il prenne ses plaisirs sans faire de tort à la communauté.

LE FUHRER. — Depuis deux ou trois ans, l'on épargne les renards. Quels dégâts ils ont causés ! D'une part, on les protège en vue de l'intérêt du chasseur, ce qui provoque une perte de je ne sais combien de centaines de millions d'œufs, et d'autre part, on fait un plan de quatre ans. Quelle folie !

57

30 octobre 1941, le soir.

Critique acerbe de la Wilhelmstrasse. — Diathèse du diplomate. — A propos d'un ambassadeur américain.

Le ministre des Affaires étrangères vient de soumettre au Führer un rapport transmis par un représentant de la Wilhelmstrasse à l'étranger. Ce rapport comporte des appréciations violentes sur la situation en Angleterre, mais sans qu'on puisse déceler s'il s'agit uniquement là de propos tenus par l'opposition anglaise et rapportés par le diplomate allemand, ou de commentaires de son cru. Le Führer s'adresse au ministre Hewel, représentant de Ribbentrop auprès de lui.

Nous entretenons sous le nom de ministère des Affaires étrangères un organisme dont l'une des fonctions est de nous renseigner sur ce qui se passe à l'étranger — et nous ne savons rien. Nous sommes séparés de l'Angleterre par un fossé de trente-sept kilomètres, et nous ne sommes pas capables de savoir ce qui s'y passe ! Si l'on y regarde de près, l'on s'aperçoit que les sommes énormes englouties dans ce ministère sont dépensées en pure perte. Le seul organisme auquel on accorde des devises — les autres ne reçoivent que du papier — devrait au moins nous procurer quelques informations. Le diplomate est par définition un être si distingué qu'il ne se commet pas avec des êtres normaux. Vous, vous faites exception puisque vous nous fréquentez ! Je me demande avec qui l'on vous rencontrerait si...

Ce sont les mœurs de la carrière. Les diplomates se meuvent dans un circuit fermé. Ainsi ils ne savent que ce qui se dit dans le monde qu'ils fréquentent.

Quand on fait état devant moi d'une opinion « généralement répandue », je ne sais pas ce que cela signifie. Il faut dissocier et analyser les bruits qui courent. Il faut au surplus connaître l'opinion des uns et des autres pour apprécier la valeur relative de ces éléments d'information. Peu de gens sont capables de prédire l'évolution des événements — mais ce qui est possible, c'est de rensei-

guier sur l'opinion de tel milieu, de tel autre milieu, de tel autre encore.

Il faudrait pouvoir exorciser chez les hommes le démon de l'orgueil. Chez vous, on mesure la valeur à la hauteur des talons. Si un de nos diplomates devait descendre dans un hôtel de troisième ordre ou se déplacer en taxi, quel déshonneur ! Cela pourrait pourtant avoir de l'intérêt d'être parfois assis à un bout de table. Les jeunes gens se débrident plus facilement que les bonzes.

Hewel réplique : « Mais, mon Führer, c'est autrefois que c'était comme cela ! »

Vous défendez votre boutique avec un dévouement digne d'admiration.

Pourquoi entretenir un personnel aussi nombreux dans les légations ? Ce que font nos diplomates, je le sais. Ils découpent des articles de journaux et ils les collent. Lorsque je suis arrivé à la Chancellerie du Reich, je recevais chaque semaine un dossier bourré de coupures vieilles. Il y en avait de quinze jours en arrière. Par le Dr Dietrich, je savais déjà le 2 juillet ce que les Affaires étrangères m'apprendraient le 15.

Une légation à la page devrait comporter avant toute chose une demi-douzaine de jeunes attachés qui s'occuperaient des femmes influentes. C'est le seul moyen d'être renseigné. Mais si ces jeunes gens sont des sentimentaux à la recherche de l'âme sœur, alors, qu'ils restent chez eux. Nous avons eu un type, un nommé Lüdecke, ça c'eût été un agent pour points névralgiques : Iran, Irak ! Il parlait le français, l'anglais, l'espagnol, l'italien comme l'allemand. C'eût été l'homme de la situation. Rien ne lui échappait.

Quand je pense à nos représentants à l'étranger, quelle catastrophe ! Notre ambassadeur auprès du roi des Belges était un timoré !

Dire qu'il n'y a eu personne dans ce ministère pour mettre le grappin sur la fille pourtant facile à aborder de l'ancien ambassadeur américain Dodd. C'est là leur rôle, et cela s'imposait. En peu de temps, cette fille devait être subjuguée. Elle l'a été, mais malheureusement par d'autres. Il ne faut d'ailleurs pas s'en étonner : comment les hommes séniles de la Wilhelmstrasse se seraient-ils mis sur les rangs ! Il n'existe pas d'autre méthode que celle-là. Autrefois, quand nous voulions faire le siège d'un industriel, nous attaquions par ses enfants. Le vieux Dodd, qui était un crétin,

nous l'aurions eu par sa fille. Mais encore une fois, que peut-on espérer de ces gens-là ?

Keitel demande : « Est-ce qu'au moins elle était jolie ? » Von Puttkamer répond : « Répugnante ! » Hitler continue :

Mais il faut surmonter ça, cher ami. Cela fait partie des attributions. Sinon, je vous demande un peu pourquoi nos diplomates seraient payés ! Dans ce cas, ce ne serait plus du service, mais de la volupté. Et ça pourrait finir par un mariage !

58

1^{er} novembre 1941, le soir.

L'intérêt de l'Etat et l'intérêt privé. — Incompatibilités pour les serviteurs de l'Etat.

Il est urgent d'arriver en matière d'économie à un statut caractérisé par les deux principes suivants :

1° L'intérêt de l'Etat passe avant l'intérêt privé.

2° En cas de divergence entre l'intérêt de l'Etat et l'intérêt privé, un organisme indépendant tranchera le conflit dans le sens de l'intérêt du peuple allemand.

L'Etat ne saurait être indépendant et avoir une autorité indiscutable si l'on n'exclut de la direction des affaires ceux d'entre nous qui auraient des intérêts dans des entreprises privées — et le simple fait de posséder des actions d'une société suffit. Chacun sera placé dans l'alternative d'y renoncer ou de quitter le service de l'Etat. Les serviteurs de l'Etat ne doivent être en aucune façon mêlés à des spéculations financières. S'ils ont de l'argent, qu'ils achètent des biens immobiliers ou qu'ils placent cet argent en valeurs d'Etat. Ainsi leur fortune se trouverait liée à l'avenir de l'Etat. Au demeurant, la sécurité offerte par ces valeurs rend à longue échéance de tels placements plus lucratifs que les investissements dans l'industrie privée, laquelle connaît nécessairement des hauts et des bas.

Ces dispositions sont valables pour les membres du Reichstag, pour le personnel de l'Etat, pour les officiers de carrière et pour les dirigeants du Parti. Il faut que ces hommes soient totalement

dégagés des intérêts étrangers à ceux de l'Etat. Nous voyons où cela conduit quand on n'agit pas avec rigueur dans ce domaine. L'Angleterre n'aurait pas glissé dans la guerre si Baldwin et Chamberlain n'avaient eu des intérêts dans l'industrie des armements. C'est de la même façon que les maisons princières commencèrent leur décadence.

59

Nuit du 1^{er} au 2 novembre 1941.

La machinerie aveugle de l'administration. — Esprit tatillon des juristes. — Comparaison avec l'administration du Parti. — Eloge des qualités individuelles. — La sélection raciale et la SS. — Vers une réforme de la magistrature.

Notre administration commet souvent de grossières erreurs. Un jour, le bourgmestre de Leipzig, Goerdeler, vint m'offrir sa démission. La raison ? Il avait voulu installer l'éclairage électrique dans une rue, et Berlin s'y était opposé : il fallait s'en tenir à l'éclairage au gaz. J'ai fait une enquête, et j'ai découvert que cette décision saugrenue avait été prise par un fourtriquet : un juriste du ministère de l'Intérieur !

Récemment, un collaborateur du ministère de la Propagande a contesté à l'architecte de l'Opéra de Munich le droit de porter le titre d'architecte sous le prétexte qu'il n'appartenait pas à telle organisation professionnelle. J'ai aussitôt mis fin à ce scandale.

Je ne m'étonne pas que le pays soit rempli de haine à l'égard de Berlin. Les ministères doivent diriger de haut, mais non se mêler des détails d'exécution. L'administration est arrivée au point de n'être plus qu'une machinerie aveugle. Nous ne sortirons de cet état de choses que si nous décidons une décentralisation massive. L'étendue même du territoire du Reich nous y contraint. Il ne faut pas croire qu'une réglementation de l'ancien Reich ou d'une région de l'ancien Reich soit automatiquement valable pour Kirkenaes, par exemple, ou pour la Crimée. Il n'est pas question de diriger de Berlin cet empire gigantesque, et selon les méthodes qui ont eu cours jusqu'ici.

La principale condition de la décentralisation, c'est qu'on renoncera au système de l'avancement à l'ancienneté pour la désignation des postes. Ce système signifie simplement qu'un fonctionnaire,

dès l'instant qu'il est entré dans le circuit, peut accéder régulièrement à des grades supérieurs, quelles que soient ses capacités. Il signifie aussi l'empêchement, pour des hommes particulièrement qualifiés, de sauter des échelons, comme il serait souhaitable que ce fût possible.

En ce qui concerne les salaires, je suis également d'avis qu'on adopte de nouvelles méthodes. L'indemnité allouée, en plus du salaire de base, doit être en rapport inverse du nombre des collaborateurs utilisés par un chef de service. Cette indemnité sera d'autant plus élevée que le dit chef de service aura un nombre moins élevé de collaborateurs. Il échappera ainsi à la tentation de ne voir le salut que dans la multiplication de ses sous-ordres.

Au moment de la reconstruction de Berlin, j'installerai les ministères dans des locaux relativement étroits et je limerai leur budget en ce qui concerne leurs besoins internes. Quand je pense à l'organisation du Parti, qui a toujours été exemplaire à tous les points de vue, ou à l'organisation des chemins de fer de l'Etat, qui est supérieurement conduite (ce qui irrite M. Frick), je n'en vois que mieux les déficiences de nos ministères. La différence fondamentale entre les unes et les autres, c'est que les premières disposent d'un personnel subalterne qualifié. Les postes n'y sont octroyés qu'en considération du talent, non en fonction de titres qui ne sont le plus souvent que des papiers sans valeur.

A la base de tout succès dans cette guerre, l'on retrouve la valeur individuelle du soldat. Cela prouve la justesse du système qui consiste à ne tenir compte pour l'avancement que des aptitudes réelles. Ce qui révèle l'aptitude au commandement, c'est le don d'utiliser chacun selon ses possibilités personnelles, et de susciter en chacun la volonté de se consacrer à l'effort commun. C'est exactement le contraire de ce que pratique l'administration à l'égard des citoyens, aussi bien en ce qui concerne la législation que l'application des lois. A l'imitation de ce qui se faisait autrefois dans notre vieil Etat policier, l'administration, aujourd'hui encore, ne voit dans le citoyen qu'un sujet politiquement mineur et qu'il faut tenir en laisse.

Particulièrement dans le domaine de la Justice, il importe de pouvoir s'appuyer sur une magistrature aussi homogène que possible. Que les magistrats présentent, du point de vue de la race, une certaine uniformité — et nous pourrions obtenir de la magistrature qu'elle applique intelligemment les conceptions de l'Etat. Prenons l'exemple des attentats commis à la faveur du black-out.

Le juge nordique de tendance nationale-socialiste reconnaît aussitôt ce qu'il y a de grave dans ce genre de délits et la menace qu'ils comportent pour la société. Un juge originaire de nos régions plus à l'est aura tendance à voir les faits en eux-mêmes : un sac à main arraché, quelques marks volés. On ne remédiera pas à cet état de choses en multipliant et en compliquant les lois. Il est impossible de tout codifier, d'une part, et d'avoir la garantie écrite, d'autre part, que la loi sera appliquée dans tous les cas de façon sensée. Si nous arrivons, en tenant compte de la race, à grouper une élite de magistrats, nous pourrions donc nous borner à donner des directives plutôt que nous enfermer dans la codification rigide. Ainsi chaque juge aura la faculté d'agir selon son bon instinct.

Les Anglais, peut-on dire, n'ont pas de constitution. Ce qui leur tient lieu de constitution est une loi non écrite, vivante en chacun d'eux, établie par un long usage. Le fait d'être solidaire de cette loi non écrite donne à chaque Anglais ce comportement orgueilleux, sur le plan national, qui n'existe à un tel degré dans aucun autre peuple. Il faut, chez nous aussi, que nous arrivions à ce résultat que tout juge ressemble à un autre juge, même dans son aspect physique.

Je ne doute pas un instant, malgré le scepticisme de certains, que d'ici une certaine d'années toute l'élite allemande ne sorte de la SS — car seule la SS pratique la sélection raciale. Les conditions de la pureté de la race étant établies, cela perd toute importance qu'un homme soit originaire d'une région plutôt que de telle autre — qu'il vienne de Norvège ou d'Autriche.

Au lieu des tribunaux d'échevins et de jurés, nous installerons le juge unique, que nous paierons bien, et qui sera pour les jeunes qui se destinent à cet état un maître exemplaire. Ce dont un juge a besoin, c'est de caractère.

Un fléau dont nous pourrions en tout cas débarrasser dès maintenant les tribunaux — ce sont les plaintes pour injures. On déciderait qu'elles ne peuvent être déposées qu'après un délai de quatre à six semaines. Les parties se réconcilieraient dans l'entre-temps, et ce genre d'affaires disparaîtrait des rôles.

Avec le temps, nous réaliserons toutes ces choses, et d'autres encore.

60

2 novembre 1941, midi.

(Invité, le Reichsführer SS Himmler.)

Les braconniers au service de l'Etat. — Le recrutement des troupes de choc. — Apologie de l'homme débrouillé. — Justice sociale d'abord. — Contre les privilèges de caste. — Le peuple, réservoir de l'élite. — Prendre les chefs où ils se trouvent.

Dans la vieille Autriche, il existait deux professions pour lesquelles on choisissait volontiers des repris de justice : les douaniers et les gardes forestiers. En ce qui concerne les contrebandiers, on leur donnait le choix au moment d'une condamnation ou de purger cette condamnation ou de devenir douaniers. Et l'on faisait des gardes forestiers avec les braconniers. Le contrebandier et le braconnier ont ça dans le sang. Il est sage de proposer aux natures aventureuses des voies de dérivation. Tel se lancera dans le journalisme, tel autre s'expatriera. Celui qui reste au pays risque d'entrer en conflit avec la loi.

En Autriche, la police criminelle était au-dessus de tout soupçon. Pour quelle raison, cela est assez difficile à comprendre, car le pays était passablement contaminé par la mentalité balkanique. Quelqu'un, un jour, a sans doute imprimé à la police autrichienne cette marque, qui ne s'est jamais effacée.

Mes troupes de choc, en 1923, comprenaient des éléments extraordinaires — des hommes qui étaient venus à nous avec l'idée de faire partie d'un mouvement qui progressait rapidement. En temps de paix, de tels éléments sont inutilisables, mais dans les périodes troubles c'est tout différent. Ces gaillards furent pour moi à l'époque des auxiliaires inappréciables. Cinquante bourgeois n'auraient pu remplacer un seul d'entre eux. Avec quelle confiance aveugle ils me suivaient ! Au fond, c'étaient de grands enfants. Leur prétendue brutalité ? Ils étaient simplement un peu proches de la nature.

Durant la guerre, ils avaient lutté à la baïonnette et lancé des grenades à main. C'étaient des êtres simples, tout d'une pièce. Ils ne pouvaient admettre que la patrie fût livrée à la racaille issue de la défaite. Dès le début, j'ai su qu'on ne pouvait créer un parti qu'avec des éléments de ce genre. Quel mépris j'ai acquis alors

pour la bourgeoisie ! Quand un bourgeois donnait une contribution de cent ou deux cents marks, il s'imaginait qu'il avait donné le Pérou. Mais ces braves gens, que de sacrifices ils ont consentis ! Tout le jour à leur travail, la nuit en mission pour le Parti — et toujours le cœur au bon endroit. En ce temps-là, la politique était faite par la rue. Je recherchais les êtres débrouillés. Un bourgeois à col raide m'aurait tout fichu par terre. Sans doute, nous comptions aussi des fanatiques parmi les gens bien habillés. Les communistes et nous étions également les seuls à posséder dans nos rangs des femmes qui ne reculaient devant rien. C'est avec des braves gens comme ceux-là que l'on peut tenir un Etat.

J'ai toujours su que le premier problème, c'était de régler la question sociale. Prétendre éluder ce problème, c'est se mettre dans la situation de celui qui, au XVII^e ou au XVIII^e siècle, eût prétendu qu'on pouvait se dispenser d'abolir le servage. Des hommes comme Scharnhorst et Gneisenau ont dû lutter pour introduire la conscription en Prusse. C'est une lutte du même ordre que nous eûmes à soutenir sur le plan politique. Aussi longtemps que des classes sociales existaient, il était impossible de libérer les forces de la nation.

Je n'ai cessé de dire à mes partisans que notre réussite était une certitude mathématique, car à la différence de la sociale-démocratie nous ne rejetons personne de la communauté nationale.

Notre lutte actuelle sur le plan international n'est qu'une continuation de celle que nous avons menée sur le plan national. Que chacun dans son domaine s'applique à faire de son mieux, avec conscience, qu'en toute occasion nous poussions en avant les meilleurs d'entre nous, c'est de cette façon qu'un peuple se surpasse et surpasse les autres. Rien ne peut nous arriver si nous demeurons fidèles à ces préceptes, mais il faut savoir avancer pas à pas, reconnaître le terrain, lever l'un après l'autre les obstacles qu'on y trouve.

Si l'on négligeait de faire appel à la grande masse, la sélection se ferait un peu trop dans le sens des intellectuels. La force animale nous ferait défaut. La force animale, c'est le paysan et l'ouvrier qui l'ont, car l'insécurité de leur vie quotidienne les maintient dans la proximité de l'état de nature. Donnez-leur de surcroît la tête, et vous en faites d'incomparables hommes d'action.

Nous ne devons surtout pas permettre à notre élite de se transformer en une société fermée.

Le fils d'un fonctionnaire, à la cinquième ou à la sixième génération, ça fait fatalement un juriste. Là au moins, pas de responsabilité ! Quel rôle peut donc jouer un pays dirigé par des gens de cette sorte — qui pèsent tout, qui analysent tout ? On ne saurait faire de l'histoire avec des gens comme ça. Il me faut des êtres rudes, courageux, prêts à aller jusqu'au bout de leurs idées, quoi qu'il arrive. La ténacité est pure affaire de caractère. Quand à cette qualité s'ajoute la supériorité intellectuelle, c'est merveilleux.

Les bourgeois que nous avons côtoyés à l'époque de notre lutte n'étaient rien d'autre que des esthètes. Or il me fallait des partisans capables de se donner corps et âme, aussi aptes à disperser une réunion de communistes qu'à diriger un gau.

Sur le plan militaire, c'est pareil. Le chef qui m'intéresse est celui qui paie de sa personne. Un stratège n'est rien sans la force brute. Plutôt la force brute sans stratège !

L'intelligence s'est réfugiée dans la technique, elle fuit les situations de tout repos où l'on s'épaissit en s'abêtissant. Puisque l'économie privée s'adapte à cette évolution — les chefs d'entreprises aujourd'hui sont presque tous d'anciens ouvriers — l'on pourrait arriver à cette situation paradoxale : une administration composée de crétins et des entreprises privées qui auraient fait le trust des cerveaux. Ainsi, pour tenir leur rôle, les fonctionnaires, à défaut d'intelligence, ne disposeraient que du seul pouvoir qu'ils tirent de leurs fonctions.

Une unité militaire a besoin d'un chef, et les hommes n'hésitent jamais à reconnaître les qualités qui font un chef. Celui qui n'est pas capable de commander n'en éprouve généralement pas le désir. Quand c'est un idiot qui commande, ses subordonnés ne tardent pas à lui rendre la vie dure.

Si l'Allemagne n'a pas connu l'équivalent de la révolution française, c'est parce que Frédéric le Grand et Joseph II ont existé.

L'Eglise catholique a pour principe de recruter son clergé dans toutes les classes de la société, sans aucune discrimination. Un simple gardeur de vaches peut devenir cardinal. L'Eglise demeure combative grâce à cela.

Dans ma petite patrie, l'évêque d'il y a cent ans était le fils d'un paysan. En 1845, il décida de bâtir une cathédrale. La ville comptait vingt-deux mille habitants. La cathédrale était prévue pour en contenir vingt-trois mille. Elle coûta vingt-huit millions de couronnes or. Cinquante ans plus tard, les protestants édifiaient dans la capitale du Reich leur plus grande église. Ils ne dépensèrent que dix millions.

61

2 novembre 1941, le soir,
et nuit du 2 au 3 novembre.

L'allemand, langue de l'Europe. — Suppression de l'écriture gothique. — Frontière de l'Europe à l'est. — Permanence du sang german. — Déboisement de l'Italie et fertilité du Nord. — Les régions nordiques du temps des Romains.

Dans cent ans, notre langue sera la langue de l'Europe. Les pays de l'Est, du Nord et de l'Ouest apprendront l'allemand pour communiquer avec nous. Une condition à cela, c'est que l'écriture dite gothique cède définitivement la place à l'écriture que nous appelions latine et qu'aujourd'hui nous appelons normale. Nous nous rendons compte à quel point nous avons eu raison de prendre cette décision l'automne dernier. Pour celui qui voulait apprendre le russe (et nous ne commettrons pas l'erreur d'apprendre le russe), c'était déjà une complication terrible de s'adapter à un alphabet différent du nôtre. Je crois d'ailleurs qu'en abandonnant l'écriture gothique nous ne sacrifions pas un trésor de notre patrimoine. Les runes nordiques ressemblaient plutôt aux caractères grecs. Pourquoi ces baroques enjolivures appartiendraient-elles en propre au génie allemand ?

L'Europe d'autrefois se limitait à la partie sud de la péninsule grecque. Puis l'Europe se confondit avec les limites de l'Empire romain. Si la Russie succombe dans cette guerre, l'Europe s'étendra à l'est jusqu'aux confins de la colonisation germanique.

Dans les territoires de l'Est, je remplacerai les appellations géographiques slaves par des noms allemands. La Crimée s'appellera peut-être Pays des Goths.

Ça et là, on rencontre parmi les Arabes des hommes aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Ce sont les descendants des Vandales qui occupèrent l'Afrique du Nord. Même phénomène en Castille et en Croatie. Le sang ne se perd pas.

Il nous faut des titres qui fassent remonter nos droits jusqu'à deux mille ans en arrière.

A ceux parmi nous qui parlent des terres désolées de l'Est, je rappellerai qu'aux yeux des anciens Romains toute l'Europe du

Nord offrait un spectacle de désolation. Et pourtant, l'Allemagne est devenue une contrée riante. De même, l'Ukraine deviendra belle quand nous nous serons mis au travail.

Nous devons au fait que l'Italie est déboisée la fertilité actuelle de notre sol. Sinon les vents chauds du Sud n'arriveraient pas jusqu'à nous. Il y a deux mille ans, l'Italie était encore boisée, et l'on peut imaginer l'aspect que présentaient alors nos contrées incultes.

L'Empire romain, l'empire des Incas, comme tous les grands empires, furent d'abord des réseaux de routes. Aujourd'hui la route prend la place du rail. La route conquiert.

La rapidité avec laquelle les légions romaines se déplaçaient est vraiment surprenante. Les routes foncent droit devant elles à travers montagnes et collines. La troupe trouvait certainement aux étapes des camps parfaitement préparés. Le camp de Saalburg en donne une idée.

J'ai vu l'exposition de la Rome d'Auguste. C'est une chose très intéressante. L'Empire romain n'a jamais eu son pareil. Avoir réussi à dominer complètement le monde ! Et aucun empire n'a répandu comme lui sa civilisation.

Le monde a perdu son intérêt à dater du jour où l'on s'est mis à voler. Jusqu'alors, des taches blanches subsistaient sur la carte. Le mystère s'est évanoui, c'est fini. Demain, le pôle Nord sera un carrefour, et l'on a déjà survolé le Thibet.

62

5 novembre 1941, midi.

(Invités, le Reichsführer SS Himmler, le SS-Staf. Blaschke et le D^r Richter.)

La culture du criminel. — Danger du criminel invétéré en période de guerre. — Un système pénitentiaire défectueux. — Jeunes délinquants et criminels endurcis. — Sur la procédure d'appel.

Notre organisation répressive n'a d'autre résultat que de conserver les criminels.

Dans les périodes normales, il n'y a à cela aucun danger. Mais quand, du fait d'une guerre ou d'une famine, l'édifice social est

en péril, cela peut conduire à des catastrophes inimaginables. La grande masse du peuple est un élément plutôt passif. D'un côté, les idéalistes représentent la force positive. Les criminels, de l'autre côté, représentent l'élément négatif.

Si je tolérais, quand les meilleurs parmi nous tombent au front, que les criminels soient préservés, je détruirais l'équilibre des forces au détriment de l'élément sain de la nation. Ce serait le triomphe de la canaille.

Qu'un pays connaisse des revers, et il court le risque qu'une poignée de criminels, ainsi gardés à l'abri, ne frustre les combattants du fruit de leur sacrifice. C'est l'expérience que nous avons vécue en 1918.

Le seul remède à cette situation, c'est d'infliger sans hésitation la peine de mort aux criminels de cette sorte.

A Vienne, avant la guerre, plus de huit mille hommes campaient au bord des canaux. Ce sont là des rats qui sortent en rampant de leurs égouts aussitôt qu'une révolution gronde. Vienne possède encore maintenant des gueux comme il n'y en a nulle part ailleurs. Le danger, c'est de donner à cette lie l'occasion de se grouper.

Aucun magistrat, aucun prêtre, aucun politicien n'est capable de transformer un criminel invétéré en un citoyen utile. Il arrive, en des cas exceptionnels, qu'on puisse racheter un criminel.

Le criminel, bien entendu, entre volontiers dans le jeu des braves gens qui travaillent au sauvetage des délinquants — car il voit là une possibilité de sauver sa tête. Il en fait ensuite des gorges chaudes avec ses camarades.

Tout notre système pénitentiaire est mal fichu. Les jeunes délinquants qui appartiennent à des familles honorables ne devraient pas être exposés à vivre en communauté avec des êtres pourris. C'est déjà une amélioration que, dans les prisons, les jeunes soient groupés. En tout cas, je suis partisan du rétablissement des châtiements corporels pour remplacer dans certains cas les peines d'emprisonnement. De la sorte, les jeunes délinquants ne courraient pas le risque de se pervertir au contact de criminels endurcis. Une bonne correction, cela ne souille pas un jeune homme de dix-sept ans, et souvent cela suffirait. J'ai eu la chance, tout au long de ma vie, de faire des expériences variées, d'étudier dans les faits tous les problèmes. C'est ainsi qu'à la prison de Landsberg j'ai pu contrôler la vérité de ces idées.

Un jeune homme de la Basse-Bavière, qui eût préféré se faire couper la main plutôt que de voler, avait eu des relations fructueuses avec une fille et lui avait donné le conseil d'aller chez une

faiseuse d'anges. Il fut condamné pour cela à huit mois. Bien sûr, une punition s'imposait. Mais si on lui avait administré une solide raclée, et qu'ensuite on l'eût laissé courir, la leçon était donnée. C'était un brave garçon. Il nous disait que, pour sa famille, c'était une honte inexpiable d'avoir un fils en prison. Nous l'avons souvent réconforté. Par la suite, il nous écrivit pour nous remercier de ce que nous avions fait pour lui, pour nous dire qu'il ne l'oublierait jamais, et pour nous jurer qu'il ne commettrait plus la moindre mauvaise action. Il terminait en disant qu'il n'avait qu'un désir : entrer dans le Parti. Signé : Heil Hitler ! La lettre fut interceptée par la censure de la prison et donna lieu à une enquête minutieuse et tatillonne.

Mais il y avait aussi d'authentiques crapules. Chacun d'eux valait au moins la moitié d'un avocat. Il y avait les hivernants, les hôtes annuels, que les gardiens voyaient revenir avec un certain plaisir, comme eux-mêmes montraient de la satisfaction à retrouver leur cellule. Je me rappelle aussi certaines lettres de détenus aux bonnes gens qu'il fallait apitoyer : « J'ai compris maintenant où cela mène de ne pas suivre les préceptes de la religion. » Avec une référence à tel merveilleux prêche de M. l'aumônier. Mes hommes assistèrent une fois à un sermon. L'homme de Dieu parlait de l'accomplissement des devoirs conjugaux, avec des trémolos dans la voix !

Au moment où il est question de gracier certains condamnés, l'on tient compte un peu de tout, mais ces manifestations de contrition sincère ne sont pas l'élément le moins important. Grâce à cette comédie, beaucoup de clients s'en vont avant l'expiration de leur peine.

Je trouve complètement erronée la procédure suivie chez nous dans les affaires qui vont en appel. On juge en deuxième instance sur la base de l'instruction conduite par les premiers juges, et cette pratique présente beaucoup d'inconvénients. Dans les quelques dizaines de procès auxquels je fus mêlé, il n'est arrivé qu'une seule fois que le jugement de première instance ait été réformé. Il existe automatiquement une prévention dans l'esprit du juge de deuxième instance. A mon avis, celui-ci ne devrait connaître que le texte de l'assignation ou de la plainte, et refaire dès le début toutes les enquêtes qui s'imposent. Surtout, il devrait être un homme réellement supérieur. Le juge est fait pour découvrir la vérité. Comme il n'est qu'un homme, il ne peut y parvenir qu'à l'aide de son intuition — sinon pas du tout.

63

5 novembre 1941, le soir.

(Invités : le SS-Staf. Blaschke et le D^r Richter.)

Les soldats de César étaient végétariens. — Longévité et régime alimentaire. — Aliments vivants et cuisine stérilisée. — Le cancer, une maladie de l'homme dégénéré ? — Les régions déshéritées et leurs habitants. — Une caste honorée : les chasseurs de fauves. — Les îlots de Sparte. — Progression de la race germanique. — Les prolétariats indigents d'Europe. — Réveil de l'antisémitisme en Angleterre. — Une doctrine raciale camouflée en religion. — Particularités de l'esprit juif.

Il existe un document intéressant de l'époque de César, selon lequel les armées d'alors avaient une alimentation non carnée. D'après cette même source, ce n'est que durant les périodes de disette que les soldats recouraient à la viande. On sait que les philosophes antiques considéraient déjà comme un signe de décadence le passage du brouet noir au pain. Les Vikings n'eussent pu entreprendre leurs expéditions, devenues légendaires, s'ils avaient été tributaires d'une alimentation carnée, car ils n'avaient aucun moyen de conserver la viande. L'existence de l'escouade comme unité militaire la plus restreinte s'explique par le fait que chaque groupe d'hommes disposait d'un moulin à céréales. Le pourvoyeur de vitamines, c'était l'oignon.

Il est vraisemblable qu'autrefois la longévité humaine était plus grande qu'à notre époque. Le tournant se situe au moment où l'homme remplaça les crudités, dans son alimentation, par des aliments qu'il consomme en les stérilisant. L'hypothèse que l'homme devrait vivre plus longtemps semble confirmée par la disparité qu'il y a entre sa courte existence d'adulte, d'une part, et sa période de croissance, d'autre part. Un chien vit en moyenne huit à dix fois plus longtemps qu'il ne lui faut pour grandir. Selon ce barème, l'homme devrait vivre normalement de cent quarante à cent quatre-vingts ans. Ce qui est établi, c'est que dans des pays comme la Bulgarie, où l'on se nourrit de yogourt, de polenta et autres aliments de ce genre, les hommes vivent plus âgés que dans nos régions. Pourtant, à d'autres points de vue, le paysan ne vit pas hygiéniquement. Avez-vous vu un paysan ouvrir une fenêtre ?

Tout ce qui vit sur la terre se nourrit d'aliments vivants. Le fait que l'homme soumet ses aliments à un processus physico-chimique explique les maladies dites de la civilisation. Si la moyenne de la vie humaine est actuellement en progression, c'est parce que l'on fait de nouveau une place à l'alimentation naturaliste. C'est une révolution. Qu'un corps gras extrait du charbon ait la même valeur que l'huile d'olive, je n'en crois rien ! Il est sûrement préférable d'utiliser les corps gras synthétiques pour la fabrication du savon, par exemple.

Il n'est pas exclu que l'une des causes du cancer réside dans la nocuité des aliments cuits. Nous donnons à notre corps une nourriture qui d'une façon ou d'une autre est dégradée. Le cancer a pour l'instant une origine inconnue, mais il est possible que les causes qui le provoquent trouvent un terrain d'élection dans des organismes incorrectement alimentés. Nous respirons tous les microbes qui provoquent le rhume ou la tuberculose, mais nous ne sommes ni tous enrhumés ni tous tuberculeux.

La nature, en créant un être, lui donne tout ce dont il a besoin pour vivre. S'il ne peut vivre, c'est soit parce qu'il est attaqué de l'extérieur, soit parce que sa résistance intérieure a faibli. Chez l'homme, c'est généralement du fait de cette deuxième éventualité qu'il est vulnérable.

Un crapaud est une grenouille dégénérée. Qui sait de quoi il se nourrit ! Sûrement de choses qui ne lui conviennent pas.

Les hommes manquent de logique à un degré invraisemblable. Les plus dénués de logique sont les professeurs. Dans deux mille ans, quand ils se pencheront sur les origines des habitants de l'Ukraine, ils prétendront que nous sommes sortis des marécages. Ils seront incapables de voir qu'à l'origine il n'y avait personne dans les marécages et que c'est nous qui avons jeté les autochtones dans les marais du Pripiet pour nous installer à leur place dans les terres les plus riches.

En Bavière, la race est belle dans les contrées fertiles. On rencontre en revanche des êtres rabougris dans certaines vallées écartées. Néanmoins, les hommes y sont mieux que les femmes, mais ils se contentent des femmes qu'ils ont. Faute de grives, on mange des merles ! Le fait que les hordes de Huns aient passé par là n'a rien arrangé. Von Kahr devait descendre de ces gens-là. C'était un pur Hun.

Le paysan n'est pas doué pour le romantisme. Il s'en tient au réalisme de la terre. Il se comporte à la façon du citadin, qui ne

s'intéresse pas à l'architecture des magasins dans lesquels il fait ses achats.

Nos ancêtres étaient tous des paysans. Il n'y avait pas de chasseurs parmi eux — les chasseurs ne sont que des paysans dégénérés. Celui qui autrefois s'adonnait à la chasse faisait l'effet d'un vaurien, à moins qu'il ne s'attaquât aux ours et aux loups. En Afrique, chez les Massaïs, les chasseurs de lions appartiennent à une caste privilégiée et sont honorés comme tels.

Aux époques où la population était trop nombreuse, on émigrail. Ce n'étaient pas nécessairement des tribus entières qui s'en allaient. A Sparte, six mille Grecs dominèrent trois cent quarante-cinq mille ilotes. Ils vinrent en conquérants et s'approprièrent tout.

J'ai réformé mes idées sur la façon d'interpréter notre mythologie le jour où je me suis promené dans les forêts où la tradition veut qu'on en situe l'action. Dans ces forêts, l'on ne rencontre que des crétins tandis qu'alentour, dans la plaine du Rhin, l'on trouve les plus beaux échantillons d'humanité. J'ai compris que les conquérants germaniques avaient refoulé les autochtones dans la brousse montagneuse pour s'installer à leur place dans les terres fertiles.

Que représentent deux mille ans dans la vie des peuples ? L'Égypte, le monde grec, Rome ont dominé à tour de rôle.

Nous relevons aujourd'hui cette tradition. La race germanique gagne de plus en plus. Le nombre des Germains s'est considérablement accru depuis deux mille ans, et il est indéniable que la race s'embellit. Il suffit de voir les enfants.

Nous ne devons pas subir le mirage des pays méridionaux. C'est le rayon des Italiens. Leur climat est amollissant pour nous. De même, l'homme du sud ne résiste pas à notre climat.

Il y a cinquante ans, en Crimée, près de la moitié du sol était encore dans des mains allemandes. La base de la population : l'élément german d'origine gothique, puis des Tartares, des Arméniens, des Juifs — et en tout dernier lieu des Russes. Nous devons nous enraciner dans ce sol.

Les corps les plus malades de la nouvelle Europe, du point de vue social, sont : d'abord la Hongrie, puis l'Italie. La richesse démesurée d'un côté, et de l'autre une masse indigente. En Angleterre, la masse n'est pas consciente de l'état de servage dans lequel elle vit. Mais c'est une classe qui doit être dominée, car elle est racialement inférieure. Et l'Angleterre ne pourrait plus vivre si

sa classe dirigeante disparaissait. Cela irait tout à fait mal pour le peuple. Ils ne peuvent même pas se nourrir. Où irait-on chercher une paysannerie ? Dans la classe ouvrière ?

Les Anglais sont engagés dans la guerre la plus idiote qu'ils puissent faire ! Si cela tourne mal, l'antisémitisme éclatera chez eux — en ce moment il sommeille. Il éclatera avec une violence inimaginable.

La fin de la guerre verra l'effondrement du Juif. Le Juif est l'incarnation de l'égoïsme. Et leur égoïsme va si loin qu'ils ne sont même pas capables d'exposer leur vie pour la défense de leurs intérêts les plus essentiels.

Le Juif manque totalement d'intérêt pour les choses spirituelles. Si chez nous il a feint de s'adonner aux lettres et aux arts, c'est uniquement par snobisme, ou par goût de la spéculation. Il n'a ni sens de l'art ni sensibilité. Sinon dans les régions où ils vivent en groupes, les Juifs eussent atteint un niveau culturel très élevé ! Nuremberg, pendant quatre cents ans et donc jusqu'en 1838, n'a pas compté un Juif dans sa population. Résultat : une situation de premier plan dans la vie culturelle allemande. Mettez des Juifs ensemble : au bout de trois cents ans ils se seront entre-dévorerés. Là où nous avons un philosophe, ils ont un ergoteur talmudiste. Ce qui chez nous est tentative d'aller au fond des choses et d'exprimer l'inexprimable devient chez le Juif prétexte à jongleries verbales. Son seul talent : triturer les idées pour déguiser sa pensée. Il a constaté que l'Aryen est stupide au point de tout admettre en matière de religion, dès l'instant que l'idée de Dieu est reconnue. La croyance à l'au-delà prend chez l'Aryen une allure souvent enfantine, mais cette croyance représente un effort dans le sens de l'approfondissement des choses. Celui qui ne croit pas à l'au-delà ne comprend rien à la religion. Le truc de la juiverie, ce fut de s'insinuer en fraude parmi les religions avec une religion comme le judaïsme qui, en réalité, n'est pas une religion. Simplement, le Juif a camouflé en religion sa doctrine raciale. Tout ce qu'il entreprend est édifié sur le mensonge.

Le mérite revient au Juif d'avoir perverti le monde gréco-romain. Jusqu'alors la parole servait à exprimer la pensée, il en fit l'art de camoufler la pensée. Le mensonge est sa force, son arme dans la lutte. Il est inférieur dans tous les combats, sauf dans le combat déloyal. On dit que le Juif est doué. Son seul don est de jongler avec le bien d'autrui et de rouler tout un chacun. Je trouve par hasard un tableau dont je pense que c'est un Titien. Je fais part

de mon idée au propriétaire, et je lui offre un prix. Dans un cas semblable, le Juif affirme d'emblée que le tableau est sans valeur, l'achète pour une bouchée de pain, et le revend avec cinq mille pour cent de bénéfice. Persuader les gens qu'une chose qui a de la valeur n'en a pas, et vice-versa, ce n'est pas là un signe d'intelligence. Ils ne sont même pas fichus de résoudre la plus petite crise économique !

Le Juif a le don de jeter la confusion dans les choses les plus simples, de tout embrouiller. Ainsi arrive le moment où plus personne n'y comprend rien. Pour dire la chose la plus insignifiante, il vous noie dans un flot de paroles. Vous essayez d'analyser ce qu'il a dit, vous vous apercevez que c'est du vent. Le Juif se sert des mots pour abrutir son monde. Et c'est pourquoi l'on en fait des professeurs.

La loi de la vie, c'est : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » C'est si simple que tout le monde en est persuadé et que personne ne paierait pour l'apprendre. Mais le Juif réussit à se faire rétribuer pour son bagout sans signification. Cessez un instant de le suivre, aussitôt son échafaudage s'écroule. Je l'ai toujours dit, les Juifs sont les êtres les plus diaboliques qui soient et en même temps les plus stupides. Ils ne possèdent ni un musicien, ni un penseur. Pas d'art, rien, moins que rien. Ce sont des menteurs, des faussaires, des escrocs. Ils ne doivent leur réussite qu'à la sottise de leurs victimes.

Si le Juif n'était pas dégrossi par l'Aryen, sa crasse l'empêcherait d'ouvrir les yeux. Nous pouvons vivre sans les Juifs. Eux ne sauraient vivre sans nous. Quand les Européens s'apercevront de cela, ils prendront conscience du même coup de la solidarité qui les lie. Le Juif empêche cette solidarité. Il ne vit que du fait que cette solidarité n'existe pas.

64

Nuit du 10 au 11 novembre 1941.

Médiocrité des fonctionnaires de l'Etat. — Sur la façon d'attribuer les décorations. — L'Ordre du Parti.

L'administration est le refuge des talents moyens, car l'Etat n'applique pas le critère de la supériorité dans le recrutement et l'utilisation de son personnel.

Le Parti doit se garder d'imiter l'Etat. Et même, il doit suivre la voie contraire. Dans le Parti, pas de statut dans le genre de celui des fonctionnaires. Personne ne doit y avoir un droit automatique à l'avancement. Personne ne doit pouvoir dire : « Maintenant, c'est mon tour. » Préséance au talent, je ne connais pas d'autre règle ! En se tenant à ces principes, le Parti aura toujours la suprématie sur l'Etat, car il aura à sa tête les hommes les plus actifs et les plus décidés.

Parmi nos décorations, il y en a trois qui ont vraiment de la valeur : la *Mutterkreuz*, la *Dienstauszeichnung* et le *Verwundetenabzeichen*. En tête, la *Mutterkreuz* en or, c'est la plus belle de toutes. Sans considération de situation sociale, elle est accordée à la femme du paysan comme à la femme du ministre. Pour toutes les autres décorations, même si d'une façon générale elles sont accordées à bon escient, il y a des cas où c'est par favoritisme. Durant la guerre mondiale, je n'ai pas porté ma Croix de fer de 1^{re} classe parce que j'ai vu de quelle manière elle était décernée. Nous avions dans mon régiment un Juif nommé Guttman qui était le pire des lâches. Il avait la Croix de fer de 1^{re} classe. C'était révoltant. Je ne me suis décidé à porter ma décoration qu'après mon retour du front, quand j'ai vu comment les rouges traitaient les soldats, et par défi.

On se posait cette question, à l'armée : « Peut-on conférer à un subalterne une décoration que son chef hiérarchique ne possède pas ? » Nous le faisons plus facilement aujourd'hui que cela ne se faisait durant la guerre mondiale, mais il est difficile en cette matière de se comporter équitablement. On peut être un soldat courageux et n'avoir aucun don pour le commandement. On peut récompenser le courage par une croix de chevalier sans que cela implique une promotion, par la suite, à un grade supérieur. Au surplus, il faut des circonstances favorables pour que le courage d'un homme se manifeste. Le commandement est affaire de prédisposition et de compétence. Un bon chef n'a que faire de feuilles de chêne. Ce qui est décisif pour lui, c'est de monter en grade. Un pilote de chasse reçoit glaives et brillants. Le commandant de la flotte aérienne ne les a pas ni ne peut les gagner. La croix de chevalier doit comporter une pension (pour le cas où le titulaire ne pourrait plus gagner son pain). C'est le devoir de la nation de veiller également à ce que la femme et les enfants d'un soldat qui s'est distingué ne tombent pas dans le besoin. On résoudrait ce problème en décernant à titre posthume la croix de chevalier.

Pour échapper à cette dépréciation, je créerai un ordre du Parti qui ne sera décerné que dans des cas tout à fait exceptionnels. Ainsi toutes les autres décorations seront éclipsées. L'Etat pourra accorder tout ce qu'il voudra : notre décoration sera la plus belle du monde, non seulement par la forme mais par le prestige qui s'y attachera. L'organisation de l'Ordre du Parti comprendra un conseil et un tribunal totalement indépendants l'un de l'autre et placés tous deux sous l'autorité immédiate du Führer. De cette façon, cette distinction ne sera jamais attribuée à des indignes.

Il y a des cas où l'on ne sait plus comment récompenser un chef qui a rendu d'éminents services. Les exploits de deux cents titulaires de la *Ritterkreuz* ne sont rien en regard des services rendus par un homme comme Todt.

Dans le Parti, la tradition doit donc s'établir de n'accorder les distinctions qu'avec la plus extrême parcimonie. La meilleure façon d'y parvenir est de lier cette attribution à l'octroi d'une pension.

L'insigne du Parti en or doit être supérieur à toute distinction accordée par l'Etat. Les distinctions du Parti ne peuvent être accordées à un étranger. Quand je vois quelqu'un porter le *Blutorden*, je sais qu'il s'agit de quelqu'un qui a payé de sa personne (blessures ou années de prison).

65

11 novembre 1941, midi.

Antonesco et le roi Michel. — L'ère des princes est terminée. — Les revendications des maisons princières de Thuringe. — Les guerres d'autrefois.

Selon le droit naturel, le premier personnage de la nation devrait être le meilleur. Si je prends l'exemple de la Roumanie, le meilleur est Antonesco. Qu'est-ce qu'un Etat où un homme comme lui n'est que le second, alors que se trouve à la tête un jeune homme de dix-huit ans ! Même un homme exceptionnellement doué ne saurait remplir un tel rôle avant l'âge de trente ans. Et qui, à trente ans, serait capable de conduire une armée ? En eût-il quarante qu'il lui resterait encore des choses à apprendre. Je serais surpris que le roi de Roumanie consacraît ne fût-ce que deux heures par jour

à l'étude. Or c'est dix heures par jour qu'il devrait travailler, selon un programme très sévère.

La monarchie est une forme dépassée. Elle n'a de raison d'être que là où le monarque est l'incarnation de la constitution, un symbole, et où le pouvoir effectif est exercé par un premier ministre ou tout autre chef responsable.

Le dernier appui d'un monarque insuffisant, c'est l'armée. Avec la monarchie, il y a donc toujours danger que l'armée puisse mettre en péril les intérêts du pays.

On peut tirer de l'étude de l'histoire cet enseignement que l'ère des princes est terminée. L'histoire du moyen âge se confond en somme avec l'histoire d'une famille. Depuis deux cents ans, nous assistons à la décomposition de ce système. Les maisons princières n'ont maintenu que leurs revendications. Elles en trafiquent et en vivent.

Ce qui s'est passé de pire chez nous, dans le genre, c'est en Mecklembourg et en Thuringe. L'Etat de Thuringe était constitué par la réunion de sept principautés. Les sept familles princières n'ont cessé de réclamer au pauvre Etat de Thuringe, en lui faisant des procès, des allocations et indemnités. Lorsque nous prîmes le pouvoir en Thuringe, nous nous trouvâmes en présence d'un énorme déficit. J'ai conseillé aussitôt à ces princes de renoncer à leurs revendications. Ils avaient l'habitude de s'accrocher aux basques du « vieux monsieur », qui était sans défense à leur endroit, comme un enfant. A l'époque, je n'ai pas eu la tâche facile avec eux. Ce n'est qu'à partir de 1934 que j'ai eu les mains libres et que j'ai pu me servir des armes que me fournissait la législation. J'ai dû les menacer de la promulgation d'une loi pour leur faire lâcher prise. Dans ce genre d'affaires, Gürtner était très correct. Il me disait que, du point de vue de la simple morale, il jugeait ces prétentions impudentes, mais qu'il était lié par la loi de 1918.

Par la suite, j'ai mis le nez dans l'origine de ces familles, et je me suis aperçu que ce n'étaient même pas des Allemands. Il n'y avait d'ailleurs qu'à examiner leurs arbres généalogiques !

Ce serait une curieuse étude à faire, si nous avons un jour du temps à perdre, celle de ces familles princières, de voir comment elles se maintenaient, malgré leurs luttes intestines. Les guerres avaient toujours des motifs d'ordre élevé. En réalité, il ne s'agissait que de bouts de terrain, dont on se disputait âprement la possession. Combien l'Europe a eu à souffrir, durant huit cents ans, de ces pratiques — et en tête l'Allemagne !

66

11 novembre 1941, le soir.

L'amitié de l'Eglise coûte trop cher. — L'Eglise, ennemie de l'Etat. — Les monuments de la civilisation chrétienne. — Hypocrisie de Roosevelt. — Décadence des religions.

J'ai toujours défendu le point de vue que le Parti devait se tenir à l'écart de la religion. Nous n'avons jamais organisé de services religieux pour nos partisans. Je préférerais courir le risque d'être mis au ban de l'Eglise ou excommunié. L'amitié de l'Eglise coûte trop cher. En cas de réussite, je puis m'entendre dire que c'est grâce à elle. J'aime mieux qu'elle n'y soit pour rien, et qu'on ne me présente pas la facture !

La Russie était l'Etat le plus bigot qui fût. Rien ne s'y passait sans le concours des papes. Cela n'a pas empêché les Russes de se faire rosse. Il semble que les prières de cent quarante millions de Russes aient été moins convaincantes, devant le bon Dieu, que celles d'un plus petit nombre de Japonais. Ce fut pareil durant la guerre mondiale. Les prières russes eurent moins de poids que les nôtres. Même sur le plan intérieur, les frocards furent incapables d'assurer le maintien de l'ordre établi. Ils laissèrent triompher le bolchévisme.

On peut même dire que les milieux réactionnaires et cléricaux ont collaboré à ce triomphe en éliminant Raspoutine. Ils ont éliminé ainsi une force qui était capable de susciter les éléments sains de l'âme slave.

Sans les volontaires nationalistes de 1919-1920, le clergé eût été chez nous également la victime du bolchévisme.

La calotte constitue un danger pour l'Etat quand les choses vont mal. Le clergé rassemble avec un malin plaisir les ennemis de l'ordre établi et partage ainsi la responsabilité des désordres qui se produisent. Songez aux difficultés que les Papes ont sans cesse créées aux empereurs allemands !

J'aurais volontiers recours à la prêtraille si cela pouvait nous aider à intercepter les avions anglais ou russes. Mais, provisoirement, les servants des canons anti-aériens nous sont plus utiles que les manieurs de goupillon.

Dans les pays latins, l'on fut souvent à deux doigts de voir le

bolchévisme triompher et donner ainsi le coup de grâce à un monde toujours prêt à s'effondrer.

Lorsque, chez les Romains, la plèbe fut mobilisée par le christianisme, l'*intelligenza* n'avait plus de contact avec les anciens cultes. L'homme d'aujourd'hui, qui a la formation des disciplines scientifiques, a cessé, lui aussi, de prendre au sérieux l'enseignement de la religion. Ce qui est en opposition avec les lois naturelles ne saurait venir de Dieu. Aussi bien, la foudre n'épargne-t-elle pas les églises. La métaphysique tirée du christianisme, fondée sur des notions périmées, ne correspond pas au niveau des connaissances actuelles. En Italie et en Espagne, cela finira mal. Ils se feront égorger.

Je ne veux pas de cela chez nous.

Nous pouvons être heureux que le Parthénon soit toujours debout, le Panthéon de Rome, et les autres temples. Peu importe que les cultes que l'on y pratiquait ne signifient plus rien pour nous. Il est vraiment regrettable qu'il en reste si peu, de ces temples. En effet, nous ne courons pas le risque d'adorer Zeus.

Chez nous, les seuls témoins de notre grandeur, au moyen âge, ce sont les cathédrales. Il suffirait de permettre un mouvement de persécution religieuse pour que disparussent tous les monuments que notre pays a édifiés du v^e au xvii^e siècle. Quel vide, et combien le monde en serait appauvri !

Je ne sais rien de l'au-delà, et j'ai l'honnêteté d'en convenir. D'autres en savent plus que moi, et je suis incapable de leur prouver qu'ils se trompent. Je ne songe pas à imposer ma philosophie à une fille de la campagne. La religion, bien qu'elle n'ait pas pour but la recherche de la vérité, est une sorte de philosophie qui peut satisfaire les esprits simples, et cela ne fait de mal à personne. Tout aboutit au sentiment que l'homme a de son impuissance. En soi, cette philosophie n'a rien de pernicieux. L'essentiel, en effet, c'est que l'homme sache que le salut consiste dans l'effort fait par chacun pour comprendre la Providence et pour accepter les lois de la nature.

Comme tous les bouleversements constituent une calamité, je voudrais que l'adaptation se fit sans heurts. Ce qui pourrait subsister en dernier lieu, ce sont les couvents de femmes. Le sens de la vie intérieure apporte une grande richesse aux hommes. Il s'agit donc d'extraire des religions le poison qu'elles contiennent. Dans ce sens, un grand progrès s'est opéré au cours des derniers siècles. Il faut faire comprendre à l'Eglise que son royaume n'est pas de

ce monde. Quel exemple a donné Frédéric le Grand en se dressant contre la prétention de l'Eglise de se mêler des affaires de l'Etat ! Les notes marginales de sa main, qu'on trouve dans les requêtes que des pasteurs lui adressaient, ont la valeur des jugements de Salomon. C'est définitif. Nos généraux devraient en faire leur lecture quotidienne. On est humilié de voir combien l'humanité progresse lentement.

La maison de Habsbourg a produit avec Joseph II un pâle imitateur de Frédéric le Grand. Une dynastie n'eût-elle donné qu'un seul esprit de la classe de Frédéric le Grand, elle se trouve justifiée devant l'histoire.

Nous en avons fait l'expérience durant la guerre mondiale : le seul des belligérants qui fût vraiment religieux, c'était l'Allemagne. Ça ne l'a pas empêchée de perdre la guerre. Quelle hypocrisie répugnante de la part de ce fieffé franc-maçon de Roosevelt lorsqu'il parle du christianisme ! Toutes les Eglises devraient se dresser contre lui — puisqu'il agit selon des principes diamétralement opposés à ceux de la religion dont il se réclame.

Les religions ont passé le tournant, elles sont entrées en décadence. Cela peut durer encore quelques siècles. Ce que ne feront pas les révolutions, l'évolution le fera. Tout savant qui fait une découverte ébranle leur édifice. On peut regretter de vivre à une époque où il est impossible de se faire une idée de la forme que prendra le monde futur.

Mais il est une chose que je puis prédire aux mangeurs de viande, c'est que le monde futur sera végétarien !

67

12 novembre 1941, midi.

Le paradis ouvrier des bolchéviks. — Assauts périodiques de l'Asie. — Préparation à la domination allemande. — Tord-boyaux pour les indigènes.

Pour notre parti, c'est un soulagement immense de savoir que le mythe du paradis ouvrier à l'Est est maintenant détruit. Ce fut le destin de tous les Etats civilisés de subir l'assaut de l'Asie au moment où leur force vitale s'affaiblissait.

Ce furent d'abord les Grecs en face des Perses, puis les expédi-

tions des Carthaginois contre Rome, les Huns dans la bataille des champs catalauniques, les guerres contre l'Islam commençant par la bataille de Poitiers, enfin la ruée des Mongols dont l'Europe fut préservée par miracle — on se demande quelle difficulté d'ordre intérieur les a retenus. Et maintenant nous subissons le pire de tous les assauts, l'assaut de l'Asie mobilisée par le bolchévisme.

Un peuple peut se révéler apte à la lutte tout en étant inapte à la civilisation. Du point de vue de la valeur combative, les armées de Gengis Khan n'étaient pas inférieures à celles de Staline (à condition d'enlever au bolchévisme ce qu'il doit à la civilisation matérielle de l'Occident).

L'Europe s'arrête, à l'Est, là où s'arrête le rayonnement de l'esprit germanique.

La domination bolchévique en Russie d'Europe ne fut en somme qu'une préparation (qui dura vingt ans) à la domination allemande. La Prusse, du temps de Frédéric le Grand, ressemblait aux territoires de l'Est que nous sommes en train de conquérir.

Frédéric II n'a pas laissé pénétrer les Juifs en Prusse occidentale. Sa politique juive fut exemplaire.

Nous donnerons aux indigènes tout ce dont ils ont besoin : beaucoup à manger et du tord-boyaux. S'ils ne travaillent pas, ils iront dans un camp, et ils seront privés d'alcool.

De l'orange jusqu'au coton, nous pouvons tout cultiver ici.

Ce pays est d'autant plus difficile à conquérir qu'il n'y existe pas de routes. Quelle chance qu'ils ne soient pas arrivés, eux, avec leurs véhicules, sur nos routes à nous !

68

12 novembre 1941, le soir.

(Invités : le SS-Staf. Blaschke et le Dr Richter.)

Etre fidèle à l'autarcie. — La résorption du chômage. — Difficultés avec le ministère de l'Economie. — L'or n'est pas nécessaire. — Manipulations financières des Suisses. — Capacité de production agricole de l'Ukraine. — La main-d'œuvre fournie par Himmler. — Guerre aux économistes !

Nous avons commis la faute capitale, tout de suite après l'autre guerre, de rentrer dans le circuit de l'économie mondiale au lieu

de nous en tenir à l'autarcie. Si nous avions, à l'époque, utilisé dans le cadre de l'autarcie les seize millions d'hommes qui chez nous étaient voués à une activité improductive, nous n'eussions pas connu le chômage. La réussite de mon plan de quatre ans s'explique précisément par le fait que j'ai mis tout le monde au travail, dans une économie en circuit fermé. Ce n'est pas par le moyen du réarmement que j'ai résolu le problème du chômage, car dans ce domaine je n'ai pratiquement rien pu faire pendant les premières années.

Vögler m'avait d'emblée soumis un projet en vue de la production de l'essence synthétique, mais il fut impossible de faire admettre ce projet par le ministère de l'Economie. On m'objectait que, puisque le marché extérieur offrait de l'essence à neuf pfennigs, il était ridicule de la produire à l'intérieur pour le double de ce prix. J'eus beau répondre que nos chômeurs nous coûtaient des milliards et que ces milliards nous les économiserions en faisant travailler ces chômeurs, l'on m'opposa de mauvaises raisons. On découvrit en effet que les procédés de fabrication n'étaient pas au point. Comme si nos industriels, prudents comme ils le sont, eussent pu se lancer dans une fabrication sans en connaître les secrets ! Par la suite, je me suis adressé à moi-même les plus vifs reproches de n'avoir pas jeté tout ce monde par-dessus bord. Je me suis d'ailleurs séparé de Feder parce qu'il ne s'attelait pas à ce projet.

Puis vint le tour de Keppler. Celui-ci était la dupe du charlatan de Dusseldorf. Nous avons perdu neuf mois ainsi. Tous les savants nous avaient affirmé qu'il sortirait quelque chose de là. C'était l'époque où tous les filous avaient quelque chose à me proposer. Aux alchimistes je déclarai que je n'éprouvais aucun intérêt pour l'or — ni naturel ni synthétique.

Enfin, nous commençâmes à construire des fabriques. Comme j'aurais été heureux en 1933 de trouver la possibilité, d'une façon ou d'une autre, de placer des ouvriers ! Nuit et jour, je me cassais la tête pour savoir comment il fallait s'y prendre afin de remettre en marche la lourde machine de l'Economie. Quiconque ouvrait une nouvelle entreprise, je l'exonérais d'impôts. Quand les affaires marchent, l'argent rentre dans les caisses de l'Etat !

Nos adversaires n'ont pas encore compris notre système. Nous pouvons être tranquilles à ce propos, ils subiront des crises effroyables une fois la guerre terminée. Pendant ce temps, nous construirons un Etat solide, à l'abri des crises, et derrière lequel il n'y aura pas un gramme d'or. Celui qui vend au-dessus des prix imposés, qu'on l'expédie dans un camp de concentration ! Voilà le rempart

de la monnaie. Il n'y a pas d'autre moyen. L'égoïste ne se soucie pas de l'intérêt général. Il se remplit les poches et file à l'étranger avec ses devises. On ne peut établir la solidité d'une monnaie sur le bon sens des citoyens.

Les Hollandais vivent de leurs colonies. Les Suisses n'ont d'autres ressources que leurs manipulations frauduleuses. Ils sont complètement fous de virer tout leur argent en Amérique. Ils ne le reverront pas !

Les conversations que nous venons d'avoir avec les Danois ont eu un effet considérable. Une société vient d'être créée au Danemark pour participer à l'exploitation des territoires de l'Est. Nous donnons ainsi des bases à l'Europe.

J'ai reçu un jour la visite d'un grand industriel belge qui ne voyait pas d'issue aux problèmes qui se posaient pour lui. S'il était simplement raisonnable, disait-il, il fermerait son usine. Il était pris dans ce dilemme : désir de continuer une entreprise créée par son père, crainte des reproches qu'il aurait à se faire à lui-même s'il persévérait. La Belgique, la Hollande, la Norvège n'auront plus de chômeurs.

L'Angleterre commence à se rendre compte de la situation. Si nous augmentons de cinquante pour cent seulement la production agricole en Ukraine, nous donnons du pain à vingt-cinq ou trente millions d'hommes de plus. C'est peu d'augmenter de cinquante pour cent la production de l'Ukraine, car elle serait encore de trente pour cent inférieure à la production moyenne du sol en Allemagne. Le même point de vue est également valable pour les pays baltes et la Russie blanche, qui eux aussi ont une production excédentaire. Il serait ridicule de ne pas mettre de l'ordre dans ce continent.

Notre économie doit être organisée avec soin. Mais il sera prudent de ne pas trop nous engager dans la voie de la motorisation. La solution du problème de la viande et de la graisse est en même temps celle du problème du cuir et des engrais.

D'une part, nous avons en Europe des peuples hautement civilisés qui en sont réduits à casser eux-mêmes leurs cailloux. D'autre part, nous disposons de ces masses stupides de l'Est. C'est à ces masses de faire nos basses besognes. Ainsi la population indigène de l'Est sera mieux nourrie qu'elle ne l'a été jusqu'à maintenant — et elle recevra au surplus les ustensiles de ménage dont elle a besoin.

Le limon des côtes de la mer du Nord constitue le meilleur engrais qui soit. L'ennui, c'est que le transport coûte cher, et puis quels sont les hommes qui iront recueillir ce limon ? J'ai cent

cinquante mille forçats qui fabriquent des chaussons de lisière ! Himmler sera un jour notre plus grand entrepreneur.

Avec notre nouvelle organisation économique, le centre politique de l'Europe se déplace. L'Angleterre ne sera plus qu'une vaste Hollande. Le continent renaît à la vie.

L'essentiel, pour les dix années qui viennent, est de supprimer toutes les chaires d'économie politique dans les universités.

69

16 novembre 1941, midi.

(Invités : le Reichsführer SS Himmler, le SS-Staf. Blaschke et le Dr Richter.)

Méfais de la centralisation administrative. — Deux fois trop de fonctionnaires. — L'idéal de la paperasse. — Scrupules juridiques.

Chez nous, la conception de l'Etat unitaire entraîne la conséquence que tout doit y être dirigé d'un centre. La logique extrême de ce point de vue, c'est que le plus modeste des fonctionnaires finisse par avoir plus d'importance que le bourgmestre d'Essen. Les Anglais font exactement le contraire aux Indes. Cent quarante-cinq mille hommes en gouvernent cent cinquante millions. A nous, il nous faudrait des millions de fonctionnaires !

Les Français n'ont aucune autonomie administrative. Ils sont pour nous le plus mauvais des exemples, mais c'est l'Etat idéal du point de vue de nos juristes et de nos avocats !

Il faut réorganiser notre administration dans le sens d'une utilisation sur place des hommes les plus efficaces. C'est le seul moyen de surmonter les difficultés devant lesquelles trébuche l'Etat des juristes. Dans cette réorganisation, la première condition sera de chasser les juristes des ministères. On leur trouvera des situations subalternes.

C'est également un non-sens de vouloir, de Berlin, décider toutes les dépenses d'une province. Ce qui est bien, c'est de pouvoir contrôler les dépenses autorisées par le pouvoir central. Quand un fonctionnaire de deuxième classe doit passer en première classe, que cela se décide sur place — et non pas à Berlin par le ministère de l'Intérieur, en accord avec le ministère des Finances ! De même,

si le théâtre de Weimar veut renouveler son équipement, qu'il n'ait pas à s'adresser à Berlin. C'est là un problème local.

En agissant autrement, on pousse à l'oubli du sens des responsabilités, et c'est encourager le développement de l'esprit satrapique. Nos fonctionnaires sont dressés à ne prendre aucune initiative, à rendre compte de tout, et à se faire couvrir en tout par un supérieur hiérarchique. Pour Berlin, voilà l'idéal en matière de fonctionnaires !

Il faut pratiquer là-dedans des coupes sombres. On en supprimera facilement les deux tiers.

Considérons le juriste comme un conseiller, et ne lui donnons pas le pouvoir de commander. Comment un homme qui a mis le nez durant toute sa vie dans des dossiers comprendrait-il quoi que ce soit à des problèmes vivants ? Il ne sait rien.

Je ne manque pas une occasion de noircir les juristes. C'est que j'ai l'espoir de décourager ainsi les jeunes qui voudraient se lancer dans cette voie. Il faut déprécier à ce point la profession que seuls ceux qui n'ont d'autre idéal que la paperasse aient désormais le désir de s'y consacrer.

Que valent des scrupules juridiques lorsqu'une chose s'impose dans l'intérêt de la nation ? Ce n'est pas grâce aux juristes, mais malgré eux, que le peuple allemand vit.

Je ne suis pas le premier à voir en eux un bouillon de culture. Frédéric le Grand ne pensait pas autrement.

70

16 novembre 1941, le soir.

(Invités : le Reichsleiter Rosenberg et Himmler.)

Rejeter les hors-la-loi. — Droit coutumier d'autrefois. — Abus du formalisme. — Purifier la profession d'avocat. — Le défenseur public. — Sur la trahison. — Exercice du droit de grâce. — Serrano Suñer.

C'est toujours une occasion d'énervement pour moi de voir dans quel esprit les magistrats rendent leurs jugements.

Les auteurs d'attentats aux mœurs sont régulièrement des récidivistes — et ils couronnent généralement leur carrière par un crime crapuleux. Pourquoi ne pas éliminer tout de suite ces indi-

vidus ? Quand j'envisage la question de la responsabilité, je ne considère pas comme une circonstance atténuante le fait qu'un être soit anormal — c'est une circonstance aggravante. Quel mal voyez-vous à ce qu'un être anormal soit puni autant qu'un être normal ? La société doit se préserver de tels éléments. Les animaux qui vivent à l'état de société ont leurs hors-la-loi. Ils les rejettent.

Le juge populaire d'autrefois, qui appliquait un droit coutumier, s'est peu à peu transformé en juge de profession. A l'origine, la royauté s'identifiait avec le droit. Théoriquement, c'est encore pareil aujourd'hui — puisque le plus haut magistrat d'un pays est le chef de l'Etat.

La loi devrait tenir compte d'une part des circonstances de l'époque, et d'autre part des cas d'espèce.

Nos ancêtres étaient particulièrement tolérants pour les vols d'aliments. Quand le délinquant pouvait prouver qu'il n'était animé que par la faim et qu'il n'avait volé que ce qui lui était nécessaire pour apaiser sa faim, il n'était pas puni. On faisait une différence entre les actes, selon qu'ils portaient atteinte ou non à la vie du groupe. D'après le droit actuel, il peut arriver que celui qui a tué un lièvre soit plus sévèrement puni que celui qui a tué un enfant.

Je mets ma signature au bas de chaque loi nouvelle, mais il y a peu de temps encore je n'avais pas le pouvoir de refuser par une simple déclaration écrite un héritage qui m'était offert. Non, il fallait qu'un notaire se dérangeât pour que je pusse déclarer valablement que telle était ma volonté. Ma signature seule n'avait aucune valeur. Là, j'ai fait un compromis. Dorénavant, c'est Lammers qui atteste, à la place du notaire, que telle est ma volonté.

Cela me rappelle une histoire invraisemblable qui s'est produite au début de la guerre. Je venais tout juste de faire un testament olographe (que je remis à Lammers), lorsque le cas suivant me fut soumis. Un commerçant de Hambourg fait d'une femme son héritière. Celui-là meurt et sa sœur attaque la validité du testament. Elle est déboutée en première instance. En appel, la Cour décide, bien qu'il n'y ait pas à douter de la volonté du testateur, que le testament doit être annulé pour vice de forme : le testament est bien rédigé de sa main, mais le nom du lieu est imprimé sur le papier alors qu'il devrait être manuscrit. J'ai dit à Gürtner : « Je fais arrêter toute la Cour d'appel ! » Aux termes de cet arrêt, mon propre testament n'eût pas été valable...

Qu'une telle chose arrive à l'un de nous, nous avons la possibilité de nous défendre. Mais l'homme de la rue ? Il se trouve devant un mur, et il doit penser qu'il n'y a pas de justice.

Une telle conception du droit n'a pu naître que dans des cerveaux atrophiés.

Dans mes propres procès, j'ai vécu des incidents à faire se dresser les cheveux sur la tête.

La profession d'avocat est essentiellement malpropre, car l'avocat a le droit de mentir devant le tribunal.

A quel point cette profession est ignoble, cela ressort du fait qu'ils l'ont débaptisée. Il n'y a que deux professions qui aient changé leur nom : les instituteurs et les avocats. Les premiers veulent être désormais connus sous le nom de *Volksbildner* et les seconds sous le nom de *Rechtswahrer*. Que les avocats demeurent des avocats, mais que la profession soit purifiée ! Qu'elle soit mise au service de l'intérêt général. De même qu'il y a un accusateur public, qu'il y ait un défenseur public, et que celui-ci soit lié par le serment d'agir selon l'intérêt de la vérité. Nous avons besoin d'une magistrature renouée : peu de juges, mais qui aient de grandes responsabilités et un sentiment élevé de leurs responsabilités.

Aujourd'hui, pas de milieu. Ou bien des jugements exagérément sévères (quand ils se sentent soutenus par l'opinion publique), ou alors une mansuétude déplacée. Quand on me parle d'un traître, cela ne m'intéresse pas de savoir de quelle manière il a trahi, ni si sa trahison lui a réussi, ni ce qu'il a touché. La seule question pour moi : « A-t-il agi pour ou contre l'Allemagne ? »

En ce qui concerne certains délits commis avec la circonstance aggravante de la perversité, cela est pareil. Prendre un délinquant, l'enfermer, le relâcher, le surveiller, le reprendre, à quoi cela rime-t-il ? Vraiment, les juristes choient la pègre avec autant d'amour que les chasseurs prennent soin du gibier à l'époque de la fermeture. Quand je pense à la façon de juger les attentats commis durant le black-out ! Il se trouve toujours un de ces juristes pour jongler avec les faits jusqu'au moment où il trouve une circonstance atténuante. Une crapule demeure une crapule. Je réserve la miséricorde à mes braves compatriotes. J'ai le devoir de les protéger contre la pègre.

Ce monde imaginaire des notions juridiques est pour nous un monde interdit.

Un tribunal me sollicite d'accorder ma grâce à un homme qui, ayant engrossé une fille, l'a noyée dans le Wannsee. Le motif : il a agi dans la terreur de l'enfant illégitime ! J'ai remarqué à cette occasion que tous ceux qui avaient commis un crime analogue avaient été graciés. Des centaines de cas. N'est-ce pourtant pas le plus immonde des crimes ? Je l'ai dit à Gürtner : « Des crimi-

nels de ce genre, je n'en gracierai aucun. Inutile de m'en parler. »

Un jour, Meissner m'a proposé de gracier une jeune fille qui s'était rendue coupable de trahison. Pour quelle raison la gracier ? Parce qu'elle avait étudié la philosophie ! J'ai répondu à Meissner : « Etes-vous fou ? » Quand un jeune homme fait un faux pas et que je puis penser que c'est simplement un imbécile, d'accord ! Mais pas dans un cas semblable.

Avec une telle Justice, notre Reich serait en pleine décadence si je n'avais décidé que la société est aujourd'hui en état de légitime défense et si je n'avais donc apporté aux lois appliquées les correctifs nécessaires.

L'officier et le juge doivent être les défenseurs de notre conception du monde. Mais la condition de ce pouvoir discrétionnaire accordé au juge, c'est que la magistrature soit racialement si homogène que le plus petit signe suffise pour que nous soyons compris d'elle.

Le beau-frère de Franco devient ministre des Affaires étrangères. Il n'est pas habituel qu'une famille monopolise le talent. Le népotisme n'a jamais été une formule heureuse, et c'est ainsi que l'on détruit systématiquement une œuvre cimentée par le sang d'un peuple.

71

19 novembre 1941.

Sottise des partis bourgeois. — Lutte pour le pouvoir et lutte sur le plan mondial. — Pitié déplacée des bourgeois. — La Providence et la sélection des meilleurs. — Pas de tièdes dans le Parti !

Surtout, il ne fallait pas que le Parti se laissât envahir par les bourgeois. J'ai pris soin, par l'application de méthodes appropriées, de n'y accueillir que des Allemands vraiment fanatiques, disposés à sacrifier leurs intérêts particuliers à l'intérêt général.

Les partis bourgeois poussaient la sottise jusqu'à prétendre que c'est toujours le plus intelligent qui doit céder. Moi, au contraire, je n'ai jamais eu qu'un seul but : m'imposer à tout prix, contre vents et marées.

Les notions de base qui nous ont servi dans la lutte pour le pouvoir ont fait la preuve qu'elles sont justes, et ce sont les mêmes

notions que nous appliquons aujourd'hui dans la lutte que nous menons sur le plan mondial. Nous triompherons également dans cette entreprise : parce que nous luttons fanatiquement pour notre victoire, et parce que nous croyons à notre victoire.

Que quelques bourgeois pleurnichent aujourd'hui sous le prétexte que les Juifs doivent quitter l'Allemagne, voilà un trait qui peint ces culs-bénits. Ont-ils pleuré quand chaque année des centaines de milliers d'Allemands, faute de trouver leur pain sur notre sol, devaient émigrer ? Ceux-là n'avaient aucune parenté dans le monde, ils étaient livrés à eux-mêmes, ils partaient dans l'inconnu. Rien de pareil pour les Juifs, qui ont partout des oncles, des neveux, des cousins. La pitié de nos bourgeois est en l'occurrence particulièrement déplacée.

Est-ce nous d'ailleurs qui avons créé la nature, établi ses lois ? Les choses sont comme elles sont, et nous n'y pouvons rien. La Providence a doué les êtres vivants d'une fécondité sans limite, mais elle n'a pas mis à leur portée, sans que cela nécessite un effort de leur part, la nourriture dont ils ont besoin. Cela est fort bien ainsi, car c'est la lutte pour l'existence qui produit la sélection des meilleurs.

Le Parti doit demeurer aussi dur qu'il l'a été durant la conquête du pouvoir. Il faut qu'en tout temps le Führer ait la certitude qu'il peut compter sur l'appui inébranlable des membres du Parti et qu'il y peut compter d'autant plus que certains compatriotes, sous le poids des circonstances, se montreraient chancelants. Le Parti ne peut traîner avec lui des poids morts, il n'a que faire des tièdes. S'il y en a parmi nous, qu'on les rejette !

Cela peut être indifférent à ceux qui ont en main les destinées du pays que tous les bourgeois ne soient pas derrière eux, mais il faut qu'ils aient cette certitude : que le Parti constitue un appui solide comme le granit pour le pouvoir.

72

20 novembre 1941.

Réflexions et remarques. — Gratitude au Duce.

Si la représentation que les chrétiens se font de Dieu était juste, le dieu des fourmis serait une fourmi — de même pour les autres animaux.

Même pour les bolchéviks, la notion de propriété collective a des limites. Le pantalon, la chemise, le mouchoir — pour ceux qui en ont — sont considérés comme propriété privée.

Nous autres Allemands, nous disposons de cette merveilleuse source de force qu'est le sentiment du devoir — et que les autres peuples ne possèdent pas. La conviction qu'en obéissant à la voix du devoir on travaille à la conservation de l'espèce aide à prendre les décisions les plus graves.

Que se fût-il passé si l'Italie, au lieu de devenir fasciste, fût devenue communiste ? Nous devons être reconnaissants au Duce d'avoir écarté ce danger de l'Europe. C'est là un service rendu par lui qu'il ne faudra jamais oublier. Mussolini est un homme à la taille des siècles. Sa place est marquée dans l'histoire.

L'Italie, que ne doit-elle à Mussolini ? Quelles réalisations dans tous les domaines ! Même Rhodes, cette île endormie dans le farniente, il l'a tirée du néant. Comparez cette île fertile avec les îles grecques, et vous comprenez ce que Mussolini a fait pour son pays.

73

30 novembre 1941, le soir.

(Invités : le Reichsführer SS-Himmler et le général Dietl.)

Manifestation nationale-socialiste à Cobourg. — Bagarres victorieuses. — Dispersion des rouges. — Le diable perd son épée. — Un rejeton de Bismarck. — Capitulation des syndicats. — Une ère nouvelle. — L'imprimeur du Parti. — Le *Völkischer Beobachter*. — Rôle de Dietl. — Le national-socialisme inconcevable en France.

Cobourg. C'était la première fois que l'on nous invitait. J'ai accepté immédiatement. Il ne fallait pas laisser échapper cette occasion. Je pris huit cents hommes. D'autres devaient nous rejoindre, de Saxe et de Thuringe.

A Nuremberg, premier choc. Notre train pavoisé n'était pas au goût de quelques Juifs installés dans un train arrêté à côté du nôtre. Schreck sauta dans le tas et se mit à cogner.

A la gare de Cobourg, le comité d'accueil nous attendait. Dietrich boitilla jusque vers moi pour m'annoncer qu'il avait fait un accord avec les syndicats, aux termes duquel nous nous engagions à ne pas défiler en rangs, drapeaux et musique en tête. Je lui fis remarquer qu'il n'avait pas mandat de prendre des engagements en mon nom, et que je n'en tenais aucun compte. Je fis avancer les drapeaux et la musique, et le cortège se forma. Lorsque j'apparus, je fus accueilli par le cri unanime de mille voix : « Salauds, bandits ! » Une véritable populace ! Ça allait chauffer.

Aussitôt, je me portai en tête. On ne nous conduisit pas au stand de tir, mais à la Hofbräuhaus. Autour de nous, une foule innombrable qui criait, hurlait, menaçait. Quand nous fûmes entrés, Dietrich me dit qu'il était impossible pour l'instant de rejoindre nos cantonnements. A ce moment, la porte de la brasserie fut barricadée par la police. Nom de Dieu ! m'écriai-je. Un policier vint me signifier l'interdiction de sortir, car la police se déclarait incapable d'assurer notre protection. Je lui répondis que je n'avais que faire de leur protection, que nous étions capables de nous protéger nous-mêmes, et que je lui donnais l'ordre de rouvrir la porte. Ce qu'il fit, mais en précisant que je le contraignais à s'incliner devant la force.

Je me suis dit : « Si j'en vois un seul parmi les nôtres qui flanche, je lui arrache son brassard ! » Une fois dehors, nous les avons rossés de telle sorte qu'au bout de dix minutes la rue était nettoyée. Toutes les armes furent bonnes : les trompettes de nos musiciens sortirent de la bagarre tordues et cabossées. Les rouges dispersés fuyaient dans toutes les directions.

Nous dormons sur la paille. Au cours de la nuit, j'apprends qu'un groupe de mes partisans vient d'être assailli. J'envoie quelques hommes à la rescousse, et peu après l'on me ramène trois rouges qui n'ont plus figure humaine. C'est à ce moment qu'un policier me fait cette confidence : « Vous ne pouvez imaginer combien nous souffrons sous la domination de ces chiens. Si nous avions su que vous les arrangeriez de la sorte ! » Je lui répondis que c'était là le traitement que nous réservions à la racaille.

Le jour suivant, il n'était question que des « assassins bavarois » qui avaient fait irruption dans la ville. Des papillons étaient distribués dans la rue pour inviter la population à une contre-manifestation. A l'heure dite, nous étions sur place. Nous vîmes poindre cent cinquante rouges qui, à notre vue, prirent la fuite. Nous nous rendîmes alors en cortège à la citadelle et en redescendîmes. J'avais

donné l'ordre à mes hommes de démolir le premier qui broncherait. Lors de notre retour, à toutes les fenêtres l'on nous acclamait. La bourgeoisie avait repris courage. Le soir à la Hofbräuhaus, les citadins se réjouissaient à la pensée que le diable avait perdu son épée.

Jürgen von Ramin était présent. Je lui dis : « Cela est typique de votre monde bourgeois. Lâches au moment du danger, glorieux ensuite. » « Nous nous battons avec les armes de l'esprit », m'a-t-il répondu. « Vous en avez de bonnes avec vos armes spirituelles ! » s'esclaffe Dietrich. « Pardon, réplique Ramin, vous oubliez que je suis un descendant de Bismarck ! » A quoi je lui fis remarquer que l'on ne saurait faire grief à Bismarck d'avoir un tel rejeton !

Pour le retour à Munich, le syndicat des cheminots nous signifia qu'il refusait de nous transporter. « Bien, dis-je aux délégués, je commence par vous prendre comme otages, et je fais ramasser tous ceux des vôtres qui nous tomberont sous la main. J'ai des conducteurs de locomotives parmi mes gens, ils nous conduiront. Et je vous embarque tous avec nous. S'il arrive quoi que ce soit, vous nous accompagnerez dans l'au-delà ! » Là-dessus, je les fis ramasser, et un demi-heure plus tard, le « prolétariat » décidait de nous laisser partir.

A l'époque, il était indispensable d'y aller sans ménagements. C'était le début d'une ère nouvelle.

A Munich, une action fut introduite contre nous sous le prétexte qu'à Cobourg nous avions blessé grièvement de nombreux manifestants. On prétendait même que nous avions usé de mitrailleuses. En réalité, quelqu'un avait confondu un lutrin avec une mitrailleuse. L'affaire fut classée. Par la suite, les rouges que nous avions rossés devinrent nos meilleurs partisans.

Quand la Phalange emprisonne ses adversaires, elle commet la plus grave des fautes. Mon parti, à l'époque, n'était-il pas composé, dans la proportion de quatre-vingt-dix pour cent, d'éléments de gauche ? J'avais besoin d'hommes capables de se battre. Je n'avais que faire de ces doctrinaires apeurés qui vous susurraient dans le creux de l'oreille des plans de subversion. Je préférais ceux qui savaient mettre la main à la pâte.

Tenu compte de nos débuts, on ne peut qu'être stupéfait des résultats obtenus au bout de quatre ans. J'avais Munich, et ne disposais que d'un journal. La presse adverse représentait un tirage dix fois supérieur. Notre imprimeur Adolphe Müller, homme au

cœur innombrable, les avait tous imprimés. Il comptait de nombreux communistes dans son personnel, et il avait l'habitude de leur dire que si quelque chose ne leur plaisait pas dans l'activité de la maison, il leur offrait de leur payer leur semaine en opinions orthodoxes plutôt qu'en argent. Ce Müller était un *self made man*. Nous avons connu une époque où il venait constamment nous réclamer de l'argent. Nous étions persuadés qu'il nous exploitait. C'est pourquoi Amann lui menait chaque semaine une guerre au couteau afin de lui faire baisser ses tarifs.

Le meilleur tour que je lui aie joué, c'est l'adoption du grand format pour le *Völkischer Beobachter*. Müller s'était cru le plus malin, car il croyait nous lier en étant le seul à posséder une machine correspondant à notre nouveau format. Dans la réalité, c'était lui qui se liait à notre journal, et il fut bien content de continuer à nous imprimer, car aucun autre journal n'utilisa notre format. Müller était devenu l'esclave de sa machine. Au surplus, nous fûmes le seul journal à ne pas connaître une baisse de tirage. C'est une chance que nous n'ayons pas eu notre propre imprimerie, car les camarades du parti qui eussent été nos clients se seraient fait tirer l'oreille pour payer leurs factures : « Et que faites-vous de la solidarité ? » eussent-ils dit.

A sa façon, Adolphe Müller était un type bien. Il a veillé avec sollicitude sur le sort de son personnel, et il a toujours défendu les intérêts de ses ouvriers, même avant l'existence du Front du travail. Issu lui-même du peuple, il savait pratiquer le « vivre et laisser vivre ».

C'est à cette époque que furent posées les premières fondations de notre Reich actuel. Quand je pense aux persécutions que nous avons subies ! Journaux suspendus, réunions interdites ou sabotées. Vue avec le recul, c'est la belle époque de notre lutte. Mon entrée à la Chancellerie marque la fin de cette vie exaltante. Jusqu'alors neuf sur dix des hommes avec lesquels j'étais en contact appartenaient au peuple. A partir de ce moment, neuf sur dix appartenaient au monde distingué. Ce fut un bouleversement de toute mon existence. Je retrouve aujourd'hui ce contact avec le peuple dans les assemblées populaires.

S'adressant à Dietl, le Führer continue :

Tout cela, je vous en suis redevable, car avec vos hommes, à l'origine du mouvement, vous m'avez permis d'agir. A propre-

ment parler, vous avez contribué à la naissance du Troisième Reich.

Je comprends que les bourgeois se soient hérissés à la perspective d'être dirigés par des gens comme nous. Comparés à nous, les sociaux-démocrates comptaient dans leurs rangs des hommes apparemment plus qualifiés — du point de vue des bourgeois. Les bourgeois ne pouvaient qu'être effrayés en assistant à l'avènement de ce nouveau monde. Mais moi, je savais que seul pouvait nous être vraiment utile l'homme capable de monter sur les barricades.

Tourné vers Hewel, le Führer poursuit :

1923. A cette époque, vous aviez déjà de magnifiques uniformes. Mais 1920, 1922 ! L'uniforme est indispensable. Avec des gens bien habillés et d'autres misérablement, on ne fait pas une troupe cohérente. On a de la peine à se représenter cela aujourd'hui.

C'est parce que je suis conscient de tout cela que je sais aussi que notre mouvement est inimitable. Ce qui s'est passé chez nous est une chose unique, inconcevable en France, par exemple. Et les Français n'auront jamais un chef comme le Duce.

74

Nuit du 1er au 2 décembre 1941.

Allemandes qui ont épousé des Juifs. — Rigueur des lois racistes. — Des Juifs corrects. — Les Juifs et le Quatrième commandement. — Rôle providentiel des Juifs pour une société. — Particularités du métis juif. — Microcosme et macrocosme. — Les lois de la nature. — Impératif de la conservation de l'espèce. — Primauté du beau.

Walter Hewel se demande s'il est juste de reprocher à une femme de n'avoir pas pris la décision, après 1933, de divorcer d'un mari juif. Il se demande par ailleurs si le désir de divorcer dans de telles conditions ne révélerait pas plutôt chez elle un conformisme humainement peu estimable. G. D. intervient en disant que le fait qu'une Allemande ait pu épouser un Juif est la preuve d'une absence d'instinct racial de sa part et qu'on peut considérer de ce fait qu'elle a cessé de faire partie de la communauté. Le Führer interrompt :

Ne dites pas cela. Il y a dix ans, notre classe intellectuelle ne se faisait pas la moindre idée de ce que c'est qu'un Juif.

Nos lois racistes, cela est évident, commandent de grandes rigueurs à l'égard de l'individu. Mais pour juger de leur valeur, il n'est pas permis de se guider d'après des cas concrets. Il faut tenir compte du fait qu'en agissant comme je le fais j'évite pour l'avenir d'innombrables conflits.

Je suis persuadé qu'il y a eu chez nous des Juifs corrects — en ce sens qu'ils se sont abstenus en toute occasion de porter atteinte à l'idée allemande. Il est difficile d'en apprécier le nombre, mais ce que je sais aussi, c'est qu'aucun d'eux n'est entré en lutte avec ses congénères pour défendre contre eux l'idée allemande. Je me souviens d'une Juive qui écrivit contre Eisner dans le *Bayerischer Kurier*. Ce n'était toutefois pas dans l'intérêt de l'Allemagne qu'elle était l'adversaire d'Eisner mais pour des raisons d'opportunité. Elle attirait l'attention sur le fait que si l'on persévérait dans la voie d'Eisner, cela pourrait attirer aux Juifs des représailles. C'est la même musique dans le quatrième commandement. Dès que le Juif pose un précepte d'éthique, c'est en vue d'un profit !

Il est probable que beaucoup de Juifs ne sont pas conscients du pouvoir de destruction qu'ils représentent. Or celui qui détruit la vie s'expose à la mort. C'est là le secret de ce qui arrive aux Juifs. A qui la faute quand le chat dévore la souris ? A la souris qui n'a jamais fait de mal à un chat ?

Ce rôle destructeur du Juif, a-t-il une raison en quelque sorte providentielle ? Si la nature a voulu que le Juif soit le ferment qui provoque la décomposition des peuples, fournissant ainsi à ces peuples l'occasion d'une réaction salutaire, dans ce cas les saint Paul et les Trotsky sont, de notre point de vue, les Juifs les plus estimables. Du fait de leur présence, ils provoquent la réaction de défense de l'organisme attaqué. Dietrich Eckart m'a dit un jour qu'il avait connu dans sa vie un seul Juif bien : Otto Weininger, lequel recourut au suicide le jour où il s'aperçut que le Juif vit de la décomposition des peuples.

Il est remarquable que le métis juif, à la deuxième ou à la troisième génération, ait tendance à s'acquerir à nouveau avec des Juifs à l'état pur. Mais à partir de la septième génération, il semble que la pureté du sang aryen soit rétablie. La nature élimine à la longue les éléments nuisibles.

On peut trouver horrible cette loi de la nature, qui veut que tout ce qui vit s'entre-dévore. La mouche est happée par une libellule,

qui est elle-même avalée par un oiseau, lui-même victime d'un plus grand. Celui-ci, en vieillissant, devient la proie de microbes qui finissent par avoir raison de lui. Ces microbes trouvent à leur tour la fin qui est prévue pour eux.

Si nous disposions de microscopes plus puissants, nous découvririons de nouveaux mondes. D'ailleurs, dans l'absolu, rien n'est grand ni petit. Les choses sont grandes ou petites par rapport à l'étalon choisi. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'on ne peut rien changer à cela. Même celui qui s'ôte la vie retourne fatalement à la nature — corps, âme et esprit.

Le crapaud ignore son état antérieur de têtard, et notre propre mémoire, en ce qui nous concerne, ne nous sert pas mieux. C'est pourquoi j'ai le sentiment qu'il est utile de connaître les lois de la nature — car cela permet de lui obéir. Ne pas agir ainsi, ce serait s'insurger contre le ciel.

Si je puis admettre un commandement divin, c'est celui-ci : « Il faut conserver l'espèce. »

La vie individuelle ne doit pas être estimée à un prix trop élevé. Si l'individu avait de l'importance aux yeux de la nature, la nature se chargerait de le préserver. Parmi les millions d'œufs que pond une mouche, bien peu arrivent à terme — et pourtant la race des mouches est florissante. Ce qui est important pour nous, hommes, c'est moins la somme des connaissances acquises que le maintien des conditions qui permettent à la science de se renouveler constamment.

Personne n'est contraint de considérer la vie d'un point de vue qui la rende indigne d'être vécue. L'homme est doué pour saisir le beau. Et quelles richesses inépuisables dans le monde pour celui qui sait jouir de ses sens ! Au surplus, la nature a donné à l'homme le désir de faire partager à autrui les joies qu'il éprouve. Le beau revendique toujours son droit à la primauté. Sinon, comment expliquerait-on que dans les époques d'infortune tant d'êtres soient prêts à sacrifier leur vie simplement pour assurer la pérennité de leur race ?

La catastrophe pour nous, c'est d'être liés à une religion qui s'insurge contre toutes les joies des sens. A ce propos, la tartuferie des protestants est pire que celle des catholiques. Chacune des deux religions réagit là selon sa nature. Le protestantisme a la chaleur de l'iceberg. L'Eglise catholique, avec ses mille ans d'expérience supplémentaire, et qui n'a pas perdu le contact avec ses origines juives, est évidemment plus habile. Elle permet les orgies du carnal, d'abord parce qu'elle est impuissante à les empêcher, ensuite

parce qu'elle retrouve le pécheur dès le mercredi des cendres. En lui représentant les souffrances de l'enfer, elle sait l'inciter à être généreux comme il se doit. Après les périodes de pénitence, place au relâchement !

75

13 décembre 1941, midi.

(Invités : Ribbentrop, Rosenberg, Goebbels, Terboven et le Reichsleiter Bouhler.)

L'heure de résoudre le problème religieux. — Condamnation du mensonge organisé. — La SS et la religion. — Saint Paul et le pré-bolchévisme. — Paradis des chrétiens et paradis de Mahomet. — Tabous nègres et eucharistie. — Les Japonais et la religion. — Erreur de Mussolini.

La guerre se terminera un jour. Je considérerai alors que la dernière tâche de ma vie sera de résoudre le problème religieux. Ce n'est qu'à ce moment-là que la vie de la nation allemande sera définitivement assurée.

Je n'interviens pas dans les questions de croyance. Aussi ne puis-je admettre que les gens d'Eglise se mêlent des affaires temporelles. Il faut que le mensonge organisé s'écroule. L'Etat doit demeurer le maître absolu.

Quand j'étais plus jeune, je pensais qu'il fallait y aller à la dynamite. Je me suis aperçu depuis qu'un peu de souplesse ne messeyait point. La branche pourrie tombe d'elle-même. Il faudrait en arriver à ceci : en chaire, un officiant gâteaux ; en face de lui, quelques sinistres vieilles, radoteuses et pauvres d'esprit à souhait. La jeunesse saine est avec nous. Contre une Eglise qui s'identifie avec l'Etat, comme c'est le cas en Angleterre, je n'ai rien à dire. Mais il est quand même impossible que l'on puisse éternellement assujettir l'humanité avec des mensonges. Ce n'est en somme qu'entre le VI^e et le VIII^e siècle que le christianisme fut imposé à nos peuples par des princes qui avaient partie liée avec la prêtraille. Nos peuples avaient bien vécu jusque-là sans cette religion. J'ai six divisions de SS, composées d'hommes absolument indifférents en matière de religion. Ça ne les empêche pas d'aller à la mort avec une âme sereine.

Le Christ était un Aryen, et saint Paul s'est servi de sa doctrine pour mobiliser la pègre et organiser ainsi un prébolchévisme. Cette

intrusion dans le monde marque la fin d'un long règne, celui du clair génie gréco-latin.

Qu'est-ce que ce dieu qui ne prend plaisir qu'à voir les hommes s'humilier devant lui ? Essayez de vous représenter ce que signifie cette histoire toute simple. Le bon Dieu crée les conditions du péché. Il réussit ensuite, avec l'aide du diable, à faire pécher l'homme. Puis il se sert d'une vierge pour mettre au monde un fils qui, en mourant, rachètera l'humanité !

Je conçois que l'on puisse s'enthousiasmer pour le paradis de Mahomet, mais le fade paradis des chrétiens ! De votre vivant vous écoutiez la musique de Richard Wagner. Après votre mort, ce ne seront plus qu'alléluias, palmes agitées, enfants à l'âge du biberon et vieillards chenus. L'homme des îles rend hommage aux forces de la nature. Mais le christianisme est une invention de cerveaux malades : on ne saurait rien imaginer de plus insensé, ni une façon plus inconvenante de tourner en dérision l'idée de la divinité. Un nègre, avec ses tabous, écrase de sa supériorité l'être humain qui croit sérieusement à la transsubstantiation.

Il m'arrive de perdre toute estime pour l'humanité quand je pense que certains des nôtres, ministres ou généraux, sont capables de croire que nous ne pouvons triompher sans la bénédiction de l'Eglise. Une telle conception est excusable chez de petites gens qui n'ont rien appris d'autre.

Pendant trente ans, les Allemands se sont entre-déchirés uniquement pour savoir s'ils communieraient ou non sous les deux espèces. Il n'y a pas plus bas que de telles conceptions religieuses. De ce point de vue, l'on peut envier les Japonais. Ils ont une religion toute simple qui les met en contact avec la nature. Même du christianisme, ils ont réussi à faire une religion moins choquante pour l'esprit.

Par quoi voudriez-vous que je remplace l'image que les chrétiens se font de l'au-delà ? Ce qui est naturel à l'homme, c'est le sentiment de l'éternité, et ce sentiment est au fond de chacun. L'âme et l'esprit accomplissent une migration, de même que le corps retourne à la nature. Ainsi la vie renaît éternellement de la vie. Quant au pourquoi de tout cela, je n'éprouve pas le besoin de me casser la tête à ce propos. L'âme est insondable.

S'il y a un Dieu, en même temps qu'il donne la vie à l'homme, il lui donne l'intelligence. En réglant ma vie selon le discernement qui m'est imparti, je puis me tromper, mais je suis de bonne foi. La représentation concrète que la religion impose de l'au-delà ne résiste pas à l'examen. Songez à ceux qui d'en haut regardent ce

qui se passe sur la terre : quel martyr pour eux de voir les humains répéter inlassablement les mêmes gestes, inévitablement les mêmes erreurs !

A mon avis, H. S. Chamberlain s'est trompé en considérant le christianisme comme une réalité sur le plan spirituel.

L'homme juge de tout par rapport à lui-même. Ce qui est plus grand que lui est grand, ce qui est plus petit est petit. Une seule chose est certaine, c'est qu'on fait partie du spectacle. Chacun y trouve son rôle. Il y a de la joie pour tout le monde. Je rêve d'un état de choses où chacun saurait qu'il vit et qu'il meurt pour la conservation de l'espèce. C'est notre devoir d'accréditer cette conception : que celui qui se distingue au service de l'espèce mérite les plus grands honneurs.

Quelle bonne inspiration d'avoir tenu la calotte à l'écart du Parti. Le 21 mars 1933, à Potsdam, la question s'est posée : avec l'Eglise ou sans l'Eglise ? J'ai conquis l'Etat en dépit de la malédiction jetée sur nous par les deux confessions. Ce jour-là, nous sommes allés directement aux tombeaux des rois alors que les autres se rendaient aux services religieux. A supposer que j'eusse à cette époque composé avec les Eglises, je partagerais aujourd'hui le sort du Duce. Par nature, le Duce est un esprit libre, mais il a cru bon de choisir la voie des concessions. Moi, à sa place, j'eusse choisi la voie révolutionnaire. Je fusse entré au Vatican, j'eusse mis tout le monde à la porte — quitte à m'excuser ensuite : « Pardonnez-moi, c'est une erreur. » Mais le résultat, c'est qu'ils étaient vidés !

Au fond, nous n'avons aucune raison de souhaiter que les Italiens et les Espagnols se désintoxiquent du christianisme. Soyons seuls à être immunisés contre cette maladie.

76

14 décembre 1941, midi.

(Invités : Rosenberg, Bouhler, Himmler.)

Impossible synthèse du christianisme et du national-socialisme. — Les Papes de la Renaissance. — La source empoisonnée.

Kerrl désirait tenter, dans l'esprit le plus noble, une synthèse entre le national-socialisme et le christianisme. Je ne crois pas que

la chose soit possible, et je vois cet empêchement dans le christianisme lui-même.

Je pense que j'aurais pu m'entendre avec les papes de la Renaissance. Leur christianisme, évidemment, constituait un danger sur le plan pratique — et, sur le plan de la propagande, il demeurerait un mensonge. Mais un pape, même criminel, qui protège de grands artistes et répand la beauté autour de lui, m'est quand même plus sympathique que le ministre protestant qui s'abreuve à la source empoisonnée.

Le christianisme pur, celui des catacombes, s'applique à faire passer dans les faits la doctrine chrétienne. Il conduit tout simplement à l'anéantissement de l'humanité. Ce n'est que du bolchévisme intégral, sous des oripeaux métaphysiques.

77

17 décembre, le soir.

(Invités : le D^r Goebbels et Himmler.)

Pangermanistes et chrétiens-sociaux d'Autriche. — Schönerer et Lueger. — Un grand bourgmestre. — L'antisémitisme à Vienne. — L'opposition aux Habsbourg. — Richard Wagner et le bourgmestre de Leipzig. — Autres bourgmestres.

Il y eut un homme à Vienne, avant la guerre mondiale, qui se montra toujours le partisan d'une entente avec la Roumanie anti-sémite — et il voyait là le meilleur moyen d'empêcher la Hongrie de prendre trop d'importance. C'était Lueger.

Lueger était aussi d'avis qu'il était possible de maintenir l'Etat autrichien, mais à la condition que Vienne reprît toute sa suprématie. Schönerer, à l'inverse, partait de l'idée que l'Etat autrichien devait disparaître. Son attitude à l'égard de la maison de Habsbourg était d'une brutalité radicale. De là date la première tentative d'opposer la communauté raciale germanique à la monarchie. Sur ce point, Lueger et Schönerer se séparèrent.

Lueger, qui avait appartenu au mouvement pangermaniste, passa au parti chrétien-social, car il pensait que l'antisémitisme constituait le seul moyen de sauver l'Etat. Or l'antisémitisme, à Vienne, ne pouvait avoir d'autre base que religieuse. Du point de vue de

la race, cinquante pour cent environ de la population viennoise n'était pas allemande. Le nombre des Juifs, sur un million huit cent mille habitants, atteignait trois cent mille. Mais les Tchèques de Vienne étaient antisémites. Lueger était parvenu à faire occuper cent trente-six des cent quarante-huit sièges du Conseil municipal de Vienne par des antisémites.

Quand j'arrivai à Vienne, j'étais un adversaire fanatique de Lueger. En tant que pangermaniste et en tant que partisan de Schönerer, j'étais en effet l'ennemi des chrétiens-sociaux. Je ne pus toutefois, au cours de mon séjour à Vienne, ne pas contracter un sentiment de grand respect pour la personne de Lueger. C'est à l'Hôtel de ville que je l'entendis parler pour la première fois. J'eus à soutenir ce jour-là un combat avec moi-même, car j'étais animé du parti pris de détester Lueger, et je ne pouvais me retenir de l'admirer. C'était un orateur extraordinaire. Il est certain que la politique allemande eût pris une autre direction si Lueger n'était mort avant la guerre mondiale à la suite d'un empoisonnement du sang, ayant été aveugle les dernières années de sa vie. Les chrétiens-sociaux furent au pouvoir à Vienne jusqu'à l'effondrement de 1918.

Lueger avait des façons royales. Quand il donnait une fête à l'Hôtel de ville, c'était fastueux. Je ne l'ai jamais vu dans les rues de Vienne sans que chacun s'arrêtât pour le saluer. Sa popularité était immense. Lors de ses funérailles, deux cent mille Viennois l'accompagnèrent au cimetière. Le cortège défila durant une journée entière.

Lueger est le plus grand bourgmestre qui ait jamais existé chez nous. Si nos communes ont acquis une certaine autonomie, c'est grâce à lui. Ce qui, dans d'autres villes, était du ressort des entreprises privées, il en fit à Vienne des services publics. C'est ainsi qu'il put agrandir et embellir Vienne sans percevoir de nouveaux impôts. Les banquiers juifs s'avisèrent un jour de lui couper les crédits. Il fonda la Caisse d'épargne municipale, et les Juifs aussitôt mirent les pouces, l'accablant d'offres d'argent.

Schönerer et Lueger demeurèrent jusqu'au bout des adversaires, mais ce furent tous deux de grands Allemands. A l'égard de la maison de Habsbourg, ils avaient tous deux coutume de traiter de puissance à puissance. Schönerer était le plus logique des deux, car il était déterminé à faire sauter l'Etat autrichien. Lueger, lui, croyait qu'il était possible de conserver cet Etat à la communauté allemande.

Une ville comme Hambourg est gouvernée d'une façon souveraine.

Le point le plus bas fut atteint à Leipzig, à l'époque où le Kreisleiter Dönicke y fut bourgmestre. C'était un excellent Kreisleiter, mais il était nul comme bourgmestre.

Je possède plusieurs partitions originales de Richard Wagner, ce que ne pouvait ignorer Dönicke. Cela me valut un jour, au cours d'une cérémonie, avec accompagnement de discours en patois saxon, de recevoir des mains innocentes de Dönicke, une partition lithographiée de Wagner qu'il confondait tout simplement avec un manuscrit. Dönicke était béat de satisfaction. Voici à peu près comment débutait le discours qu'il fit devant toute l'université assemblée : « A Leipzig est né le compositeur bien connu Richard Wagner, auteur entre autres de l'opéra *Tannhäuser*... » Les professeurs s'entre-regardaient avec gêne. Je cherchais moi-même une trappe par où j'eusse pu disparaître. L'impression était lamentable. Je dis en partant à Mutschmann : « Faites-moi connaître dans les huit jours le nom de votre nouveau bourgmestre ! »

Notre meilleur administrateur municipal est sans aucun doute Fiehler, mais...

Liebel est une personnalité. Il ne sait pas encore que je lui ai retrouvé la Coupe de Jamnitzer. Il croit qu'elle se trouve toujours à l'Ermitage. Les Juifs l'avaient vendue, et je l'ai rachetée en Hollande en même temps que les objets de la collection Mannheimer. *La Fête du Rosaire* d'Albert Durer est toujours à Prague. Aussi Liebel ne manque-t-il pas une occasion de me rappeler qu'il possède le cadre de ce tableau. « Très bien, lui dis-je alors, nous allons en faire exécuter une copie ! »

A chaque fois qu'il se produit quelque chose du côté de Prague, on me fait de Nuremberg des allusions plus ou moins voilées au fait qu'il serait peut-être indiqué de mettre en sécurité telle ou telle œuvre. Cracovie était à peine tombée que Liebel s'était déjà débrouillé, sans que personne s'en aperçoive, pour faire démonter les sculptures de Veit Stoss et pour les faire rapatrier à Nuremberg. Liebel considère les habitants de Furth comme des parasites. Il a trouvé de nombreuses raisons établissant que ceux-ci ont frustré la ville de Nuremberg. Si cela ne dépendait que de lui, la ville de Furth serait exterminée. A défaut, il se contenterait de l'annexer !

Un excellent bourgmestre, ce fut Siebert, à Rothenburg et à Lindau. Siebert est une personnalité de premier plan. Il fait contre-poids à Wagner qui, lui, est plutôt doué pour la propagande. Siebert, au surplus, n'est pas insensible aux arts. C'est à lui notam-

ment qu'on doit la remise en état du château-fort de Nuremberg. Liebel l'a laissé faire sans rien dire, puis, les travaux terminés, il lui a suggéré que le château devrait être offert au Führer (mais Liebel savait fort bien que jamais je n'accepterais un tel cadeau). Siebert vint donc solennellement m'offrir le château. Le jour suivant, c'est Liebel qui vient me dire combien il est heureux d'avoir appris que j'avais accepté. Je lui dis : « Vous vous trompez, je n'accepte pas ce don. » Liebel me demande alors aussitôt s'il peut solliciter de moi la faveur que je lui remette le château-fort à l'intention de la vieille et noble cité de Nuremberg. Siebert revient, mais c'est pour pleurer dans mon gilet. Il se plaint assez justement des procédés pas très réguliers de Liebel. En somme, c'est lui qui a donné tout l'argent... Si je ne me trompe, l'affaire s'est terminée de telle sorte que c'est Nuremberg qui a fini par avoir le château-fort !

Le bourgmestre de Regensburg, lui aussi, est excellent. C'est notre plus grand bâtisseur de cités ouvrières.

Cela me déçoit toujours de m'apercevoir que certaines villes qui ont un grand passé ne sont pas gouvernées par des administrateurs de classe. L'autorité appartient au Reich, mais l'administration doit être décentralisée. Sinon ce serait le règne des fonctionnaires de l'Etat, et l'on ignorerait systématiquement les talents qui éclosent sur place.

78

Nuit du 17 au 18 décembre 1941.

(Invité, le D^r Goebbels.)

Une nouvelle chronologie ? — Traditions militaires. — Les orisflammes du Reich.

La question s'est posée pour moi au moment de la prise du pouvoir. Devions-nous conserver la chronologie chrétienne ou inaugurer une nouvelle ère ? Je me suis dit que l'année 1933 ne faisait que renouer avec une tradition millénaire. La notion du Reich était pour ainsi dire oubliée en ce temps-là, mais elle s'est à nouveau imposée chez nous et dans le monde. Quand on parle de l'Allemagne, où que ce soit, l'on ne dit plus que le Reich.

Il faut que l'armée du Reich se pénètre peu à peu des traditions qui furent notamment celles de la Prusse, de la Bavière et de l'Autriche.

Il est regrettable que nous n'ayons pas établi d'une manière uniforme les aigles et les étendards de nos diverses armes. Comme il est beau, le drapeau de guerre du Reich ! Mais il ne sert qu'à la Marine. Raeder savait que lorsqu'un bateau arbore ses couleurs, il arbore les couleurs de la nation. Fritsch, au contraire, voulait donner à l'armée une personnalité indépendante, et c'est pourquoi les drapeaux de nos régiments sont en quelque sorte les drapeaux d'une association. Ils font ressortir ce qui personifie chaque arme alors qu'il faudrait mettre l'accent sur ce qui rappelle l'appartenance au Reich. Dans la lutte contre les Sarrasins, les croisés se battaient tous sous l'emblème de la chrétienté. Les Romains, eux aussi, avaient tous le même étendard.

79

18 décembre 1941, midi.

(Invité, Himmler.)

Si les Anglais avaient compris. — Regrets hollandais. — Les Japonais et la race blanche. — Kiao-Tchéou.

Ce qui se passe en Extrême-Orient, je ne l'ai pas voulu. Je n'ai cessé, depuis des années, de dire à tous les Anglais que j'ai rencontrés qu'ils perdraient l'Extrême-Orient s'ils s'engageaient dans une guerre en Europe. Ils ne répondaient pas, mais ils prenaient des airs supérieurs. Ils s'y entendent dans l'art d'être arrogants !

J'ai été ému en entendant Mussert me dire : « Vous me comprenez sûrement à cette heure. Trois siècles d'efforts qui s'évanouissent. »

Himmler intervient : « Il faut voir cette contre-partie, dit-il, que le peuple néerlandais maintiendra de la sorte son intégrité tandis qu'autrefois il courait le risque de se métisser de sang malais. » Hitler continue :

Les Japonais occupent toutes les îles l'une après l'autre. Ils

s'empareront également de l'Australie. La race blanche disparaîtra de ces régions.

Cette évolution a commencé au moment où les puissances européennes, en 1914, autorisèrent le Japon à s'emparer de Kiao-Tchéou.

80

Nuit du 23 au 24 décembre 1941.

Le Musée de Linz. — Dépréciation de la grande peinture par les critiques juifs. — Incompétence des élites bourgeoises. — La *Vénus de Bordone*.

Je pense qu'aujourd'hui déjà le Musée de Linz peut soutenir la comparaison avec n'importe quel musée de New-York.

On pouvait encore constituer de grandes collections dans les années 1890 à 1900. Par la suite, il devint pratiquement impossible de mettre la main sur les toutes grandes œuvres. Les Juifs montaient la garde et monopolisaient tout. Si j'avais eu de l'argent plus tôt, j'eusse pu retenir en Allemagne beaucoup d'œuvres qui ont émigré. C'est une chance que je sois arrivé. Sinon il ne nous serait plus resté que des navets, les Juifs faisant leur affaire des œuvres de valeur.

Ils se sont servis de la littérature pour arriver à cela. Il faut en accuser d'abord la lâcheté de notre bourgeoisie, ensuite cet état social (dont elle est également responsable) qui veut que seule une infime partie de la population s'intéresse à l'art. Le Juif pouvait se dire : « Ces Allemands, qui acceptent les images perverses du Christ crucifié, sont capables d'avaler d'autres horreurs encore si on sait les persuader que ces horreurs sont belles ! » Le peuple n'a pas été mêlé à ces choses-là. C'était l'affaire des élites prétendues, qui croyaient à leur propre compétence, alors qu'en réalité elles n'étaient pas capables de discerner le beau du laid. Cette disposition m'a servi à l'époque où, ne disposant encore que de peu d'argent, je commençai d'acheter. J'ai été servi également, en ce qui concerne l'Angleterre, par le fait que certaines œuvres, à raison du sujet traité, ne cadrent pas avec les mœurs conformistes de la société. C'est ainsi que j'ai pu entrer en possession de l'admirable *Vénus de Bordone* qui appartenait auparavant au duc de Kent. Je suis ravi d'avoir réussi à obtenir en Angleterre des œuvres de premier plan en échange de quelques horreurs prônées par la critique

juive. C'est là, de la part des Juifs, une tactique de véritables faussaires, car ils savent parfaitement le néant des œuvres qu'ils vantent.

Ils se sont servis de cette inversion des valeurs pour acheter, subrepticement et à bon compte, les chefs-d'œuvre qu'ils avaient dépréciés.

81

Nuit du 28 au 29 décembre 1941.

Une alimentation privée de ses qualités biologiques. — L'Observatoire de Linz. — Tout dépend des hommes. — Le cas de Julius Streicher. — Streicher a idéalisé le Juif. — Fidélité aux premiers compagnons. — Les jambons de Dietrich Eckart. — Lettres d'amour de Severing. — Aide aux adversaires corrects.

A l'époque de ma jeunesse, les médecins disaient que l'alimentation carnée était indispensable pour la formation des os. C'était faux. A l'inverse des peuples qui mangent de la polenta, nous avons de mauvaises dents.

Je pense que cela est en relation avec une alimentation plus ou moins riche en levures. Or notre alimentation, pour les neuf dixièmes, est constituée par des aliments privés de leurs qualités biologiques.

Quand on me dit que la moitié des chiens meurent du cancer, il doit y avoir à cela une explication. La nature a prédisposé le chien à se nourrir de viande crue, en déchirant les autres animaux. Aujourd'hui, le chien se nourrit presque exclusivement de pâtées.

Si je propose à un enfant de choisir entre une poire et un morceau de viande, il se précipite sur la poire. C'est son atavisme qui parle.

Les campagnards passent quatorze heures par jour à l'air pur. Pourtant, à l'âge de quarante-cinq ans ce sont des vieillards, et la mortalité est énorme parmi eux. C'est le fait d'une erreur dans leur alimentation. Ils ne mangent que des aliments cuits.

Il est faux de penser que l'homme doive se laisser guider par sa gourmandise. La nature élimine spontanément tout ce qui n'est pas doué pour vivre. L'homme seul, parmi les êtres vivants, essaie de contrarier les lois de la nature.

La grande tragédie pour l'homme, c'est qu'il comprend le mécanisme des choses mais que les choses elles-mêmes demeurent pour lui une énigme. Nous sommes capables de dissocier les éléments d'une molécule. Mais lorsqu'il s'agit d'expliquer le pourquoi d'une chose, la parole nous fait défaut. Et c'est ce qui amène l'homme à concevoir l'existence d'une force supérieure. Si je fais construire un observatoire à Linz, je ferai graver ces mots sur son fronton : « Les cieux proclament la gloire de l'éternel. » C'est merveilleux qu'à cette occasion l'homme ait formé l'idée de Dieu. La toute-puissance qui a créé les mondes a certainement imparti à chaque être animé le sens de sa fonction. Tout dans la nature se passe conformément à ce qui doit se passer.

L'homme serait certainement devenu fou si brusquement il avait appris, il y a cent mille ans, tout ce que nous savons aujourd'hui.

L'être humain ne se développe pas seulement en fonction des obligations que la vie lui impose, mais aussi en fonction des habitudes qui composent le climat de son époque. Ainsi la jeunesse présente considère comme toutes naturelles des notions qui bouleversèrent la génération antérieure.

J'ai totalement perdu de vue les organisations du Parti. Quand je me trouve en présence de l'une ou l'autre de ces réalisations : « Tonnerre de Dieu, me dis-je, comme ça s'est développé ! »

Aussi n'est-ce pas juste lorsqu'on me dit, par exemple : « C'est seulement à cause de vous, mon Führer, que le gauleiter Untel a pu faire cela. » Non, cela dépend essentiellement des hommes qui sont à l'œuvre. Je m'en aperçois en ce moment dans les questions militaires. Tout dépend des hommes. Sans eux, je ne pourrais rien.

Certains petits peuples disposent aujourd'hui d'un plus grand nombre d'hommes capables que l'Empire britannique.

Combien de fois ai-je entendu dire dans le Parti que tel poste devrait être repourvu. Je ne pouvais malheureusement répondre que ceci : « Mais par qui donc remplacerez-vous le titulaire ? »

Je suis toujours prêt à remplacer un homme insuffisant par un autre plus qualifié. En effet, malgré les liens de la fidélité, ce qui est décisif en fin de compte, c'est la qualité de celui qui assume des responsabilités.

Une chose ne fait aucun doute, c'est que Streicher n'a jamais été remplacé. Malgré toutes ses faiblesses, c'est un homme qui a du tempérament. Si nous voulons dire la vérité, nous devons recon-

naître que sans Julius Streicher, Nuremberg n'eût pas été acquise au national-socialisme. Il s'est mis à ma disposition à une époque où d'autres hésitaient à le faire, et il a conquis complètement la ville de nos congrès. C'est là un mérite inoubliable.

Plus d'une fois, Dietrich Eckart m'a dit que Streicher était un instituteur et qu'en outre il était fou à bien des points de vue. Il ajoutait toutefois qu'on ne peut vouloir le triomphe du national-socialisme sans avaliser un Streicher. En dépit de tout, Eckart l'aimait bien.

On reproche à Streicher son *Stürmer*. Contrairement à ce qu'on prétend, il a idéalisé le Juif. Le Juif est beaucoup plus ignoble, plus féroce, plus diabolique que ne l'a peint Streicher.

Ce n'est pas un crime de parler publiquement des affaires de l'Etat, car l'Etat a besoin de l'approbation du peuple. Bien sûr, il y a des cas où il est inopportun de parler de certaines choses. Celui qui s'en rend coupable ne commet en général qu'une faute contre la discipline.

Frick m'a dit une fois que Streicher était complètement démonétisé à Nuremberg. Je suis allé à Nuremberg pour essayer de me faire une opinion. Streicher pénètre dans la salle, c'est un ouragan d'enthousiasme !

J'ai assisté une fois à une assemblée de femmes. Cela se passait à Nuremberg, et l'on m'avait averti qu'Elsbeth Zander était en contestation très sérieuse avec Streicher. On me demandait d'intervenir. La réunion avait lieu au Vélodrome d'Hercule. Un enthousiasme indescriptible accueillit Streicher. Les plus anciennes adhérentes du Parti prirent toutes la parole en faveur de Streicher, et contre Elsbeth Zander. Je n'avais plus qu'à me retirer.

Il va sans dire que l'organisation du Gau était fort imparfaite. Si je prends comme critère un fonctionnaire de l'Administration, la comparaison n'est évidemment pas au profit de Streicher. Mais je dois me rappeler qu'en 1919 ce n'est pas un fonctionnaire qui a conquis Nuremberg pour moi.

En fin de compte, ce sont les gauleiters eux-mêmes qui m'ont demandé d'être indulgent à l'égard de Streicher. En l'occurrence il n'y a pas commune mesure entre les fautes commises et les mérites reconnus, qui sont éclatants.

Comme toujours, il faut « chercher la femme » !

Qui donc échappe à la critique ? Moi-même, si je disparaissais aujourd'hui, je n'ignore pas qu'un moment viendra, dans cent ans peut-être, où l'on m'attaquera violemment. L'histoire ne fera pas d'exception en ma faveur. Mais quelle importance cela a-t-il ? Il

suffit de cent ans de plus pour que ces ombres soient effacées. Je ne me préoccupe pas de cela, je vais de l'avant.

Cette affaire Streicher est une tragédie. A l'origine du conflit, il y a la haine que se vouent deux femmes.

Il y a en tout cas une constatation que je dois faire, c'est que Streicher est irremplaçable. Son nom est accroché dans la mémoire des Nurembergeois. Il n'est pas question qu'il revienne, mais je dois lui rendre justice. Si j'écris un jour mes mémoires, je devrai reconnaître que cet homme a lutté comme un buffle pour notre cause. La conquête de la Franconie est son œuvre.

J'ai mauvaise conscience quand j'ai le sentiment de n'avoir pas été tout à fait juste à l'égard de quelqu'un. Quand je vais à Nuremberg, c'est toujours avec un sentiment d'amertume. Je ne puis m'empêcher de penser qu'en regard de tant de mérites les raisons qui ont motivé la révocation de Streicher sont vraiment minces.

Tout ce qu'on raconte au sujet de sa prétendue maladie est faux. Streicher n'a eu qu'une maladie, c'est le démon de midi.

Sous une forme ou une autre, il faudra trouver une solution. Je n'envisage pas de tenir à Nuremberg un congrès dont l'homme qui a donné Nuremberg au Parti serait tenu à l'écart.

Je puis installer un médiocre à la place de Streicher. Il administrera parfaitement le Gau aussi longtemps que les circonstances seront normales. Survienne une catastrophe, le médiocre se liquéfiera !

Le meilleur conseil que je puisse donner à mes successeurs, c'est d'être loyaux dans un tel cas.

M^{me} Streicher est en dehors de cette affaire. M^{me} Liebel est une femme ambitieuse.

Aucun de nous, probablement, n'est tout à fait « normal ». Sinon nous passerions nos journées au Café du Commerce. Les catholiques, les bourgeois, tous m'ont taxé de folie parce qu'à leurs yeux l'homme normal est celui qui, chaque soir, vide ses trois chopes : « Pourquoi toute cette agitation ? C'est bien la preuve qu'il est fou ! » Combien parmi les nôtres furent considérés dans leur famille comme des enfants perdus !

Si j'examine les fautes que l'on reproche à Streicher, alors je puis me dire qu'aucun grand homme ne résisterait à ce crible. On a attaqué Richard Wagner parce qu'il portait des pyjamas de soie : « Prodigalité, luxe insensé, méconnaissance de la valeur de l'argent. Cet homme est fou ! » En ce qui me concerne, il suffisait déjà qu'on pût me reprocher de confier de l'argent à n'importe qui et sans avoir l'assurance que cet argent était bien placé. Qui

veut tuer son chien, il dit qu'il a la rage ! Cela ne me touche pas du tout que l'on me juge, moi, de cette façon. Mais j'aurais honte si j'adoptais, pour juger autrui, de tels critères.

Toutes les sanctions sont justifiées quand il s'agit d'une vraie faute : trahison du Mouvement, par exemple. Mais lorsqu'un homme s'est trompé de bonne foi ?

On n'a pas le droit de photographier un homme surpris dans l'intimité. C'est trop facile de ridiculiser quelqu'un. Que chacun se pose la question de savoir ce qu'il ferait s'il avait la malchance d'être photographié à son insu dans une situation délicate. Les photos en question ont été prises d'une maison en face. Ce sont là des procédés écœurants, et j'ai interdit que l'on se servît de ces photos.

Il n'est pas équitable d'exiger d'un homme plus qu'il ne peut donner. Streicher n'a pas les dons d'un grand administrateur. Est-ce que j'aurais confié la direction d'un grand journal à Dietrich Eckart ? Au point de vue financier, il y eût régné un désordre effarant. Un jour, le journal eût paru, le lendemain pas. S'il avait un cochon à partager, Eckart en promettait à gauche et à droite et distribuait au moins quatre-vingts jambons. Ces hommes sont ainsi faits, mais sans eux il est impossible d'entreprendre quoi que ce soit.

Je n'ai pas moi-même les talents d'un grand administrateur, mais j'ai su m'entourer des hommes qu'il fallait.

Dietrich Eckart n'aurait pu, par exemple, diriger l'Institut national des Arts et des Lettres. Cela n'empêche pas que ses mérites soient insurpassables. C'est comme si l'on exigeait de moi que je m'adonne à l'agriculture. J'en suis tout à fait incapable.

J'ai eu un jour entre les mains une liasse de lettres de Severing. Si on les avait publiées, il eût été anéanti. C'étaient des épanchements de calicot. J'ai dit à Goebbels : « Nous n'avons pas le droit de nous servir de ça. » La lecture de ces lettres m'avait rendu Severing plutôt sympathique et c'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles, plus tard, je ne l'ai pas persécuté.

J'ai également, dans les archives de l'Etat, les photos de Mathilde von Kemnitz. J'interdis qu'on les publie.

Je ne pense pas qu'un homme doive mourir de faim parce qu'il a été mon adversaire. Si c'était un adversaire ignoble, alors en route pour le camp de concentration ! Mais s'il ne s'agit pas d'un prévaricateur, je le laisse courir, et me préoccupe qu'il ait de quoi

vivre. C'est ainsi que j'ai aidé Noske et beaucoup d'autres. A mon retour d'Italie, j'ai même augmenté leur pension en me disant : « Dieu soit loué, grâce à ces gens-là nous avons été débarrassés de cette racaille aristocratique qui continue de sévir en Italie ! » Sauf erreur de ma part, leur pension est actuellement de huit cents marks.

Ce que je n'ai pu admettre toutefois, c'est qu'ils fissent une déclaration en ma faveur, à quoi Severing, par exemple, s'est offert plusieurs fois. J'aurais eu l'air de les avoir achetés. De l'un d'eux, je sais qu'il a dit en pensant à nous : « Dans la voie du socialisme, les résultats dépassent tout ce dont nous avions rêvé. »

Thaelmann lui-même est fort bien traité dans son camp de concentration. Il y dispose d'une maisonnette à lui.

Torgler a été libéré. Il travaille en paix à un ouvrage sur le socialisme au XIX^e siècle. Je suis persuadé qu'il a fait brûler le Reichstag, mais je ne puis le prouver. Personnellement, je n'ai rien à lui reprocher. D'ailleurs, il s'est complètement calmé. Dommage que je n'aie pas rencontré cet homme dix ans plus tôt ! De nature, c'est un homme intelligent.

C'est pourquoi il est insensé, de la part de l'Espagne, de persécuter d'authentiques Phalangistes.

Grâce à Dieu, j'ai toujours évité de persécuter mes ennemis.

82

29 décembre 1941.

(Invités : le Dr Todt et le directeur général Pleiger.)

L'industrialisation du Reich. — Le charbon et le fer. — Main-d'œuvre fournie par les prisonniers russes. — Voir loin.

L'industrialisation du Reich a commencé par l'exploitation du charbon dans la Ruhr. L'épanouissement de l'industrie de l'acier a suivi, avec (comme conséquence) l'industrie lourde — elle-même à l'origine de l'industrie chimique et de toutes les autres.

Le principal problème aujourd'hui est un problème de main-d'œuvre. S'inscrit ensuite le problème des matières premières de base : charbon et fer. Avec des hommes, du charbon et du fer, on peut résoudre le problème du transport. A ce stade, toutes les

conditions se trouvent réunies pour le fonctionnement d'une économie gigantesque.

Comment parviendrons-nous à augmenter la production du charbon et du minerai ? Si nous utilisons la main-d'œuvre russe, cela nous permettra de recourir à nos nationaux pour d'autres tâches. Il vaut mieux se donner le mal de former des Russes que de faire venir des Italiens du sud qui, au bout de six semaines, nous disent au revoir ! Un Russe n'est tout de même pas inintelligent au point de ne pouvoir travailler dans une mine. De toute façon, nous sommes complètement orientés vers la standardisation. Au surplus, l'on tournera de moins en moins les métaux. Les presses se substitueront dorénavant aux tourneurs.

Avec l'aide de ce matériel humain colossal — j'estime à deux millions et demi la main-d'œuvre russe utilisable — nous arriverons à produire les machines-outils dont nous avons besoin.

Nous pourrions renoncer à créer de nouvelles fabriques si nous introduisons progressivement le système des deux équipes. Le fait que l'équipe de nuit ne rende pas autant que celle de jour, c'est là un inconvénient que nous pouvons supporter. La contre-partie, c'est que nous économisons les matériaux nécessaires pour la construction de nouvelles fabriques. Il faut voir loin.

83

30 décembre 1941, midi.

(Invité, Himmler.)

Bateaux endommagés. — Exemple des Anglais. — Une façon de sabotage.

Les Anglais remettent rapidement en état de marche ceux de leurs bateaux qui ont été endommagés en cours d'opérations. Cela donne à penser qu'ils savent se borner aux réparations indispensables tandis que nous nous obstinons, nous, à signoler — ce qui nous fait perdre un temps précieux.

Dans beaucoup de domaines, nous demeurons fidèles à cette vieille habitude d'atteindre toujours et en tout le rendement optimum. Je vous demande un peu en quoi cela peut nous aider qu'un bateau dont nous avons besoin en ce moment précis soit fait dans un acier

qui brave les siècles ! D'ailleurs, qu'il s'agisse de la guerre ou de la paix, ce qui importe en fin de compte, c'est qu'une chose rende les services qu'on attend d'elle, au moment où l'on a besoin d'elle.

C'est très souvent par crainte d'assumer une responsabilité qu'on s'accroche aux vieilles règles. Et chacun de remercier le ciel : il existe un règlement qui supprime l'occasion de prendre des initiatives ! C'est là une sorte de résistance passive provoquée par l'indolence et la paresse d'esprit. Je pense qu'il y a des cas où la fidélité à la lettre d'un règlement est une façon de sabotage.

84

Nuit du 31 décembre 1941 au 1er janvier 1942.

Les pays de race blanche et l'Extrême-Orient. — Pas de question sociale au Japon. — Hollande et Japon. — Vers la chute de Singapour.

Il eût été possible de tenir l'Extrême-Orient si les grands pays de race blanche s'étaient coalisés à cet effet. Si les choses s'étaient présentées ainsi, jamais le Japon n'eût pu faire valoir ses prétentions.

Les Japonais n'ont pas besoin d'une révolution nationale-socialiste. S'ils se débarrassent des quelques apports superflus qu'ils doivent à l'Occident, ils éviteront que la question sociale puisse se poser chez eux. Qu'une usine japonaise appartienne à l'Etat ou à un individu, c'est une pure question de forme. Il n'y a pas au Japon de grande propriété rurale, il n'y a que de petits propriétaires. La classe moyenne y constitue le fond de la population.

La question sociale ne pourrait se poser au Japon que si le pays acquérait une richesse énorme. Oshima estime que nous avons de la chance parce que le climat des espaces russes que nous conquérons est rude. Il constate en revanche que les archipels sur lesquels ses compatriotes prennent pied ont un climat émollient.

Si les Hollandais s'étaient liés par un accord commercial avec le Japon, ils eussent fait là un adroit calcul. Sous la pression anglaise, ils ont fait exactement le contraire au cours de ces dernières années. Il est possible que les Hollandais se décident à un tel accord aussitôt que Singapour sera tombée.

Grâce aux Allemands que les Japonais utiliseront dans l'archipel, nous disposerons d'excellents débouchés dans ces régions.

85

1er janvier 1942, midi.

(Invités : Himmler, le ministre du Reich Dorpmüller et le sous-secrétaire d'Etat Kleinmann.)

Ne pas gaspiller la main-d'œuvre allemande.

Je suis partisan que les gros travaux (construction de tunnels, etc.) soient exécutés durant la guerre par les prisonniers. Le premier singe venu peut en être chargé. Ce serait donc gaspiller la main-d'œuvre allemande — de lui imposer de telles besognes.

86

1er janvier 1942, le soir.

(Invité, Himmler.)

Autorisation des jeux à Baden-Baden.

Je ne me soucie du prix des choses que lorsqu'il s'agit des acheteurs modestes. En ce qui concerne les riches, on devrait inventer des occasions de leur faire dépenser leur argent !

Un jour, le gauleiter du Pays de Bade est venu me confier ses appréhensions au sujet de Baden-Baden qui était en train, me disait-il, de perdre la source de ses revenus. Les Juifs qui autrefois y formaient l'essentiel de la clientèle désertaient la station depuis 1933.

Il n'était pas question d'accorder une subvention à Baden-Baden. La station était viable à la condition d'être dotée d'un casino. Je n'hésitai pas une seconde et y autorisai les jeux.

Nuit du 1er au 2 janvier 1942.

Impossibilité d'éluder Dieu. — La cérémonie du mariage. — Le fonctionnaire ne pense pas. — Monserrat et le Saint-Graal.

Au sujet d'une lettre de Mme von Eynhausen, Chr. Schr. examine l'opportunité de remplacer l'enseignement religieux dans les écoles par un cours de philosophie générale, cela afin que les enfants ne perdent pas le sens du respect en présence des choses qui outrepassent notre compréhension. Quelqu'un propose de ne pas donner à cet enseignement nouveau la qualification de philosophie. Il s'agirait plutôt d'une exégèse du national-socialisme. Le Führer donne son avis.

Il est impossible d'éluder le problème de Dieu. Quand j'en aurai le temps, je mettrai au point les formules qui devraient être utilisées dans les grandes circonstances. Il faut que ce soit quelque chose de parfait dans la pensée et dans la forme.

Je suis d'avis que nous devons organiser le mariage de telle façon que les couples ne se présentent pas un à un devant l'officier de l'état-civil. Si chaque couple réunit une suite de dix parents ou amis, avec cinquante couples nous aurons cinq cents participants — tous les éléments d'une cérémonie majestueuse !

L'officier d'état-civil actuel est en présence d'une tâche impossible. Comment voulez-vous que cet homme fasse dix fois par jour un discours inspiré ? Mais quels propos insipides ils débitent parfois ! L'expression « officier d'état-civil » en elle-même est déjà peu poétique. Quand je l'entends, cela me fait penser à mon père. Il m'arrivait de lui dire : « Mon père, pense donc... » Il me coupait aussitôt la parole : « Mon fils, je n'ai pas besoin de penser, je suis fonctionnaire. »

Hitler est en train de feuilleter un livre illustré sur l'Espagne :

Monserrat ! Ce mot fait surgir la légende. Elle a son origine dans le choc qui opposa les Maures aux éléments romains-germaniques. Un beau pays. On peut y situer en pensée le Gralsburg.

Nuit du 2 au 3 janvier 1942.

Souvenirs d'Obersalzberg. — Le professeur Hoffmann. — Les peintures de Rottmann. — Sur les animaux.

Quand je vais à Obersalzberg, je ne suis pas attiré seulement par la beauté du paysage. Je m'y sens loin des petites gens, et mon imagination y est fouettée. Quand ailleurs j'étudie un problème, je le vois moins clairement, je suis submergé par les détails. La nuit, au Berghof, je reste souvent des heures les yeux ouverts à contempler de mon lit les montagnes éclairées par la lune. C'est à ces moments-là que la clarté se fait dans mon esprit.

Lors de ma première campagne électorale, la question était de savoir comment obtenir des sièges. Seuls les partis d'une certaine importance pouvaient y prétendre. Je n'avais pour cette campagne aucune formule originale. Je suis monté à Obersalzberg. A quatre heures du matin, j'étais déjà réveillé, et je réalisai immédiatement ce qu'il convenait de faire. Le jour même, j'ai composé toute une série d'affiches. J'ai choisi d'accabler l'adversaire sous le poids de ses propres arguments. Et quelles armes il nous fournissait !

Toutes mes grandes décisions, je les ai prises à Obersalzberg. C'est là que j'ai conçu l'offensive de mai 40 et l'attaque contre la Russie.

Quand Hoffmann s'absente pour quelques jours, il me manque.

Chr. Schr. s'exclame : « Mon Führer, si le professeur Hoffmann savait cela, il en serait ravi. »

Mais il le sait fort bien. Il a voulu m'offrir récemment un Menzel. C'était vraiment très gentil de sa part. J'ai refusé. Je n'allais quand même pas le priver de cette toile. D'ailleurs, qu'en eussé-je fait ? A Linz, elle n'eût pas trouvé sa place. Mais pour la maison d'Hoffmann, c'est un trésor. Où Hoffmann peut me rendre service, c'est en trouvant, par exemple, un Rottmann pour mon musée.

Il y a, à la Pinacothèque, dans les paysages grecs et romains

de Rottmann, des éclairages extraordinaires. Pour Linz, nous n'avons qu'un tableau de lui. Mais tant pis, je ne peux pas tout avoir ! Si quelqu'un désire étudier Rottmann, il n'a qu'à aller à Munich.

D'où cela vient-il que le chuintement de la chouette soit si désagréable à l'homme ? Il doit y avoir une raison à cela.

J'imagine ce que peut être le tohu-bohu de la forêt vierge. Les animaux crient quand ils ont faim, quand ils souffrent, quand l'amour les possède. Le langage des oiseaux est sûrement plus développé que nous ne le croyons. Nous disons que les chats sont joueurs. Ils en pensent peut-être autant de nous. Ils nous supportent tant qu'ils peuvent, et quand ils en ont assez de nos enfantillages, ils nous flanquent un coup de griffe !

89

3 janvier 1942, midi.

La Grande-Bretagne devait éviter la guerre. — Les diplomates japonais Nomura et Kurusu. — Savoir donner le change.

S'il y avait un pays qui eût des raisons particulières d'éviter la guerre, c'est bien la Grande-Bretagne. Le seul moyen pour elle de conserver son empire était de posséder une forte aviation et une forte marine. Il ne lui fallait rien de plus.

Oshima m'a dit que, pour tromper les Américains, on leur avait envoyé N. et K. — car il était notoire que tous deux avaient de tout temps été partisans d'une entente avec les Etats-Unis.

Il faut en prendre de la graine. Quand on veut donner le change en simulant la faiblesse, quelle erreur d'avoir recours à un homme courageux (en lui demandant de simuler la faiblesse) ! Mieux vaut choisir carrément un faible.

DEUXIEME PARTIE

LE GÉNÉRAL HIVER

Nuit du 3 au 4 janvier 1942.

Recrutement de la SS. — Mérite de Himmler. — Origine de la SS et de la SA. — Sepp Dietrich. — Cent sept mandats au Reichstag. — Les maîtres d'école. — Goering et l'honneur allemand. — Eloge de l'optimiste. — Les femmes aiment les mâles. — Quarante degrés sous zéro en Russie. — Les panzers de Rommel. — La Diète de Worms. — Origine du salut allemand. — Comment est née l'expression « Führer ».

La SS ne doit pas étendre exagérément son recrutement. Ce qui importe, c'est de la maintenir à un niveau très élevé. Ce corps doit faire l'effet d'un aimant sur les hommes d'élite. Il faut qu'on sache qu'une troupe comme la SS doit payer plus lourdement que toute autre l'impôt du sang — afin d'éloigner d'elle les jeunes gens qui ne pensent qu'à l'esbroufe. Une troupe animée par une volonté farouche, d'une tenue insurpassable — le sentiment de la supériorité incarné !

Dès que la paix sera revenue, il faudra que la SS retrouve son indépendance, une indépendance totale. Il y a toujours eu une rivalité entre les troupes de ligne et la garde. C'est pourquoi il est bon que la SS, par rapport aux autres, constitue un monde absolument distinct. En temps de paix, c'est une police d'élite, capable d'écraser n'importe quel adversaire. Il fallait que la SS fit la guerre, sans cela son prestige en eût été diminué. Je suis fier quand un commandant d'armée peut me dire que « sa force repose essentiellement sur une division de blindés et sur la division SS Reich ».

Himmler a un mérite extraordinaire. Je crois que nul n'a eu comme lui l'obligation d'imposer sa troupe dans des conditions si constamment difficiles. En 1934, le « vieux monsieur » était encore là. Même par la suite, mille difficultés surgirent.

Dans la conviction qu'il y a toujours des circonstances où des troupes d'élite s'imposent, j'ai créé en 1922-1923 les troupes de choc Adolf Hitler. Elles étaient composées d'hommes préparés à la révolution et qui savaient qu'un jour ou l'autre ça taperait dur. Lorsque je sortis de Landsberg, tout s'était dissocié et dispersé en bandes parfois rivales. Je me suis dit alors qu'il me fallait une garde, même très réduite, mais composée d'hommes qui se seraient engagés sans restriction, même à marcher contre leurs propres frères. Vingt hommes seulement pour toute une ville (à la condition qu'on puisse compter absolument sur eux) plutôt qu'une masse douteuse.

C'est Maurice, Schreck et Heyden qui formèrent à Munich le premier groupe de durs, et qui furent ainsi à l'origine de la SS. Mais c'est avec Himmler que la SS devint cette troupe extraordinaire, dévouée à une idée, fidèle jusqu'à la mort. Je vois en Himmler notre Ignace de Loyola. Avec intelligence et obstination, contre vents et marées, c'est lui qui a forgé cet instrument. Les chefs de la SA, eux, n'ont pas réussi à donner une âme à leur troupe. Dans la période actuelle, nous avons la confirmation que chaque division de la SS a conscience de sa responsabilité. La SS sait qu'elle doit jouer un rôle d'exemple, être et non paraître, que tous les regards sont braqués sur elle.

Le rôle de Sepp Dietrich est particulier. Je lui ai toujours donné l'occasion d'intervenir en des points névralgiques. C'est un homme à la fois malin, énergique et brutal. Sous l'apparence du reître, Dietrich est un être sérieux, consciencieux, scrupuleux. Et quelle sollicitude à l'égard de ses soldats ! C'est un numéro hors série, dans le genre des Frundsberg, des Ziethen et Seydlitz. C'est un Wrangel bavarois, irremplaçable. Pour le peuple allemand, Sepp Dietrich est une institution nationale. A tout cela s'ajoute pour moi le fait que c'est un de mes plus vieux compagnons de lutte.

Une des situations tragiques que nous avons connues, c'est à Berlin en 1930. Comme Sepp Dietrich a su s'imposer ! C'était peu de temps avant les élections dont tout dépendait. J'attendais à Munich le résultat du scrutin. Le soir, j'allai au théâtre. Les premiers résultats commençaient d'arriver. Adolphe Müller entre, tout excité, et déclare : « Je crois que c'est une victoire. Ça peut donner de soixante à soixante-dix mandats. » Je lui réponds que si le peuple allemand était correct, il nous en donnerait davantage. Intérieurement je me disais : « Si ça pouvait être cent ! » Tout à coup, c'est la certitude de cent mandats assurés. Müller offre une tournée.

C'est allé jusqu'à cent sept ! Comment exprimer ce que j'ai ressenti à cet instant ? Nous passions de douze sièges à cent sept.

Je ne puis pas supporter les maîtres d'école. Comme toujours, les exceptions confirment la règle, et cela explique que la jeunesse s'attache d'autant plus à ceux qui font exception.

La situation était pénible, après la guerre mondiale, dans les universités. Les jeunes officiers qui venaient de faire la guerre étaient des auditeurs peu commodes.

J'ai eu l'occasion d'entendre un jour un discours de Goering dans lequel il déclarait prendre résolument parti pour l'honneur allemand. On avait attiré mon attention sur lui. Il me plut. J'en fis le chef de ma SA. C'est le seul de ses chefs qui ait bien conduit la SA. Je lui avais donné une bande débraillée. En très peu de temps, il avait mis sur pied une division de onze mille hommes.

Le jeune Lutze est parti pour le front comme volontaire. Souhaitons qu'il ne lui arrive rien ! C'est un jeune homme véritablement exemplaire, parfait en tout. Quand il aura fait un stage suffisant au front, je le prendrai auprès de moi. Il a beaucoup d'allure. Inge et lui étaient venus à Obersalzberg. Ils devaient avoir treize et quatorze ans. Inge avait fait quelque chose de pas très bien sans doute. Il se tourne vers nous et fait ce commentaire : « Jeunesse d'aujourd'hui ! »

J'assistais un jour à l'enterrement de camarades nationaux-socialistes qui avaient été assassinés. Je fus frappé par l'attitude pleine de dignité des familles. A quelque temps de là, à Nuremberg, on enterrait le soldat autrichien Schumacher, qui avait été également assassiné. Ce n'étaient que cris et lamentations — un spectacle atroce.

Pitié pour le pessimiste ! Il se gâche l'existence. La vie, en somme, n'est supportable qu'à la condition d'être optimiste. Le pessimiste complique inutilement les choses.

Dans mon escouade, un esprit de franche rigolade régnait. Sans les estafettes, nous n'eussions eu aucun lien avec le monde extérieur. Nous ne disposions pas d'installation de radio. Que fût-il advenu, bon Dieu, si nous avions été un groupe de pessimistes !

Le pire de tout, c'est un commandant pessimiste. Cet homme

à le pouvoir de tout paralyser. A ce degré, on n'est plus un pessimiste, on est un défaitiste.

Comment eussé-je pu réussir sans cette dose d'optimisme qui ne m'a jamais quitté, et sans cette foi qui déplace les montagnes ?

Le sens de l'humour et la propension au rire sont des qualités indispensables à une troupe. La veille de notre départ pour la bataille de la Somme, nous avons ri et plaisanté toute la nuit.

De nature, la jeunesse est optimiste. C'est là une disposition à encourager. Il faut avoir foi dans la vie. Il est toujours utile de pouvoir établir des comparaisons entre les événements. Ainsi, en présence d'une situation difficile, je me rappelle toujours ce qu'était notre situation en 1933. Il ne suffit pas d'être disposé à l'optimisme, il faut de surcroît une certaine jeunesse. C'est une chance que je me sois lancé dans la politique à trente ans, que j'aie été chancelier du Reich à quarante-trois ans, et que je n'en aie aujourd'hui que cinquante-deux.

On naît optimiste, de même qu'on naît pessimiste. Avec l'âge, l'optimisme s'affaiblit. Le ressort se relâche. Lorsque je subis mon échec de 1923, je n'eus d'autre idée que de remonter en selle. Je ne serais plus capable aujourd'hui de l'effort que cela suppose, par exemple de prendre la parole tous les soirs. La conscience de n'être plus capable de cela a quelque chose de démoralisant. Je crois aveuglement en mon peuple. Si je perdais cette foi, il ne nous resterait plus qu'à plier bagage.

Un pauvre homme comme Wiedemann, qu'en a-t-il de plus maintenant ? Toute crise a une fin. La seule question est de savoir si on survivra à cette crise. Un hiver où le thermomètre reste bloqué à quarante degrés sous zéro, ça n'existe pas ! Ce qui importe, c'est de ne céder en aucun cas. C'est merveilleux de voir un homme venir à bout d'une situation désespérée. Or il n'est donné qu'à peu d'êtres de dominer le sort contraire.

Durant toute ma vie, ce fut mon pain quotidien. D'abord, la misère que j'ai connue dans ma jeunesse. Puis les difficultés, parfois inextricables, du Parti. Ensuite, le gouvernement du pays. Mais, heureusement, rien n'est éternel — et c'est là une pensée reconfortante. Même quand l'hiver sévit avec rigueur, l'on sait que le printemps suivra. Et si les hommes, en ce moment, se transforment en blocs de glace, il n'empêche que le soleil d'avril luira et rendra la vie à ces espaces désolés.

Dans le sud, c'est en mai déjà que le dégel commence. En Crimée,

il fait chaud au mois de février. A la fin d'avril, c'est comme à la suite d'un coup de baguette magique : en quelques jours la neige fond, et tout redevient vert. Ce passage d'une saison à l'autre se fait pour ainsi dire sans transition. C'est une puissante poussée de sève. Rien de comparable avec ce qui se passe dans nos régions.

L'homme perd en un instant la mémoire des choses qui l'ont fait souffrir. Sinon l'homme vivrait constamment dans l'angoisse. Au bout de neuf mois, la femme oublie les douleurs terribles de l'enfantement. Une blessure s'oublie tout de suite. Ce qui est étrange même, c'est qu'au moment où l'on est blessé, l'on ait tout juste le sentiment d'un choc, sans douleur immédiate. On croit qu'il s'agit d'une chose insignifiante. La douleur ne commence qu'au moment du transport. On a vu à ce sujet des scènes incroyables, surtout en 1914, à l'époque où le formalisme n'avait pas encore perdu ses droits. Pour peu qu'ils pussent tenir debout, les blessés prenaient la position pour demander à leur capitaine la permission de se faire évacuer !

Au fond, tout cela est excellent pour notre race. C'est excellent aussi pour la femme allemande, car les femmes adorent les mâles. Les hommes des pays nordiques sont à ce point amollis que leurs plus belles femmes bouclent bagages quand elles ont l'occasion de mettre le grappin sur un homme de chez nous. C'est ce qui s'est passé pour Goering avec sa Karin. Il n'y a pas à s'insurger contre cette constatation. C'est un fait que les femmes aiment les vrais hommes. C'est leur instinct qui parle.

A l'époque de la préhistoire, la femme recherchait la protection des héros. Quand deux hommes luttent pour la possession d'une femme, celle-ci attend, pour laisser parler son cœur, de savoir auquel des deux ira la victoire. Les filles adorent les braconniers.

En ce moment, à l'Est je préférerais conduire à l'attaque une section de braconniers plutôt qu'une section de ces juristes qui condamnent les braconniers !

Je suis frappé par ce jugement des Japonais, qui estiment que l'Anglais est bien meilleur soldat que l'Américain. Si l'Anglais est battu par nous, cela ne l'empêchera pas de croire à sa supériorité. C'est là une affaire d'éducation.

Au début de la guerre mondiale, les Anglais n'étaient pas habitués aux tirs d'artillerie. Après un harcèlement de quatre heures, ils étaient matés, tandis que nous, nous résistions durant des

semaines. Les Anglais sont particulièrement sensibles aux menaces qui s'exercent sur leurs flancs.

Dans l'ensemble, le soldat anglais ne s'est pas amélioré depuis la guerre mondiale. D'ailleurs, cette constatation vaut pour tous nos adversaires, y compris le Russe. On peut même dire que le Russe se battait mieux pendant la guerre mondiale.

J'avais l'intention d'attaquer à l'Ouest déjà en automne 1939. Mais la saison était trop avancée.

La bataille d'Afrique, en ce moment, est une bataille de matériels. Rommel a manqué de panzers — les autres en avaient encore quelques-uns. Cela explique tout. Et si Rommel a manqué de panzers, c'est que nous ne pouvions les transporter.

L'expression « guerre éclair » est une invention italienne. Nous l'avons appris par les journaux. Je viens d'apprendre que tous mes succès, je les dois à une étude attentive des théories militaires italiennes.

Autrefois, quand j'arrivais en voiture dans une ville où j'étais attendu, j'étais toujours debout, tête nue — et je restais ainsi parfois durant des heures, même dans les pires intempéries. Je regrette vraiment que l'âge et la santé ne me le permettent plus. Au fond, j'en supportais beaucoup plus que les autres, y compris ceux qui m'attendaient en plein air, quel que fût le temps.

Le salut militaire n'est pas un geste heureux. J'ai imposé le salut allemand pour la raison suivante. J'avais donné l'ordre, au début, que dans l'armée l'on ne me saluât pas avec le salut allemand. Mais beaucoup l'oubliaient. Fritsch en tira les conséquences et infligea quatorze jours d'arrêts à tous ceux qui oubliaient de faire, à mon intention, le salut militaire. J'en tirai à mon tour les conséquences et introduisis le salut allemand dans l'armée également.

Dans les parades, lorsque des officiers à cheval font le salut militaire, quelle piètre figure ils font ! Le bras levé du salut allemand, c'a une autre allure ! J'en ai fait le salut du Parti bien après que le Duce l'eût adopté. J'avais lu la description de la séance de la Diète de Worms au cours de laquelle Luther fut accueilli par le salut allemand. C'était pour lui montrer qu'on ne l'affrontait pas avec des armes, mais avec des intentions de paix.

A l'époque de Frédéric le Grand, on saluait encore du chapeau, avec des gestes pompeux. Au moyen âge, les serfs ôtaient leur bonnet avec humilité tandis que les nobles faisaient le salut allemand. C'est à la *Ratskeller*, à Brême, environ l'année 1921, que je vis pour la première fois faire ce salut. Il faut y voir une survivance d'une ancienne coutume, et cela signifiait à l'origine : « Voyez, je n'ai pas d'arme dans la main ! »

J'ai introduit ce salut dans le Parti lors de notre premier congrès à Weimar. La SS lui a tout de suite donné une allure martiale. C'est à dater de ce moment-là que nos adversaires nous gratifièrent de l'épithète « chiens de fascistes ».

L'évocation de cette époque me rappelle le sacrifice de Scheubner-Richter. Quelle dignité, chez sa femme !

C'est un crève-cœur pour moi que Dietrich Eckart n'ait pas vécu l'ascension du Parti. Pour tous ceux qui étaient déjà avec nous en 1923, quelle revanche et quel accomplissement ! Nos vieux nazis, c'étaient des types formidables. Il y avait tout à perdre à cette époque, rien à gagner, en venant avec nous.

Dans dix ans, l'expression « le Führer » aura pris un caractère impersonnel. Il suffira que je donne à ce titre une consécration officielle pour que soit effacé celui de Chancelier du Reich. Même dans l'armée, on dit maintenant « le Führer ». Ce titre couvrira plus tard jusqu'à des personnalités qui n'auront pas toutes les vertus d'un chef, mais cela contribuera à asseoir leur autorité. On peut faire de n'importe qui un président, mais il n'est pas possible de donner le titre de Führer à un paltoquet. Ce qui est bien aussi, c'est que tout Allemand peut dire « Mon Führer » — les autres ne peuvent dire que « Führer ». C'est extraordinaire comme cette formule a pris rapidement droit de cité. Personne ne s'adresse à moi à la troisième personne. Tout le monde peut m'écrire : « Mon Führer, je vous salue. » J'ai tué la troisième personne et donné le coup de grâce aux derniers vestiges de la servilité, ces survivances de l'âge féodal. Je ne sais comment l'expression est née, je n'y suis pour rien. Cela s'implanta soudainement dans le peuple, et peu à peu cela prit force d'usage. Comme je fus bien inspiré en refusant le titre de Président du Reich. Vous imaginez cela : le président Adolphe Hitler !

Il n'y a pas de plus beau titre que celui de Führer, car il est né spontanément dans le peuple. Quant à l'expression « Mon Führer », je pense qu'elle est née dans la bouche des femmes. Quand je

voulais agir sur le « vieux monsieur », je m'adressais à lui en lui disant « Monsieur le Maréchal ». Ce n'est que dans les occasions officielles que je lui disais « Monsieur le Président ». C'est Hindenburg d'ailleurs qui a donné du prestige au titre de Président. Ces nuances peuvent paraître des bagatelles, mais elles ont de l'importance. C'est ce qui donne de la rigidité au cadre.

Le destin d'un mot peut être extraordinaire. Durant deux millénaires l'expression « César » a incarné la suprême autorité. Les Japonais ont leur expression particulière pour signifier la plus haute autorité : ils disent « Tenno », autrement dit « Fils du Ciel ». Les Japonais en sont encore au point où nous étions il y a mille six cents ans, avant que l'Eglise ne se glisse dans l'affaire.

Il ne faudra jamais admettre que l'autorité de l'Etat et l'autorité du Parti soient dissociées. La direction du peuple et celle de l'Etat doivent se confondre dans une même personne.

91

4 janvier 1942, midi.

(Invités : Sepp Dietrich et le colonel Zeitzler.)

Les trois erreurs du commandement italien. — Boutades sur la publicité. — Démagogie des brasseurs. — Les premiers haut-parleurs. — Déplacements en avion et météorologie.

Le commandement italien a commis trois grandes erreurs de stratégie. Les catastrophes qui en sont résultées ont enlevé à l'armée italienne la confiance qui l'animait. Il faut voir là l'explication de sa médiocrité actuelle.

Ce fut d'abord une erreur de jeter les meilleurs régiments de bersagliers contre des positions françaises solidement fortifiées et dont le commandement italien ignorait totalement le dispositif, de les jeter dans la neige à trois mille mètres d'altitude, et cela précisément à une période où l'aviation ne pouvait intervenir. Rien d'extraordinaire donc si ces régiments ont été si durement éprouvés. Nous non plus, nous n'eussions obtenu aucun résultat dans de telles conditions. S'ils m'avaient écouté, ils auraient pris les Français à revers par la vallée du Rhin.

La seconde erreur, ce fut l'Afrique. Les Italiens n'étaient nullement protégés contre les blindés britanniques, et ils se faisaient tirer comme des lapins. Beaucoup d'officiers supérieurs sont tombés à côté de leurs canons. C'est de là qu'est venue leur terreur panique des blindés.

La troisième erreur, ce fut leur funeste entreprise contre l'Albanie. Ils eurent recours pour cette attaque à des troupes de l'Italie méridionale — exactement ce qu'il fallait pour une campagne d'hiver en pays montagneux, sans équipement approprié, dans un terrain impraticable, et sans aucune organisation en profondeur !

A ce propos, Keitel, il faudra veiller à ce que le régiment de bersagliers que nous attendons soit amené immédiatement à pied d'œuvre. Ils ne supporteraient pas une longue marche en cette saison et dans de telles conditions. Evitons que ces bersagliers ne soient démoralisés avant même d'être arrivés au front !

Hitler se tourne vers Sepp Dietrich :

Hoffmann fait souvent allusion à son désir de me faire visiter sa ferme modèle. Je vois ça d'ici. Il me photographierait franchissant le seuil d'une étable. Quelle publicité pour la vente de son lait ! Je serais affiché dans toutes les crémeries.

Si j'acceptais d'être photographié avec un cigare entre les dents, je pense que Reemtsma m'offrirait tout de suite un demi-million de marks !

Et pourquoi pas également de la publicité pour un maître fourreur ? Une pelisse sur le dos, un manchon à la main, à l'affût pour tirer des lapins !

Je me suis fait un jour un tort incalculable en écrivant une lettre ouverte à un brasseur. Je lui reprochais la démagogie commerciale des fabricants de bière, qui se font passer pour les bien-fauteurs des petites gens, luttant pour leur assurer leur chope quotidienne. Je ne tardai pas à voir apparaître Amann complètement catastrophé, m'annonçant que les grandes brasseries annulaient leur contrat de publicité avec le journal. Cela représentait une perte immédiate de sept mille marks et de vingt-sept mille à plus longue échéance. Je me jurai bien de ne plus jamais écrire un article sous l'empire de la colère.

Au début de notre action, il n'y avait pas encore de haut-par-

leurs. Les premiers qui existèrent, c'était pire que tout. Une fois, au Palais des Sports de Berlin, ce fut une telle cacophonie que je fus contraint de couper le contact et de parler pendant près d'une heure en forçant ma voix. Je me suis arrêté au moment où je m'aperçus que j'allais tomber d'épuisement. C'est Kube qui avait la voix la plus puissante de nous tous, une voix de rhinocéros. Lui, il ne résista que vingt minutes.

Une autre fois, à Essen, ce fut un four noir. Toute la population s'était donné rendez-vous à notre réunion. Personne ne comprit un mot. Je ne fus admiré que pour mon endurance. J'ai eu des témoins. Votre femme, Brandt, m'a elle-même avoué que c'était complètement incompréhensible.

Ce n'est que peu à peu que l'on comprit la nécessité de répartir les haut-parleurs dans la salle. Il en faut une centaine — et non un seul, placé derrière le podium, comme c'était le cas au Palais des Sports. Chaque mot était entendu deux fois : d'abord de ma bouche, puis répété en écho par le haut-parleur.

Je me rappelle aussi la Journée allemande de 1923, à Nuremberg. C'était la première fois que je parlais dans une salle qui pouvait contenir deux mille personnes. Je n'avais aucune expérience d'orateur. Au bout de vingt minutes, j'étais aphone.

Hitler s'adresse de nouveau à Sepp Dietrich :

Chargé de responsabilités comme je le suis en ce moment, je ne prends pas de risques inutiles dans mes déplacements en avion. Mais vous savez qu'à l'époque héroïque, je ne reculais devant rien. Une seule fois j'ai dû renoncer à un vol, et ce fut contre ma volonté. C'était à la fin d'une campagne électorale. J'avais parlé à Flensburg, et je voulais regagner Berlin en me posant à Kiel.

Le capitaine Baur intervient : « Oui, mon Führer, c'est moi qui ai insisté pour vous faire renoncer à ce vol. D'abord, il s'agissait d'un vol de nuit, et notre route était jalonnée de gros orages. Au surplus, je n'avais aucune confiance dans les services météorologiques. Ce dont j'étais sûr, c'est qu'on eût été enchanté d'apprendre que nous nous étions cassé la gueule ! »

92

4 janvier 1942, le soir.

(Invités : Sepp Dietrich et le colonel Zeitzler.)

Le désert, terrain idéal pour les blindés. — Ravitailler Rommel. — La charge creuse. — Constante nécessité des armes nouvelles.

On a toujours cru que l'utilisation des blindés était liée à l'existence des routes. Or l'on vient de s'apercevoir que le désert constitue pour eux le terrain idéal. Il eût suffi à Rommel de disposer de deux cents panzers de plus. Si nous réussissons, en neutralisant Malte, à passer de nouveaux panzers en Afrique, Rommel pourra reprendre l'initiative des opérations. Il convient de ne pas exagérer, nous n'avons pas perdu grand'chose. Il n'est en tout cas pas question — bien au contraire — d'abandonner la partie. A mon avis, les Anglais, du fait de leur victoire, vont retirer d'Afrique une partie de leurs forces. Cela est vraisemblable, car personne en cette guerre ne possède en aviation des réserves telles qu'il puisse se permettre de les immobiliser dans des secteurs où elles ne sont pas indispensables. Chez eux particulièrement, toutes les forces sont constamment en ligne — nous sommes en effet les seuls à avoir encore quelques réserves. Les Anglais ne savent d'ailleurs pas où donner de la tête. L'Afrique du Nord, la Russie, les Indes, l'Australie, où doivent-ils intervenir ? Le seul problème pour nous est de forcer le passage entre la Sicile et la Tripolitaine. Eux, ils doivent faire tout le tour de l'Afrique. Ils ont conscience de notre force dans la Méditerranée, et n'osent pas emprunter la classique route des Indes. Aussitôt qu'ils auront dégarni le secteur, j'enverrai à Rommel ce qui lui manque.

La charge creuse signifie la mort des blindés. Les blindés auront terminé leur carrière avant la fin de cette guerre. Nous n'avons pas utilisé la charge creuse jusqu'à maintenant, mais il n'y a plus de raison d'attendre puisque l'Italie nous a proposé une arme analogue. Or chez les Italiens les secrets sont mal gardés, et ce que l'Italie a, le reste du monde ne tarde pas à l'avoir aussi ! Si les autres l'ont, il ne nous restera plus, à nous aussi, qu'à remiser nos panzers. N'importe qui, à l'aide de cette arme, pourra faire

sauter un blindé. Quand les Russes se mettront en action au printemps, leurs blindés seront mis hors combat.

Il y a deux ans, j'ai commandé un nouveau canon anti-chars lourd. Dans l'entre-temps, les nouveaux blindés ennemis sont entrés en ligne. La nécessité enseigne à l'homme non seulement à prier, mais à inventer sans cesse, et surtout à accepter les inventions qu'on lui propose. Toute nouvelle invention déprécie à tel point le matériel antérieur que c'est une lutte sans cesse renouvelée d'imposer une nouveauté.

93

Nuit du 4 au 5 janvier 1942.

(Invité, Sepp Dietrich.)

Les Juifs et la nouvelle Europe. — Les Juifs et le Japon. — Deux courants chez les Japonais. — Roosevelt et Churchill, deux imposteurs. — Courage des soldats espagnols.

Les Juifs ne croyaient pas que la nouvelle Europe se ferait.

Ils n'ont jamais pu s'implanter au Japon. Ce monde replié sur lui-même, ils s'en sont toujours méfiés, ils y ont vu pour eux un danger en puissance — et c'est la raison pour laquelle ils se sont constamment efforcés de tenir l'Angleterre et l'Amérique à l'écart du Japon.

De même qu'il y a toujours eu deux Allemagne, il y a toujours eu deux Japon : l'un capitaliste et donc anglophile — l'autre, le Japon du Soleil Levant, le pays des samourais. La marine japonaise est l'expression de ce monde-là. C'est parmi les marins que nous avons trouvé les hommes les plus proches de nous. Oshima, par exemple, quelle tête magnifique ! En revanche, certains hommes appartenant à l'entourage du Mikado m'ont donné une impression de décadence.

Durant une période de deux mille six cents ans, le Japon n'a jamais subi la guerre sur son propre sol. Une chose qu'il faut reconnaître à Ribbentrop, c'est d'avoir compris toute la portée de notre pacte avec le Japon et d'en avoir tiré les conséquences avec une grande lucidité. Notre marine fut animée du même état d'esprit, mais l'armée eût préféré une alliance avec la Chine.

Je suis très heureux d'avoir dit récemment tout ce que je pense de Roosevelt. Il n'y a pas de doute, c'est un cerveau malade. Le bruit qu'il a fait lors de sa conférence de presse, c'est typiquement hébraïque. Il n'y a pas plus bête que les Américains. Quelle humiliation pour eux ! Leur désillusion est d'autant plus grande qu'ils tombent de plus haut. D'ailleurs, les deux Anglo-Saxons se valent. On ne voit guère ce qu'ils pourraient se reprocher l'un à l'autre ! Ce Churchill et ce Roosevelt, quels imposteurs. On peut s'attendre à des rebondissements tout à fait extravagants.

Dans le secret de leur cœur, les Sud-Américains haïssent les Yankees.

Je ne crois pas que les Américains attaquent les Açores. Ils ont laissé passer le moment.

Qu'ils le veuillent ou non, les Hollandais, à partir de maintenant, sont attachés à notre fortune.

Zeitler a raconté aujourd'hui que le régiment italien de blindés a fait une contre-attaque très mordante.

En tant que troupe, les Espagnols sont une bande dépenaillée. Ils considèrent le fusil comme un instrument à ne nettoyer sous aucun prétexte. Les sentinelles, chez eux, n'existent que pour le principe. Elles n'occupent pas leurs postes, ou si elles les occupent, c'est en dormant. Quand les Russes arrivent, ce sont les indigènes qui doivent les réveiller. Mais les Espagnols n'ont jamais cédé un pouce de terrain. On ne peut imaginer des êtres plus impavides. C'est à peine s'ils se protègent. Ils bravent la mort. Je sais en tout cas que les nôtres sont toujours heureux d'avoir des Espagnols comme voisins de secteur.

Si on lit les écrits de Goeben sur les Espagnols, on constate que rien n'a changé depuis cent ans. Extraordinairement courageux, durs aux privations, mais farouchement indisciplinés. Ce qui est lamentable chez eux, c'est la différence de traitement qui existe entre officiers et soldats. Les officiers espagnols mènent joyeuse vie, et les soldats en sont réduits à la plus maigre des pitances.

Les Hongrois sont de bons auxiliaires pour nous. Bien encadrés, ils nous sont très utiles.

Quant à la Roumanie, elle n'a qu'un seul homme, Antonesco !

94

5 janvier 1942, midi.

(Invités : le D^r Todt, Sepp Dietrich, le général Gause et le colonel Zeitzler.)

Les Anglais perdent l'Extrême-Orient. — L'Inde ou Tripoli. — Rodomontades britanniques. — Le soldat américain.

La situation des Anglais, sur le plan militaire, est compromise dans deux secteurs d'importance vitale.

L'une de leurs grandes bases, c'est l'Iran, l'Irak et la Syrie. C'est là que leur flotte se ravitaile. L'autre, c'est l'archipel malais, où ils perdent tous leurs points de ravitaillement en pétrole. Ils peuvent claironner leurs intentions en ce qui concerne l'Europe, mais ils savent fort bien que c'est de la possession des Indes que dépend l'existence de leur empire.

Si j'étais à leur place, je me dirais : « Impossible de reconquérir les Indes dès lors qu'elles seront perdues. » Mon principal souci serait donc d'y acheminer tout ce que je possède, ne serait-ce qu'une division. J'ai bien l'impression qu'ils raclent leurs fonds de tiroirs pour essayer de sauver leurs positions en Extrême-Orient. Les projets sont une chose, mais les événements commandent. Il serait concevable que les Anglais fissent venir des unités indiennes en Europe — mais ce sont là des panachages qui diminuent l'efficacité d'une armée. Ils perdraient ainsi d'un côté ce qu'ils ne gagneraient pas de l'autre. Si les affaires se poursuivent à ce rythme, dans quatre semaines les Japonais seront à Singapour. Ce serait là un coup terriblement dur. Et c'est là un espace si vaste qu'il ne saurait être question de le tenir avec une division.

La situation serait totalement différente si les Anglais avaient quelques milliers de tonnes de carburant en réserve.

Il y a quelque temps, alors que nous passions du matériel de Sicile en Tripolitaine, les Anglais ont esquivé le combat d'une manière incompréhensible. C'est pourtant une question de vie ou de mort pour eux de nous empêcher de ravitailler nos troupes d'Afrique. Que notre convoi d'aujourd'hui réussisse à passer, et ça sentira mauvais pour eux. Si j'étais placé dans l'alternative de

perdre ou Tripoli ou l'Inde, je n'hésiterais pas à abandonner Tripoli pour concentrer mes efforts sur l'Inde.

Le général Gause déclare : « Ce fut un soulagement pour nous d'apprendre l'entrée en guerre du Japon. »

Oui, un soulagement, un immense soulagement. Mais c'est aussi un tournant de l'histoire. Cela signifie la perte de tout un continent, et il faut le regretter, car c'est la race blanche qui le perd.

En 1940, les Anglais nous avaient annoncé que les forteresses volantes « pulvériseraient l'Allemagne ». Aux Japonais, ils ont annoncé qu'en neuf heures Tokio serait rasée. Sur la base de ces rodomontades, nous étions en droit de supposer qu'ils multiplieraient leurs efforts dans le domaine aérien au cours de l'année 1941. Pour répondre à cette éventualité, j'avais fait renforcer notre flak, et surtout j'avais fait constituer d'énormes réserves de munitions. En fait, nous n'avons utilisé, en 1941, que le quart des munitions utilisées l'année précédente.

Je pense que si nous pouvons faire parvenir à Rommel suffisamment de carburant, de panzers et de canons anti-chars, les Anglais devront se cantonner dans la défensive, et la chance nous sera donnée de les chasser à nouveau. Rommel doit recevoir ces jours-ci deux cents panzers.

Jamais je ne croirai qu'un soldat américain puisse se battre comme un héros.

95

Nuit du 5 au 6 janvier 1942.

(Invité, Sepp Dietrich.)

Staline, continuateur des tsars. — Les Allemands ont sauvé l'Europe en 1933. — Raisons de l'attaque de la Russie en 1941. — Le matériel des Russes. — Infériorité de l'Asie.

Staline fait figure de héraut de la révolution bolchévique. En réalité, il s'identifie avec la Russie des tsars et il n'a fait que relever

la tradition du panslavisme. Le bolchévisme n'est pour lui qu'un moyen. Ce n'est qu'un déguisement destiné à tromper les peuples germains et les peuples latins. Si nous n'avions pris le pouvoir en 1933, la vague des Huns eût déferlé. Toute l'Europe eût été touchée, car l'Allemagne eût été impuissante à l'arrêter. Personne ne s'en doutait, mais nous étions au bord de la catastrophe.

A quel point personne ne s'en doutait, en voici un témoignage. Quelques jours avant notre entrée en Russie, j'ai dit à Goering que nous affrontions l'épreuve la plus dure de notre existence. Goering en tomba de son haut, car il considérait la campagne de Russie comme une nouvelle formalité.

Ce qui m'avait confirmé dans ma décision d'attaquer sans retard, c'est le renseignement apporté par une mission allemande de retour de Russie qu'une usine russe produisait à elle seule plus de blindés que toutes nos usines ensemble. J'ai senti que c'était la limite ultime. Pourtant, si quelqu'un m'avait affirmé que les Russes disposaient de dix mille blindés, j'eusse répondu : « Vous êtes complètement fou ! »

Les Russes n'inventent rien. Tout ce qu'ils ont, ils le tiennent d'autrui. Tout leur vient de l'étranger : les ingénieurs, les machines-outils. Donnez-leur l'appareil de visée le plus perfectionné. Ils sont capables de le copier, mais pas de l'inventer. La technique du travail chez eux est simplifiée à l'extrême. Leur main-d'œuvre rudimentaire les oblige à décomposer le travail en une succession de gestes faciles à accomplir et qui, bien entendu, ne demandent aucun effort de réflexion.

Ils consomment une quantité invraisemblable de tracteurs, car ils sont incapables d'exécuter la moindre réparation.

Les Tchèques eux-mêmes, qui sont les plus capables parmi les Slaves, ne sont aucunement doués pour l'invention — et pourtant ils sont travailleurs et appliqués. A l'origine de Skoda, il y a des Autrichiens et des Allemands.

Détruisez leurs usines, les Russes ne sont pas fichus de les reconstruire et de les remettre en marche. C'est tout juste s'ils peuvent faire marcher une usine qui marche toute seule. Bien qu'ils aient toujours acheté les licences des avions les plus modernes, leur Rata est un loup. Leurs modèles les plus récents sont encore loin d'atteindre le niveau de notre 107.

Les Japonais sont capables d'améliorer une chose qui existe en prenant à gauche et à droite ce qui se fait de mieux.

Au moment du Pacte, les Russes ont manifesté le désir de posséder un exemplaire de chacun de nos bateaux. Nous n'avons pu

faire autrement que de leur livrer des inventions dont certaines représentaient pour nous vingt années de recherches.

Ces peuples nous furent toujours inférieurs sur le plan culturel. Comparez la civilisation des Grecs avec ce qu'étaient le Japon ou la Chine à la même époque : c'est comme si vous compariez la musique de Beethoven à un miaulement de chat. Dans le domaine de la chimie, par exemple, il est établi que tout leur vient de nous. Mais les Japonais, du moins, sont discrets. Ils gardent pour eux les secrets qui leur sont confiés. Nos deux marines ont toujours travaillé dans un bon esprit de collaboration. Nous devons aux Japonais de précieux renseignements.

Ce qui était pénible pour moi, c'était de subir la délégation commerciale russe.

Les Russes ont probablement connu le secret des roquettes par une trahison commise avant que nous prissions le pouvoir. En effet, ils en sont restés à la technique de l'époque et n'ont pas profité des progrès que nous avons réalisés depuis. Ils ont néanmoins adopté un rail de guidage qu'ils tiennent peut-être des Français.

Chez nous, dans l'armée, personne ne savait que nous possédions la roquette.

Les Russes ont attaché de l'importance au fait que la roquette partît sans faire de bruit. Nos roquettes lourdes font un vacarme si infernal que personne n'y résiste. C'est là un effet d'ordre psychique qui s'ajoute à l'effet matériel. Il n'y a aucun bénéfice à cacher à l'adversaire le départ du coup, car de toute façon il n'existe pas de moyen de se prémunir contre lui.

J'ignorais que le tir avec ricochet eût un effet aussi destructeur. Keitel a toujours été partisan de cette technique.

L'obus long de notre obusier de campagne, qui ne pèse que seize kilos, produit sur l'adversaire l'effet d'une grenade lourde.

Dans la technique des armements, nous serons toujours supérieurs aux autres. Mais nous devons conserver la leçon des événements et prendre soin, après la guerre, de ne pas permettre aux autres de pénétrer nos secrets. Aucune nouveauté ne pourra sortir à moins d'une autorisation spéciale délivrée par un officé ad hoc — même en ce qui concerne les pays avec lesquels nous sommes liés par des accords.

96

6 janvier 1942, midi.

La franc-maçonnerie, entreprise de corruption. — Daladier, Chamberlain et les va-t'en guerre. — L'or, richesse fictive. — La catastrophe de 1940. — Le bouc émissaire.

Je me suis aperçu d'une chose. Le pire, dans la franc-maçonnerie, ce n'est pas tant le côté philosophique que le fait qu'elle est une immense entreprise de corruption. C'est une poignée d'hommes qui sont responsables de la guerre.

L'adversaire prédestiné de Churchill, c'était Lloyd George. Malheureusement, il a vingt ans de trop. Le moment critique, c'est quand Chamberlain et Daladier rentrèrent de Munich. Tous deux, ils devaient voir très clairement que la première chose à faire était de dissoudre leurs parlements. Si Daladier avait organisé des élections, les va-t'en guerre eussent été mis en déroute. Le peuple entier eût approuvé la politique de paix. Mais ce ne fut qu'un répit, et les excitateurs ne tardèrent pas à relever la tête.

L'Angleterre et la France sont en train de perdre ce qui à nos yeux n'est qu'une richesse fictive, c'est-à-dire l'or et les avoirs à l'étranger. Leur vraie richesse, et celle-là personne ne peut la leur enlever, c'est leur potentiel humain (mais à la condition qu'il soit utilisé en vue d'exploiter les ressources naturelles du pays).

Cette guerre aura été à l'origine d'un des plus grands bouleversements du monde. Elle aura des conséquences que nous n'avons pas désirées, par exemple la dislocation de l'Empire britannique. Les responsables ? Les Juifs. Le sort de l'Angleterre leur est totalement indifférent. Un Hore Belisha, qui a grandi dans le ghetto, ne saurait avoir les réflexes d'un Anglais.

L'expérience nous enseigne qu'après toute catastrophe l'on trouve un bouc émissaire. En Angleterre, il est probable que ce sera le Juif. Mais qu'ils s'arrangent entre eux. Nous n'avons pas pour mission de régler la question juive chez les autres !

97

6 janvier 1942, le soir.

(Invité, le général Dietl.)

Ordre et propreté. — Pédanterie des services administratifs.

En temps de paix, la nécessité de gouverner dans un esprit d'économie s'impose. Il y a à cela une condition, c'est que l'ordre règne. Même condition pour que règne la propreté.

Dans toute organisation, l'art consiste à trouver une formule où la nécessaire rigueur de la règle soit tempérée par la générosité que commandent les faits. On ne pourra éliminer complètement des services administratifs cet esprit de pédanterie qui paralyse toute initiative. Dans les cas importants, il faut s'arranger pour qu'intervienne une tierce autorité, munie du pouvoir de décision nécessaire.

C'est vraiment émouvant ce qui se passe en ce moment, à l'occasion du ramassage de la laine pour le front russe. Les civils se privent de leurs biens les plus précieux, mais il faut qu'ils puissent avoir la conviction que tout se passe sans la moindre fraude et que chaque objet parviendra à sa véritable destination. Aussi, gare à celui qui se mettrait sur le chemin et essaierait d'intercepter, par exemple, cette somptueuse fourrure, qui sera portée peut-être par le plus modeste de nos soldats !

98

Nuit du 6 au 7 janvier 1942.

Relève de la garde à Rome. — Les difficultés du Duce. — L'échec de Brauchitsch.

La relève de la garde à Rome, cela ne me dit rien de bon. Les changements trop fréquents de personnalités sont à mon avis une

erreur. Le dirigeant qui sait qu'il n'aura probablement pas le temps de mener à bonne fin l'œuvre qu'il voudrait entreprendre, s'en tient généralement à la routine. Je ne puis comprendre qu'on crée de telles situations. On ne fait qu'aggraver de la sorte ses propres soucis.

Les charges nouvelles que j'assume, je ne puis les supporter que parce que peu à peu j'ai été déchargé de certaines responsabilités, par des collaborateurs auxquels j'ai donné l'occasion de se révéler et qui ont su mériter ma confiance. Il est possible que le Duce ne trouve pas autour de lui les collaborations dont il a besoin. Moi, j'ai eu cette chance.

Si Brauchitsch était resté à son poste, ne fût-ce que quelques semaines encore, cela eût abouti à une catastrophe. Ce n'est pas un soldat, c'est une mazette. On ouvrira les yeux plus tard sur ce que furent pour moi ces quatre semaines.

99

7 janvier 1942, le soir.

Churchill à la solde des Américains. — Paix séparée avec la Grande-Bretagne — Conséquences de la perte de Singapour. — Frontière entre l'Orient et l'Occident. — Opposition à Churchill. — Prépondérance des Japonais dans le Pacifique. — Mépris de l'américanisme.

Je n'ai pas rencontré un Anglais qui n'ait parlé de Churchill avec réprobation. Pas un qui n'ait dit qu'il avait le cerveau dérangé.

A supposer que nous eussions d'entrée de jeu perdu la guerre, il n'en existerait pas moins une hégémonie sur le continent. Ce serait l'hégémonie du bolchévisme. Et c'est pour cela que les Anglais se seraient battus !

Le fait que l'Amérique exige de l'Angleterre de renoncer à l'Extrême-Orient n'entraînera évidemment aucun changement dans l'attitude de Churchill à l'égard de l'Amérique : c'est un homme vénal.

Une chose peut paraître invraisemblable, mais à mes yeux elle n'est pas exclue, c'est que l'Angleterre sorte de la guerre. En effet, si l'on établit aujourd'hui le bilan individuel de chaque nation, l'Angleterre occupe encore la première place. Or une seule nation

n'a rien à gagner dans cette guerre, et peut même tout y perdre, c'est l'Angleterre.

Quand les Anglais auront abandonné Singapour, je ne vois pas bien comment ils pourront affronter le Japon avec des chances de succès. Le Japon, grâce à ses bases, domine la mer aussi bien que les airs. Le seul espoir possible pour les Anglais, c'est que les Russes les aident de Vladivostok. Si les Anglais savaient qu'ils peuvent se tirer de là simplement avec un œil au beurre noir, je crois qu'ils n'hésiteraient pas un instant. L'Inde n'étant qu'une puissance terrestre, elle perd pour eux tout intérêt, sur le plan de la stratégie, dès l'instant que Singapour est tombée.

Des hommes comme Eden ne luttent plus pour leur poche en ce moment, mais seulement dans l'espoir de sauver leur peau. D'ailleurs, tous les responsables sont encore là, à part Hore Belisha. Si cela tourne mal, ils auront des comptes à rendre à leurs compatriotes.

Les Anglais furent généreux aussi longtemps qu'il ne fut question que de distribuer le bien d'autrui. Aujourd'hui, ils ne se battent pas pour de nouveaux profits, mais pour essayer de sauver leur empire. Jusqu'à présent, ils ont pu prendre les choses avec philosophie, dire que l'Europe ne les concernait pas directement, que les pays vaincus ce n'étaient pas eux. Mais après la chute de Singapour, tout changera. Où se trouvera, en effet, la frontière entre l'Orient et l'Occident ? L'Angleterre sera-t-elle en mesure de tenir l'Inde ? Cela dépendra du maintien des communications maritimes, puisque les liaisons terrestres n'existent pas.

Churchill est une canaille journalistique. L'opposition à Churchill est en train de se raffermir en Angleterre. Sa longue absence l'a desservi. Si une nation devait sortir de la guerre avant la fin de cette guerre, je pense sérieusement que ce pourrait être l'Angleterre. Je ne l'affirme pas, mais cela me paraît possible.

L'Angleterre et l'Amérique sont décidées maintenant à produire du caoutchouc synthétique. Il ne s'agit pas uniquement de construire des fabriques — il faut encore le charbon ! C'est dans les six mois qui viennent que ce problème prendra pour eux toute son acuité. Tous les Etats ont en ce moment de semblables difficultés à résoudre et vivent au jour le jour. Mais il est certain que, pour l'Angleterre, ses difficultés actuelles ont une portée incalculable. En l'occurrence, quelle position convient-il que nous adoptions ? Je crois que nous ne pouvons prendre aucune initiative.

Notre sauvegarde pour l'avenir, c'est que les Japonais ne renon-

ceront jamais à la prépondérance qu'ils sont en train d'acquérir dans le Pacifique. La question importante pour l'Angleterre sera de savoir si elle conserve ou non l'Inde. Une paix séparée pourrait être négociée, qui laisserait l'Inde à l'Angleterre.

Dans ce cas, qu'advierait-il des Etats-Unis ? Ils seraient indemnes territorialement. Mais l'Angleterre sera un jour contrainte de se rapprocher du continent. Et c'est une armée germano-britannique qui chassera les Américains d'Islande. Je ne fonde pas beaucoup sur l'avenir des Américains. A mes yeux, c'est un pays pourri. A cela s'ajoute le problème des races et des inégalités sociales. C'est ce qui a perdu Rome, et pourtant c'était une construction solide et qui représentait quelque chose. Au surplus, les Romains étaient animés par de grandes idées. Rien de pareil en Angleterre aujourd'hui. Quant aux Américains, ça n'existe pas. Aussi un Anglais, malgré tout, m'est-il mille fois plus sympathique qu'un Américain.

Il va sans dire que nous n'avons pas d'affinités avec les Japonais. Ils nous sont trop étrangers par leur façon de vivre, par leur culture. Mais c'est une haine et une répulsion profondes qui m'animent contre l'américanisme. Je me sens plus proche de n'importe quel pays européen. Tout dans le comportement de cette société américaine montre qu'il s'agit là d'un monde à moitié enjuivé, et négri-fié pour l'autre moitié. Comment veut-on qu'un tel Etat tienne alors que quatre-vingts pour cent du revenu y est drainé par le fisc — un pays où tout est édifié sur le dollar ? A ce point de vue, je considère l'Etat britannique comme très supérieur.

100

Nuit du 8 au 9 janvier 1942.

Souvenirs d'enfance. — Enseignement religieux. — L'abbé Schwarz. — « Assieds-toi, Hitler ! » — Préparation à la confession. — L'Association des séparés de corps. — Histoire de Pétronella. — Certificat d'études.

En Autriche, l'enseignement religieux était donné par des prêtres. J'étais l'éternel poseur de questions. Comme je possédais parfaitement la matière, j'étais inattaquable. J'avais toujours les meilleures notes. J'étais plus irrépréhensible en revanche sur le chapitre de la conduite.

J'avais un goût particulier pour les thèmes délicats de la Bible et un malin plaisir à poser des questions embarrassantes. L'abbé Schwarz, notre professeur, s'entendait à me répondre d'une façon évasive. J'insistais donc jusqu'à ce qu'il perdît patience. Un jour, je ne sais plus à quel propos, il me demanda si je priais le matin, à midi et le soir. « Non, monsieur le professeur, je ne prie pas. Je ne vois d'ailleurs pas l'intérêt que pourrait témoigner le bon Dieu aux prières d'un élève d'une école secondaire. — Alors, asseyez-vous ! »

Lorsque l'abbé Schwarz pénétrait dans la classe, l'atmosphère était aussitôt transformée. La révolution entrait avec lui. Chaque élève s'adonnait à une occupation insolite. Pour ma part, je l'excitais en brandissant des crayons aux couleurs de la grande Allemagne : « Faites immédiatement disparaître ces couleurs abominables ! » La classe unanime répondait par un long cri de désapprobation. Je me levais alors pour lui expliquer que c'était là le symbole de notre idéal national. « Vous ne devez avoir dans votre cœur d'autre idéal que celui de notre chère patrie et de notre bien-aimée maison de Habsbourg. Celui qui n'aime pas la famille impériale n'aime pas l'Eglise, et celui qui n'aime pas l'Eglise n'aime pas Dieu. Assieds-toi, Hitler ! »

L'abbé Schwarz possédait un monumental mouchoir bleu qu'il allait pêcher dans la doublure de sa soutane. On entendait des crépitements lorsqu'il le déployait. Un jour, il l'avait laissé tomber dans la classe. Pendant la récréation, alors qu'il était en conversation avec d'autres maîtres, je m'approchai de lui en tenant le mouchoir à bout de bras, et non sans dissimuler mon dégoût : « Voici votre mouchoir, monsieur le professeur. » Il s'en empara en me foudroyant du regard. A ce moment, les élèves qui s'étaient assemblés autour de moi éclatèrent d'un rire bruyant et artificiellement prolongé.

Dans la Steinstrasse, l'abbé Schwarz avait une parente, qui portait le même nom que lui, et qui tenait un petit magasin. Nous nous rendions en groupe chez elle et lui demandions les articles les plus saugrenus : culottes de femmes, corsets, etc. Bien entendu, elle ne tenait pas ce genre d'articles. Nous quittions sa boutique avec indignation et en hurlant.

En face de l'école, dans la Herrengasse, il y avait un couvent. Une excellente recrue venait de nous arriver de Vienne, un authentique garnement. Il envoyait des baisers aux nonnes, lorsqu'elles passaient devant une fenêtre. L'une d'elles lui sourit un jour en réponse. Aussitôt une vieille chipie surgit et tira avec force le rideau. Nous entendîmes même un cri. Une demi-heure plus tard,

notre recteur nous réprimandait, s'étonnant de notre absence de respect.

S'il n'y avait eu quelques professeurs pour intervenir à l'occasion en ma faveur, cela se fût mal terminé.

Aux approches de Pâques, un cours fut consacré à la préparation de la confession. Ce fut une intense rigolade. Comme nous devions donner des exemples de péchés à confesser, nous les choissions de manière à énerver l'abbé Schwarz. L'un avouait avoir pensé du mal de son professeur, un autre disait l'avoir agacé, et ainsi de suite. L'abbé nous dit que nous nous rendions coupables d'un grand péché en n'allant pas plus profond en nous-mêmes et en nous tenant à ces aveux superficiels. Nous convînmes donc que chacun de nous avouerait une collection de péchés effroyables. Pendant la récréation, j'écrivis au tableau noir une terrifiante confession, précédée de la mention « à copier ». J'étais en plein travail lorsqu'un coup de sifflet retentit. C'était le signal donné par le camarade que nous avions posté en sentinelle. Je fis basculer le tableau et me précipitai à mon banc. Les vacances passent, et tout le monde, y compris moi-même, oublie cette affaire.

A la rentrée, un élève est interrogé. Il remplit de son écriture la face du tableau noir qui se présente à lui. Arrivé au bas du tableau, il le fait pivoter. Mon texte apparaît : « J'ai commis le péché de chair en dehors du mariage... » Le professeur étudie l'écriture, croit reconnaître la mienne et me demande si c'est moi l'auteur. Je lui explique qu'il s'agit là d'un exemple d'introspection en profondeur — l'abbé Schwarz nous ayant recommandé d'être très précis à ce sujet. « Vous, Hitler, gardez vos exemples pour vous, sinon c'est moi qui ferai un exemple... »

Souvent je me promettais à moi-même de me modérer, mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais supporter toutes ces hypocrisies. J'ai encore devant les yeux ce Schwarz avec son long nez. Je voyais rouge en le contemplant. Et je repartais de plus belle ! Ma mère étant venue à l'école, il bondit sur elle pour lui expliquer que j'étais une âme perdue. « Toi, malheureux, m'apostropha-t-il. — Mais je ne suis pas malheureux, monsieur l'abbé. — C'est dans l'au-delà que tu t'en apercevras. — J'ai entendu parler d'un savant qui met en doute l'existence de l'au-delà. — Qu'est-ce que tu veux dire ? — Je vous fais remarquer, monsieur le professeur, que vous me tutoyez. — Vous n'irez pas au ciel. — Et si j'achète une indulgence ? »

J'aimais beaucoup aller à la cathédrale. Sans que je m'en rendisse compte, c'était par goût de l'architecture. Quelqu'un avait

dû faire part de ces visites à l'abbé Schwarz, lequel supposa que j'y allais pour quelque raison inavouable. En réalité, j'étais plein de respect pour la majesté du lieu. Un jour, en sortant, je me trouve nez à nez avec l'abbé. « Et moi qui te prenais déjà pour une âme perdue, mon fils ! Je vois qu'il n'en est rien. » Cela se passait à un moment où l'opinion de Schwarz ne m'était pas indifférente, car c'était à la veille des examens. Je me gardai donc bien de le dissuader. Mais il ne savait à quoi s'en tenir sur mon compte et cela le chagrinait. J'avais lu beaucoup d'ouvrages de libres penseurs, et il le savait. Quand je l'abordais avec mes connaissances scientifiques mal digérées, je le rendais fou.

A Linz, il y avait une association des séparés de corps, car le divorce même civil n'existait pas en Autriche. La dite association organisait des manifestations pour protester contre cette barbarie. Les manifestations publiques étaient interdites, mais les réunions privées étaient autorisées à la condition que seuls les membres de l'association y assistassent. Je me rendis à l'une de ces réunions, signalai à la porte un bulletin d'adhésion, et je fus saisi d'une sainte colère en écoutant l'exposé de l'orateur. Il décrivait des hommes qui étaient des modèles d'ignominie et dont les épouses, aux termes de la loi, ne pourraient jamais se séparer. Je me persuadai aussitôt que mon devoir était de répandre la vérité dans le public, et je composai une pièce de théâtre sur ce thème. Mon écriture étant illisible, je dictai cette pièce à ma sœur, en marchant de long en large dans ma chambre. La pièce était découpée en de nombreuses scènes. J'y manifestai une imagination exaltée et brûlante. J'avais quinze ans à cette époque.

Ma sœur me dit : « Tu sais, Adolphe, ta pièce n'est pas jouable. » Il me fut impossible de la persuader qu'elle était dans l'erreur. Elle persista même dans son entêtement au point qu'un jour elle se mit en grève, et mon chef-d'œuvre en resta là. Les réflexions que j'avais faites me furent néanmoins utiles pour alimenter mes conversations avec l'abbé. A la première occasion, encore vibrant d'indignation, je l'entrepris sur la question. « Je ne sais vraiment pas comment vous faites, Hitler, pour découvrir de tels sujets. — Parce que cela m'intéresse. — Cela ne doit pas vous intéresser. Votre bienheureux père est pourtant mort. — Mais mon père n'a rien à voir dans cette affaire. C'est moi qui suis membre de l'Association des séparés de corps. — Qu'est-ce que tu es ? Asseyez-vous ! »

J'ai eu Schwarz pendant trois ans. Avant lui (son nom me revient maintenant), c'était un abbé Silizko — un grand ennemi à nous.

Un de nos professeurs, un nommé Koenig, avait été commissaire au contrôle des chaudières à vapeur. Une explosion lui valut un jour un choc psychique qui se traduisit par un défaut de prononciation. Ainsi il ne pouvait plus prononcer la lettre h. Lorsqu'il fit l'appel de la classe, à sa première leçon, et bien que je fusse assis en face de lui, je feignis de ne pas entendre et ne répondis pas à l'appel de mon nom. Il insista à plusieurs reprises, mais sans résultat. Quand il m'eut identifié, il me demanda pourquoi je ne répondais pas : « Je ne m'appelle pas Itler, monsieur le professeur. Je m'appelle Hitler. »

Je me suis toujours demandé pourquoi nos maîtres étaient aussi peu soignés de leur personne.

A Steyr, nous avons eu un Juif comme professeur. Nous l'enfermâmes un jour dans son laboratoire. Ça se passait avec lui comme dans une école de Juifs, en pleine anarchie. Ce maître manquait de toute autorité. On le craignait, paraît-il, à ses débuts — parce qu'il hurlait comme un possédé. Malheureusement pour lui, il fut surpris un jour en train de rire tout de suite après s'être fâché. Les élèves comprirent que ses colères n'étaient que de la comédie, et désormais c'en fut fini de son autorité.

J'avais découvert chez ma logeuse un immense foulard que je lui empruntai. Je le nouai autour de mon cou et me rendis ainsi affublé à l'école. Le maître me demandant ce que j'avais, je répondis par un grognement indistinct, lui faisant comprendre qu'il m'était impossible de parler. Effrayé par une possible contagion, me croyant fort mal en point, il s'écria aussitôt : « Partez, partez. Rentrez chez vous, soignez-vous ! »

J'ai toujours eu l'habitude de lire pendant les cours, évidemment des ouvrages sans rapport avec les dits cours. Je lisais un jour un livre sur les maladies microbiennes quand le professeur bondit sur moi, m'arrachant mon livre des mains et le jetant au loin. « Vous devriez prendre exemple sur moi si vous voulez lire, et lire des ouvrages profonds. »

Steyr était une ville antipathique — le contraire de Linz. Linz, animée par l'esprit national. Steyr : noire et rouge — la calotte et le marxisme. J'habitais avec un camarade, Grünmarkt numéro neuf, dans une petite chambre qui donnait sur la cour. Son prénom était Gustave, j'ai oublié son nom de famille. La chambre

était plutôt agréable, mais la vue sur la cour sinistre. De la fenêtre, je m'exerçais souvent à tirer sur des rats. La logeuse nous aimait beaucoup. Elle prenait régulièrement parti pour nous contre son mari, lequel ne comptait pour ainsi dire pas dans la maison. Elle l'attaquait à la façon d'une vipère.

J'ai gardé le souvenir d'une des disputes qui les opposait fréquemment. Quelques jours auparavant, j'avais prié ma logeuse, très poliment, de me donner du café un peu moins chaud le matin, afin que j'eusse le temps de l'avaloir avant de partir. Le matin de la dispute, je lui fis remarquer qu'il était déjà la demie et que j'attendais toujours mon café. Elle contesta qu'il fût si tard. Le mari intervint alors : « Pétronella, dit-il, il est moins vingt-cinq. » A cette remarque, émise par quelqu'un qui n'avait pas droit à la parole, elle explosa. Le soir arriva que Pétronella n'était pas encore calmée. Au contraire, la dispute atteignit alors son paroxysme. Le mari voulut sortir, et, comme de coutume, demanda à l'un de nous de l'accompagner, car il avait peur des rats et il fallait l'éclairer. Lorsqu'il fut sorti, Pétronella verrouilla la porte. Gustave et moi, nous nous dîmes : « Maintenant, ça va barder ! » Le mari ne tarda pas à se casser le nez sur la porte fermée. Il pria poliment sa femme d'ouvrir. Comme elle ne réagissait pas, sauf en chantonant, il lui en intima l'ordre, mais sans plus de succès. Des menaces il passa à l'imploration la plus humble, finit par s'adresser à moi (qui ne pus que lui opposer l'interdiction qui m'était faite par sa charmante épouse de lui obéir). Le résultat, c'est qu'il passa la nuit dehors, n'ayant pu rentrer que le matin à l'heure du laitier, piteux et dompté. Quel mépris nous eûmes, Gustave et moi, pour cette chiffie molle ! Pétronella avait trente-trois ans. Lui, il était barbu et sans âge. Il était de petite noblesse et travaillait comme employé dans les services de la ville.

L'Autriche comptait à cette époque un grand nombre de familles nobles qui vivaient dans la gêne. Je me demande si Pétronella vit encore. Nous l'aimions beaucoup. Elle était aux petits soins avec nous, ne manquait pas une occasion de nous bourrer les poches de quelque friandise. En Autriche, l'on appelait en général ces braves femmes qui logaient des étudiants du nom latin de *crux*.

Quelle époque ensoleillée dans mon existence ! Et pourtant, ce n'était pas sans peine que je sautais les obstacles de la vie scolaire. Je passai une année à Steyr. C'est là, sur les pentes du Domberg, que j'appris à skier.

Après les examens, nous organisâmes une grande fête. C'est l'unique fois dans ma vie où je fus ivre. J'avais obtenu mon certi-

ficat, et je devais quitter Steyr le lendemain pour rentrer chez ma mère. En cachette, nous nous rendîmes, mes camarades et moi, dans une pinte de campagne. J'ai perdu entièrement la mémoire de ce qui s'est passé au cours de cette nuit. Je me rappelle simplement avoir été éveillé par une laitière, le matin à l'aube, sur la route de Steyr à Karsten. J'étais dans un état lamentable en arrivant chez ma *crux*. Je prends un bain, bois une tasse de café. Pétro-nella me demande alors si j'ai obtenu mon certificat. Je veux le lui montrer, je fouille mes poches, les retourne. Pas trace de mon certificat. Qu'ai-je pu en faire, et que vais-je montrer à ma mère ? J'imagine déjà une explication : l'ayant déployé dans le train, devant la fenêtre ouverte, un coup de vent me l'a arraché ! Ce n'est pas l'avis de Pétronella, qui me suggère plutôt d'aller demander à l'école un duplicata de ce document. Et comme j'ai bu tout mon argent, elle pousse même la gentillesse jusqu'à me prêter cinq guldens.

Le directeur commença par m'infliger une assez longue attente. Mon certificat avait été rapporté à l'école, mais déchiré en quatre morceaux et dans un état peu glorieux. Sans doute, dans l'inconscience de l'ivresse, avais-je confondu ce précieux parchemin avec du papier hygiénique. Je fus anéanti. Je ne puis raconter ce que le directeur m'a dit, j'en suis encore humilié à distance. Je me suis fait à moi-même ce serment solennel de ne plus jamais m'enivrer, et j'ai tenu mon serment.

J'avais de quinze à seize ans, l'âge où tous les jeunes gens font des vers. Je fréquentais volontiers les musées de figures de cire, et je passais de préférence la porte surmontée de l'écriteau *Pour adultes seulement*. C'est l'âge où l'on veut tout savoir, ne rien ignorer. Je me souviens d'être entré dans un cinéma près de la gare du Midi à Linz. Quelle horreur de film !

A propos de cinéma, j'ai assisté une fois à une représentation donnée au profit d'une œuvre de bienfaisance. Ce qui était curieux, c'était le choix des films, plus que douteux du point de vue de la morale. L'Etat autrichien était tolérant dans ce domaine ! Je me trouvais nez à nez à cette représentation avec mon maître Sixtel. Il me dit en riant : « Vous vous dévouez aussi pour la Croix-Rouge ! » Sa remarque me parut choquante.

G. D. demande si certains des professeurs de Hitler ont été les témoins de son ascension.

Oui, quelques-uns. Je n'étais pas un élève modèle, mais aucun d'eux ne m'a oublié. Quel test pour moi !

101

Nuit du 9 au 10 janvier 1942.

Santé et maladie. — Campagnes électorales et tourisme aérien. — Le pilote du Führer. — L'Est et les moyens de locomotion.

Depuis l'âge de seize ans, je n'ai pas eu de maladie. La dernière fois que je fus alité, c'était en 1918, dans un hôpital militaire. Du fait que je ne suis jamais malade, il me semble que la maladie, lorsqu'elle s'attaquera à moi, m'affectera avec plus de violence. J'ai l'impression que ça ne traînera pas !

Il y a dix ans encore, j'ai pu monter en avion à 6.000 mètres d'altitude sans le secours des inhalateurs d'oxygène. Les deux Dietrich se sont évanouis. Si j'avais dû me déplacer, il en eût été autrement, sans doute. C'était d'ailleurs une chance qu'il en fût ainsi, car il n'y avait pas suffisamment de masques pour tout le monde.

Une autre fois, nous ne volions qu'à 4.000 mètres, mais Baur dut descendre à toute allure pour échapper à un orage qui était au-dessus de nous. Cela m'a procuré d'effroyables migraines, qui m'ont tenu toute la journée. Aussi ai-je la plus grande admiration pour les pilotes de stukas.

Récemment, Goering a exprimé devant moi son mécontentement parce que Baur avait volé sur Heinkel. Il tient à ce que Baur utilise toujours le même type d'avion. S'il volait toujours sur Heinkel, ce serait différent. En ce qui concerne Baur, il se réjouit d'avoir le nouveau Condor.

Il subsiste toujours un élément de danger dans le vol. On dépend en somme d'un seul homme. Il suffit que celui-ci ait une défaillance pour que tout soit fini. En plus de cela, il y a les conditions atmosphériques. Si l'on est surpris par le givrage, il ne reste qu'à tenter un atterrissage de fortune, ce qui n'est pas toujours facile.

Autrefois, je volais par tous les temps. Aujourd'hui, j'ai le souci que rien ne m'arrive. Quand la situation sera détendue, j'y regarderai de moins près.

J'ai fait deux atterrissages dans le brouillard. On descend, et l'on ne sait dans quoi l'on pourrait buter. Une fois, c'était à Munich. Nous aperçûmes très indistinctement les lumières rouges du baliage. Baur, qui a une rapidité de décision extraordinaire, plongea aussitôt sans se préoccuper de la direction du vent. Nous étions sur un vieux Rohrbach. J'avais le sentiment de descendre à une vitesse folle. Brusquement le sol se montra. Baur redressa l'appareil in extremis. Déjà nous roulions. Mais il y avait encore le risque de rencontrer un obstacle. Baur réussit à virer à quelques mètres des hangars.

Nous avons tenté une autre fois de nous poser dans des conditions analogues à Brême. La Lufthansa, à cette époque, était infestée de Juifs. Ils me laissaient voler quand il y avait interdiction de vol sur tout le territoire du Reich. Ils n'avaient qu'un désir, évidemment — c'était que je terminasse ma carrière dans un accident d'aviation ! Nous descendions en aveugles lorsque le sol surgit. Baur eut tout juste le temps de redresser et d'éviter ainsi un troupeau de bétail.

Une autre fois encore, nous eûmes à traverser successivement trois orages. C'était du côté de Brunswick. Combien de fois avons-nous fait des atterrissages forcés dans des champs ! Ainsi le 29 juillet 1932, à Ulm.

Dans une autre occasion, j'ai dit à Baur : « Il faut y aller, l'on nous attend à Munich. » Nous n'étions pas équipés pour le vol de nuit. Aussi Baur avait-il fait installer un éclairage de fortune. En arrivant sur Munich, nous avons tourné en rond au-dessus du stade. C'était au moment des élections Papen, quand nous récoltâmes nos deux cent quatre-vingt-dix-sept mandats. Le même jour, j'avais tenu des réunions à Constance, à Friedrichshaven et à Kempten. A la réunion de Munich, je pouvais à peine parler. J'avais le vertige. En rentrant chez moi, je crus que j'allais m'évanouir. Rien ne me fut acquis sans peine à cette époque ! Je me souviens d'avoir parlé une fois à Stralsund à trois heures du matin.

Ces déplacements rapides et incessants étaient dus à la nécessité où j'étais de parler soit dans de très grandes salles, soit en plein air, et nous n'avions pas toujours le choix de la date. Par exemple, le jour de mon anniversaire en 1932. La veille, j'avais tenu six réunions à Königsberg, la dernière se terminant à deux heures et demie du matin. Couché à cinq heures, à huit heures et demie déjà je me trouvais sur le champ d'aviation. Une jeune fille ravissante m'offrit un bouquet, et je considérai cela comme un heureux

présage. Réunions à Schneidemühl, à Cassel, puis à Göttingen, où quarante à cinquante mille personnes nous attendaient dans la nuit sous une pluie torrentielle.

Le lendemain, à trois heures du matin, nous partions en voiture pour Wiesbaden, Trèves et Coblenze. L'organisation de ces tournées était fort difficile, car nous devions tenir compte principalement des possibilités de salles. Souvent je devais utiliser un petit monomoteur Junker qui avait appartenu à Sepp Dietrich. C'était un avion plutôt instable, et nous y étions fortement secoués par mauvais temps. Baur l'a posé une fois sur un hippodrome. Il a fait mieux, car il réussit à y reprendre son vol par nuit noire. Nous ne disposions en fait d'aucune protection météorologique.

Mon tout premier vol, Munich-Berlin, fut si défavorable que je demeurai des années sans remonter dans un avion.

Mon faible, c'est l'automobile. Je lui dois quelques-unes des plus belles heures de ma vie. Le Rhin vu d'avion, ce n'est pas grand-chose. En auto, c'est mieux. Mais l'idéal, c'est en bateau.

En ce qui concerne l'Est, le seul moyen de locomotion est l'avion. Là il n'y a rien à perdre. Quand nous y aurons construit nos premières autostrades, jalonnées tous les cent kilomètres par une petite ville qui rappellera l'Allemagne, cela ira déjà mieux. Ces autostrades devront être différentes des nôtres, sinon les voyageurs, étreints par l'ennui du voyage, feraient des crises d'agoraphobie. Le trajet Cologne-Bonn est déjà difficile à supporter. Quand je vais de Berlin à Munich, j'ai l'esprit constamment sollicité par de belles choses. Mais mille kilomètres dans une plaine, cela effraie ! Il faudra peupler ce désert. Les autostrades de l'Est, il faudra les construire sur des crêtes, afin qu'elles demeurent dégagées pendant l'hiver. Le vent doit pouvoir les balayer sans cesse.

102

9 janvier 1942, le soir.

Huile de balaine et graisses végétales.

Aujourd'hui, l'humanité dépend essentiellement de la baleine pour son alimentation en corps gras. Je crois que le nombre des

baleines, dans les mers du monde, a plutôt tendance à diminuer qu'à augmenter. L'Est nous fournira les graisses végétales qui remplaceront l'huile de baleine.

103

10 janvier 1942, midi.

Richesse subite du Japon. — Exploitation capitaliste de l'Inde. — Le bûcher des veuves. — L'Inde ou le contrôle de l'Europe.

Le Japon est en train de se rendre indépendant dans tous les domaines. Il s'assure le caoutchouc, le pétrole, le zinc, le wolfram et quantité d'autres produits. Le Japon sera l'un des pays les plus riches de la terre. Quel changement ! Ce pays, qui était considéré comme l'un des plus pauvres il y a quelques semaines encore ! Il y a peu d'exemples dans l'histoire mondiale d'un renversement de situation aussi rapide, aussi total.

La richesse de la Grande-Bretagne résulte moins d'une parfaite organisation commerciale que de l'exploitation capitaliste des trois cent cinquante millions d'esclaves indiens. On vante le savoir-faire des Britanniques parce qu'ils respectent les coutumes des pays qui leur sont soumis. En réalité, cette attitude n'a d'autre explication que la volonté de ne pas élever le standard de vie des indigènes. Si nous prenions l'Inde, les Indiens ne seraient sûrement pas enthousiastes, et ils ne tarderaient pas à regretter le bon vieux temps de la domination anglaise ! Le comble, dans ce comportement cynique des Anglais, c'est que ça leur donne le prestige du libéralisme et de la tolérance.

L'interdiction du bûcher pour les veuves et la suppression des oubliettes de la faim ont été dictées aux Anglais par le désir de ne pas diminuer la main-d'œuvre et peut-être aussi par le désir d'économiser le bois ! Ils s'y sont pris si habilement, pour présenter ces mesures au monde, qu'ils y ont soulevé une vague d'admiration. C'est cela la force des Anglais : laisser vivre les indigènes tout en les exploitant au maximum.

Il n'existe pas un Anglais qui, en ce moment, ne pense constamment à l'Inde. On proposerait aux Anglais ce dilemme : garder

l'Inde en abandonnant l'Europe à l'Allemagne, ou perdre l'Inde en conservant le contrôle de l'Europe, je suis sûr que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Anglais choisiraient de garder l'Inde. Pour eux, l'Inde est également devenue un symbole, car c'est sur l'Inde qu'a été édifié l'Empire. Sur quatre cent cinquante millions de sujets, le roi d'Angleterre compte trois cent cinquante millions d'Indiens.

Face à l'Amérique, nous n'avons rien de mieux à faire que de lui tenir tête jusqu'au bout.

104

12 janvier 1942, midi.

(Invités : le D^r Porsche et Jacob Werlin.)

Le moteur à refroidissement par air.

Le moteur à refroidissement par eau doit disparaître complètement.

Au lieu de tirer l'essence du charbon par un procédé compliqué, il est préférable d'obliger certaines catégories d'usagers à utiliser des véhicules équipés de gazogènes.

105

Nuit du 12 au 13 janvier 1942.

Confirmation des ordres. — Problème du ravitaillement pour le front russe. — Utilisation des compétences. — Soudaineté de l'hiver russe. — 42 degrés sous zéro. — Une conception politique dépassée : l'équilibre européen. — Le menteur Halifax. — Duff Cooper et Hore Belisha. — Le boomerang indien. — La solution Mosley. — Metchoui et harems.

Dans la Wehrmacht, il n'y avait jusqu'ici l'obligation de confirmer l'exécution d'un ordre qu'aux échelons inférieurs. Je viens de changer cela. Faute de cette obligation, l'on court le risque de

considérer un ordre comme exécuté du seul fait que cet ordre a été donné. Il faut une confirmation pour que l'on en soit tout à fait sûr.

Le ravitaillement du front suscite d'énormes problèmes. En cette occasion, nous avons donné la preuve des dons d'improvisation les plus grandioses. Dans l'ordre des choses imprévues, il y a eu cette catastrophe de la température qui, en deux jours, est tombée de deux degrés sous zéro à trente-huit sous zéro. Cela a tout paralysé, car personne ne s'y attendait. Les indigènes en sont eux-mêmes surpris, et ils confirment que l'hiver a surgi d'une manière tout à fait inhabituelle.

Etant donné les conditions actuelles de la guerre, on peut se demander si les officiers les plus compétents doivent être au front ou à l'arrière ? Je prétends qu'ils doivent être au front. Durant la guerre mondiale, nous avons eu en tout quarante mille véhicules motorisés. Une seule de nos unités peut en compter aujourd'hui autant. Quelle était la situation il y a huit ans ? Nous avions sept divisions d'infanterie et trois de cavalerie. Nous ne comptons aujourd'hui que des divisions blindées et des divisions motorisées. Il me faut donc des officiers, encore des officiers.

Au printemps 1938, nous sommes entrés en Autriche. Sur le parcours de Linz à Vienne, nous avons vu plus de quatre-vingts panzers immobilisés au bord de la route — et pourtant quelle route facile ! Nos hommes manquaient d'expérience. Un an plus tard, nous pénétrions en Tchécoslovaquie par un temps de chien, et rien de pareil ne s'est produit.

Il nous faut à l'intérieur une organisation appropriée. Nous sommes contraints de charger un quelconque officier de la responsabilité d'un dépôt de matériel. Or il peut s'agir d'un lieutenant de réserve, dentiste ou instituteur dans le civil. Ces braves gens, naturellement, n'ont aucune idée de l'entretien du matériel, et ils doivent commencer par faire leurs expériences. N'oublions pas que l'armée allemande a poussé à une allure folle. Nos difficultés actuelles sont les mêmes, sous une forme aggravée, que celles que nous avons connues en 1938, lors de notre marche sur Vienne. L'hiver prochain, rien de tout cela ne se reproduira. Nous ne verrons pas une voiture immobilisée, ni une locomotive — du fait des intempéries.

Dès l'instant que ces régions seront reliées à notre réseau, nous construirons des locomotives adaptées aux conditions locales. Dans

ce domaine, je ne fais de reproches à personne. Ce matériel n'est pas sorcier à construire, mais jusqu'ici nous n'avions aucune raison de fabriquer des machines prévues pour un autre climat que le nôtre.

Même cette année, l'hiver ne nous aurait pas causé de difficultés s'il ne nous avait surpris par sa soudaineté. C'est pourtant une chance qu'il soit arrivé si brusquement, sinon nous eussions avancé encore de deux à trois cents kilomètres. Dans ce cas, l'adaptation de la voie ferrée à notre écartement n'eût pas été possible. Par de telles températures, force nous est de recourir à la traction animale.

Sur le front de Léninegrad, par une température de quarante-deux degrés au-dessous de zéro, plus un fusil, plus une mitrailleuse, plus un canon ne fonctionnaient de notre côté. Mais nous venons de recevoir l'huile qui nous a malheureusement fait défaut il y a deux mois.

Il nous manque deux choses : une casquette fourrée et un masque de celluloid. Goering m'a dit qu'il connaissait, pour les avoir utilisés à la chasse, les sachets chauffants qu'on trouve sur les soldats russes.

Il y a combien de temps que je réclame un moteur à refroidissement par air ? Mais on parle à des murs ! Le mur le plus opaque, c'est la bêtise humaine. Les militaires y étaient opposés, de même qu'ils furent tout d'abord opposés à la Volkswagen. Quel prix nous coûte en ce moment l'essence spéciale pour la mise en marche des moteurs ! Il va sans dire que ce serait différent si nous avions sous chaque capot un réchauffeur agissant par catalyse. J'en ai donné l'ordre, il sera interdit à l'avenir de construire d'autres moteurs qu'à refroidissement par air. Presque tout ce qui nous fait défaut aujourd'hui, nous l'avions déjà pendant la guerre mondiale. C'est étrange de voir comme l'être humain oublie vite. Tout est à réinventer sans cesse.

Churchill est l'homme d'une conception politique dépassée — celle de l'équilibre européen. Cela n'appartient plus au domaine des réalités. Et c'est pourtant à cause de cette superstition que Churchill a excité l'Angleterre à la guerre. Quand Singapour tombera, Churchill tombera aussi, j'en suis convaincu. La politique représentée par Churchill n'a d'intérêt, en somme, que pour les Juifs. Mais ce peuple a été élu par Jéhovah à raison de sa stupidité. La dernière chose que leur intérêt commandait aux Juifs, c'était d'engager cette guerre. Ils y auront gagné d'être chassés d'Europe,

car plus la guerre durera et plus les peuples réagiront contre eux avec violence.

A l'origine de ce bouleversement, quelques imbéciles. Il faut en effet voir les choses comme elles sont. Qu'est-ce que ce Juif marocain Hore Belisha dont la Grande-Bretagne a fait un ministre de la Guerre ? Les généraux ont fini par lui briser les reins — comme Wavell vient de le faire pour Duff Cooper. Je considère Halifax comme un hypocrite de la pire espèce, comme un menteur. Dans l'ensemble, il est visible que la sympathie entre Anglais et Américains n'est pas à la hausse. Du côté anglais, c'est même l'antipathie qui est à la hausse. Sans l'intervention du Japon dans la guerre, leurs comptes se fussent équilibrés, mais maintenant c'est nettement l'Angleterre qui paie les pots cassés. Les bonnes paroles de Roosevelt suffiront-elles à compenser la perte des Indes ?

Je ne pense pas que les Japonais entreprendront la conquête de l'Inde. Ils se borneront sans doute à en faire le blocus. Et si les communications avec l'Inde sont interrompues, quel sera le bénéfice pour les Anglais d'y être encore les maîtres ? Leur situation d'ailleurs est très particulière. Ils sont trois cent cinquante mille pour gouverner trois cent cinquante millions d'hommes. Si tout à coup les trois cent cinquante millions déclarent qu'ils ne marchent plus, que peuvent-ils faire ? J'imagine que chez nous, du temps de la République de Weimar, la grève générale eût été appliquée avec rigueur — qu'eût pu faire là-contre une armée de cent mille hommes ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a aux Indes des insurrections sanglantes, mais la difficulté, pour les Indiens, c'est de concilier les intérêts divergents d'une population si diverse. Comment réunir dans un front commun les princes avec les brahmanes, les hindous avec les musulmans, toutes ces castes hiérarchisées et cloisonnées ? Si un journal britannique des Indes écrit aujourd'hui contre Churchill, c'est parce qu'il ne peut faire autrement — sinon il perdrait tout son public. La presse ne donne pas une image exacte de la réalité. Aux Indes, la révolte constitue un état endémique. Gandhi a tenté de réussir par des moyens pacifiques, mais quels que soient les moyens choisis, les Indiens sont unanimes dans leur désir de secouer le joug britannique. Certains voudraient recourir pour cela au bolchévisme, d'autres à nous. D'autres préféreraient ne rien devoir à l'étranger. Pour tous, le but est le même, c'est la liberté — et nul ne se préoccupe de l'état d'anarchie qui suivra chez eux le départ des Anglais.

Quand on traite un peuple comme les Anglais n'ont cessé de

traiter les Indiens, la sottise à ne pas faire est d'envoyer la jeunesse du pays dans des universités où elle apprend des choses qu'il vaudrait mieux qu'elle ne sût pas.

Singapour n'est tout de même pas la Crète. J'essaie d'imaginer ce que nous ferions, nous, si un tel coup nous frappait. Mais il n'existe aucun élément de comparaison, car nous ne possédons pas un empire mondial.

Comment vont-ils réagir à cela ? Bien sûr, ils ont en réserve des hommes comme Mosley. Quand je pense que Mosley et plus de neuf mille de ses partisans, dont certains appartenant aux meilleures familles, sont emprisonnés pour n'avoir pas voulu cette guerre !

Tenez-vous bien, Bormann, je vais devenir très religieux.

Bormann : « Vous avez toujours été très religieux. »

Je vais devenir homme d'Eglise. Je serai bientôt le grand chef des Tartares. Déjà Arabes et Marocains mêlent mon nom à leurs prières. Chez les Tartares, je deviendrai Khan. La seule chose dont je serai incapable, c'est d'accepter de partager le metchoui avec les cheiks. Qu'ils me tiennent quitte, moi, végétarien, de la viande. S'ils n'attendent pas trop longtemps, je me rabattrai sur les harems !

106

13 janvier 1942, le soir.

(Invités : le maréchal Leeb et Terboven.)

Tchèques pro-allemands et partisans de Bénès. — Les Tchèques dans l'Empire austro-hongrois. — Hacha et la piqure du Dr Morell.

Je connais les Tchèques. Ils sont fort indécis en ce moment. Une partie d'entre eux voudrait l'entente avec l'Allemagne. Les autres sont partisans de Bénès. Une politique de faiblesse en Tchécoslovaquie correspondrait de notre part à une recherche de la catastrophe. Si l'Etat autrichien avait agi énergiquement à leur égard, il eût évité la dislocation.

Ma première intervention date d'il y a deux ans et demi. Nous

avons dû fusiller neuf agitateurs et envoyer deux mille cinq cents personnes dans des camps de concentration. L'ordre fut rétabli instantanément.

Le comportement des Tchèques à l'endroit de la vieille Autriche a donné tout son sens à l'expression « résistance passive ». Les plus impertinents sont toujours ceux que l'on traite avec le plus d'égards. La prévenance est à leurs yeux une marque de faiblesse ou de stupidité. J'aime mieux passer pour un brutal que pour un idiot.

Je suis persuadé que les Tchèques finiront par considérer Hacha comme l'un des plus grands hommes politiques de leur histoire !

En 1939, je leur ai signifié un ultimatum aux termes duquel ils avaient jusqu'à six heures pour accepter mes propositions — sinon les avions allemands viendraient sur Prague. J'eusse irrémédiablement perdu la face s'il eût fallu mettre cette menace à exécution, car à l'heure dite le brouillard était si dense sur nos aérodromes qu'aucun de nos avions n'eût pu prendre son vol. A trois heures, l'entretien avec Hacha était terminé. Il informa son gouvernement, et trois quarts d'heure plus tard nous recevions avis que l'ordre était exécuté. Les troupes allemandes entreraient donc en Tchécoslovaquie sans coup férir. Les Tchèques avaient leur armée bien en main. L'ordre transmis par Hacha avait été rédigé par mes collaborateurs. La visite de Hacha me donna du souci, car c'était un vieux monsieur très fragile. Imaginez les cris de la presse étrangère s'il lui était arrivé quelque chose ! Le matin, il était animé d'un esprit de résistance qui contrastait avec son comportement habituel. Il s'opposait notamment à ce que son ministre des Affaires étrangères contresignât notre accord. Je me suis dit : « Attention ! J'ai en face de moi un juriste. » Peut-être y avait-il une disposition en Tchécoslovaquie qui ne donnait force de loi à un accord de ce genre qu'avec le contre-seing du ministre en question ?

Le jour suivant, à Prague, Hacha me demanda de quelle manière nous avions fait de lui un autre homme. Il s'étonnait lui-même de s'être montré brusquement si têtue. C'était probablement l'effet de la piqure que Morell lui avait faite pour le regonfler. Son énergie recouverte se manifestait contre nous !

Je reçois actuellement de Hacha les plus chaleureux témoignages de sympathie. Je ne les publie pas pour ne pas donner l'impression que nous aurions besoin de l'appui d'un vaincu.

107

Nuit du 13 au 14 janvier 1942.

Après une audition de la VII^e symphonie de Bruckner.

Le compositeur Bruckner. — Brahms au pinacle. — Wagner et Goering, hommes de la Renaissance. — Grands architectes. — Devoir d'encourager les talents.

Cette œuvre est composée sur des airs populaires de la Haute-Autriche. Ils ne sont pas repris textuellement, mais constamment je salue au passage des danses tyroliennes de ma jeunesse. C'est merveilleux ce qu'il a su tirer de ce folklore. En l'occurrence, c'est à un prêtre que revient le mérite d'avoir protégé ce grand maître. L'évêque de Linz demeurait tout seul durant des heures assis dans sa cathédrale à écouter Bruckner jouer de l'orgue. C'était le plus grand organiste de son temps.

On imagine ce que fut l'arrivée à Vienne, dans une société corrompue, de ce petit paysan. Un jugement de Bruckner sur Brahms, publié récemment dans un journal, a accru encore la sympathie que j'éprouvais pour Bruckner. « La musique de Brahms est très belle, mais je préfère la mienne. » C'est la conscience de soi, à la fois pleine d'humilité et d'orgueil, telle que peut l'éprouver, en toute simplicité, un paysan lorsqu'il est animé d'une vraie conviction. Le critique Hanslick a fait de la vie à Vienne un enfer pour Bruckner. Quand vint le moment où il ne fut plus possible d'ignorer son œuvre, on le couvrit de décorations et on l'accabla d'honneurs. Que représentait tout cela pour lui ? N'eût-il pas mieux valu ne pas le méconnaître si longtemps ?

La juiverie avait élevé Brahms au pinacle. Fêté dans les salons, c'était un pianiste aux gestes théâtraux. Il abusait des effets de mains, des effets de barbe et de chevelure. En face de lui, Bruckner était un homme effacé, intimidé.

Wagner aussi avait le sens du geste, mais cela lui était congénital. Wagner était un homme de la Renaissance — comme Goering à un certain point de vue (et il serait sot de le lui reprocher).

Il n'y a rien de plus cruel que de vivre dans un milieu dépourvu de compréhension pour une œuvre déjà réalisée ou en gestation. Quand je pense à un Schiller ou à un Mozart ! Mozart, qui fut

jeté, on ne sait en quel lieu, dans une fosse commune... Quelle ignominie !

Si je n'avais été là pour l'empêcher, je crois que la même aventure fût arrivée à Troost. Cet homme a révolutionné l'art du bâtiment. Il s'en est fallu de quelques années peut-être — et il serait mort sans que quiconque eût la moindre idée de son génie. Lorsque je l'ai connu, il était déprimé, aigri, dégoûté de la vie. Cela arrive souvent que les architectes soient des hypersensibles. Pensons simplement à Hansen qui fut le plus richement doué des architectes viennois. Et Hasenauer ? La critique l'avait attaqué si sauvagement qu'il se donna la mort avant que fût achevée son œuvre — et pourtant l'Opéra de Vienne, si merveilleusement beau, repousse dans l'ombre celui de Paris. Savoir qu'on est capable de faire certaines choses comme personne n'en est capable — et ne pas avoir la possibilité de faire ses preuves !

Il semble que les peuples devraient tout naturellement faire des sacrifices pour leurs grands hommes. La seule vraie fortune d'une nation, ce sont ses grands hommes.

Un grand homme, cela est beaucoup plus qu'un milliard dans les caisses de l'Etat. Un homme qui a le privilège d'être à la tête d'un pays ne saurait faire un meilleur usage de son pouvoir que de le mettre au service du talent. Pourvu que le Parti considère toujours que son principal devoir est de découvrir et d'encourager les talents ! Ce sont les grands hommes qui expriment l'âme d'une nation.

J'ai eu une chance extraordinaire, mais le peuple allemand en a eu une plus grande encore. Les sept divisions d'infanterie et les trois de cavalerie de 1933 n'eussent pas arrêté la ruée de l'Est !

108

15 janvier 1942, le soir.

Churchill rentre des Etats-Unis. — Impossibilité d'un miracle. — Sur-natalité et vaccination.

A son retour en Angleterre, Churchill n'aura pas de peine à cir-convenir la Chambre des Communes — mais les gens qui ont leur fortune aux Indes ne se laisseront pas bourrer le crâne. Déjà un journal anglais se permet d'écrire : « Envoyez tout aux Indes, sans vous préoccuper ni de la Russie ni de l'Afrique du Nord. » La classe

possédante n'a aujourd'hui qu'une pensée : « Comment sauverons-nous l'Empire ? » Il n'est pas impossible qu'un miracle se produise et que l'Angleterre se retire de la guerre. Il y a un an, elle aurait pu conclure la paix en conservant tout son prestige. Dans cette guerre, en cas de victoire, seule l'Amérique y trouvera un avantage. En cas de défaite, c'est l'Angleterre qui sera la seule perdante.

J'ai lu aujourd'hui que l'Inde compte actuellement trois cent quatre-vingt-huit millions d'habitants, ce qui représente une augmentation de cinquante-cinq millions au cours des dix dernières années. C'est alarmant. Nous assistons au même phénomène en Russie. Les femmes y ont chaque année un enfant. La principale raison de cette augmentation, c'est la diminution de la mortalité due aux progrès de l'hygiène. A quoi pensent nos médecins ! N'est-il pas suffisant de vacciner les blancs ? Tant pis pour les blancs qui ne veulent pas se laisser vacciner. Qu'ils crèvent ! Nous ne pouvons tout de même pas, à cause de l'esprit buté de ces gens-là, stériliser tous les indigènes !

Bormann intervient pour dire que sur les cinquante familles d'Obersalzberg vingt-quatre ont eu des enfants en 1941.

Ça nous rapproche de la natalité russe ! J'ai toujours dit que le seul problème pour nous est un problème de logement. Les enfants viendront tout seuls. Une grande commodité pour les parents, ce sont les blocs d'immeubles avec jardins intérieurs communs où les enfants peuvent jouer librement tout en étant surveillés. Il n'est plus possible de les lâcher sur la route. Quand ils sont tous réunis, on en fait plus facilement des êtres sociaux. A Regensburg, j'ai vu une colonie qui fourmillait d'enfants. Chez nous également, la natalité monte.

109

Nuit du 15 au 16 janvier 1942.

Rôle des recommandations en Autriche. — La vache enragée. — Mal endémique de la corruption autrefois. — Une femme de génie. — Protéger les arts.

Dans l'ancienne Autriche, rien ne pouvait se faire sans protec-tions. Cela s'explique en partie par ceci que neuf millions d'Alle-mands dirigeaient en fait, et en vertu d'une loi non écrite, cinquante

millions de non Allemands. Cette direction allemande prenait rigoureusement soin que les places fussent toujours attribuées à des Allemands. C'était le seul moyen pour eux de se maintenir dans cette situation privilégiée. Les Baltes d'origine allemande agissaient de même face à la population slave.

On n'obtenait absolument rien en Autriche sans recommandations. Quand j'arrivai à Vienne, j'en avais une pour Roller, mais je n'en fis pas usage. Si je m'étais présenté chez lui avec cette recommandation, il m'eût tout de suite engagé. Il est sans doute préférable qu'il en soit allé autrement. Ce n'est pas un mal pour moi d'avoir dû manger de la vache enragée.

Il y avait autrefois dix mille fois plus de corruption qu'aujourd'hui. La différence, c'est qu'on n'en parlait pas. Lorsque nous condamnons un prévaricateur, il ne faut pas que ce soit un prétexte à pousser les hauts cris. Il n'y a pas de mal endémique chez nous, il n'y a que des cas d'espèce.

Je suis convaincu de la nécessité pour le Führer de n'avoir pas de protégés et de ne pas admettre autour de lui le système des protections. Moi-même, je n'y ai jamais eu recours. Je dois à ma fonction d'être absolument sourd dans ce domaine. Sinon où irions-nous ?

Je prends le cas, par exemple, où j'aurais spontanément l'intention de faire quelque chose pour quelqu'un. Il suffirait qu'un de mes proches intervînt dans le même sens pour que je fusse obligé de renoncer à mon projet, car on pourrait croire que je n'ai pas agi librement, et je ne veux pas donner l'idée que l'on pourrait m'influencer.

Dans la Wehrmacht, il faut cinq jours pour qu'un ordre de moi se traduise dans les faits. Dans le Parti, tout se fait rapidement et simplement. C'est dans le Parti que se trouve notre puissance d'action.

Si les Italiens avaient réussi autrefois à s'assurer l'Erzberg, leurs besoins en minerai de fer eussent été couverts pour les deux cents années à venir. Ce sont des raisons de stratégie qui les ont poussés dans cette direction. Je crois que le minerai de fer s'épuisera dans le monde. Mais nous possédons déjà des métaux légers qui sont plus durs que l'acier. Le charbon également s'épuisera. Nous le remplacerons par d'autres forces naturelles : l'air et l'eau.

Deux professions dangereuses : la profession de mineur et celle de marin.

On prétend que les femmes n'ont pas de génie créateur. Mais il y a une femme extraordinaire, et cela m'irrite que les hommes ne lui rendent pas justice. Angélica Kauffmann fut un très grand peintre. Les plus illustres parmi ses contemporains l'ont admirée.

Pour le musée de Linz, je ne puis envisager qu'une seule devise : « Au peuple allemand, ce qui lui appartient. »

La Pinacothèque de Munich est l'une des réalisations les plus grandioses qui soient. Or c'est l'œuvre d'un homme. Ce que Munich doit à Louis I^{er} est inappréciable. Et ce que lui doit le peuple allemand tout entier ! Le Palais des Offices de Florence ne fait pas honneur à Florence seule, mais à toute l'Italie.

Il faut que je fasse quelque chose pour Königsberg. Avec l'argent que m'a donné Funk, je construirai un musée dans lequel nous réunirons tout ce que nous aurons trouvé à l'Est. Je construirai également un opéra grandiose et une bibliothèque.

Je veux réunir les musées de Nuremberg. Cela réalisera un ensemble merveilleux. Et je ferai construire dans cette ville un nouveau Musée germanique. Dans les locaux actuels, j'ai toujours peur qu'un incendie n'éclate.

Au cours du siècle passé, le peuple allemand a été gratifié des musées de Berlin, Munich, Dresde, Vienne et Cassel. Il n'y a rien de plus beau que d'offrir à la nation des monuments dédiés à la culture.

Je veux également m'occuper de la nouvelle Drontheim.

Les guerres à la longue s'oublient. Seules demeurent les œuvres du génie humain.

110

Nuit du 16 au 17 janvier 1942.

Une région farouche. — Découverte d'Obersalzberg. — Aventures de Dietrich Eckart. — Hitler incognito. — Réunions à Passau et à Berchtesgaden. — Anecdotes locales. — Construction du *Berghof*. — Premier Noël à Obersalzberg. — Voyage à Buxtehude. — Incendie providentiel. — Le mentor Dietrich Eckart. — Querelles pittoresques. — Les premiers fidèles.

Le Hochlenzer a été bâti en 1672. C'est une région où il y a des traces d'habitation fort anciennes. Cela s'explique, car c'est par là que passait la vieille route du sel qui, de Hallein, conduisait à

Augsbourg en traversant Salzbourg et Berchtesgaden. Hallthurm était un jalon sur cette route.

Je ne pense pas que nos ancêtres aient considéré que la région fût très accueillante. Chaque année, aux environs de Noël, les enfants s'y affublent de masques effrayants — survivance d'une époque où l'on croyait chasser ainsi les mauvais esprits. Les mauvais esprits fréquentent les régions farouches et désolées ! Imaginez cette route étroite où les commerçants obligés de se déplacer vivaient constamment dans la crainte d'être attaqués, soit par des bêtes sauvages, soit par des brigands. Il leur fallait une journée entière pour faire un parcours qui nous prend aujourd'hui vingt minutes.

A l'endroit où j'ai ma maison, il n'y avait rien avant 1917. Ce n'étaient que des champs. Je crois que c'est cette année-là que les Winter, de Buxtehude, ont construit la petite maison sur l'emplacement de laquelle j'ai bâti la mienne.

La visite à Obersalzberg qui m'a laissé le souvenir le plus vif est celle que j'ai faite au moment où l'on construisait ma maison. C'était la première depuis plusieurs mois, et j'étais dans l'excitation de la découverte. Le gros œuvre était tout juste achevé. Je craignais un peu, du fait de ses dimensions, que ma maison ne jurât dans le paysage. Je fus très heureux de m'apercevoir qu'au contraire elle s'y adaptait fort bien. Je m'étais déjà limité à cause de cela — car à mon goût, elle eût dû être plus grande encore.

La maison qui appartient aux Cornelius, *Sonnenköpfl*, était célèbre. Les Bechstein désiraient que j'en fisse l'acquisition. Mais j'attachais trop d'importance à la vue en direction de Salzbourg, peut-être par nostalgie de ma petite patrie. Au surplus, à *Sonnenköpfl* il fait trop chaud en été. Le *Berghof* a vraiment une situation idéale. Comme j'aimerais être là-haut ! Ce sera un beau moment quand nous pourrons y remonter. Mais comme c'est loin, terriblement loin !

En somme, c'est par Dietrich Eckart que j'ai connu Obersalzberg. Il y avait un mandat d'arrêt contre lui, et nous voulions le cacher. Il s'était d'abord réfugié à Munich chez les Lauböck. Mais il ne put résister à la tentation de téléphoner à gauche et à droite. Le deuxième jour déjà, il réclamait la présence de son amie Anna auprès de lui. « Je suis incapable de me cacher », disait-il. Nous avons décidé de le ramener à son domicile. Par mesure de précaution, des patrouilles à nous surveillaient la maison. Par-ci par-là, on voyait pointer la silhouette d'un policier, mais ils étaient trop lâches pour se commettre avec nous. Christian Weber vint me voir

pour me parler des Büchner d'Obersalzberg, que je ne connaissais pas encore. Weber avait été leur pensionnaire, et il pensait que ce serait là un endroit tout indiqué pour cacher Dietrich Eckart. Les Büchner dirigeaient la pension Moritz.

Röhm me téléphone un jour, me demandant d'aller le rejoindre immédiatement au bureau de l'administration militaire. Il y avait là un service de recherches qui fonctionnait parallèlement à celui de la police civile. Röhm m'annonça qu'on tenterait d'arrêter Eckart dans la nuit, et il me conseilla de l'emmener. J'avais moi-même constaté que la maison commençait d'être cernée par les policiers. Un peu plus tard dans la journée, j'appris par Röhm que toutes les routes autour de Munich avaient été barrées. « Conduis-le jusqu'au Jardin anglais, me dit-il. Là, tu trouveras une voiture de la Reichswehr que je mets à sa disposition. » Je fis remarquer à Röhm qu'Eckart ne consentirait sûrement pas à partir seul. « D'autant mieux, me dit Röhm. Ce sera très bien si la voiture est pleine. » J'allai chez Drexler et lui demandai si ça lui plairait de partir pour quelques semaines avec Dietrich Eckart. Cette proposition l'enthousiasma. Eckart commença par rechigner, mais le soir il se laissa emmener. Cela se passait au cours de l'hiver 1922-1923. Ils montèrent donc à Obersalzberg, où il y avait encore beaucoup de neige. Je n'ai pas eu de détails sur le voyage.

Le lendemain, la police se présentait chez moi. Bien entendu, ils ne savaient rien. Cela me rappelle que nous traitions fort rudement ces gens de la police. Quand nous téléphonions et que nous suspicions la présence d'un écouteur sur la ligne, aussitôt nous nous exclamions : « Bon Dieu, encore un de ces chimpanzés qui s'intéresse à nous ! »

Christian Weber nous donnait régulièrement des nouvelles. Pour moi, je savais simplement qu'ils étaient dans une pension aux environs de Berchtesgaden.

Un jour d'avril, accompagné de ma jeune sœur, je me rendis à Berchtesgaden. Je dis à ma sœur que je devais avoir une entrevue dans la montagne et la priai de m'attendre. Je partis à pied avec Weber. Ça montait raide, et ça n'en finissait pas : un étroit chemin dans la neige. Je demandai à Weber s'il me prenait pour un chamois, le menaçant de faire demi-tour et de revenir de jour. Une maison devant nous, la pension Moritz. Weber me dit : « Pas de bottes à la porte, nous pouvons entrer. » Par prudence, nous ne nous étions pas annoncés. Tiré de son lit, Eckart vient à notre rencontre en chemise de nuit. Il montre des mollets hérissés de poils comme des barbelés. Il est très ému.

Je demande à Eckart à quelle heure je dois me lever le lendemain pour admirer le paysage. Il me dit qu'à sept heures et demie, c'est merveilleux. En effet, quel admirable point de vue sur la vallée. Un paysage d'une beauté indescriptible.

Eckart était déjà descendu. Il me présente aux Büchner : « Voici mon jeune ami M. Wolf. » Personne ne pouvait songer à faire un rapprochement entre ce personnage et l'énergumène Adolphe Hitler. Eckart était connu dans la pension sous le nom du D^r Hoffmann. A midi, il m'emmena à l'auberge *Türken*, en me promettant une véritable goulash. On s'adressait à lui en l'appelant « Docteur », mais je vis tout de suite que tout le monde connaissait sa véritable identité. Comme je lui en faisais la remarque, il me répondit qu'à Obersalzberg il n'y avait pas de traîtres. Lors d'une réunion à Freilassing, il avait pris la parole sous le nom d'Hoffmann, mais au cours de son discours, emporté par la passion, il s'oublia à dire : « Qu'est-ce que vous me chantez là ? Je suis tout de même mieux renseigné que vous. C'est moi Dietrich Eckart ! »

Je ne m'attardai pas longtemps et rentrai à Munich. Mais à chaque fois que je disposais de quelques jours, je retournais là-haut. Nous faisons souvent des excursions. Nous fûmes pris une fois au refuge Purtscheller par une tempête effroyable, au point de croire que la cabane allait s'envoler. Dietrich Eckart jurait : « Quelle sottise de m'avoir enfermé dans une bicoque pareille ! » Une autre fois, Büchner prit Eckart sur sa motocyclette. Je les vois encore grim pant à toute allure le chemin raide et sinueux qui conduit à Obersalzberg. Quelle équipée !

Le jour vint où il fut impossible de garder Eckart à la pension. On racontait partout qu'une horde de policiers arrivait pour le cueillir. Au cours d'une après-midi, nous le déménageâmes dans la petite maison du Göll. Comme c'était sa coutume quand il déménageait, il emporta son lit et son moulin à café.

Je m'étais tout de suite attaché à Obersalzberg. J'étais tombé amoureux du paysage. Seuls les Büchner connaissaient mon identité, et ils avaient gardé le secret. Tous les autres voyaient en moi M. Wolf. Aussi cela m'amusait-il beaucoup d'entendre ce qui se disait à table sur Hitler.

J'avais décidé de me rendre à Passau à l'occasion d'une réunion. Or il y avait à notre pension un client, accompagné d'une fort jolie femme. Nous bavardions ensemble. Tout à coup il me dit : « Je suis venu du Holstein jusqu'à Berchtesgaden. Je ne veux pas manquer l'occasion de voir ce Hitler. Je vais donc aller à Passau. »

Je pensai que cela allait mal pour moi et que j'allais perdre mon incognito. Je lui dis que j'y allais également et lui proposai de l'emmener dans ma voiture. Arrivés à Passau, une voiture m'attendait. Je pris les devants et prévins mes amis que j'étais M. Wolf, les priant de ne pas commettre d'impair à ce sujet avec l'olibrius que je leur confiais. J'invitai celui-ci à monter avec eux, lui annonçant que je le rejoindrais dans la salle. Il fallait en effet que j'ôtasse la combinaison qui cachait mon uniforme.

Je reconnus tout de suite mon homme à son visage stupidement balafre, perdu dans le tohu-bohu de la salle. Quand il me vit monter sur l'estrade et commencer à parler, il fixa ses yeux sur moi comme si je figurais une apparition. La réunion se termina sur une terrible bagarre à la suite de laquelle Schreck fut arrêté. Je ramenai mon compagnon à Obersalzberg. Il était abasourdi. Je le priai de garder mon secret, lui disant que si j'étais reconnu cela m'obligerait à changer de refuge, ce qui me contrarierait fort. Il me donna sa parole.

Pour le retour, c'était Goering qui était au volant. Il conduisait comme un fou. Dans un virage, avant d'arriver à Tittmoning, nous nous trouvâmes brusquement dans un fumier. Maurice reprit le volant et nous ramena sans encombre à Berchtesgaden.

Le lendemain, à la façon qu'avait la femme de me dévisager, je m'aperçus que l'olibrius lui avait parlé. Mais à l'égard des autres, il fut tout à fait discret.

Il y avait longtemps qu'une réunion était prévue à Berchtesgaden. Le moment vint où il ne fut plus possible de l'éviter. « Journée allemande à Berchtesgaden. Présence du camarade Adolphe Hitler. » Grosse sensation à Obersalzberg. Toute la pension, en tout quarante à cinquante personnes, descendit dans la vallée pour voir le phénomène. L'heure du repas avait été avancée pour qu'on pût arriver à l'heure.

Je descendis à motocyclette. A l'auberge de la Couronne, je fus accueilli par une formidable ovation. Toute ma pension était rassemblée devant la porte — mais les braves gens n'en furent nullement surpris, persuadés qu'on vociférerait ainsi à chaque nouvelle arrivée. Lorsque je montai sur l'estrade, ils me regardèrent comme si j'étais devenu fou. Au moment où ils se rendirent compte de la réalité, je vis qu'ils en perdaient le sens.

Quand Wolf rentra à la pension, l'atmosphère y était empoisonnée. Ceux qui devant moi avaient dit du mal d'Adolphe Hitler étaient horriblement gênés. Quel dommage !

La belle époque fut celle où, mes traits n'étant pas connus, je

pouvais voyager tranquillement dans tout le Reich. Quel plaisir pour moi d'être confondu avec n'importe qui !

L'une de mes premières escapades, lors de ma sortie de prison, en 1925, consista en une visite à Berchtesgaden. Je dis aux Büchner que j'avais à travailler et qu'il me fallait le calme absolu. Je m'installai donc dans la toute petite maison.

Puis les Büchner sont partis. J'aurai toujours le souci de ce qui leur arrive. Je juge les gens selon ce qu'ils furent à l'époque de notre lutte. Les Büchner furent admirables pour nous quand nous étions faibles. Büchner était un type très bien et sa femme était une personne pleine d'énergie. Ils furent remplacés, en 1926 ou en 1927, par Dressel, un Saxon. Quel changement ! Dressel était horriblement paresseux, sa maison était mal tenue, sa cuisine immangeable. Un beau-frère ivrogne par-dessus le marché. Le café était tenu par une charmante fille, qui travaille aujourd'hui chez Amann, et qu'il maltraitait. C'était la fille du fabricant de porcelaine Hutschenreuther, dont les affaires avaient mal tourné. Quel soulagement pour elle lorsque Amann la sortit de là ! Dressel retenait même à son personnel le dix pour cent de service auquel il avait droit. Tout cela était si répugnant que nous décidâmes de ne pas rester davantage.

J'ai habité alors au *Marineheim*. Les Bechstein y étaient et m'avaient prié de leur tenir compagnie. Mais l'atmosphère était insupportable. Les Bechstein, qui étaient gens du monde, en convenaient eux-mêmes. Une société manquant totalement de naturel, des êtres bouffis de prétention, la quintessence de tout ce qui nous fait horreur ! Après l'incident concernant les bagages du sieur Modersohn, je partis. Je ne pouvais demeurer plus longtemps dans une maison habitée par de tels fantoches.

Ensuite, j'ai choisi la *Deutsches Haus*, à Berchtesgaden. J'y ai vécu près de deux ans, avec des interruptions. J'ai été là comme un coq en pâte. Chaque jour, je montais à Obersalzberg, et cela me faisait deux heures et demie de marche pour l'aller et le retour. C'est là que j'ai écrit le deuxième tome de mon livre. J'aimais beaucoup me rendre au *Dreimäderlhaus* où il y avait toujours de jolies filles. C'était une bénédiction pour moi. Il y en avait notamment une qui était une véritable beauté.

En 1928, j'appris que la maison *Wachenfeld* serait à louer. J'ai pensé que ce serait une excellente solution, et je me décidai à aller voir. Il n'y avait personne. Le vieux Rasp, que je rencontre, me dit que les deux dames venaient de partir. Winter, qui avait fait construire la maison, était à l'époque un gros industriel de Buxtehude.

Il lui avait donné le nom de jeune fille de sa femme, *Wachenfeld*.

Les deux dames rentrèrent. « Excusez-moi, Mesdames. Vous êtes les propriétaires de cette maison. J'ai appris que vous désiriez la louer. — Vous êtes monsieur Hitler ? Nous sommes membres du Parti. — Ça tombe merveilleusement. — Entrez, venez prendre une tasse de café. » J'ai alors visité la maison et j'ai été complètement emballé. La grande pièce surtout m'a séduit. Nous nous mîmes d'accord tout de suite. Les propriétaires étaient enchantées de louer toute la maison, à l'année, pour le prix de cent marks par mois. Elles considérèrent que je leur rendais service en ne laissant pas la maison inhabitée. Elles voulurent bien ajouter qu'en cas de vente, ce qui était improbable, elles me donneraient la préférence.

J'annonçai immédiatement la nouvelle par téléphone à ma sœur de Vienne et la priai de bien vouloir y tenir le rôle de maîtresse de maison. Nous nous installâmes aussitôt. Le premier Noël là-haut fut merveilleux. Comme ma sœur était souvent seule, avec une petite servante, je lui procurai deux chiens de garde. Il ne lui est jamais rien arrivé.

Je me rendis une fois à Buxtehude. Comme j'avais investi beaucoup d'argent dans la maison, je désirais qu'un prix de vente éventuel fût fixé devant notaire. Le plus agréable pour moi eût été d'acheter tout de suite, mais M^{me} Winter ne pouvait se décider à vendre la maison qu'elle tenait de son défunt mari. Nous étions arrivés en voiture de Hambourg. Comme je demandais où se trouvait la fabrique Winter, l'on m'apprit qu'elle avait précisément brûlé la nuit d'avant. Je me dis que j'arrivais à point.

Je me présentai chez M^{me} Winter. Je fus d'abord reçu par sa fille. La mère arriva toute joyeuse : « Quelle coïncidence, me dit-elle. Vous arrivez, et l'usine a flambé cette nuit. Deux bonheurs ! » En effet, pendant l'inflation, deux Juifs avaient acheté l'usine pour rien, profitant de la faiblesse d'une veuve. Elle ajouta : « C'est un si beau jour pour moi que je suis d'accord de vous vendre la maison. »

Elle me conduisit devant une photographie : « Voyez ce garment, me dit-elle, voilà trois semaines qu'il est sous les armes, et je n'ai aucune lettre de lui. » J'essayai de lui expliquer que le jeune homme était peut-être en manœuvres et dans l'impossibilité d'écrire. Elle fut enchantée que je lui eusse fourni un prétexte de se découvrir injuste à l'égard de l'intéressé. Je fus entièrement subjugué par cette adorable vieille de quatre-vingts ans. En plus grand, en plus mince, en plus alerte, elle me rappelait M^{me} Hoffmann.

Je fis une petite promenade avec la vieille dame, et j'appris qu'elle n'avait plus d'autre droit que d'habiter dans la maison

attenance à la fabrique. Par chance, si la foudre était tombée sur la fabrique, la maison d'habitation avait été épargnée !

C'est ainsi que je devins propriétaire à Obersalzberg.

Oui, il y a tant de liens entre Obersalzberg et moi. Tant de choses y sont nées, y furent réalisées. J'ai passé là-haut les plus belles heures de ma vie. Ma pensée demeure fidèle à ma première maison. C'est là que tous mes grands projets furent conçus et mûris. J'avais alors des loisirs, et combien d'amis charmants. Maintenant, c'est l'abrutissement et les chaînes. Il ne me reste plus que ces quelques heures que je passe avec vous chaque nuit.

Pour la baronne, j'étais quelqu'un d'intéressant. Eckart m'avait présenté ainsi : « Voici un jeune ami qui sera un jour un homme très important. » Comme elle désirait savoir ce que je faisais, je lui dis que j'étais écrivain.

Combien j'aimais aller chez Dietrich Eckart, à son appartement de la Franz-Joseph-Strasse ! Quelle atmosphère merveilleuse chez lui ! Comme il a veillé sur sa petite Anna ! Quand il mourut, elle me dit avec toutes les larmes de l'amertume que jamais elle ne rencontrerait dorénavant un homme désintéressé comme lui.

Nous avons tous fait un pas en avant sur le chemin de l'existence, et nous pourrions ne plus nous représenter exactement ce que Dietrich Eckart fut pour nous. Il brillait à nos yeux comme l'étoile polaire. Ce que les autres écrivaient était si plat ! Quand il admonestait quelqu'un, c'était avec tant d'esprit. A l'époque, j'étais intellectuellement un enfant au biberon. Mais ce qui me tranquillisait, c'est que même chez lui ça n'avait pas jailli tout seul — que tout dans son œuvre était le résultat d'un effort patient et intelligent. Il y a des choses que j'ai écrites il y a dix ans que je ne puis plus lire.

Notre société, dans la pension, était composée de Dietrich Eckart, avec son amie Anna, de Gansser, de la baronne Abegg, d'Esser, de Heinrich Hoffmann et de Drexler. Je me souviens d'avoir monté de Berchtesgaden, dans une hotte, un buste acquis par la baronne et que tous attribuaient à Donatello. J'ai regretté d'autant plus ma sueur que c'est une mauvaise copie en terre glaise que je tirai de la hotte.

Dans la *Deutsches Haus*, nous avons souvent passé d'agréables soirées, parfois dans le café, parfois chez l'un ou l'autre d'entre nous. Gansser emplissait la maison de ses éclats de voix et de son accent bavarois. Il reniflait partout des traces de complots.

Miezel était une fille ravissante. A cette époque, j'ai connu beau-

coup de femmes. Plusieurs d'entre elles m'étaient attachées. Pourquoi donc me fussé-je marié ? Pour laisser une femme derrière moi ? A la moindre imprudence, je courais le risque de retourner en prison pour six ans. Il ne pouvait donc être question de mariage pour moi. Ainsi j'ai dû renoncer à certaines occasions qui se présenterent.

Le Dr Gansser mérite une reconnaissance éternelle de la part du Parti. Je lui dois toute une série de relations très importantes. Si je n'avais, grâce à lui, fait la connaissance de Richard Frank, le Frank du blé, je n'eusse pu maintenir en 1923 le *Beobachter*. C'est pareil pour Bechstein. Pendant des mois j'ai roulé dans sa voiture chargée de dynamite. Il me disait pour me tranquilliser : « Je ne puis utiliser d'autre chauffeur, car celui-ci est si complètement bête que je puis dire n'importe quoi devant lui. S'il entre dans une autre voiture, tant pis, nous sautons ! »

Quand il s'agissait de partir en voyage, Eckart était l'homme le plus précis de la terre, Gansser le plus imprécis. Eckart arrivait à la gare une heure et demie avant le départ du train. Gansser n'était jamais là. Eckart me disait : « As-tu des nouvelles de Gansser ? Je crains qu'il ne soit de nouveau en retard. Toi, ne t'éloigne pas, sinon je reste seul ! » Le train était en marche quand nous voyions arriver Gansser, débordé par ses bagages, ayant traversé tout le train, après avoir réussi à sauter au vol dans le dernier wagon. Eckart l'apostrophait : « Tu es un né-après-terme. Ça explique tout ! »

Eckart était né protestant. Vis-à-vis de Gansser il défendait le catholicisme. « Sans Luther, qui a revigoré le catholicisme, on en eût fini plus vite avec le christianisme. » Gansser, en tant que fils de pasteur, prenait la défense de Luther. Eckart donna un jour cette conclusion à leur traditionnelle dispute : « Il faut que je te le dise maintenant. Tu n'es qu'un sous-produit de la sexualité protestante, donc d'une sexualité gênée aux entournures. »

A Munich, j'avais un très grand nombre de fidèles. Ils avaient tout à perdre dans cette prise de position, rien à gagner. Quand je rencontre par hasard l'un d'entre eux, cela me touche extraordinairement. Ils me témoignaient un attachement vraiment émouvant. Des petits marchands des halles couraient jusque chez moi « pour apporter deux œufs à monsieur Hitler ». Les Pöschl, les Fuess, les Gahr, mais aussi de toutes petites gens que je retrouve fort vieillis aujourd'hui. J'aime tant ces êtres modestes. Les autres, les dix mille de l'élite, tout ce qu'ils font c'est par calcul. Certains voient

en moi une attraction pour leur salon, d'autres cherchent des avantages. Nos vendeurs de journaux étaient souvent boycottés et rossés. L'un de nos plus fidèles partisans, depuis 1920, c'était le vieux Jegg. C'est à cette époque que je réfère mes plus beaux souvenirs. Cet attachement que j'éprouvais alors pour le peuple ne m'a jamais quitté. De tels liens m'unissent à lui que je suis capable de partager leurs peines et leurs joies. Je me mets spontanément à leur place. Pendant des années, j'ai vécu de gröstels tyroliens, Hess également. C'est fou, les économies que nous étions contraints de faire. Chaque mark gagné, c'était pour le Parti. Un fidèle partisan, ce fut aussi le petit Neuner, le domestique de Ludendorff. Il y avait aussi des nobles : Stransky, Scheubner-Richter, von der Pfordten. J'ai réalisé l'union des contraires. Mes camarades du début venaient déjà de toutes les parties de l'Allemagne. Rien n'est changé à la base du Parti. Je m'appuie toujours sur les mêmes forces.

C'est une grande époque, celle où un homme totalement inconnu peut partir à la conquête d'une nation, et quand après quinze ans de luttas il peut prendre effectivement la tête de son peuple. J'ai eu la chance de compter de fortes personnalités parmi mes partisans.

111

Nuit du 17 au 18 janvier 1942.

Le coup de massue de la campagne de Russie. — Les nerfs de Brauchitsch. — Avions allemands et avions américains. — Le harcèlement de Malte. — Graves erreurs des Italiens.

« Tout d'abord la neige, ensuite le gel ! » C'est ce qu'on pouvait lire dans les livres sur la Russie. Et Hilger lui-même ne m'a rien dit de plus. C'est la preuve qu'on ne peut se fier à toutes ces observations. Il est évidemment facile de calculer les températures moyennes en se fondant sur les résultats de plusieurs années, mais il serait indispensable d'ajouter que certaines années les écarts de température peuvent être, et de loin, beaucoup plus grands que les moyennes calculées ne le laissent supposer.

Le coup de massue pour nous, ce fut cette situation totalement imprévue et le fait que nos hommes n'étaient pas équipés en vue des températures qu'ils eurent à affronter. Par ailleurs, la tac-

tique de notre commandement n'a pu s'adapter immédiatement à ces conditions nouvelles. Aujourd'hui, nous subissons les percées des Russes sans bouger, en restant sur place. Derrière nos lignes, ils se font écraser, ou bien ils s'étiolent peu à peu dans des villages, faute de ravitaillement. Ça demande des nerfs solides de pratiquer une telle tactique. Je puis même dire ouvertement que monsieur mon prédécesseur n'avait pas les nerfs qu'il fallait pour cela. Les généraux doivent être durs, impitoyables, hargneux comme des molosses — des hommes de mauvais poil, comme j'en ai dans le Parti. Voilà les soldats qui s'imposent dans une telle situation.

Si le gel n'était pas arrivé, nous eussions poursuivi notre course en avant — six cents kilomètres plus loin par endroits. Nous en étions à deux doigts. La Providence est intervenue, et nous a évité une catastrophe.

L'huile dont nous avons besoin en ce moment, nous la possédions déjà — et il a fallu que survint l'idiot qui nous dota de cette huile « toutes températures » ! Je hais ces offices spécialisés. Je tiens pour nul et non avenu tout ce qui vient d'un théoricien.

Les formes esthétiques, le fini mécanique — gardons ces préoccupations pour le temps de paix. Ce qu'il me faut en ce moment, ce sont des locomotives qui tiennent le coup durant cinq ou six ans. Tous ces détails, qui font qu'une machine peut rester à la page dix ans de plus, me sont complètement indifférents.

Récemment, un de nos nouveaux Messerschmitt est tombé chez nos adversaires. Ils furent stupéfaits. Un journal américain écrit que l'opinion était répandue que les Allemands ne possédaient que du matériel médiocre, mais qu'il fallait se rendre à l'évidence qu'avant trois ans au moins les Etats-Unis ne pourraient produire un avion de cette qualité. « Lui opposer les appareils actuellement en service, ajoute-t-il, ce serait pour nos pilotes aller au suicide. »

Il faut constater à ce sujet qu'un avion allemand demande au moins six fois plus de travail qu'un avion américain. Les chasseurs italiens, eux aussi, sont supérieurs aux *Hurricanes*.

A Malte, notre tactique consiste à attaquer sans répit, de façon que les Anglais soient contraints de tirer sans interruption.

Les Italiens viennent à nouveau d'attaquer le port d'Alexandrie à la torpille. De l'avis des Anglais, ces attaques sont le fait d'hommes très courageux.

Ce que nous venons de connaître en Russie à cause du temps, ce bouleversement qui vous laisse un instant groggy, les Italiens en

ont fait l'expérience avant nous : à la suite des graves erreurs qu'ils ont commises dans l'utilisation de leurs forces. Nous nous sommes vite ressaisis. — mais eux se ressaisiront-ils ?

112

18 janvier 1942, le soir.

Persuader autrui. — Hindenburg, le « vieux monsieur ». — Premiers contacts avec le Maréchal. — « Allemagne, réveille-toi ! ». — Les milliards de Papen. — Le chantage du traité de Versailles. — Si les Français avaient occupé Mayence.

Toute ma vie peut se résumer dans cet effort qui a sans cesse été le mien de persuader autrui.

J'ai, en 1932, une conversation au Kaiserhof avec Meissner. Il me dit que s'il est démocrate, c'est d'une façon peut-être un peu différente de celle que nous imaginons — et qu'en fait nous ne sommes pas si éloignés les uns des autres. Il me promet en tout cas de faire tout ce qu'il pourra auprès du maréchal Hindenburg. « Cela ne sera pas facile, ajoute-t-il, car les habitudes de penser et de sentir du « vieux monsieur » s'insurgent contre tout ce que vous représentez. »

Je dois reconnaître que Meissner fut le premier à me faire comprendre la situation exacte de Hindenburg. Sur qui le Maréchal pouvait-il prendre appui ? En tout cas pas sur les nationaux-allemands, qui sont des incapables. Il n'était pas disposé à violer la constitution. Alors que pouvait-il faire ? Cela lui demandait un gros effort de collaborer avec certains sociaux-démocrates et certains représentants du centre. Il y avait aussi son aversion pour Hugenberg (qui l'avait un jour qualifié de traître pour avoir maintenu Meissner dans ses fonctions).

Hindenburg m'invita : « Monsieur Hitler, je veux entendre de votre bouche l'exposé de vos idées. » Il est quasiment impossible, par-dessus un tel fossé, de communiquer à autrui sa propre conception du monde. Je tentai d'établir le contact avec le Maréchal en recourant à des comparaisons d'ordre militaire. La liaison fut assez rapidement établie avec le soldat, mais la difficulté commença à l'instant où il s'agit d'entendre à la politique la compréhension qui s'esquissait. Lorsque j'eus terminé mon exposé, je sentis que j'avais touché Hindenburg et qu'il s'abandonnait. Aussitôt il en prit prétexte pour me reprocher un incident qui s'était produit en Prusse-

Orientale : « Mais vos jeunes gens n'ont pas le droit d'agir comme ils le font ! Il n'y a pas longtemps, à Tannenberg, ils ont crié à mon intention : « Réveille-toi, réveille-toi ! » Je ne dors pourtant pas ! » Les âmes charitables avaient fait croire au « vieux monsieur » que ce cri s'adressait à sa personne alors qu'en réalité nos partisans criaient : « Allemagne, réveille-toi ! »

Peu après cette entrevue, Hindenburg me fit savoir qu'il me consulterait à chaque fois qu'il aurait une décision à prendre. C'était déjà beaucoup. Mais l'influence des ennemis que je comptais dans son entourage demeurerait si forte que même en 1933 je ne pouvais le voir qu'en la présence de Papen. Un jour, Papen étant absent, je me rendis seul auprès du Maréchal. « Pourquoi, me dit-il, M. von Papen est-il toujours à vos côtés ? C'est pourtant à vous que je veux parler ! » A son retour, Papen ne manqua pas de regretter le voyage qu'il venait de faire.

Le « vieux monsieur » considérait Papen comme une sorte de lévrier, mais je crois qu'il l'aimait bien. Papen savait admirablement le prendre. Nous devons d'ailleurs de la gratitude à Papen, car c'est lui qui a ouvert la première brèche dans la sainte constitution. Il est clair qu'on ne pouvait attendre davantage de lui.

Si Antonesco ne trouve pas l'audience du peuple, il est perdu. Le chef qui n'a pas de troupes derrière lui ne peut se maintenir longtemps. C'est grâce au Parti du peuple qu'Ataturk a assuré sa domination. C'est pareil en Italie. Si Antonesco devait disparaître aujourd'hui, ce serait une lutte terrible dans l'armée entre les prétendants à sa succession. Ce ne serait pas le cas si une organisation existait qui fût capable d'imposer le successeur. A sa place, j'aurais fait de la Légion le fondement du pouvoir, après avoir fait fusiller Horia Sima.

Sans base politique solide, il n'est possible ni de régler une question de succession ni d'assurer l'administration normale de l'Etat. De ce point de vue, les Roumains sont en état d'infériorité par rapport aux Hongrois. L'Etat hongrois a les avantages d'un parlement (ce qui serait pour nous insupportable), mais dont le pouvoir exécutif est pratiquement indépendant.

Le malheur de Papen, c'est qu'il ne s'appuyait sur rien. Nous n'étions pas assez forts pour l'étayer. D'ailleurs, je ne l'eusse pas fait, car Papen n'était pas notre homme.

Le total additionné des déficits du Reich et des Etats allemands atteignait le chiffre annuel de cinq milliards et demi. En plus de

cela, il fallait payer cinq milliards à nos ennemis. « Résultat merveilleux, me dit Papen en rentrant de Genève, par rapport aux cent cinquante milliards qui figuraient sur le papier. » Avec cela, le 30 janvier, quatre-vingt-trois millions dans les caisses du Reich ! Voici mon dialogue avec Papen : « Avec quoi voulez-vous payer ? — Mais nous devons payer, sinon l'on nous exécutera. — Comment nous exécuteraient-ils ? Ils ne disposent d'aucun gage ! »

Quand je réclamai trois milliards pour le réarmement, l'on m'opposa à nouveau cette obligation à l'égard de l'étranger. Je répondis : « Vous voulez donner cet argent à l'étranger ? Utilisons-le de préférence à l'intérieur ! »

Je fis connaître clairement mon point de vue à l'ambassadeur de Grande-Bretagne lors de la présentation de ses lettres de créance. Sa réponse fut : « Vous voulez dire que la nouvelle Allemagne ne reconnaît pas les obligations de ses gouvernements précédents ? » Je répliquai : « Des accords librement consentis, oui ! Mais le chantage, non ! Tout ce qui est placé sous la rubrique *traité de Versailles* est considéré par moi comme extorqué. — Formidable, me répondit-il. Je vais immédiatement communiquer cela à mon gouvernement. »

Plus jamais, à dater de ce jour, l'Angleterre ni la France ne se sont crues autorisées à nous réclamer le moindre versement.

En ce qui concerne les Anglais, j'étais sans souci. Mais je craignais que les Français ne prissent ce prétexte pour occuper Mayence, par exemple.

113

Nuit du 18 au 19 janvier 1942.

Le programme du Parti. — Les administrés ne réfléchissent pas. — L'hiver russe. — Rhétorique et raison. — Sur l'homme du Néanderthal. — Nos ancêtres les Grecs.

On me demande parfois pourquoi je ne modifie pas le programme du Parti. A quoi je réponds : « Et pourquoi le modifierais-je ? »

Ce programme appartient à l'histoire. C'était déjà le nôtre le jour de la fondation du Parti, le 24 février 1919. Si quelque chose doit changer, c'est à la vie d'en prendre l'initiative. Je n'ai pas à m'identifier avec une revue médicale ou une publication militaire qui ont l'obligation, elles, de présenter les questions dans leur dernier état.

Quelle chance pour les gouvernants que leurs administrés ne réfléchissent pas ! Réfléchit celui qui ordonne, ensuite celui qui exécute. S'il en allait autrement, l'état de société serait impossible.

La difficulté de la situation, ce n'est pas tant l'hiver en soi, mais le fait d'avoir des hommes et de ne savoir comment les transporter ; de disposer abondamment de munitions et de ne savoir comment les acheminer ; de posséder toutes les armes nécessaires et de ne savoir comment les mettre entre les mains des combattants. Quant aux chemins de fer, je les retiens. S'ils ne s'y prennent pas mieux la prochaine fois, ils auront de mes nouvelles !

C'est tout de même mieux que ce soit moi qui prenne la parole le 30, et non Goebbels. Quand il s'agit de remonter le moral, je sais garder le juste milieu entre la raison et la rhétorique. Dans son dernier appel, Goebbels a exhorté les soldats du front à rester durs et calmes. Je ne me serais pas exprimé de la sorte. Dans une telle situation, le soldat n'est pas calme, mais décidé. Il faut avoir passé par là pour comprendre ces choses.

On déterre par hasard un crâne, et chacun s'exclame : « Voilà comment étaient nos ancêtres. » Qui sait si le prétendu homme du Néanderthal n'était pas un singe ? Ce que je puis dire en tout cas, c'est ce que n'étaient pas nos ancêtres qui vivaient là-bas aux temps préhistoriques. Le sol que nous habitons devait être à ce point déshérité que nos ancêtres, s'ils ont passé par là, ont sûrement continué leur chemin. Quand on nous interroge sur nos ancêtres, nous devons toujours désigner les Grecs.

114

19 janvier 1942, le soir.

Stupidité du duel. — Quelques duels. — Rixes de villages. — L'honneur n'est pas le privilège d'une caste.

J'ai toujours eu beaucoup de peine à empêcher mes hommes de se battre en duel. J'ai été contraint en fin de compte d'interdire le duel. Nous avons perdu de cette façon stupide quelques-uns parmi les meilleurs des nôtres. Essayez d'imaginer les raisons de ces duels !

Nous étions un jour au *Reichsadler*. Hess était là avec sa femme et sa belle-sœur. Arrive un étudiant à moitié ivre qui se permet à leur sujet des réflexions déplacées. Hess le prie de sortir et lui fait part de sa façon de penser. Le lendemain deux escogriffes se présentent chez Hess pour lui demander raison de l'injure faite à leur camarade ! J'ai interdit à Hess de se laisser entraîner dans cette ridicule affaire, le priant d'envoyer chez moi les deux témoins. J'ai dit à ceux-ci : « Vous cherchez noise à un homme qui s'est battu pendant quatre ans contre l'ennemi. N'avez-vous pas honte ? »

Notre ami Holzschuher était mêlé à une affaire qui devait se terminer par un duel. Le prétexte en était grotesque. J'ai dit aux intéressés : « Je connais des repaires communistes où le simple fait de se montrer constitue un danger de mort pour les nôtres. Que ceux de nos camarades qui sont las de la vie aillent faire un tour là-bas ! »

Je n'ai pas connu un seul cas de duel qui méritât d'être pris au sérieux.

Une perte irréparable, ce fut celle de Strunk, notre seul journaliste de classe internationale. Sa femme est insultée. Lui, on le tue. Où est la logique ?

En 1923, Dietrich Eckart reçut du même coup seize ou dix-sept provocations en duel de la part d'adolescents énervés. Je suis intervenu, et j'ai mis bon ordre à tout cela. Devant moi, personne ne bronchait.

Il y a évidemment des cas où deux êtres ont entre eux un conflit qu'aucun tribunal ne saurait trancher. Je suppose qu'ils se disputent une femme. Il faut une solution. L'un des deux doit disparaître !

Mais en temps de guerre, il n'y a pas possibilité de compréhension pour des affaires de ce genre. Le pays ne peut tolérer ces morts gratuites.

Pour les rixes de paysans, je suis porté à la plus extrême indulgence. Le jeune homme atteint dans son honneur ne peut plus se montrer dans le village s'il n'a pas lutté pour sa belle. Rien de tragique dans ce genre d'affaires.

Il arrive qu'un tribunal déclare assassin celui qui n'est qu'un simple meurtrier. Il suffit pour cela que le coupable ait proféré une fois, par bravade, des menaces de mort. Aussitôt l'on veut voir dans son acte l'exécution d'un plan bien arrêté. Où irions-nous si tous ceux qui, à la campagne, ont proféré des menaces de ce genre étaient considérés comme des assassins ? Dans des cas semblables, et quand je vois qu'il s'agit de braves garçons, je ferme l'œil. La peine est

d'abord commuée en emprisonnement. Au bout de quelque temps, c'est la libération conditionnelle.

Qui, chez nous, aurait le droit de se faire justice à soi-même, fût-ce en matière d'honneur ? Je ne sache pas que l'honneur soit un privilège de caste. Si le Front du Travail exigeait pour ses membres le droit au duel, il n'y aurait bientôt plus en Allemagne que des avortons sans honneur.

En principe, je serais disposé à autoriser le duel entre ecclésiastiques et entre juristes.

Pour les honnêtes gens, il y a des moyens plus nobles et plus efficaces de servir leur pays. Dans ce domaine, il est temps d'imposer une échelle des valeurs qui corresponde à la réalité. En regard des circonstances importantes de la vie, ces incidents font figure de brouilles.

Combien de familles doivent des deuils à ces pratiques ridicules !

Au surplus, cela ne prouve rien. Ce qui est important dans le duel, ce n'est pas d'avoir raison, c'est de viser mieux que son adversaire.

115

20 janvier 1942, midi.

(Invité, le Reichsführer SS Himmler.)

L'ouvrier dans la communauté allemande. — Les hommes dignes de commander. — Age des officiers.

Dans l'ancienne armée impériale, le meilleur côtoyait le pire. Aussi bien dans la marine que dans l'armée, on a tout fait pour exclure l'ouvrier de la communauté allemande, et c'est cela qui est à l'origine de la sociale-démocratie. Cette mentalité a provoqué de grands ravages.

L'institution de l'adjudant remplissant les fonctions d'un officier fut une grave erreur. Dans chaque régiment, il y a des officiers particulièrement doués et donc promis à un avancement rapide. De nombreux adjudants eussent mérité d'avoir les mêmes possibilités d'avancement, mais la route leur était barrée, le passage d'un sous-officier dans la caste des officiers étant pratiquement impossible. En revanche, le dernier des instituteurs pouvait devenir automatiquement officier. Et qu'est-ce qu'un instituteur !

Il n'est pas permis de généraliser, ni dans un sens ni dans l'autre,

et ce n'est que lorsqu'un homme a fait ses preuves qu'on sait s'il est digne de commander. S'il l'est, alors il faut lui donner les prérogatives qui correspondent à ses fonctions. Celui qui commande une compagnie doit nécessairement avoir le grade de capitaine. Cela lui est dû, ne serait-ce que pour lui donner l'autorité dont il a besoin. Les cas ne sont pas rares où des adjutants eurent à commander durant plus de deux ans une compagnie — et des lieutenants un bataillon. C'est un devoir à l'égard des soldats de donner à ceux qui les commandent le rang qui correspond à leurs fonctions, dans le cas, bien entendu, où ils le méritent. Mais il n'est pas permis, pour des raisons de pur formalisme, de refuser à un commandant qu'on a placé à la tête d'un régiment le grade de colonel auquel il aurait droit. En temps de paix, évidemment, tout rentre dans l'ordre.

Je me méfie des officiers qui ont l'esprit exagérément théoricien. J'aimerais savoir ce que deviennent leurs théories au moment de l'action.

Dans le combat moderne, le commandant de compagnie âgé de plus de quarante ans constitue une absurdité. A la tête d'une compagnie, il faut un homme de vingt-six ans environ, à la tête d'un régiment un homme de trente-cinq ans, à la tête d'une division un homme de quarante ans. J'ai jeté un coup d'œil ces jours-ci sur la liste des généraux. Tous ces hommes sont exagérément âgés. Dorénavant je ne tiendrai aucun compte du tableau d'avancement lorsqu'il s'agira d'attribuer un poste.

116

22 janvier 1942, midi.

(Invités : le Reichsführer SS Himmler et le gauleiter Rainer.)

Le problème des nationalités. — Tchèques, Hongrois, Roumains et Polonais. — Complexe des Tchèques. — La SS, pépinière de chefs. — Le surgeon helvétique.

Il n'est pas exclu que nous arrivions, au terme d'une domination de deux cents ans, à résoudre le problème des nationalités. Au moment où la guerre de trente ans éclata, ce problème était résolu.

Aux environs de 1840, un Tchèque avait honte de sa langue. Sa fierté était de parler l'allemand. Le comble de l'orgueil, c'était

d'être pris pour un Viennois. L'institution du suffrage universel en Autriche devait nécessairement conduire à l'effondrement de la suprématie allemande. Par principe, les sociaux-démocrates ont fait cause commune avec les Tchèques. La haute aristocratie a agi de même. Le peuple allemand est trop intelligent pour ces gens-là. Ils eurent toujours une préférence pour les peuples attardés de la périphérie.

Les Tchèques valaient mieux que les Hongrois, les Roumains et les Polonais. Une petite bourgeoisie, travailleuse et appliquée, s'était constituée chez eux, tout à fait consciente de ses limites. Aujourd'hui ils s'inclineront de nouveau devant nous avec un sentiment de rage et d'admiration tout ensemble : « Nous, gens de la Bohême, nous ne sommes pas prédestinés à gouverner », disaient-ils autrefois.

Avec l'habitude de la domination, l'on apprend à commander. Les Tchèques auraient probablement perdu leur complexe d'infériorité en constatant peu à peu leur supériorité sur les peuples qui comme eux appartenaient à la périphérie de l'empire des Habsbourg. La situation antérieure à mars 1939 n'est plus concevable. Comment tout cela fut-il possible ?

Après tant de siècles de repliement, il importe que nous reprenions conscience de nous-mêmes. Nous avons déjà prouvé que nous sommes capables de dominer les peuples. L'Autriche en est le meilleur exemple. Si les Habsbourg ne s'étaient pas liés comme ils l'ont fait avec les éléments extérieurs de leur empire, les neuf millions d'Allemands eussent continué sans peine de dominer les autres cinquante millions.

On dit que les Indiens se battent pour les Anglais. Cela est vrai, mais c'était pareil chez nous. En Autriche, tout le monde se battait pour les Allemands.

Le don de commander est propre à chacun en Basse-Saxe. N'est-ce pas de là qu'est sortie la caste dirigeante de Grande-Bretagne ?

Grâce à sa méthode de recrutement, la SS constituera une pépinière de chefs. D'ici une centaine d'années, on dirigera tout cet empire sans avoir à se creuser la tête pour savoir où trouver les hommes appropriés. L'essentiel est de sortir des mesquineries de l'esprit de clocher. C'est pourquoi je suis heureux que nous soyons installés en Norvège et un peu partout.

Les Suisses ne sont qu'un surgeon de l'arbre germanique.

Nous en avons perdu des Germains ! Les Berbères de l'Afrique

du Nord, les Kurdes de l'Asie-Mineure. L'un d'eux était Kemal Ataturk, un homme aux yeux bleus, qui n'avait rien de commun, au point de vue de la race, avec ses compatriotes.

117

22 janvier 1942, le soir.

(Invité, l'amiral Fricke.)

Les Bavarois et la Marine. — La consommation du poisson. — Carnivores et végétariens. — Atavisme végétarien de l'homme. — Alcool et fumée.

C'est la Bavière, dans le Reich, qui comptait proportionnellement le plus grand nombre de marins. La moindre librairie de Munich exposait des livres sur la marine de guerre. Le grand éditeur d'ouvrages sur la marine était installé à Munich, j'ai nommé J. F. Lehmann.

L'Allemagne consomme annuellement une moyenne de douze kilos de poisson par tête d'habitant. Au Japon, c'est cinquante à soixante kilos. Nous avons encore de la marge ! Pour développer la consommation du poisson, c'est avant tout une question d'organisation et de présentation, car il s'agit là d'une denrée essentiellement périssable. Avant la guerre mondiale, il était incomparablement plus facile de trouver du poisson à Munich qu'à Vienne, par exemple. Il semble que depuis lors les conditions se soient beaucoup améliorées en Autriche.

Il est fort difficile de persuader à un cannibale de ne pas manger de la chair humaine. Selon ses conceptions, c'est là une loi de la nature.

Hitler se tourne vers l'amiral Fricke :

Surtout, n'allez pas croire que je vais par décret interdire à la Marine de consommer de la viande ! A supposer que l'interdiction de la viande eût été un article de foi du national-socialisme, il est certain que notre mouvement n'eût pas réussi. On nous aurait tout de suite posé la question : « Et pourquoi donc le cuisseau de veau eût-il été créé ? » Actuellement, la base de notre alimentation est la pomme de terre — et pourtant il n'y a qu'un pour cent du sol

qui chez nous soit consacré à la culture de la pomme de terre. Si c'était trois pour cent, nous aurions plus à manger qu'il ne faut. Les pâturages couvrent trente-sept pour cent de la superficie de notre pays. Or ce n'est pas l'homme qui mange l'herbe, c'est le bétail. Parmi les animaux, ceux qui sont carnivores sont capables de performances très inférieures à celles des herbivores. Un lion n'est pas fichu de courir pendant un quart d'heure — l'éléphant court huit heures ! Les singes, nos parents de l'époque préhistorique, sont strictement végétariens. Les lutteurs japonais, qui sont parmi les hommes les plus forts du monde, se nourrissent exclusivement de végétaux. Il en est de même du colporteur turc qui est capable de transporter à lui seul un piano. A l'époque où je mangeais de la viande, je transpirais beaucoup. Je buvais quatre pots de bière et six bouteilles d'eau au cours d'une réunion, et je réussissais à perdre neuf livres ! Quand je devins végétarien, une gorgée d'eau de temps à autre me suffit désormais. Quand vous offrez à un enfant le choix entre de la viande, une pomme ou un gâteau, ce n'est jamais la viande qu'il choisit. Il y a là un atavisme. L'enfant, de même, ne commencerait jamais à boire ou à fumer si ce n'était par mimétisme. La consommation de la viande diminue dès l'instant que le marché présente un choix plus grand de légumes et à proportion que chacun peut s'offrir le luxe des primeurs.

Je pense que l'homme est devenu carnivore parce que, à l'époque glaciaire, les circonstances l'y ont contraint. Elles l'ont incité aussi à faire cuire ses aliments, habitude qui a, on le sait aujourd'hui, des conséquences fâcheuses. Les paysans ne consomment aucun aliment qui ne soit cuit et recuit, et donc privé de toutes ses vertus. Les peuples méridionaux ne connaissent ni l'alimentation carnée, ni la cuisson. J'ai vécu merveilleusement en Italie. Je ne connais pas de pays plus exaltant. La cuisine à Rome, quel délice !

Il n'y a pas longtemps, j'ai bu pour la première fois de ma vie un vin vraiment bon, d'un arôme extraordinaire. Les buveurs de mon entourage m'ont dit que c'était trop doux. Je connais des gens qui ont l'air normaux et qui brusquement se jettent sur des boissons qui me font l'effet du vitriol. J' imagine que si Hoffmann était mordu par un serpent, celui-ci tomberait raide dans l'instant, ivre-mort.

Quand j'entre dans un local où l'on fume, je me sens enrhumé au bout d'une heure. Les microbes se ruent sur moi ! Ils trouvent un climat favorable dans la fumée et la chaleur.

118

Histoire du chien Foxl.

Nuit du 22 au 23 janvier 1942.

Combien de fois, à Fromelles, durant la guerre mondiale, j'ai observé mon chien Foxl. Quand il rentrait de promenade avec la chienne énorme qui lui servait de compagne, nous le retrouvions déchiré de morsures. A peine l'avions-nous pansé, et pour peu que nous fussions inattentifs, il secouait ce fardeau importun.

Une mouche se met à bourdonner. Foxl est étendu près de moi, le museau posé entre ses deux pattes. La mouche s'approche de lui. Il tressaille, la regarde comme hypnotisé. Sa gueule se ride, prend une expression de vieux. Tout à coup, il s'élance, aboie, s'agite. J'observais chez lui, comme s'il se fût agi d'un homme, la progression de la colère, la bile qui l'envahissait. C'était une brave bête.

Quand je mangeais, il était assis près de moi et suivait des yeux mon manège. Si à la cinquième ou sixième bouchée je ne lui avais rien donné, il se dressait sur son séant et me regardait avec l'air de dire : « Et moi, ne suis-je pas là ? » C'est fou ce que j'ai aimé cette bête. Personne ne pouvait me toucher sans qu'aussitôt Foxl ne devînt furieux. Il ne suivait que moi. Quand vint la guerre des gaz, je ne pus continuer à l'emmener en première ligne. Ce sont mes camarades qui lui donnaient à manger. Quand je rentrais après deux jours d'absence, il ne voulait plus me quitter. Tout le monde, dans la tranchée, l'aimait. Pendant les marches, il courait autour de nous, observant tout, ne perdant pas un détail. Je partageais tout avec lui. Le soir, il se couchait près de moi.

Dire qu'ils me l'ont volé ! J'avais formé le projet, si je sortais vivant de cette guerre, de lui procurer une compagne. Je n'eusse pu me séparer de lui. De ma vie je n'ai vendu un chien. Foxl était un vrai chien de cirque. Il savait tous les tours.

Je me rappelle, c'était avant l'arrivée à Colmar. L'employé des chemins de fer qui convoitait Foxl repassa dans notre wagon et m'offrit deux cents marks. « Vous m'en donneriez deux cent mille que vous ne l'auriez pas ! » En descendant à Harpsheim, je m'aperçois tout à coup que le chien a disparu. La colonne se met en marche. Impossible pour moi de rester en arrière ! J'étais désespéré. Le salaud qui a volé mon chien ne se rend pas compte de ce qu'il m'a fait.

C'est en janvier 1915 que je mis la main sur Foxl. Il était en train de poursuivre un rat qui avait sauté dans notre tranchée. Il s'est débattu ! essayant de me mordre, mais je n'ai pas lâché prise. Je l'ai ramené avec moi en arrière. Il tentait constamment de s'enfuir. Avec une patience exemplaire (il ne comprenait pas un mot d'allemand), je l'ai peu à peu habitué à moi. Au début, je ne lui donnais que des biscuits et du chocolat (il avait pris ses habitudes chez les Anglais qui étaient mieux nourris que nous). Puis je me mis à le dresser. Il ne me quittait pas d'une semelle. A ce moment-là, mes camarades ne voulaient pas entendre parler de lui. Non seulement j'avais de la sympathie pour cette bête, mais cela m'intéressait d'étudier ses réactions. J'ai fini par tout lui apprendre : sauter des obstacles, grimper à une échelle, en redescendre. L'essentiel est qu'un chien dorme toujours aux côtés de son maître. Quand je devais monter en ligne et que ça tapait dur, je l'attachais dans la tranchée. Mes camarades me disaient qu'il ne s'intéressait à personne durant mon absence. Même de loin il me reconnaissait. Quel déchaînement d'enthousiasme en mon honneur ! Sa plus grande joie, c'était la chasse aux rats. Nous l'avions appelé Foxl. Il a fait toute la Somme, la bataille d'Arras. Il n'était pas du tout impressionnable. Lorsque je fus blessé, c'est Karl Lanzhammer qui prit soin de lui. Lors de mon retour, il se jeta sur moi avec frénésie.

Quand un chien regarde devant lui d'une façon vague et l'œil embué, l'on sait que des images du passé défilent dans sa mémoire.

119

24 janvier 1942, le soir.

Matières premières, produits de remplacement et plan de quatre ans. — Deux possibilités pour les Anglais. — Départ de Churchill, effondrement de Roosevelt.

En temps de paix déjà, il importe de s'armer en tenant compte uniquement des matières premières dont on sait qu'on en disposera également en temps de guerre.

Lorsque le plan de quatre ans fut conçu, en 1936, les circonstances nous contraignirent de recourir à des produits de remplacement.

On ne peut se faire une idée de ce qu'exige, ne serait-ce qu'en

instruments d'optique, l'équipement d'une armée de plusieurs millions d'hommes.

Un jour, les Anglais s'apercevront qu'ils n'ont rien à gagner en Europe. Seize milliards de dettes de l'autre guerre, à quoi sont venus s'ajouter près de deux cents milliards ! Les conservateurs doivent se rendre compte que pour obtenir un succès rapide dans le nord de la Norvège, par exemple, il faudrait qu'en contre-partie ils se désintéressent des Indes. Mais ils ne sont pas fous au point d'envisager une telle solution ! Or s'ils veulent sauver la Nouvelle-Zélande et l'Australie, ils ne peuvent lâcher l'Inde.

Il y a deux possibilités pour les Anglais : ils se désintéressent de l'Europe et tiennent l'Orient, ou c'est le contraire. Ils ne peuvent miser sur les deux tableaux. Quand il s'agit (du point de vue capitaliste) du pays le plus riche de la terre, on comprend l'importance d'un tel dilemme. Il suffirait qu'ils en prissent conscience pour que tout fût changé. Nous savons que la bourgeoisie devient héroïque lorsqu'on menace son porte-monnaie.

Un changement de gouvernement serait lié chez les Anglais à la décision de renoncer à l'Europe. Ils ne maintiendront Churchill qu'aussi longtemps que chez eux la volonté subsistera de poursuivre cette lutte. S'ils étaient vraiment malins, ils mettraient fin à cette guerre, et ils assèneraient ainsi un coup mortel à Roosevelt. Ils auraient cette excuse : « Nous ne sommes plus en mesure de continuer la guerre, vous ne pouvez pas nous aider. Cela nous amène à reconsidérer notre attitude à l'égard de l'Europe. » Alors ce serait l'effondrement de l'économie américaine, et aussi l'effondrement personnel de Roosevelt. Du même coup, l'Amérique aurait cessé de constituer un danger pour l'Angleterre.

120

24 janvier 1942, le soir.

(Invité, Himmler.)

Réorganisation des services administratifs. — Perception des impôts. — Réduire l'importance de la bureaucratie. — Le ministère de la Propagande. — Dialogue avec Papen. — Dîmes payables en nature.

Goering voulait obtenir de moi un arrêté par lequel j'eusse conféré des pouvoirs à Stuckart et à Reinhardt pour qu'ils entre-

prissent, en vue de les simplifier, la réorganisation de nos services administratifs. J'ai refusé. Pourquoi charger ces hommes d'une telle mission alors que précisément les Finances et l'Intérieur, qui sont leur domaine, ont des administrations pléthoriques ?

Il y a deux façons de rénover l'administration : ou réduction du budget ou réduction du personnel.

Le système fiscal est inutilement compliqué. Depuis l'époque où l'on payait la dîme, l'on n'a cessé d'ajouter à cette dîme des impôts supplémentaires !

La méthode la plus simple consiste à s'en tenir aux quatre impôts suivants :

1° Impôt sur les articles de luxe.

2° Droit de timbre. (Chacun acquiert les timbres dont il a besoin. Cela ne nécessite pas d'appareil administratif coûteux. Et c'est là un impôt qui ne pèse pas. L'ancienne Autriche avait cet impôt. Aucun commerçant ne pouvait vendre quoi que ce fût sans timbres. Il les achetait à la poste qui se bornait à comptabiliser les sommes encaissées.)

3° Impôt sur la fortune.

4° Impôt sur les bénéfices commerciaux.

En ce qui concerne les impôts directs, le plus simple est de prendre comme base le montant payé l'année précédente. L'on dit au contribuable : « Vous payez la même somme que l'année dernière. Si vos gains sont inférieurs cette année, vous l'annoncez. S'ils sont supérieurs, vous payez d'emblée un supplément proportionnel. Si vous oubliez d'annoncer l'accroissement de vos gains, vous serez puni avec rigueur. »

Si j'expose ce système devant le ministre des Finances ou devant Reinhardt, la réponse, après un instant de réflexion, sera : « Mon Führer, vous avez raison. » Mais avant six mois ils auront tout oublié !

Grâce à cette méthode, l'on pourrait ramener la bureaucratie à un tiers de son importance actuelle. L'ennui, c'est qu'un impôt facile à percevoir, cela ne convient pas à ces messieurs de l'administration. A quoi cela servirait-il d'avoir fait des études ? Où placerait-on les juristes ? Il n'y aurait plus de travail pour eux, car tout pourrait se faire à l'aide d'un appareil extrêmement simplifié, et le casse-tête chinois de la déclaration d'impôts serait supprimé.

Lammers m'a dit : « Mon Führer, j'utilise depuis le début la méthode simplifiée, et ça marche. Tous les autres services sont encombrés. »

Si je charge maintenant un juriste de procéder à la simplification

des rouages de l'administration, son premier soin sera de créer un office dont il prendra la tête, avec l'idée qu'ultérieurement cela lui vaudra des titres à un portefeuille de ministre. J'ai fait la même expérience dans le Parti. On décide la création d'un groupe de la Jeunesse hitlérienne à Salzbourg. Tout de suite, il leur faut un immeuble de cinq cents pièces. Or j'ai dirigé un parti de huit cent mille membres, et je logeais toute mon administration dans quelques mansardes. Schwarz écoute avec impassibilité la demande qui est formulée, puis il tranche : « On commencera avec douze pièces. »

Je suis tout à fait partisan d'installer les ministères dans de monumentales et majestueuses constructions, mais à la condition que tout y soit prévu de telle façon qu'aucun agrandissement ne s'y révèle possible, pas même en hauteur. De cette façon, un ministère apprend à se servir des organes d'exécution. Il se borne à la direction, il évite d'administrer directement.

La République de Venise, qui régnait sur la mer Adriatique, était installée dans le Palais des Doges qui abrite aujourd'hui encore toute l'administration de la ville.

J'ai créé le ministère de la Propagande avec l'idée qu'il soit au service de chacun. Ainsi, moi-même, je puis me dispenser d'un service de propagande. Il me suffit d'avoir la possibilité de décrocher mon téléphone et de poser cette question : « Docteur, comment dois-je m'y prendre pour telle chose ? » Et pourtant, il n'existe pour ainsi dire pas de ministère qui ne possède aujourd'hui son propre service de presse. Or il leur suffirait d'avoir recours au ministère de la Propagande. Puisque c'est moi qui donne ses directives au chef de la Presse du Reich, pourquoi entretiendrais-je une section de presse personnelle ?

Au temps où il y avait une Vice-Chancellerie, ce service disposait d'un budget de six cent mille marks. Je demande un jour à Lammers : « Qu'est-ce que c'est que cette boutique ? » Il me répond : « C'est une saloperie. » Lammers avait fait une enquête et découvert que tous ceux que j'avais chassés de la Chancellerie avaient retrouvé une fonction à la Vice-Chancellerie.

Lorsque Papen me proposa la Vice-Chancellerie, je lui expliquai : « Un Vice-Chancelier n'entre en action que lorsque le Chancelier est malade. Si c'est moi le Vice-Chancelier, vous ne serez jamais malade. Donc je refuse la Vice-Chancellerie. »

Personnellement, Papen était un homme inoffensif — mais par une sorte de fatalité il s'entourait de gens qui avaient tous quelque chose sur la conscience.

Jodl intervient : « Dans la Wehrmacht, la bureaucratie est devenue effroyable. Le ministère de la Guerre s'est fait un point d'honneur d'imiter les autres ministères, aussi bien en ce qui concerne le style que les pratiques. La personnalité individuelle s'est effacée derrière les entités administratives, et je trouve cela indigne d'un soldat. Plus personne ne parle à la première personne. Chacun s'exprime au nom d'une entité. C'est le triomphe de l'impersonnalité. »

Himmler intervient à son tour : « J'ai obtenu chez moi que chacun de mes subordonnés signe à titre personnel et de façon lisible tout ce qui part de nos bureaux. Ainsi l'on sait toujours à qui l'on a affaire, et personne ne peut se dérober derrière des abstractions. Ce qui est scandaleux, c'est le ton de nos administrations dans leurs relations avec le public. Toute convocation, toute formule d'impôt constitue en somme une offense à l'égard du citoyen. J'ai fait supprimer toutes nos formules de convocation et ordonné qu'elles fussent remplacées. Maintenant la première convocation est établie dans les termes suivants : « Je vous prie, au nom du Président de la Police, de bien vouloir... Si vous deviez avoir un empêchement, je vous serais reconnaissant de me renseigner par écrit au sujet de l'affaire visée ci-dessus. » Si l'intéressé ne bouge pas, il reçoit une deuxième lettre ainsi conçue : « Vous n'avez pas répondu à ma convocation. J'attire votre attention sur le fait que vous êtes tenu de... » Le Führer reprend :

C'est la raison pour laquelle je n'ai jamais pu me résoudre à adresser publiquement des louanges au corps des fonctionnaires. Tout cela doit être revu de fond en comble.

Ce que vous avez fait de plus fort, Himmler, c'est d'avoir transformé l'incendiaire en pompier. Ainsi le pompier vit sous la menace d'être pendu dans le cas où le feu s'allumerait.

Je me suis parfois demandé si l'impôt que le paysan paie en argent ne pourrait être remplacé par un impôt en nature. A l'Est, il sera indispensable d'agir ainsi. Il y aura des casernes là-bas, où l'on pourra recueillir les dîmes. Pour le paysan, il est plus facile de payer en nature que de sortir de l'argent liquide.

La vie était très dure autrefois pour les paysans. Une bonne récolte signifiait pour eux : plus de travail, mais pas plus d'argent. Une mauvaise récolte, c'était simplement une catastrophe. C'est le marchand qui empochait !

121

Nuit du 24 au 25 janvier 1942.

Origine de *Tristan et Iseult*. — Cosima Wagner. — Wahnfried. — Le style Makart. — Bayreuth. — A propos du Congrès de Nuremberg.

Tristan est tout de même le chef-d'œuvre de Wagner, et nous devons *Tristan* à l'amour que Mathilde Wesendonk lui inspira. C'était une femme douce et aimante, mais elle était loin d'avoir la qualité de Cosima. Personne, comme Wagner, n'a eu le bonheur d'être intégralement compris par une femme. Ce sont là des choses que la vie ne doit pas à un homme, mais c'est magnifique quand cela arrive. Pas plus Mozart que Beethoven, pas plus Schiller que Goethe n'ont eu un tel bonheur en partage. En plus de tous ses dons, Cosima était la féminité incarnée, et son charme agissait sur tous ceux qui passaient à Wahnfried. Après la mort de Wagner, le climat de Wahnfried demeura ce qu'il était de son vivant. Cosima ne s'est jamais consolée, et jamais elle n'a cessé de porter le deuil. Elle avait désiré que ses propres cendres fussent répandues sur la tombe de son mari, mais cette satisfaction lui fut refusée. Ses cendres furent néanmoins recueillies dans une urne, et cette urne fut placée sur la tombe. Ainsi la mort ne sépare point ces deux êtres dont le destin avait voulu qu'ils vécussent côte à côte !

En même temps que Wagner vivait un Meyerbeer !

L'art de l'opéra doit à Wagner d'être ce qu'il est aujourd'hui. Les grands chanteurs qui ont laissé un nom sont devenus célèbres comme interprètes de Wagner. Au surplus, c'est depuis lui qu'il y eut de grands chefs d'orchestre. Wagner était typiquement un prince. Sa maison de Wahnfried, par exemple ! On a dit que l'intérieur, en style Makart, était surchargé. Mais une maison doit-elle se confondre avec une galerie d'œuvres d'art ? N'est-ce pas avant tout une habitation, le cadre d'une vie intime, avec ses prolongements et son rayonnement ? Si je possède une galerie d'ancêtres, vais-je la mettre au rancart sous le prétexte que les tableaux qui la composent ne sont pas tous des chefs-d'œuvre ? Les maisons de cette époque — et cette remarque s'applique également à l'atelier de Makart — étaient envahies par les souvenirs personnels. En

ce qui me concerne, je regrette vivement qu'on n'ait pas conservé, tel qu'il était du vivant de cet artiste, l'atelier de Makart. Le respect des choses vénérables qui nous viennent du passé profitera un jour à ceux qui sont jeunes aujourd'hui. Nul ne peut se faire une idée de ce que fut la vogue de Makart. Ses contemporains l'ont porté au pinacle.

Au début de ce siècle, il y avait ceux qu'on appelait les Wagnériens. Les autres, on ne leur donnait pas de nom. Quelle joie m'a procurée chacune des œuvres de Wagner ! Et je me rappelle mon émotion la première fois que j'ai pénétré à Wahnfried. C'est peu de dire que j'étais ému ! Aux moments les plus durs pour moi, ils n'ont cessé de me soutenir, même Siegfried Wagner. (Houston-Stewart Chamberlain m'a écrit si gentiment quand j'étais en prison.) J'étais à tu et à toi avec eux. Je les aime tous, et j'aime aussi Wahnfried. Aussi ai-je ressenti comme un bonheur particulier d'avoir pu soutenir Bayreuth au moment de sa déconfiture. La guerre m'a donné l'occasion d'exaucer un désir cher au cœur de Wagner : que des hommes choisis dans le peuple, des ouvriers, des soldats pussent assister gratuitement au Festival. Les dix jours de la saison de Bayreuth, ce furent toujours l'une des époques bénies de mon existence. Et je me réjouis déjà à l'idée que je pourrai un jour reprendre ce pèlerinage !

La tradition des Jeux olympiques s'est poursuivie durant près de mille ans. Cela procède, il me semble, d'un mystère analogue à celui qui se trouve à l'origine de Bayreuth. L'être humain éprouve le besoin de se détendre, de sortir de lui-même, de communier dans une idée qui le dépasse. Le Congrès du Parti répond au même besoin, et c'est pour cela que durant des centaines d'années des hommes viendront du monde entier se retremper, une fois l'an, dans la merveilleuse atmosphère de Nuremberg. Ils viendront, et ils verront côte à côte les témoignages que nous aurons laissés de notre grandeur et les souvenirs du vieux Nuremberg.

Le jour qui suit la fin du Festival de Bayreuth, et le mardi qui marque le terme du Congrès de Nuremberg, je suis étreint d'une grande tristesse — comme lorsque l'on dépouille l'arbre de Noël de ses parures.

Le Congrès, pour moi, c'est un effort terrible, le moment le plus dur de l'année. Nous en prolongerons la durée jusqu'à dix jours,

afin que je ne sois pas obligé de parler continuellement. C'est à cause de l'effort surhumain que cela me demande que déjà j'étais obligé de faire lire la proclamation d'ouverture. Je n'ai plus la force de parler aussi longtemps qu'autrefois. Aussi me retirerai-je lorsque je m'apercevrai que je ne suis plus capable de donner à ces fêtes l'allure qui leur convient. L'effort le plus pénible, c'est, au moment du défilé, de demeurer immobile pendant de longues heures. A plusieurs reprises, il m'est arrivé d'être pris de vertiges. Imagine-t-on la torture que cela représente de rester si longtemps debout, immobile, les genoux serrés l'un contre l'autre ? Et puis, saluer le bras tendu ? La dernière fois, j'ai été contraint de tricher un peu. Je dois au surplus faire l'effort de regarder chacun dans les yeux, car les hommes qui défilent sont tous en quête de mon regard. Il faudra à l'avenir que l'on m'assure une protection contre le soleil.

Le Pape est généralement un vieux monsieur fragile. Aussi le porte-t-on sur un baldaquin. On agitait des palmes autour des pharaons, pour leur donner de l'air.

Après la guerre, il sera peut-être indiqué de faire défiler les colonnes par rangs de seize, et non plus de douze. Le défilé durerait quatre heures au lieu de cinq — et ce serait toujours cela de gagné !

122

Nuit du 24 au 25 janvier 1942.

Les chauffeurs du Führer. — La conduite des automobiles. — Quelques ordonnances.

Ma vie est entre les mains de quelques êtres : mon chauffeur, mes ordonnances, peut-être encore un cuisinier.

Kempka m'a supplié de lui permettre de rejoindre, au printemps, une unité de blindés. Je me demande ce qui est le plus utile à la nation : qu'il descende quelques chars adverses (ce que d'autres peuvent faire à sa place) ou qu'il reste pour moi le conducteur qui a toute ma confiance. Il y a maintenant neuf ans qu'il est à mon service, et je n'ai eu qu'à me louer de lui. Son prédécesseur, Schreck, fut le compagnon des années de lutte. Quand ça se gâtait autour de nous, le soldat du front se réveillait en lui. Dans de telles situations, Kempka se fût peut-être évanoui ! Mais il conduit avec

une prudence extraordinaire — sauf toutefois quand il a un chagrin d'amour, et ça je m'en aperçois tout de suite.

Je ne puis tout de même pas consacrer mon temps, en ce moment, à former un nouveau chauffeur. Si j'étais assuré que Kempka revienne sain et sauf, je céderais peut-être. Combien j'en ai eu de mes chauffeurs qui perdaient leurs moyens simplement parce que j'étais assis à côté d'eux ! Kempka est le calme même. Et puis, j'ai l'habitude de bavarder avec lui. Eickenberg conduit bien, mais je devrais le former. Il conduit mécaniquement bien, mais il lui manque la tête. J'ai fait plus de deux millions et demi de kilomètres en auto sans le moindre accident. Quand je roulais avec des conducteurs dont l'éducation n'avait pas été faite par moi, c'était dû au hasard qu'il n'arrivât rien. J'ai toujours insisté auprès de mes conducteurs, Maurice, Schreck et Kempka, pour que la vitesse adoptée leur permît en toute circonstance de s'arrêter à temps. Si un de mes chauffeurs écrasait un enfant et qu'il s'en excusât en me disant qu'il a klaksonné, je lui répondrais : « Un enfant n'a pas de jugement, c'est à vous de réfléchir. » Je trouve déplaisant qu'une voiture éclabousse des personnes rangées au bord de la route, et tout particulièrement quand il s'agit de paysans endimanchés. Si ma voiture dépasse un cycliste, je ne permets à mon chauffeur de garder sa vitesse que si le vent dissipe immédiatement la poussière que nous soulevons. Quand les pneus arrière crient, c'est la preuve que le conducteur a mal pris son virage. C'est une règle de n'accélérer que dans le virage, jamais avant. Autant nos chauffeurs, dans l'ensemble, conduisent bien (encore que ce ne soit pas toujours exactement de la manière qui me convient), autant nos dirigeants conduisent misérablement. Bien sûr, je n'ai pas inventé la théorie de la conduite, mais je sais tenir compte de l'expérience des autres. Adolphe Müller m'a emmené une fois dans sa voiture. J'en ai appris, grâce à lui, beaucoup plus en quelques heures que durant les années qui avaient précédé.

Autrefois, je lisais régulièrement les publications consacrées à l'automobile, mais je n'en trouve plus le loisir. Néanmoins je continue à m'intéresser à chaque progrès nouveau dans ce domaine. Je m'en entretiens avec Kempka. Lui, il connaît toutes les voitures du monde ! C'est un plaisir de voir, depuis que c'est lui qui s'en occupe, comment notre parc de voitures est tenu.

Junge, lui aussi, m'a demandé la permission de rejoindre le front. Si j'avais le sentiment qu'il ne désire pas faire sa vie avec moi, je l'autoriserais, dans son propre intérêt, à partir. Pour son avenir, cela vaudrait mieux. Parmi mes ordonnances, Junge est de

loin le plus doué. Je ne m'en étais pas aperçu avant Felsennest. Là, durant les alertes aux avions, j'ai eu souvent l'occasion de parler avec lui. On n'imagine pas à quel point ce garçon est cultivé.

Linge est un brave type, mais moins intelligent, très distrait au surplus. Quant à Bussmann, il est d'une classe nettement inférieure. Krause, lui, avait un penchant maladif à raconter des sornettes. Il n'était pas à sa place. Il mentait absolument sans raison. Je suis un maître très tolérant et j'admets sans peine qu'on puisse à l'occasion être inattentif. Je me borne en ce cas à faire remarquer sa faute à l'étourdi, et je le prie d'être moins distrait la prochaine fois. Mais je ne puis supporter le mensonge.

123

25 janvier 1942, midi.

(Invités : Lammers, Himmler et le colonel Zeitzler.)

Hommage aux Tchèques. — La politique intérieure des Habsbourg. — Quand les papes brimaient les Juifs. — Les « bons Juifs ».

Les hommes qui ont eu la formation de l'ancien Reich n'ont pas la moindre idée de ce que sont les peuples. Ils ont poussé dans un climat de stupidité. Ils ne comprennent rien à l'Autriche. Le fait que l'Autriche n'était pas un État au sens où nous l'entendons, mais une macédoine de peuples, leur échappe. O sainte simplicité ! Il n'y avait pas à proprement parler une armée autrichienne, mais une armée composée d'unités tchèques, croates, serbes, etc.

Tout Tchèque est un nationaliste né, qui rapporte naturellement tout à son point de vue. Il ne faut pas s'y tromper : plus il se courbe, plus il est dangereux. L'Allemand de l'ancien Reich se laisse duper par l'apparente gentillesse du Tchèque et par son obséquiosité. Neurath, lui, s'est laissé complètement circonvenir par la noblesse tchèque. Encore six mois de ce régime, et la production serait tombée à vingt-cinq pour cent. De tous les Slaves, le Tchèque est le plus dangereux, parce qu'il est travailleur. Il a le sens de la discipline, il a de l'ordre, il est plus mongol que slave. Sous le couvert d'une certaine loyauté, il s'entend à cacher ses plans. Maintenant ils travailleront, car ils savent que nous sommes impitoyables et brutaux. Je ne les méprise pas, je ne leur en veux pas. C'est le destin qui veut que nous soyons adversaires. En somme, les

Tchèques constituent un corps étranger au sein de la communauté allemande. Il n'y a pas de place pour eux et pour nous. L'un de nous doit céder.

En ce qui concerne le Polonais, c'est une chance pour nous qu'il soit paresseux, bête et vaniteux. L'État tchèque, et cela est dû à la formation qu'ont eue les Tchèques, était d'une propreté exemplaire. La corruption n'existait pratiquement pas chez eux. Les fonctionnaires tchèques sont généralement animés par le sentiment de l'honneur. C'est pourquoi un Hacha est plus dangereux qu'une crapule journalistique. C'est un homme intègre, qui ne s'enrichira pas d'une couronne dans l'exercice de ses fonctions. Les hommes accessibles à la corruption sont moins dangereux. Ce sont là des choses que le Deuxième Reich n'a jamais comprises. La façon de se comporter à l'égard des Polonais fut un échec lamentable. On n'a réussi qu'à raffermir leur sentiment patriotique. Nos compatriotes des régions frontalières, qui sauraient comment s'y prendre avec les peuples voisins, sont brimés par les bons Allemands de l'intérieur — qui se figurent, eux, que c'est par la bonté que seront gagnés à l'Allemagne ces cœurs étrangers. Tout allait bien à l'époque de Marie-Thérèse, et l'on peut dire que, dans les années 1840, il n'était pas question d'un patriotisme polonais. Avec l'avènement de la bourgeoisie au pouvoir, le terrain conquis fut à nouveau perdu.

Le tsar Ferdinand de Bulgarie m'a dit un jour : « Savez-vous quel est l'homme le plus dangereux ? C'est Bénès. Titulesco est vénal, mais Bénès, je ne crois pas. » Ferdinand était vraiment très fort.

C'est le devoir du Parti de régler définitivement ces questions au cours des cinq cents ans à venir. Les Habsbourg s'y sont cassé les dents. Ils croyaient pouvoir tout aplanir par la bonté. Les Tchèques n'ont pas eu le sentiment de trahir en agissant comme ils l'ont fait. C'est d'ailleurs l'une des circonstances incompréhensibles de l'histoire que les anciens Bavares aient quitté ces territoires et que les Tchèques s'y soient installés. Une telle situation est insupportable du point de vue de la géo-politique. En effet, nous avons à proximité les Polonais et, entre eux et les Tchèques, uniquement l'étroit espace silésien.

Quand je retire cent cinquante mille Allemands de Volhynie, c'est là une décision dure à prendre, à cause des souffrances qu'elle entraîne. De même en ce qui concerne l'évacuation du Tyrol du sud. Que je m'avise de déplacer le Juif, notre bourgeoisie en est toute malheureuse : « Que va-t-il leur arriver ? » Dites-moi donc

si cette même bourgeoisie s'est souciée de ce qui advenait de nos compatriotes obligés d'émigrer !

Il faut agir radicalement. Quand on arrache une dent, on l'arrache d'un coup, et la douleur ne tarde pas à disparaître. Le Juif doit décamper d'Europe. Sinon, aucune entente ne sera possible entre Européens. C'est le Juif qui empêche tout. Quand j'y réfléchis, je m'aperçois que je suis extraordinairement humain. Du temps de la domination des papes, les Juifs étaient maltraités à Rome. Jusqu'en 1830, l'on promenait une fois par an dans les rues de Rome huit Juifs montés sur des ânes. Moi, je me borne à leur dire qu'ils doivent s'en aller. S'ils cassent leur pipe en route, je n'y puis rien. Mais s'ils refusent de partir volontairement, je ne vois pas d'autre solution que l'extermination. Pourquoi considérerais-je un Juif avec d'autres yeux que si c'était un prisonnier russe ? Dans les camps de prisonniers, nombreux sont ceux qui meurent. Ce n'est pas ma faute. Je n'ai voulu ni la guerre ni les camps de prisonniers. Pourquoi le Juif a-t-il fomenté cette guerre ?

Il se passera bien trois cents ou quatre cents ans avant que les Juifs ne reprennent pied en Europe. Ils reviendront d'abord comme commis-voyageurs, puis peu à peu ils s'enhardiront à s'établir (pour mieux nous exploiter). Au stade suivant, ils deviennent des philanthropes, créent des fondations. Quand un Juif fait cela, la chose est particulièrement remarquée — car on sait que ce sont des salauds. En général, ce sont les plus retors parmi eux qui s'y prennent de la sorte. Et alors vous entendez ces pauvres benêts d'Aryens vous dire : « Vous voyez, il y a de bons Juifs ! »

Je suppose que le national-socialisme se transforme un jour, soit utilisé par une caste de privilégiés qui exploitent le peuple et cultivent l'argent. Il faut espérer dans ce cas qu'un nouveau réformateur surgira pour remettre de l'ordre dans la boutique.

124

Nuit du 25 au 26 janvier 1942.

Propos sur le mariage. — Quelques jolies femmes.

C'est une chance que je ne me sois pas marié. Le mariage, pour moi, c'eût été une catastrophe.

Il est un point sur lequel la mésentente se produit fatalement entre les époux, c'est quand l'homme ne peut disposer en faveur de sa femme de tout le temps qu'elle se croit en droit d'exiger. Aussi longtemps qu'il s'agit d'autres couples, on entend les femmes dire : « Je ne comprends pas une telle. Moi, je ne me conduirais pas ainsi. » Mais quand il s'agit d'elle-même, toute femme est au même degré déraisonnable. Il faut comprendre cette exigence. Une femme qui aime son mari ne vit qu'en fonction de lui. C'est pourquoi, elle-même, elle attend de son conjoint qu'il vive également en fonction d'elle. Ce n'est qu'après la maternité que la femme découvre qu'il existe dans la vie d'autres réalités pour elle.

L'homme, en revanche, est l'esclave de ses pensées. L'idée de ses devoirs le domine. Il arrive nécessairement pour lui des moments où il a le désir de tout envoyer par-dessus bord, femme et enfants. Quand j'y songe, je m'aperçois qu'au cours de l'année 1932, si j'avais été marié, je n'eusse passé que quelques jours à peine à mon foyer. Et même durant ces quelques jours, je n'eusse pas été mon maître. La femme ne se plaint pas seulement de l'absence de son mari. Elle lui en veut aussi d'être préoccupé, d'avoir l'esprit ailleurs. La douleur de la séparation est liée chez la femme à une certaine délectation. Après la séparation, la joie de se retrouver ! Quand un marin rentre chez lui, après une campagne, ce sont en quelque sorte de nouvelles épousailles. Après des mois d'absence, il dispose de quelques semaines de liberté complète. Jamais ce n'eût été le cas pour moi, et ma femme se fût morfondue justement. Je n'aurais eu du mariage que le visage assombri d'une épouse délaissée, ou j'eusse négligé mes devoirs.

C'est pourquoi il vaut mieux ne pas se marier.

Le mauvais côté du mariage, c'est que cela crée des droits. Alors il vaut beaucoup mieux avoir une maîtresse. Le fardeau s'allège, et tout est placé sur le plan du don.

Le Führer remarque deux invités dont le visage s'allonge, J. W. et Chr. Schr. Il se tourne vers Schr. et précise :

Ceci ne concerne que les hommes supérieurs, bien entendu !

Soulagé, Schr. s'écrit : « C'est bien ce que je pensais, mon Führer. »

Je ne crois pas que W. H. se marie jamais. Il s'est fait de la femme une image idéale, prenant de l'une la silhouette, de l'autre la chevelure, d'une troisième l'esprit, d'une autre encore les yeux

— et c'est avec cette image dans l'esprit qu'il aborde chaque femme, mais il n'existe rien de pareil dans la nature. Il faut se déclarer satisfait lorsqu'on trouve chez une femme un détail parfait. Il n'y a rien de plus exaltant que de former une jeune femme. Une fille de dix-huit à vingt ans est malléable comme de la cire. Il doit être possible à un homme, quelle que soit l'élue, de la marquer de son empreinte. La femme d'ailleurs ne demande que cela.

Dora est une gentille fille, mais je ne crois pas que Kempka et elle seront heureux. Pour une fille comme elle, il me semble que Kempka s'intéresse trop exclusivement à la mécanique. Elle est trop intelligente pour lui.

Quelles belles femmes il y a par le monde !

Nous étions installés dans la *Ratskeller* à Brême. Entre une femme. On eût vraiment cru que l'Olympe s'était ouvert. Radiouse, éblouissante. Les dîneurs unanimes posèrent couteaux et fourchettes, et tous les yeux se fixèrent sur elle.

Une autre fois, à Brunswick, une jeune fille se précipite vers ma voiture pour m'offrir un bouquet. Elle était blonde, élancée, merveilleuse. Chacun autour de moi fut émerveillé, mais pas un de ces idiots n'eut l'idée de demander à cette jeune fille son adresse afin que je pusse lui envoyer un mot de remerciement. Je m'en suis toujours fait les plus amers reproches.

Une autre fois encore, j'assistais à une fête au *Bayerischer Hof*. Il y avait là des femmes splendides, élégantes et couvertes de bijoux. Une femme survient, si belle que toutes les autres en sont éclipsées. Elle ne porte pas un bijou. C'est M^{me} Hanfstängl. Je l'ai revue une fois avec Mary Stuck chez Erna Hanfstängl. Trois femmes ensemble, plus belle l'une que l'autre. Quel tableau !

Dans ma jeunesse, à Vienne, j'ai connu beaucoup de jolies femmes.

125

Nuit du 25 au 26 janvier 1942.

Autres propos sur les chiens. — Origine des races humaines. — La beauté chez les Grecs anciens. — Signification des mythologies. — Considérations sur la préhistoire. — Les théories cosmiques de Hœrbiger. — La politique n'est pas une fin. — Les œuvres du génie humain. — Fatalité de la politique.

Je suis un ami des animaux, et j'aime particulièrement les chiens. Mais je n'ai pas d'atomes crochus avec les boxers, par exemple. Si

je devais prendre un nouveau chien, ce ne pourrait être qu'un chien de berger, et de préférence une chienne. Ça me ferait l'effet d'une trahison si je m'attachais à un chien d'une autre race. Quels animaux extraordinaires, vifs, fidèles, audacieux, courageux et beaux !

Le chien d'aveugle est l'une des choses les plus touchantes qui soient. Il est plus attaché à son maître qu'à n'importe quel chien. S'il se laisse distraire un instant par une chienne, cela ne dure guère et il a mauvaise conscience. Les chiennes, c'est plus difficile. A l'époque du rut, on ne peut les tenir.

Au cours de l'hiver 1921-1922, l'on m'a offert un chien de berger. Il était si triste à la pensée de son ancien maître qu'il ne pouvait s'habituer à moi. Je décidai alors de m'en séparer. Son nouveau maître s'était à peine éloigné de quelques pas qu'il lui faussa compagnie et vint se réfugier auprès de moi, posant ses pattes sur mes épaules. Je le gardai donc.

Lorsque Graf me fit cadeau de Muck, l'accoutumance fut plus rapide. Il montait l'escalier avec réticence. Lorsqu'il aperçut Blonde, il se précipita vers elle tout frétilant. Le jour suivant, ce fut indescriptible. Un chien s'habitue plus facilement à un nouveau maître lorsqu'il y a déjà un chien dans la maison. Il suffit même qu'à l'odorat il décèle que son nouveau maître a eu récemment un chien pour qu'il se sente en confiance. Le chien est le plus ancien des animaux domestiques. Il y a plus de trente mille ans qu'il est le compagnon de l'homme. Mais l'homme, dans son orgueil, n'est pas capable de s'apercevoir que même entre chiens de la même race il y a des différences extraordinaires. Il y a des chiens stupides. D'autres sont si intelligents que c'en est angoissant.

J'ai eu entre les mains un ouvrage sur l'origine des races humaines. J'ai beaucoup médité sur ces questions autrefois, et je dois dire que si l'on examine de près les vieilles traditions, les contes et les légendes, l'on arrive à des conclusions inattendues.

Il est frappant de constater la faible ampleur de la vision que nous avons sur le passé. Les plus anciens spécimens d'écriture que l'on possède remontent tout au plus à trois ou quatre mille ans. Aucune légende ne serait parvenue jusqu'à nous si ceux qui les ont créées et transmises n'avaient été des hommes comme nous. Où prenons-nous le droit de croire que l'homme n'a pas toujours été ce qu'il est maintenant ? L'étude de la nature nous enseigne que, dans le règne animal comme dans le règne végétal, des variations se sont produites. Elles se sont produites à l'intérieur des espèces,

mais aucune de ces variations n'a une importance comparable à celle qui sépare l'homme du singe, à supposer que cette mutation ait réellement eu lieu.

Si nous considérons les Grecs anciens (qui étaient des Germains), nous trouvons chez eux une beauté bien supérieure à la beauté répandue aujourd'hui — et j'entends cela aussi bien pour ce qui est du domaine de la pensée que pour celui des formes. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer la tête de Zeus ou celle de Pallas Athénée avec celle d'un Croisé ou d'un Saint ! Si l'on plonge plus loin dans le passé, on retrouve avec les Egyptiens des humains de la qualité des Grecs. Depuis la naissance du Christ, il n'y a guère que quarante générations qui se soient succédé sur le globe, et notre savoir remonte tout juste à quelques millénaires avant l'ère chrétienne.

La légende ne peut être tirée du néant, elle ne saurait être une construction purement gratuite. Rien ne nous empêche de supposer, et je crois même que nous aurions intérêt à le faire, que la mythologie constitue un reflet de choses qui ont existé et dont l'humanité a conservé un vague souvenir. Dans toutes les traditions humaines, orales et écrites, l'on retrouve la mention d'une immense catastrophe cosmique. Ce que la bible raconte à ce sujet n'est pas propre aux Juifs, mais a sûrement été emprunté par eux aux Babyloniens et aux Assyriens. Dans la légende nordique, il s'agit d'une lutte entre des géants et des dieux.

La chose, à mes yeux, n'est explicable que par l'hypothèse d'une catastrophe détruisant complètement une humanité qui possédait déjà une haute civilisation. Les vestiges de notre préhistoire ne sont peut-être que des reproductions d'objets appartenant à un passé plus lointain, et c'est par eux sans doute que fut retrouvé le chemin de la civilisation. Qu'est-ce qui nous prouve que la hache de pierre que nous retrouvons dans nos régions fut réellement une invention de ceux qui s'en servaient ? Il me paraît plus vraisemblable de penser que cet objet est la reproduction en pierre d'une hache qui exista antérieurement dans une autre matière. Quelle preuve avons-nous d'ailleurs qu'à côté des objets en pierre il n'en existait pas en métal. La longévité du bronze est limitée, et cela expliquerait que dans certaines couches terrestres l'on ne retrouve que des objets en pierre. Il n'est au surplus nullement prouvé que la civilisation qui préexistait à la catastrophe dont il est question se soit épanouie précisément dans nos régions. La terre est au trois quarts recouverte d'eau, et seul un huitième de la surface terrestre est pratiquement accessible. Qui sait quelles découvertes l'on

ferait si l'on pouvait explorer le sol actuellement recouvert par les eaux ?

Je suis assez disposé à admettre les théories cosmiques de Hörbiger. Il n'est en effet pas exclu que dix mille ans avant notre ère se soit produite une interférence de la terre et de la lune qui aurait assigné à la lune son orbite actuelle. Il est possible également que la terre ait attiré à elle l'atmosphère qui était celle de la lune, ce qui aurait transformé de fond en comble les conditions de la vie sur notre planète. On peut imaginer qu'avant cet accident l'homme pouvait vivre à n'importe quelle altitude (du simple fait qu'il ne subissait pas la contrainte de la pression atmosphérique). On peut penser aussi que la terre s'étant ouverte, l'eau se soit précipitée dans la brèche ainsi formée, que des explosions aient suivi, puis des chutes de pluie diluviennes — auxquelles les couples humains n'eussent pu échapper qu'en se réfugiant dans des régions très élevées. Il me semble que ces questions pourront être résolues le jour où un homme établira intuitivement le rapport qui existe entre ces faits, montrant ainsi à la science exacte la voie à suivre. Sinon, nous ne soulèverons jamais le voile qui s'est interposé entre notre monde actuel et celui qui nous a précédés.

Si l'on prend nos religions à leur début, l'on découvre en elles un caractère plus humain que celui qu'elles ont pris par la suite. Je pense que les religions trouvent leur origine dans ces images pâlies d'un autre monde, dont la mémoire humaine a conservé le lointain souvenir. L'esprit humain a malaxé ces images avec des notions élaborées par l'intelligence, et c'est ainsi que les Eglises ont constitué l'armature idéologique qui assure aujourd'hui encore leur puissance.

La période qui s'étend entre le milieu du III^e et le milieu du XVII^e siècle est sans aucun doute la pire qu'ait jamais connue l'humanité : soif de sang, ignominie, mensonge.

Je ne suis pas d'avis que ce qui a été doit nécessairement subsister pour la seule raison que cela a été. La Providence a doué l'homme d'intelligence précisément pour le mettre à même d'agir avec discernement. Mon discernement me dit qu'un terme doit être apporté au règne du mensonge. Il me dit également que le moment n'est pas opportun. Pour ne pas me rendre complice du mensonge, j'ai tenu la prêtraille à l'écart du Parti. Je ne crains pas la lutte. Elle aura lieu, si vraiment il faut en arriver là. Et je m'y déterminerai aussitôt que cela me paraîtra possible.

C'est contre mon goût que je me suis consacré à la politique. Je ne vois d'ailleurs en elle qu'un moyen en vue d'une fin. Il y a des gens qui se figurent que cela me toucherait durement de ne plus avoir l'activité que j'ai en ce moment. Ils se trompent lourdement, car le plus beau jour de ma vie sera celui où je laisserai derrière moi la politique, avec ses chagrins et ses tourments. La guerre terminée, quand j'aurai le sentiment d'avoir accompli mon devoir, je me retirerai. J'aimerais alors consacrer cinq ou dix ans à élucider ma pensée et à la coucher sur le papier. Les guerres passent. Seules subsistent les œuvres du génie humain.

Ainsi s'explique mon amour de l'art. La musique, l'architecture, n'est-ce pas dans ces disciplines que s'inscrit la voie de l'humanité montante ? Quand j'entends Wagner, il me semble que j'entends des rythmes d'un monde antérieur. Je m'imagine qu'un jour la science trouvera dans les ondes mises en mouvement par l'*Or du Rhin* des rapports secrets liés à l'ordre du monde. L'observation du monde perçu par les sens précède les connaissances apportées par la science exacte aussi bien que par la philosophie. C'est dans la mesure où la connaissance sensible se rapproche de la vérité qu'elle a de la valeur.

La notion que le cosmos est infini dans tous les sens doit être exprimée d'une façon accessible. Il est infini dans l'ordre de l'infiniment grand aussi bien que dans l'ordre de l'infiniment petit. C'eût été une erreur au début de l'ère positiviste de se représenter l'espace borné selon les limites perçues par les instruments. Nous devons raisonner de même aujourd'hui, malgré les progrès réalisés dans les moyens de mesure — et cela est vrai à l'échelle microscopique aussi bien qu'à l'échelle macroscopique. Vu au microscope, un microbe prend des proportions gigantesques. Dans cette direction non plus il n'y a pas de fin.

S'il s'était trouvé quelqu'un pour accomplir l'œuvre à laquelle je me suis consacré, jamais je ne me serais engagé dans la voie de la politique. J'eusse choisi les arts ou la philosophie. Le souci que j'ai de l'existence du peuple allemand m'a contraint à cette activité. Ce n'est qu'au moment où les conditions de la vie sont assurées que la culture peut s'épanouir.

126

26 janvier 1942, le soir.

La politique et les femmes. — Quatre femmes en vedette. — Méthodes américaines de production. — Vers un nouveau krach économique.

J'ai horreur des femmes qui se mêlent de politique. Et si cela s'étend aux choses militaires, cela devient tout à fait insupportable.

Dans aucune section locale du Parti une femme n'a jamais eu le droit d'occuper fut-ce le plus petit poste. Aussi a-t-on dit souvent que nous étions un parti de misogynes, que nous ne voyions dans la femme qu'une machine à faire des enfants, ou bien un objet de luxe. C'est loin d'être le cas. J'ai donné beaucoup d'importance à la femme dans le domaine de la formation de la jeunesse et dans celui des œuvres d'assistance. C'est en 1924 que surgirent chez nous les femmes attirées par la politique : M^{me} von Treuenfels, et Mathilde von Kemnitz. Elles voulaient faire partie du Reichstag, afin d'élever, disaient-elles, le niveau moral de cette institution. Je leur ai répondu que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des questions traitées par le parlement étaient affaires d'hommes, à propos desquelles elles ne pouvaient avoir une opinion valable. Elles s'insurgèrent contre ce point de vue, mais je leur clouai le bec en disant : « Vous n'allez pas prétendre que vous connaissez les hommes comme moi je connais les femmes. » Un homme qui vocifère, ce n'est pas beau. Mais que ce soit une femme, c'est terriblement choquant. Plus elle s'époumonne, et plus sa voix devient stridente. La voilà prête à se crêper le chignon, toutes griffes dehors. La galanterie, en somme, commande d'éviter aux femmes l'occasion de se mettre dans des situations qui ne leur conviennent pas. Tout ce qui est lutte est exclusivement du ressort de l'homme. Il y a tant d'autres domaines où le recours à la femme s'impose. Par exemple, pour organiser une maison. Peu d'hommes ont le talent de M^{me} Troost en ce qui concerne la décoration intérieure d'une maison. Il y eut quatre femmes auxquelles je fis jouer un rôle de vedette : M^{me} Troost, M^{me} Wagner, M^{me} Scholtz-Klink et Leni Riefenstahl.

Les Américains sont admirables dans l'ordre de la production en grande série, et lorsqu'il s'agit d'un modèle unique répété invariablement à un très grand nombre d'exemplaires. C'est une chance pour nous, car leurs blindés se révèlent inutilisables. Il serait donc souhaitable qu'ils en construisissent encore soixante mille cette année. Je ne crois pas au miracle, et je suis persuadé, lorsqu'ils arriveront avec leurs vingt-huit tonnes et leurs soixante tonnes que le plus petit de nos panzers les surclassera.

Il y a chez eux des hommes qui flairent un krach économique, qui dépassera de beaucoup celui de 1929. Quand on ne dispose d'aucun produit de remplacement pour des matières comme le cuivre, par exemple, on est vite au bout de son rouleau.

127

27 janvier 1942, midi.

(Invité, Himmler.)

Le sang des autres. — Les Anglais et le système capitaliste. — Ce qu'eût été l'histoire sans le christianisme. — Constantin le Grand et Julien l'Apostat. — Chamberlain retour de Munich. — Si Samuel Hoare... — Position privilégiée de Mosley. — Préjugés de classe en Allemagne et en Angleterre. — La sélection des meilleurs. — Sur la foi du peuple allemand.

Les soldats que l'Angleterre utilisa pour ses guerres étaient en majorité de sang allemand. La première grande hémorragie de sang proprement anglais, ce sont les quatorze cent mille morts de la guerre mondiale. Et comme l'on comprend que cette épreuve les ait touchés !

Pour ne pas subir le contre-coup de cette guerre sur le plan économique, les Anglais eussent dû abandonner leur système capitaliste ou bien secouer le fardeau d'une dette qui atteignait cent quarante milliards. Ils ont fait une tentative timide dans ce sens, selon la manière classique : en réduisant au minimum le budget de l'armement, pour pouvoir payer ainsi l'intérêt de la dette. Leur situation, après les guerres napoléoniennes, n'était pas sans analogie avec celle d'après 1918. Ils ont connu une longue période d'épuisement, ne sont redevenus eux-mêmes que sous le règne de Victoria.

Un peuple ne peut prétendre à la domination du monde que s'il est prêt à la payer de son sang. L'Empire romain n'a eu recours aux mercenaires que lorsque son propre sang fut épuisé. Ce n'est en effet qu'après la troisième guerre punique que Rome eut des légions de mercenaires.

Sans l'avènement du christianisme, qui sait comment l'histoire de l'Europe se fût développée ? Rome eût conquis toute l'Europe, et la ruée des Huns se fût brisée sur les légions. C'est le christianisme qui a causé la perte de Rome. Ce ne sont ni les Germains ni les Huns.

Ce que le bolchévisme met en scène aujourd'hui sur le plan matérialiste et technique, le christianisme l'avait réalisé sur le plan métaphysique. Quand la couronne voit le trône chanceler, elle requiert le soutien de la masse.

On ferait mieux de parler de Constantin le Traître et de Julien le Fidèle au lieu de Constantin le Grand et de Julien l'Apostat. Ce que les chrétiens ont écrit contre l'empereur Julien, c'est à peu près du même calibre que ce que les Juifs ont écrit contre nous. Les écrits de l'empereur Julien, en revanche, relèvent de la plus haute sagesse. Si l'humanité se donnait la peine d'étudier et de comprendre l'histoire, il en résulterait des conséquences d'une portée incalculable. On chantera un jour des actions de grâces au fascisme et au national-socialisme pour avoir préservé l'Europe d'une répétition du triomphe de la pègre.

C'est là un danger qui menace particulièrement l'Angleterre. Les conservateurs subiraient une épreuve terrible dans le cas où les masses prolétariennes prendraient le pouvoir. Si Chamberlain, à son retour de Munich, avait fait des élections sur le choix entre la guerre et la paix, il aurait obtenu une écrasante majorité en faveur de la paix. Quand je pris possession de Memel, Chamberlain me fit savoir par un tiers qu'il comprenait fort bien que ce règlement devait se faire, encore qu'il ne pût l'approuver publiquement. A cette époque, Chamberlain était féroce ment attaqué par le clan Churchill. S'il avait eu la présence d'esprit d'organiser des élections, il était sauvé. Dans des cas semblables, je me suis toujours arrangé en vue d'être plébiscité. Cela produit un excellent effet, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Ce n'est qu'à ce tournant que le parti travailliste a pu rentrer en lice. Le Juif avait mis l'affaire en branle. Si Samuel Hoare, comme

cela est souhaitable, prenait aujourd'hui le pouvoir, il lui suffirait de libérer les fascistes. Les Anglais ont à résoudre certains problèmes sociaux qui sont mûrs pour être résolus. En ce moment, ces problèmes peuvent encore être réglés de haut en bas, d'une façon raisonnable. Je tremble pour eux s'ils ne le font pas maintenant. Car si c'est le peuple qui prend l'initiative, c'est la voie ouverte à la démente et à la destruction. Des hommes comme Mosley n'eussent eu aucune peine à résoudre le problème, en trouvant un compromis entre le conservatisme et le socialisme, en ouvrant le chemin à la masse, mais sans priver l'élite de ses droits.

Les préjugés de classe ne sauraient être maintenus dans un état social comme le nôtre, où le prolétariat produit des hommes d'une telle supériorité. Toute organisation raisonnable doit favoriser l'avènement des êtres de valeur. J'ai voulu que les organisations scolaires du Parti permettent à l'enfant le plus pauvre de prétendre aux fonctions les plus élevées, s'il en a le talent. Le Parti doit veiller d'autre part à ceci que la société ne soit pas compartimentée, en sorte que chacun puisse s'y affirmer rapidement. Sinon le mécontentement s'installe, et le Juif se trouve à point nommé pour l'exploiter. Il est indispensable qu'un équilibre s'établisse, de façon que soient annihilés les conservateurs figés, aussi bien que les anarchistes juifs et bolchéviques.

Le peuple anglais est un composé de races très différentes les unes des autres et qui ne sont pas fondues comme c'est le cas dans beaucoup d'autres pays. Là gît le danger que chez eux une guerre de classes ne se transforme en une guerre de races. Les Anglais pourraient échapper à ce risque en cessant de juger leurs concitoyens d'après leur aspect extérieur, en tenant compte au contraire de leurs qualités réelles. On peut être un fils à papa et n'avoir pas de talent. Si les Anglais agissaient comme nous agissons dans le Parti, ils ne pousseraient en avant que les plus méritants. Il est bon que les professions soient organisées, mais à la condition que chacun y soit à sa place. C'est une folie de faire construire des routes à un homme qui serait tout au plus capable de les balayer — comme il serait scandaleux de faire balayer ces routes à un homme qui a l'étoffe d'un ingénieur.

Le national-socialisme a introduit dans les mœurs cette notion que l'on doit choisir une profession parce qu'on y est prédisposé par ses aptitudes et non parce qu'on y est prédestiné par sa naissance. Ainsi le national-socialisme exerce une action apaisante. Il réconcilie les hommes au lieu de les opposer les uns aux autres.

Il est ridicule qu'un enfant puisse se sentir contraint d'embrasser la profession de son père. Les aptitudes et le don doivent seuls être pris en considération. Pourquoi un enfant n'aurait-il pas des dispositions que ses parents n'avaient pas ? Tout, chez nous, n'est-il pas sorti de la paysannerie ? Il ne faut pas brider les individus. Il faut au contraire éviter tout ce qui pourrait empêcher leur ascension. Si l'on favorise systématiquement la sélection des meilleurs, le temps viendra où les talents seront à nouveau, en quelque sorte, le privilège d'une élite. J'ai ressenti cette impression d'une manière particulièrement forte lors du lancement du *Tirpitz*. Les ouvriers rassemblés à cette occasion donnaient une impression de noblesse extraordinaire.

L'évolution se fait en général à sens unique, c'est-à-dire dans le sens du développement de l'intellectualité. On a tendance à oublier ce que représente pour la vie de la nation le potentiel d'énergie qui est dans le peuple. Pour le maintien de l'ordre social, il importe qu'une place y soit faite non seulement à l'esprit mais aussi à la force. Sinon, un jour arrive où la force, ayant divorcé de l'esprit, se rebelle contre lui et l'écrase. Le duel esprit contre force sera toujours décidé au profit de la force. La classe sociale composée uniquement d'intellectuels se sent une sorte de mauvaise conscience. Quand une révolution se produit, cette classe a peur de s'affirmer, elle s'assied sur ses sacs d'écus, elle se montre lâche.

J'ai la conscience pure. Qu'on me dise que quelque part existe un jeune homme de talent. C'est moi-même qui le patronnerai. Rien ne pourrait m'être plus agréable que de m'entendre dire, le jour où l'on me présenterait quelqu'un : « Voici un être au talent rare. Peut-être sera-t-il un jour le Führer de la nation. »

Autant je suis partisan d'un maximum d'équité dans l'ordre social établi, autant je me sens le droit de sévir avec une rigueur impitoyable contre celui qui prétendrait saper cet ordre. L'ordre que j'édifie doit être d'une solidité à toute épreuve, et c'est la raison pour laquelle nous noierons dans le sang toute tentative de subvertir cet ordre. Mais dans cette société nationale-socialiste, rien ne sera négligé pour mettre à leur place la compétence et le talent. Nous voulons véritablement que chacun puisse courir sa chance. Que ceux qui sont aptes au commandement puissent commander, que les autres soient des agents d'exécution. Il importe d'apprécier sans parti pris les aptitudes et les défauts de chacun — afin que

chacun puisse occuper la place qui lui convient pour le plus grand bien de la communauté.

Le jour où les Anglais lâcheront leurs neuf mille fascistes, ceux-ci casseront les reins aux ploutocrates, et le problème sera résolu. A mon avis, lorsqu'il y a neuf mille hommes dans un pays qui sont capables d'affronter la prison par fidélité à une idée, cette idée demeure vivante. Et aussi longtemps qu'il reste un homme pour tenir le drapeau, rien n'est perdu. La foi transporte les montagnes.

En cela, je vois les choses avec la plus extrême froideur. Si le peuple allemand perdait la foi, si le peuple allemand n'était plus disposé à se donner corps et âme pour survivre — alors le peuple allemand n'aurait plus qu'à disparaître !

128

27 janvier 1942, le soir.

Economie capitaliste et abondance. — Sabotage de l'essence synthétique en 1933. — Deterding derrière Schacht. — Les Anglais ont rompu la solidarité de la race blanche. — La Rhénanie au poker. — Lloyd George justifié par l'histoire. — Le Juif doit disparaître d'Europe.

L'Amérique devrait vivre dans l'abondance. Mais la rationalisation y est à l'origine d'une misère indicible. La contrepartie de cette misère, c'est l'opulence insolente de la caste privilégiée. Evidemment, le Juif pense en capitaliste et non en économiste.

Je crois que les Etats-Unis ont fait la promesse au Brésil de lui acheter après la guerre sa production de café. Les Brésiliens, d'une façon ou d'une autre, ont dû être appâtés. Les Etats comme le Brésil doivent comprendre qu'une telle politique incitera de plus en plus l'Europe à l'autarcie.

Vögler m'a fait la proposition, en 1933, de nous fournir deux millions de tonnes d'essence synthétique en l'espace de trois ans, à la condition que nous nous engagions pour une durée de dix ans à acheter toute sa production à un prix fixé d'avance. Son offre représentait l'intégralité de nos besoins pour l'année 1934. Le ministère de l'Economie a torpillé ce projet. Il était prévu que

la I.G. Farben financerait la construction des usines. Ce projet assurait au surplus du travail à des centaines de milliers d'ouvriers.

A la suite de ce torpillage, j'ai chassé quelques hauts fonctionnaires du ministère de l'Economie et y ai installé Keppler. Alors, ils lui ont lâché dans les jambes le coquin de Dusseldorf. Et de cette façon neuf mois furent encore perdus. Derrière Schacht, il y avait Deterding. J'aimerais bien savoir qui n'était pas corrompu dans cette boutique !

Ces circonstances m'ont conduit à mettre sur pied le plan de quatre ans, à la tête duquel je plaçai Goering.

Pour le buna, ce furent les mêmes résistances. Quoi que je fisse, les choses n'avançaient pas. Cela commença de changer au ministère de l'Economie quand Funk le prit en main.

Ce n'est qu'à partir de l'hiver 1936 que j'eus mon mot à dire à la Reichsbahn. Jusque-là, c'étaient les clauses du traité de Versailles qui jouaient. J'ai abrogé ces clauses par une loi que je fis voter par le Reichstag, en sorte qu'aucun juriste ne pût venir m'opposer l'illégalité des mesures que je décidais.

La Reichsbahn, la Reichsbank et le Canal Kaiser Wilhelm repassèrent ainsi sous notre souveraineté. Quels soucis furent les miens jusqu'au moment où je pus reprendre le contrôle effectif des affaires allemandes dans leur intégralité !

C'est une obligation impérieuse pour le blanc, dans les colonies, de tenir l'indigène à distance.

Les Japonais n'ont pas de problèmes de transport à résoudre. Partout où ils s'installent, ils peuvent vivre sur les ressources régionales. Il ne leur faut que des munitions. Les Américains, en revanche, ont besoin d'une flotte de transport gigantesque.

Ce qui est arrivé n'était pourtant pas inévitable. Les Anglais avaient le droit d'être ignobles, mais au moins fallait-il qu'ils fussent adroits. Une politique d'amitié avec nous eût impliqué, par exemple, qu'ils nous offrissent la Guinée. Du fait de leur sottise, c'est tout un monde qu'ils perdent maintenant — et ils ont fait de nous les alliés des Japonais !

Que se serait-il passé, le 13 mars 1936, si un autre que moi eût été à la tête du Reich. N'importe qui eût perdu les nerfs. J'étais contraint de mentir, et ce qui nous a sauvés, c'est mon obstination

inébranlable et mon invraisemblable aplomb. J'ai menacé, faute d'une détente dans les vingt-quatre heures, d'envoyer en Rhénanie six divisions supplémentaires. Or je ne disposais que de quatre régiments ! Le lendemain, les journaux anglais écrivaient qu'une détente s'était produite dans la situation internationale.

Je dois reconnaître que Ribbentrop n'est pas un compagnon particulièrement agréable, mais c'est un homme solide et buté. Neurath montra les mêmes qualités dans cette occasion. Un recul de notre part, et c'était l'effondrement.

Nos négociateurs étaient dans une situation analogue en 1919. Il leur était possible d'obtenir des conditions de paix beaucoup plus favorables. Mais était-ce l'intérêt du peuple allemand ? C'est une tout autre question. Qu'importait en somme d'obtenir une armée de deux ou trois cent mille hommes au lieu de celle de cent mille ? Ce qui importe à une nation, c'est d'être libre. Et c'est du désespoir de la nation allemande qu'est sorti le national-socialisme.

Il s'agit là d'un problème fondamental, et c'est seulement après coup que l'on peut dire qu'un certain bonheur a pu naître du malheur. Mais il va sans dire que le rôle d'un négociateur est de tirer de l'adversaire les meilleures conditions possibles. Il y avait parmi les sociaux-démocrates des partisans d'une politique énergique et qui en acceptaient les risques. Ce sont deux catholiques, Wirth et Erzberger, qui ont cédé.

Si nous avions eu une armée de deux à trois cent mille hommes, l'armée française n'eût pas dégénéré comme ce fut le cas. Cette circonstance nous a servis. Les Français étant tombés dans l'indolence, nous nous sommes ressaisis beaucoup plus vite qu'eux.

L'homme qui, sans aucun doute, se trouvera justifié par l'histoire, c'est Lloyd George. Dans un mémoire rédigé à l'époque, Lloyd George a déclaré que si la paix devait se faire dans les conditions prévues elle serait à l'origine d'une nouvelle guerre. Les Allemands se sont battus si héroïquement, écrivait-il, que cette fière nation ne sera jamais apaisée par une telle paix. Si Lloyd George avait eu la puissance nécessaire, il eût certainement été l'artisan d'une entente germano-anglaise. La marine britannique fut le principal partisan de cette entente. Ce sont les pantins de la politique, animés par la juiverie mondiale, qui se sont mis en

travers. Les marins pensaient que la flotte allemande représentait l'appoint nécessaire à la flotte britannique pour assurer la police des mers. Dans un conflit n'intéressant pas l'Europe, la marine allemande aurait eu pour mission d'assurer la sécurité des eaux européennes, ce qui eût libéré la totalité de la flotte britannique. Il s'en est fallu d'un rien que les événements prissent cette direction.

Le Juif doit vider les lieux, disparaître d'Europe. Qu'ils aillent en Russie ! Quand il s'agit des Juifs, j'ignore tout sentiment de pitié. Ils seront toujours le ferment qui anime les peuples les uns contre les autres. Ils créent la zizanie partout, aussi bien entre les individus qu'entre les peuples.

Il faudra qu'ils déguerpissent également de Suisse et de Suède. C'est là où ils sont en petit nombre qu'ils sont le plus dangereux. Mettez cinq mille Juifs en Suède — en peu de temps ils y occupent toutes les places ! Evidemment, ça les rend plus faciles à repérer.

Il est tout à fait naturel que nous nous préoccupions de la question sur le plan européen. En effet, les chasser d'Allemagne ne suffit pas. Nous ne pouvons admettre qu'ils conservent des positions de repli à nos portes. Nous voulons être à l'abri de toutes les infiltrations.

129

28 janvier 1942, midl.

(Invités : le maréchal Milch et les aviateurs
Jeschonnek et Galland.)

Comparaison avec Frédéric le Grand.

Quand on se représente que Frédéric le Grand tenait tête à des forces douze fois supérieures aux siennes, on se fait l'effet d'un merdeux.

Cette fois-ci, c'est nous qui avons la suprématie. J'en suis véritablement confus.

130

Nuit du 28 au 29 janvier 1942.

La dénatalité et la victoire du christianisme. — Les familles de deux enfants en France. — Prolifération du sang allemand. — Le droit né de la conquête. — Le prix du sang.

Savez-vous ce qui a causé la perte du monde antique ?

La classe dominante s'était enrichie et embourgeoisée. Dès lors, elle fut animée du goût d'assurer à ses héritiers une vie dépourvue de soucis. C'est un état d'esprit qui entraîne ce corollaire : plus il y a d'héritiers, et moins chacun d'eux reçoit. D'où la limitation des naissances. La puissance de chaque famille dépendait en quelque sorte du nombre des esclaves dont elle disposait. Ainsi se développait une plèbe, qu'on poussait à la multiplication, en face d'un patriciat qui, lui, se rétrécissait. Le jour où le christianisme effaça la frontière qui séparait jusqu'alors les deux classes, le patriciat romain se trouva submergé dans cette masse. C'est la dénatalité qui est à la base de tout.

La France, avec ses familles de deux enfants, est vouée à la stagnation, et sa situation ne peut que s'aggraver. Les produits de l'industrie française ne manquent pas de qualité. Mais le danger, pour la France, c'est que l'esprit de routine ne triomphe des impulsions génératrices de progrès.

C'est le biberon qui nous sauvera.

Même si cette guerre nous coûte deux cent cinquante mille morts et cent mille estropiés, ces pertes se trouvent déjà compensées par l'accroissement des naissances en Allemagne depuis la prise du pouvoir. Elles nous seront payées plusieurs fois par notre colonisation à l'Est. La population de sang allemand y proliférera.

Je considérerais comme un crime d'avoir sacrifié la vie des soldats allemands simplement pour la conquête de richesses naturelles à exploiter dans le style capitaliste.

Selon les lois de la nature, le sol appartient à celui qui le conquiert. Le fait d'avoir des enfants qui veulent vivre, le fait que notre peuple éclate dans des frontières étriquées — cela justifie toutes nos prétentions sur les espaces de l'Est.

Le débordement de notre natalité sera notre chance. Le surpeu-

plement contraint un peuple à se débrouiller. Nous ne risquons pas de demeurer figés à notre niveau actuel. La nécessité nous forcera à être toujours à la tête du progrès.

Toute vie se paie au prix du sang.

Celui à qui cette conception de la vie ne plaît pas, je lui conseille de renoncer à la vie — car cela prouve qu'il n'est pas apte à la lutte. En marge de cette lutte de tous les instants, il y a par ailleurs tant d'agrément à vivre. Pourquoi donc s'attrister de ce qui est, et qui ne saurait être autrement !

Les forces créatrices élisent domicile chez l'optimiste. Mais la foi est à la base de tout.

131

30 janvier 1942, midi.

(Invités : le D^r Ley, Heydrich, le D^r Weber et Benno von Arent.)

Un agent français. — Nouveaux méfaits des juristes. — Souvenirs de prison. — Le paillasson Hacha.

Comme orateur, mon adversaire le plus dangereux était Ballerstedt. Quel exploit de lui tenir tête ! Son père était Hessois, sa mère Lorraine. C'était un dialecticien diabolique. Pour donner l'impression à ses auditeurs qu'il était de leur avis, il commençait par un éloge des Prussiens. J'ai été condamné plusieurs fois pour avoir accusé de trahison cet homme pourtant vendu aux Français. J'ai écoupé enfin trois mois de prison pour avoir dispersé une de ses réunions. Dans les attendus du jugement, on mettait en évidence ce point de vue que le fait de considérer la politique de Ballerstedt comme une trahison à l'égard du Reich ne correspondait pas à une réalité objective. Le tribunal constatait qu'il s'agissait simplement d'une politique que je considérais, moi, comme une trahison.

L'expérience que j'ai faite, au cours de ma vie, de la sottise des juristes fait qu'à mes yeux ces gens-là sont définitivement classés. Ce sont eux, déjà, qui brûlaient les sorcières !

Au début, je croyais que c'était une marotte chez Dietrich Eckart d'attaquer constamment les juristes. Il avait coutume de dire que le fait de vouloir être juriste procédait d'une déficience mentale. Sinon, précisait-il, la déficience en résultait. C'est Eckart qui

demandait à l'avocat Zetzschwitz, à qui l'on venait de conférer une dignité : « C'est pour vous récompenser d'avoir perdu tous vos procès ? »

Ma première incarcération prolongée, ce fut à Stadelheim. En me faisant pénétrer dans ma cellule, le gardien me fit remarquer aimablement que des hommes célèbres y avaient déjà séjourné : Ludwig Thoma, par exemple — mais également Kurt Eisner.

Kriebel protestait sans arrêt à Landsberg. Les premiers jours, ce fut à cause du chauffage. Il passait son temps à chercher noise aux gardiens. Un jour, il eut l'idée de se faire apporter le règlement de la prison, qui datait de 1860. Il le lut attentivement et découvrit que les prisonniers avaient droit, notamment, à une commodité. Un autre jour il lui est révélé que messieurs les ecclésiastiques ont le devoir de rendre visite aux prisonniers et il se plaint de n'avoir pas aperçu encore l'ombre d'une soutane. Le Mufti (nous appelions ainsi le directeur de la prison), en désespoir de cause, vint me consulter : « Est-ce que le colonel Kriebel serait un blessé de guerre ? — Qu'entendez-vous par là ? — Il est fou furieux. — Je crois qu'il a été atteint de la malaria. — Alors, il faut le traiter avec ménagement ? — Il me semble que cela serait indiqué. »

Nous devons présenter Hacha comme l'un des plus grands hommes qui aient existé, mais à la condition qu'il laisse aux Tchèques un testament qui les annihile à tout jamais. Il ne faut pas hésiter à en faire pour le moins l'équivalent du roi Wenceslas — en sorte que jusqu'à la fin des siècles tous les lâches puissent se réclamer de lui ! Son successeur ? N'importe qui, pourvu que ce soit un paillasson. Nous ferons toujours meilleur ménage avec des pleutres qu'avec des hommes de caractère !

Nous viendrons à bout des Tchèques si nous pratiquons à leur égard une politique suivie, et sans que cette politique soit influencée par des accidents de personnes. Depuis la bataille de la Montagne-Blanche, en 1620, et jusqu'en 1867, l'Etat autrichien a pratiqué cette politique en ce qui concerne les Tchèques. Ainsi les Tchèques en étaient arrivés à avoir honte de parler leur propre langue. Une grande partie des Tchèques sont d'origine germanique, et il n'est pas impossible de les regermaniser.

132

31 janvier 1942, le soir.

Anciennes colonies allemandes. — La ploutocratie britannique. — Moment psychologique pour arrêter la guerre. — Possibilités de collaboration avec la France. — Épopée du fascisme italien. — Naissance de la SA. — Deux mondes étanches l'un à l'autre. — Les fossiles de la Cour d'Italie. — Venise, Naples, Rome, Florence. — Le troisième pouvoir.

Les colonies allemandes ont souffert de la pénurie de main-d'œuvre qualifiée. Cela explique que de gros investissements n'aient pu y être faits. C'étaient pourtant des territoires peuplés de trois à quatre millions d'indigènes.

Aux Indes, les Anglais ont investi d'énormes capitaux : voies ferrées et autres moyens de transport, usines et installations portuaires. Imaginez ce que cela représente comme volume d'affaires si chacun des trois cent quatre-vingt millions d'Indiens achète simplement une coupe de cotonnade chaque année !

Les cotonnades étaient d'abord manufacturées en Angleterre. Ce n'est que peu à peu qu'on a construit des fabriques aux Indes mêmes. C'est la conception capitaliste des affaires qui a conduit à cette solution. On imagine que l'économie des frais de transport et le recours à une main-d'œuvre moins coûteuse augmenteraient la marge des bénéfices. Pour un capitaliste, ce serait un crime d'en perdre une miette. Le résultat ? Aujourd'hui la métropole compte une armée de deux millions et demi de chômeurs.

Il y a en Grande-Bretagne plus de quatre cents contribuables qui accusent un revenu annuel de plus d'un million de livres. Chez nous, seuls le Kaiser, Henckel de Donnersmarck et Tour-et-Taxis avaient des revenus de trois à quatre millions de marks. Celui qui avait une fortune d'un million de marks était déjà considéré comme un nabab.

Sans la guerre mondiale, les douceurs de l'ère victorienne se fussent prolongées pour les Anglais.

Que représente la Lybie pour la Grande-Bretagne ? Un désert de plus. Toute guerre trouve son terme au moment où l'un des belligérants estime devoir arrêter les frais. Dans cette guerre, ce sont les Anglais qui jetteront l'éponge. Des succès stratégiques ne

peuvent rien changer à la situation précaire de l'Empire. L'Angleterre ne restera viable qu'en se liant au continent. Il faut qu'elle puisse défendre ses intérêts impériaux dans le cadre d'une organisation continentale. C'est à cette seule condition qu'elle conservera son empire.

Mais rien n'est plus difficile que de descendre d'un piédestal. Ainsi l'Autriche s'est cramponnée jusqu'en 1866 à la fiction de sa suprématie — puis il lui a fallu soixante-dix ans encore pour tirer la leçon des faits.

Le prestige militaire britannique a été rétabli par la conquête de Bengazi. C'était le moment psychologique pour arrêter cette guerre. Mais Churchill avait l'arrière-pensée de la Russie — et il n'a pas vu que, si la Russie devait triompher de l'Allemagne, c'est pour le coup que l'Europe serait sous l'hégémonie d'une grande puissance.

Trop de Juifs avaient un intérêt à voir les événements prendre cette tournure. Le Juif est si bête qu'il scie lui-même la branche sur laquelle il est perché. En 1919, une Juive écrivait dans le *Bayerischer Kurier* : « Ce qu'Eisner fait en ce moment, c'est sur nous que ça retombera. » C'est là un cas rare de prescience.

La France nous demeure hostile. Il y a en elle, en dehors du sang nordique, un sang qui nous sera toujours étranger. A côté de Paris, plus spontané dans ses réactions, il y a le sud clérical et maçonnique. A l'imitation de Talleyrand en 1815, on essaie de profiter de nos instants de faiblesse pour tirer le meilleur parti possible de la situation. Mais avec moi, ils n'arriveront pas à leurs fins. Il est exclu que nous pactisions avec les Français avant d'avoir assuré définitivement notre puissance. Notre politique, en ce moment, doit consister à jouer adroitement des uns et des autres. Il faut qu'il y ait deux France. Ainsi les Français qui se seront compromis avec nous seront eux-mêmes intéressés à ce que nous restions le plus longtemps possible à Paris. Mais notre meilleure protection contre la France sera que nous entretenions durant des siècles une forte amitié avec l'Italie. A l'inverse de la France, l'Italie est animée par des conceptions politiques qui sont proches des nôtres.

Je pense à la délégation italienne que j'ai reçue hier. Je vois là des hommes qui ont des qualités de chefs selon mon goût. Quels beaux types humains, quel air décidé ! Voilà des hommes qui pourraient jouer un rôle de premier plan.

Les fascistes ont payé de leur sang beaucoup plus que nous-mêmes. L'histoire de la conquête du pouvoir en Italie est une épopée héroïque. Je ne puis y penser sans en avoir chaud au cœur. Je comprends leur émotion quand ils revivent l'époque de la marche sur Rome.

Pourquoi de tels hommes, brusquement, ne vaudraient-ils rien comme soldats ? C'est tout simplement qu'ils manquent de commandement. Le peuple italien est idéaliste, mais les cadres de l'armée italienne sont réactionnaires.

Durant ces cent dernières années, cela est étrange, nos deux peuples ont eu sensiblement le même destin. D'abord les guerres pour l'unité, puis le fait d'avoir été frustrés chacun de leurs droits. Puis, plus récemment, les deux révolutions sœurs et qui ne savaient rien l'une de l'autre.

C'est en 1921 que j'entendis parler pour la première fois du fascisme. La SA est née en 1920 et sans que j'eusse la moindre idée de ce qui se passait en Italie. Elle a pris un développement dont je fus le premier surpris. Je voyais assez nettement l'orientation qu'il convenait d'imprimer au Parti, mais je n'avais pas d'idées en ce qui concerne les organisations paramilitaires. J'ai d'abord créé un service d'ordre, et ce n'est qu'après les sanglantes bagarres de 1920 que j'ai donné à ces troupes le nom de *Sturm Abteilung* (SA), pour les récompenser de leur comportement. Je leur avais enseigné la technique de concentrer leurs efforts sur des objectifs limités et, dans les réunions, de s'attaquer aux adversaires table après table. Mais cela se bornait à cela. Lorsque le brassard ne fut plus suffisant, je les ai équipés d'une casquette. C'était après Cobourg. Cette casquette de skieur ne coûtait pas cher. Tout cela s'est fait d'une manière très empirique. Dans ce domaine, rien n'a été prémédité.

La SS a pour origine des formations de sept à huit hommes. On y rassemblait des durs. Les choses se sont développées spontanément et ont pris tout de suite une allure comparable à celles d'Italie. Le Duce lui-même m'a dit qu'au moment où il entreprit sa lutte contre le bolchévisme, il ne savait pas exactement où il allait.

Ce qui couronne ces destins parallèles, c'est qu'aujourd'hui nous luttons côte à côte contre les mêmes puissances et contre les mêmes personnages.

A la même époque, nous travaillions, le Duce et moi, dans le bâtiment. Cela explique qu'il y ait également un lien, sur le plan purement humain, entre nous. J'ai une profonde amitié pour cet homme extraordinaire.

Du point de vue de la culture, nous sommes liés aux Italiens plus qu'à tout autre peuple. L'art de l'Italie septentrionale nous est commun : rien que de purs Germains.

Le type italien répugnant ne se trouve que dans le sud, et encore pas partout. Ce type, nous l'avons aussi chez nous. Quand j'y pense : Vienne-Ottakring, Munich-Giesing, Berlin-Pankow ! Si je compare les deux types, celui de ces Italiens dégénérés et le nôtre, il m'est bien difficile de dire lequel des deux est le plus antipathique.

Il y a une différence comme le jour et la nuit entre les vrais fascistes et ceux qui ne le sont pas. Les gens du monde que nous sommes contraints de fréquenter, cette société cosmopolite, c'est à peu près pareil chez eux et chez nous. Mais l'homme du peuple est plein de saveur, et, physiquement déjà, il a une autre allure. Comparons cet homme aux fascistes de parade qui peuplent l'Ambassade, eh bien ! c'est comme chez nous avec nos diplomates de la Wilhelmstrasse — excusez-moi, Hewel !

Tout ce monde-là est insupportable, faux, hypocrite, menteur. Je n'ai rien vu de pire que ces courtisans de cour, à Naples. Quant au garde de corps dont ils m'avaient gratifié, quel sale oiseau, quel gibier de potence ! Les fascistes et les autres, ce sont vraiment deux mondes étanches l'un à l'autre. Les fascistes appellent les courtisans des homards, à cause de leur livrée rouge.

Je fus salué à la gare par le duc de Pistoïa, un vrai dégénéré. A côté de lui un autre duc, pas moins dégénéré. Un amiral avait l'air d'un crapaud de cour, faux jeton et menteur. Il y avait heureusement aussi un groupe de fascistes. Tous, même Ciano, paraient avec le plus profond mépris de cette ridicule mascarade.

Lors de mes sorties avec le Duce, j'étais suffoqué par l'habileté et l'audace des motocyclistes qui nous escortaient. Quelle belle race !

Lorsque je sortais avec la Cour, j'étais juché sur un carrosse de carnaval mal suspendu et qui traînait lamentablement. Les moins mal, c'étaient les carabiniers qui nous convoaient. « Il y a de l'espoir, me dit le Duce, que dans cinquante ans la Cour découvre le moteur à explosion. »

Le corps des officiers appartient à ce monde fossile. Les officiers supérieurs n'ont aucun contact avec le peuple. Zeitzler m'a raconté qu'il avait fait un repas de cinq ou six plats, invité par des officiers italiens du front. Pendant ce temps, les soldats s'envoyaient une soupe à l'eau. Je trouve scandaleux qu'une chose semblable puisse se passer en pleine guerre. Ça ne peut qu'alimenter la haine du

soldat à l'égard de l'officier, ou le rendre indifférent à tout. Les nôtres disent que le soldat italien est plein de bonne volonté, disposé à tout supporter, et qu'on en tirerait tout ce qu'on voudrait s'il était bien commandé.

Peut-être le Duce est-il arrivé un an trop tôt avec sa révolution. Il aurait sans doute fallu laisser faire les rouges d'abord — qui eussent exterminé l'aristocratie. Le Duce serait devenu chef d'Etat. Ainsi l'abcès eût été débridé.

Quand j'étais avec Mussolini, la foule criait : « Duce ! Duce ! » Quand j'étais avec le Roi, elle criait : « Führer ! Führer ! » A Florence, j'étais seul avec le Duce, et j'ai lu dans les yeux de la population le respect et l'amour brûlant qu'on lui vouait. Les gens du peuple le regardaient comme s'ils eussent voulu le dévorer.

Rome m'a subjugué. A Naples, j'ai été intéressé surtout par le port. A la Cour, je n'ai été sensible qu'à l'ambiance hostile. Mais à Florence, tout fut différent — simplement par le fait que la Cour, ce corps étranger, n'était pas là. J'ai gardé un souvenir pénible de la visite faite aux unités de la flotte dans la baie de Naples. Le petit roi ne savait quelle contenance prendre, personne ne s'occupait de lui. A table, je n'étais entouré que de courtisans. J'eusse pourtant préféré m'entretenir avec les maréchaux.

Lors de la parade, à Rome, le premier rang était occupé par de vieilles biques, desséchées et replâtrées, outrageusement décolletées au surplus, avec un crucifix qui pendait entre leurs seins flétris. Les généraux étaient au deuxième rang. Pourquoi étaler cette déchéance humaine ?

Au Palais de Venise, quand même, ça fourmillait de belles filles. Mais ils ont trouvé le moyen de s'excuser auprès de moi du « faux pas » qui avait été commis. Des mannequins d'une maison de Rome, me dit-on, s'étaient fourvoyés dans l'assistance !

L'ennui, pour le Duce, c'est qu'il se soit rendu en quelque sorte prisonnier de cette société et qu'il ait ainsi un peu trahi les siens. A sa place, j'inviterais à mes réceptions quelques belles Campagnoles — c'en regorge ! Je ne m'aviserai pas de concurrencer le Roi sur son terrain, je serais battu d'avance.

Ces malentendus existent parce que la situation n'est pas claire.

Le pauvre Duce me fait souvent pitié. Toutes les couleuvres qu'il doit avaler ! Il me semble que je ne le supporterais pas.

Il y a aussi le troisième pouvoir — le Vatican. Ne l'oublions pas ! Quoi d'étonnant si nos lettres confidentielles sont répandues dans le monde quelques jours après leur réception !

Je n'oublierai jamais la reconnaissance que nous devons à Noske,

Ebert et Scheidemann pour nous avoir débarrassés de ces gens-là. Leurs intentions n'étaient pas pures, et c'est pourquoi ils ont été punis, mais nous en avons tout le profit !

133

1er février 1942, le soir.

(Invité, Himmler.)

Les animateurs de la révolution de 1918. — Attitude à l'égard des anciens adversaires. — Marchandages avec la police bavaroise. — Une mesure pour rien. — Les trafics d'armes.

Parmi les hommes qui se sont illustrés dans les événements de 1918, j'établis des distinctions. Certains, sans l'avoir voulue, se sont trouvés entraînés dans la révolution. Parmi ceux-là il y a d'abord Noske, ensuite Ebert, Scheidemann, Severing — et en Bavière, Auer.

Dans la lutte qui nous a opposés à ces hommes, j'ai été sans merci. Ce n'est qu'après notre victoire que j'ai pu leur dire : « Je comprends les mobiles qui vous ont poussés. »

Ceux qui furent véritablement ignobles, ce sont les hommes du centre catholique, par exemple Spiecker. Les méthodes tortueuses, et le mensonge. Brüning manquait totalement de caractère, et Treviranus était une canaille.

Je suis plein de compréhension pour l'ouvrier jeté dans un monde hostile et qui s'est trouvé tout naturellement sensible aux séductions du marxisme. Mais pas pour ces cochons de théoriciens comme Hilferding et Kautsky. Braun n'était pas le pire. D'ailleurs, il n'a pas tardé à mettre de l'eau dans son vin. Luppe, à Nuremberg, ne fut pas un mauvais bourgmestre. Quant à Scharnagel, il était bou langer des pieds à la tête.

En Bavière, les Stützel, Schweyer, Koch et autres n'étaient pas vénaux, mais ça ne les empêchait pas d'être foncièrement ignobles. Lerchenfeld et Lortz ne furent que de pauvres bougres. Matt était plus bête que méchant. Plusieurs d'entre eux sont des descendants des Mongols et des Huns. Certains se sont améliorés à la génération suivante.

J'ai été particulièrement correct à l'égard de mes adversaires. Le

ministre qui m'a condamné, j'en ai fait mon ministre de la Justice. Parmi mes gardiens, il en est plusieurs qui sont devenus des chefs de la SA. Le directeur de ma prison est monté en grade. Le seul dont je n'aie pas amélioré la situation est Schweyer. Au contraire, je lui ai supprimé son cumul, car en plus de sa pension de ministre il touchait dix-huit mille marks comme administrateur de l'Electricité de Bavière.

Il n'a manqué qu'un chef à la sociale-démocratie de l'époque. Sa pire erreur a été de persévérer dans une voie condamnée par les faits.

J'ai été impitoyable pour tous ceux qui ont donné dans le séparatisme — ne fût-ce qu'à titre d'avertissement et pour faire entrer dans la tête de chacun qu'en ce domaine nous n'admettons pas la plaisanterie. Mais, d'une façon générale, je puis dire que j'ai été plein de modération.

Mes conversations avec Nortz, le président de la Police, furent savoureuses. En 1923, deux jours avant le 27 janvier, il prétendit m'imposer de faire dans une salle une réunion que je voulais faire en plein air. Il invoquait la raison d'Etat à l'appui de sa décision, et également le fait qu'il ne disposait pas de forces de police suffisantes pour assurer notre sécurité. Je lui rétorquai que nous étions capables d'assurer l'ordre par nos propres moyens. Au surplus, je réclamaï le droit de tenir douze réunions successives, non seulement une. J'ajoutais que s'il se mettait en travers de notre décision, le sang versé retomberait sur lui. Le marchandage se poursuivit, et Nortz en fin de compte me proposa de partager la poire en deux : six réunions, au lieu de douze, tenues à la fois dans le Cirque et sur la place du Champ-de-Mars, devant le Cirque (car j'avais déclaré que le Cirque n'était pas assez grand pour abriter tous mes partisans). En conclusion, Nortz m'accorda mes douze réunions, mais sous la forme suivante : nous tiendrions simultanément six fois deux réunions. Pour lui, ça faisait six — pour nous, douze !

J'eus un autre conflit avec lui à propos d'un individu que la police entretenait chez nous. L'homme était d'ailleurs mal choisi, car il puait l'indicateur à cent mètres à la ronde. Un jour, je reçus la visite d'un policier qui s'annonçait à moi comme ancien camarade du front. Celui-ci se disait bourrelé de remords, car c'était lui qui prenait sous dictée les rapports de l'indicateur. Je priai le camarade du front de continuer à enregistrer les propos du mouton, mais à la condition de m'en faire parvenir chaque fois une

copie. En réalité, le camarade en question était tout simplement animé par l'esprit de vengeance, ainsi que je l'appris par la suite. Il était la victime de notre indicateur, qui le faisait cocu !

Quand je demandai le Cirque pour notre manifestation du 1^{er} mai, Nortz me le refusa sous le prétexte que ses forces n'étaient pas suffisantes pour assurer l'ordre et que mes hommes ne cessaient de provoquer les adversaires. Je sautai sur le mot *provoquer*. « Mes hommes ! dis-je. Mais c'est vous qui nous envoyez des provocateurs en civil. Ce sont vos moutons qui poussent mes agneaux à des actes illégaux. » Nortz estima que je passais la mesure. Comme j'insistais et lui offrais des preuves, il appela son collaborateur Bernreuther. Celui-ci, qui était sûrement bien renseigné, essaya de me calmer. Ce n'est qu'au moment où je les menaçai de publier dans mon journal le double des rapports que je possédais que l'affaire s'arrangea. Une heure plus tard, nous avions l'autorisation de tenir notre réunion.

Il était question, d'accord avec les partis bourgeois, de tenter un coup. Ça devait avoir lieu un peu partout en Allemagne, en Thuringe notamment. J'ai été bien lâché, en cette occasion, par les bourgeois — et je me rappelle cette affaire comme la plus belle de nos cacades. Mais Nortz ne put empêcher notre marche sur Oberwiesefeld.

A trois heures du matin, après avoir pris possession de nos armes, nous occupions Oberwiesefeld, selon le plan établi. Les heures passaient, et il ne se produisait toujours rien. Nos alliés bourgeois étaient restés dans leur lit. Le calme régnait dans toute l'Allemagne alors que nous attendions de partout la confirmation des soulèvements annoncés. A six heures, des bandes de rouges se rassemblèrent en face de nous. J'envoyai quelques hommes pour les provoquer, mais ils ne réagirent pas. Dix heures, onze heures, le Reich ne sortait pas de sa torpeur — et nous étions toujours là à attendre, armés jusqu'aux dents !

Il fallut se décider à rentrer. Au cours de cette marche de retour, nous rencontrâmes bien quelques rouges inoffensifs, éléments épars d'une fanfare. Nous les étrillâmes un peu, dans l'espoir de faire éclater la bagarre, mais ce fut en vain.

Tout était terminé lorsqu'une batterie attelée de chevaux trotteurs, et que je n'avais pas commandée, arriva de Tölz. Elle déboucha comme un fleur, en plein dans les forces de la police ! J'ai bien juré de ne plus entreprendre quoi que ce soit en collaboration avec les bourgeois.

Trois jours plus tard, j'étais appelé chez le Procureur général, un sale type, pour répondre à l'accusation d'avoir porté atteinte à la sécurité publique. « Je n'ai pas troublé l'ordre, dis-je. — Mais la tentative en a été faite. — Qui dit cela ? — La loi dit que le fait d'armer des bandes... — Qui parle de bandes ? Mes hommes sont tout à fait disciplinés. Quant à mes armes, elles étaient en dépôt dans les arsenaux de l'Etat. — Vous possédez donc des armes ? — Bien entendu. Ne sauriez-vous pas que les autres en détiennent aussi ? »

Cette inculpation n'eut pas de suite. En cette circonstance, Stenglein et Ehardt furent très bien.

Voici comment je m'étais procuré des armes. Un certain Conseiller Schäffer avait un dépôt d'armes à Dachau, et il m'offrit de me les vendre. J'avais jusqu'alors pour principe de laisser les armes entre les mains des gardes civiques, me disant qu'ils les entretiendraient en bon état aussi longtemps qu'il ne s'agirait pas de les utiliser et qu'en cas de besoin ils ne demanderaient pas mieux que de nous les remettre, afin que nous prissions leur place au premier rang.

Je crus opportun toutefois de ne pas repousser la proposition de Schäffer. Je me rendis donc à Dachau en compagnie de Goering. Nous eûmes l'impression de tomber dans un repaire de bandits. Leur premier soin fut de nous demander le mot de passe. On nous conduisit auprès d'une femme. Je me souviens d'elle, car c'est la première fois que je voyais une femme coiffée à la garçonne. Elle était environnée d'une bande d'individus à mine patibulaire. C'était la femme de Schäffer. Nous conclûmes le marché, non sans que je les eusse prévenus qu'ils ne verraient pas la couleur de mon argent avant que je fusse en possession des armes. Nous trouvâmes ainsi, sur le champ d'aviation de Schleissheim, des milliers de fusils, de gamelles, de sacs militaires, tout un bric-à-brac inutilisable. Mais, après remise en état, il y avait là de quoi équiper un régiment.

J'allai voir Losow et lui remis tout ce matériel en le priant d'en prendre soin, lui faisant remarquer au surplus que je n'y aurais recours qu'en cas d'explication avec le communisme. Il fut ainsi solennellement convenu que le matériel resterait entre les mains de la Reichswehr aussi longtemps que cette éventualité ne se produirait pas. Dans le lot, il y avait notamment dix-sept canons de tous les calibres.

Je mis la main sur un deuxième lot dans des conditions particu-

lièrement comiques. Quelqu'un m'avait appelé mystérieusement au téléphone pour me prier de « prendre possession, disait-il, des caisses ». Je ne perdis pas de temps à me faire expliquer par le menu de quoi il s'agissait. Dès l'instant qu'il y avait des caisses à prendre, je me disais que ça valait pour le moins la peine d'y aller voir. Je demandai toutefois son nom à mon interlocuteur : « Voll, me dit-il, le beau-frère du propriétaire de l'entrepôt. »

J'arrive à ce dépôt de la Landsbergerstrasse, et j'y trouve en effet quarante-huit caisses qu'on y a déposées à mon nom. Voll me dit qu'il s'agit d'armes, qu'il n'est pas question pour lui de les garder plus longtemps (car il y a de nombreux communistes parmi ses ouvriers). Il me supplie de faire enlever ces caisses au plus vite. Je vais d'abord chez Röhm pour lui demander s'il peut mettre des camions à ma disposition. Il me répond que la chose ne lui est pas possible pour l'instant. Je m'adresse alors à Zeller. Il accepte, refuse tout argent, mais pose comme condition de partager avec moi le butin. D'accord. Au moment du chargement arrive le commandant Stefani. Il prétend que ces armes lui appartiennent. « Elles sont à mon nom, répliqué-je, et personne ne m'empêchera d'en prendre possession. »

Trois jours après, Zeller m'informait que les dites armes provenaient de son propre dépôt de la Franz-Joseph-Strasse, où elles lui avaient été volées. « De quoi vous plaignez-vous ? lui dis-je. N'en avez-vous pas récupéré la moitié ? »

Il y avait des armes un peu partout en ce temps-là : dans les couvents, chez les paysans, dans les groupements de gardes civiques. C'est le mérite de ces citoyens d'avoir rassemblé ainsi les armes dont se débarrassaient les soldats qui rentraient, démoralisés, du front — et que d'autres avaient pillées dans les dépôts.

134

2 février 1942, midi.

Churchill et Robespierre. — La citadelle de Singapour. — Eloge de François-Poncet. — Insuffisance des diplomates. — Vers une réorganisation de la diplomatie allemande.

Churchill est comme une bête aux abois. Il doit voir des pièges partout. Même si le Parlement lui donne des pouvoirs accrus, les

raisons qu'il a d'être méfiant subsistent. Il est dans la situation de Robespierre à la veille de sa chute. Ce n'étaient que louanges à l'adresse du vertueux citoyen quand tout à coup il fut renversé. Churchill n'a plus de partisans.

Singapour est devenu un symbole pour le monde entier. Avant 1914, ce n'était qu'un port de commerce. C'est dans l'entre-deux-guerres que Singapour a pris son essor et l'importance stratégique qu'on lui reconnaît aujourd'hui. Quand on construit une citadelle comme Singapour, il faut en faire une position inexpugnable — sinon c'est de l'argent perdu. Les Anglais ont vécu sur l'idée d'une invincibilité dont les noms magiques de Changai, Hong-Kong et Singapour évoquaient pour eux l'image. Tout à coup, ils déchantent et s'aperçoivent que cette magnifique façade n'était que du bluff. J'en conviens, c'est un coup terrible pour les Anglais.

Je me suis laissé dire qu'un homme d'Etat anglais avait laissé un testament dans lequel il rappelait à ses compatriotes cette vérité sacrée : que le seul danger pour l'Angleterre, c'était l'Allemagne !

François-Poncet n'a pas voulu la guerre. Les rapports qui datent de la fin de sa mission à Berlin sont à mes yeux sans valeur. Les petites saletés qu'il a répandues sur mon compte n'ont eu d'autre but que de prouver à ses compatriotes qu'il n'était pas contaminé par nous. S'il avait dit dans ses rapports ce qu'il pensait réellement, on l'eût aussitôt rappelé. Dans tous ses rapports, il insistait sur la nécessité de suivre avec attention l'évolution de la situation en Allemagne.

Poncet est le plus spirituel des diplomates que j'aie connus — y compris les Allemands, bien entendu. Je ne me serais pas risqué à parler de littérature allemande avec lui, car je me fusse déconsidéré. Lorsqu'il prit congé de moi au Gralsburg, il était très ému. Il me dit qu'il avait fait tout ce qui était humainement possible, mais qu'à Paris on le considérerait comme acquis à notre cause. « Les Français sont un peuple très intelligent, a-t-il ajouté. Il n'est pas un Français qui ne croie qu'à ma place il ferait beaucoup mieux que moi. »

François-Poncet parle un allemand absolument parfait. Il a fait une fois une allocution à Nuremberg qui débutait ainsi : « Maintenant que m'a été conférée la dignité d'orateur du Parti national-socialiste... » Je lui ai pardonné toutes ses réflexions à mon sujet. Si je le rencontre, je me bornerai à lui dire : « Il est dangereux

de donner par écrit son opinion sur des personnes qu'on ne connaît pas tout à fait bien. Il vaut mieux faire cela de vive voix. »

Nos difficultés au sujet du Maroc ont été aplanies par lui en deux jours. Henderson et Poncet avaient sûrement l'un et l'autre des attaches dans l'industrie. Henderson, lui, était intéressé à ce que la guerre arrivât. Poncet était propriétaire de quelques fabriques en Lorraine. Mais dites-moi si vous connaissez un diplomate qui mettait comme lui son nez partout, était en relation avec tout le monde, savait tout. Rien ne lui échappait. Qu'est-ce qu'il a distribué comme pralines ! Un attrait supplémentaire chez lui, c'était sa femme. Quel naturel ! Pas la moindre affectation chez elle ! C'est vraiment une femme exceptionnelle.

Un jour, un dramatique incident se produisit ! Un homme d'Etat étranger, de passage à Berlin, rend visite à François-Poncet. C'était l'heure de la sortie des écoles. Les enfants font irruption dans le salon en hurlant « Heil Hitler ! » En me racontant l'histoire, Poncet me prit à témoin : « Ce fut très gênant pour moi. Mettez-vous à ma place ! »

A quelque temps de là, François-Poncet étant allé à Paris, il rentra à Berlin sans ses enfants. Je lui demandai si ses enfants ne se plaisaient pas à Berlin : « La jeunesse est influençable. Imaginez que mes enfants ne savent pas qui est le président de la République. J'en suis atterré. Nous passions l'autre jour près d'un monument, à Paris, et voilà qu'ils s'écrient : « Papa, voilà Bismarck ! » Je me suis décidé à les mettre dans un bon lycée de France. »

A mon avis, le grand responsable, c'est Churchill. — ensuite Belisha, Vansittart et une ribambelle d'autres. Les Français se sont laissé entraîner. D'une manière générale, l'on considérerait que l'Allemagne allait immédiatement s'effondrer. L'Ambassadeur polonais Lipsky a eu le front d'écrire dans un rapport qu'il savait de source certaine que l'Allemagne ne pourrait tenir que huit jours. Cette sorte de gens porte en grande partie la responsabilité de ce qui est arrivé. Lipsky fréquentait notamment le salon des Dirksen. Si un Lipsky a pu croire une chose semblable, lui qui assistait à toutes les manifestations du Parti, les autres diplomates qu'ont-ils pu écrire ? Je n'attache absolument aucune valeur à tout ce que racontent ces gens-là.

A chaque fois qu'il change de poste, le diplomate commence par faire ses visites protocolaires au lieu de sa nouvelle résidence. Il échange avec tout un chacun des propos conventionnels. Il a accom-

pli l'essentiel de sa mission. Il se meut ensuite dans un monde fermé, sans fenêtres ouvertes sur l'extérieur, et il ignore ce qui se passe dans le pays, sauf par les bavardages d'un coiffeur, d'une manucure ou d'un chauffeur. Mais ceux-là, à force de vivre dans le cercle étroit de leur clientèle, ont eux-mêmes perdu contact avec le peuple. D'ailleurs ils sont assez malins pour raconter, s'ils le jugent à propos, des bobards intéressés.

Ces diplomates, moins ils en savent et plus ils parlent. Ils n'ont rien à faire, et il ne viendrait à aucun d'eux l'idée de profiter de ses loisirs pour apprendre quelque chose.

François-Poncet est le seul de ceux que j'ai connus qui courait sans cesse à gauche et à droite, s'intéressant à tout — au point même que parfois cela me gênait un peu.

En dehors des caïds, l'on a généralement affaire à des agents du type besogneux et pique-assiette. Ils sont craintifs, timorés — toujours en train de se tâter pour savoir s'ils doivent ou ne doivent pas transmettre certaines informations. A la moindre bévue, à la moindre incartade, ils pourraient perdre leur poste, être aiguillés sur une voie de garage. Dans beaucoup de cas, il me semble qu'on les remplacerait avantageusement par de plus modestes représentants, qui se borneraient à recevoir et à expédier des dépêches.

Nos propres diplomates, de quelle utilité nous furent-ils ? Que nous ont-ils appris avant la guerre mondiale ? — Rien ! — Pendant la guerre mondiale ? — Rien ! — Après la guerre mondiale ? — Rien ! J'imagine que pour les autres cela doit être sensiblement pareil.

La diplomatie devrait être réorganisée de fond en comble. Je prends le cas de l'Extrême-Orient. Quels renseignements utiles ai-je tirés de nos services ? Un Colin Ross, par exemple, m'a donné à ce sujet des informations infiniment plus précieuses. Et pourtant Kriebel, que nous avions là-bas, était l'un des nôtres. C'est lui qui m'écrivait que les Japonais n'étaient pas de taille à mater les Chinois. Je le fais revenir, et il essaie de se justifier à mes yeux en affirmant : « Mais c'est ce que tout le monde disait à Changai ! » Cela s'explique évidemment par les gens qu'il fréquentait : tous du même bord, selon la coutume des diplomates ! Colin Ross, lui, voyait les uns et les autres. Son opinion était que les Japonais gagneraient cette guerre, mais qu'à la longue ils seraient absorbés par les Chinois.

Je ne parle ici que des diplomates du style classique. Parmi ceux-là, je ne fais que deux exceptions : François-Poncet et Böttcher — les seuls qui dominent le lot. Des hommes du genre d'Abetz

seront toujours considérés comme des amateurs par les gens de la carrière.

Le représentant hollandais était un homme à la coule. Il faisait de bon travail, et il a donné à son gouvernement des renseignements précieux.

Le Belge, un homuncule !

Quant au Suisse, il faisait son pensum quotidien, envoyait chaque jour un rapport. Pour dire quoi ? Dieu me préserve de tels bureaucrates !

Je me casse la tête à me demander comment je pourrais bien améliorer notre diplomatie. D'une part, on voudrait garder les hommes longtemps dans un même poste, afin que l'expérience acquise leur serve — la connaissance de la langue, celle des usages du pays. D'autre part, on voudrait les empêcher de s'encroûter. Comment faire ?

C'est probablement les Anglais qui ont le meilleur système. À côté de leur représentation officielle, ils ont un grand nombre d'espions. Il me serait très utile en ce moment, par exemple, d'être renseigné sur l'importance de l'opposition en Angleterre, de savoir qui en fait partie. Or ce que je sais à ce propos, je l'ai appris par la lecture des journaux !

Au surplus, que ne puis-je apprendre par mes diplomates ce que Washington est en train de préparer ?

135

2 février 1942, le soir.

Importance du charbon et du fer. — Supériorité de la technique américaine. — Production et chômage. — Economiser la main-d'œuvre. — Refus de la stagnation.

Nous devons arriver à un rendement supérieur en ce qui concerne le charbon et le fer — le reste suivra automatiquement. Pourquoi y a-t-il des pays industrialisés et d'autres qui ne le sont pas ? Il y a à cela des raisons permanentes. La France, par exemple, a toujours souffert d'un manque de charbon, et cela explique qu'elle n'ait jamais été une grande puissance industrielle. L'exemple

opposé, c'est la Grande-Bretagne. Nous, c'est pareil. Tout est basé chez nous sur le charbon et sur le fer.

Dans aucun domaine de l'industrie nous n'avons jusqu'à présent atteint notre plafond. Ce n'est que lorsque nous aurons résolu le problème des matières premières que nous pourrons faire tourner nos usines à plein rendement, grâce à des équipes qui se relayent sans arrêt.

Un autre élément dont il convient de tenir compte, c'est la simplification et l'amélioration des procédés de fabrication en vue d'économiser la matière première. Le simple fait de diminuer dans la proportion de deux tiers les déchets de fabrication entraîne une économie de transport qui est loin d'être négligeable. Ainsi les améliorations apportées à la fabrication contribuent à résoudre le problème vital du transport.

La grande réussite des Américains consiste essentiellement en ceci qu'ils produisent quantitativement autant que nous avec deux tiers de main-d'œuvre en moins. Nous avons toujours été hypnotisés par ce slogan : « le travail de l'ouvrier allemand ». On a voulu faire croire qu'on atteignait ainsi un résultat inégalable. Ce n'est là qu'un bluff dont nous sommes nous-mêmes les victimes. Une gigantesque presse moderne travaille avec une précision qui surclasse nécessairement le travail manuel.

Les automobiles américaines, par exemple, sont fabriquées avec l'intervention d'un minimum de main-d'œuvre. La première fabrique allemande de ce genre sera celle des Volkswagen. À ce point de vue, nous sommes loin derrière les Américains. D'ailleurs, ils construisent beaucoup plus léger que nous. Celle de nos voitures qui pèse dix-huit cents kilos n'en pèserait que mille réalisée par des Américains. C'est la lecture des livres de Ford qui m'a ouvert les yeux sur ces questions. Dans les années 1920, la Ford coûtait environ deux cent quarante-cinq dollars alors que la moins chère de nos voitures, la petite Opel, valait quatre mille six cents marks. Chez eux, tout se fait mécaniquement, en sorte qu'ils peuvent faire travailler dans leurs usines le dernier des crétins. Leurs ouvriers n'ont pas besoin de formation spécialisée et sont donc interchangeables.

Il faut que nous encourageons et développons la fabrication des machines-outils.

Le préjugé a longtemps régné que de telles pratiques devaient conduire inéluctablement à un accroissement du chômage. C'est le cas en effet si l'on n'augmente pas le standard de vie de la population. À l'origine, tous les hommes étaient des cultivateurs. Cha-

cun produisait tout ce dont il avait besoin et rien de plus. Dans la mesure où les méthodes ont été améliorées, cela a permis de libérer du travail de la terre des hommes qui ont pu dès lors se consacrer à une autre activité. Ainsi est né l'artisanat. Aujourd'hui, seul le vingt-sept pour cent de la population allemande se voue à la culture de la terre. L'évolution fut semblable dans l'artisanat. L'amélioration des moyens de fabrication a permis d'économiser la main-d'œuvre.

Un jour, un imbécile a eu l'idée qu'on avait atteint un stade à ne pas dépasser. Et pourtant le progrès consiste à rendre, dans la mesure du possible, la vie de plus en plus agréable pour les humains. Il ne consiste pas dans la stagnation. Mon idée est que jamais l'on n'économisera suffisamment la main-d'œuvre. S'il m'arrivait d'avoir besoin de deux fois moins de main-d'œuvre pour la construction d'une autostrade, eh bien ! je la construira deux fois plus large.

Tout cet imbroglio est l'œuvre des professeurs d'économie politique. Le pontife de Munich enseigne une doctrine universelle totalement différente de la doctrine universelle enseignée par le pontife de Leipzig. Une seule pourtant peut correspondre à la réalité, et ce n'est pas nécessairement la doctrine enseignée par l'un de ces pontifes.

Il est certainement possible d'économiser encore trente pour cent de notre main-d'œuvre. La nécessité nous rendra ingénieux.

136

3 février 1942, le soir.

La franc-maçonnerie allemande. — La gaffe de Ludendorff. — Une manœuvre maçonnique. — Incompatibilité d'appartenance. — Rites démocratiques. — Bismarck battu par un cordonnier.

Il y avait en Allemagne beaucoup de francs-maçons qui ne savaient pas du tout en quoi consiste exactement la franc-maçonnerie. Dans nos loges, il était surtout question de manger, boire et se divertir. C'était une construction très adroitement agencée. On tenait les gens en haleine, on les amusait avec des hochets, afin de mieux dérober à leur regard le fond des choses.

J'ai connu des petites villes qui étaient entièrement sous l'empire

de la maçonnerie, beaucoup plus que les grandes villes — par exemple Bayreuth et Gotha.

Zentz nous a invités une fois, Ludendorff, Pöhner et moi, à assister à une tenue blanche de la Loge Saint-Jean. J'ai refusé. Zentz m'a reproché de juger sans savoir. Je lui ai dit : « Economisez votre salive. Pour moi, la franc-maçonnerie est un poison. » Ludendorff et Pöhner y sont allés. Et Ludendorff fut même assez maladroit pour mettre sa signature dans leur registre sous une phrase bêtement compromettante. Quelques jours plus tard, je me trouvais chez Pöhner. Il riait de tout son visage. Il me dit qu'on lui avait fait le même coup qu'à Ludendorff et qu'il avait écrit dans leur livre : « J'ai cru jusqu'à maintenant que la franc-maçonnerie constituait un danger pour l'Etat. Je crois maintenant de surcroît qu'on devrait l'interdire pour délit d'imbécillité majeure. » Pöhner avait été atterré par le ridicule de ces rites qui transformaient des hommes pourtant sérieux dans l'ordinaire de la vie en singes savants. La déclaration maladroite de Ludendorff, les francs-maçons tentèrent de l'utiliser à des fins publicitaires — mais il va sans dire qu'avec celle de Pöhner ils furent plus discrets.

Richard Frank est l'un des plus grands idéalistes que j'aie connus. Comme nous avions besoin de locaux, il s'efforça de nous procurer de l'argent. A cet effet, il me fit faire la connaissance, à Munich, d'un certain Dr Kuhlo. Sur l'initiative de Frank, ce Kuhlo avait créé un consortium en vue d'acheter l'Hôtel Eden, situé près de la gare. Il était évidemment exclu de faire cet achat avec l'argent du Parti. Nous étions en 1923, et les vendeurs exigeaient le paiement en francs suisses. Lorsque tout fut prêt, le consortium se réunit sous la présidence de Kuhlo. Celui-ci se leva, annonça que l'hôtel allait être mis à la disposition du Parti contre une modeste redevance. Il suggéra en passant que le Parti pourrait peut-être, dans son programme, supprimer l'article concernant la franc-maçonnerie. Je me levai et pris congé de ces sympathiques philanthropes. Sans m'en douter, j'étais tombé dans un nid de franc-maçons !

Combien de fois par la suite ai-je entendu des réflexions de ce genre : « Pourquoi vous acharner sur les francs-maçons ? Pourquoi ne pas laisser les Juifs en paix ? » C'est au moyen de ces chantages perpétuels qu'ils ont réussi à acquérir cette puissance souterraine, qui agit dans tous les secteurs, et chaque fois par des moyens appropriés.

Après l'interdiction des loges, j'ai souvent entendu dire que, parmi les anciens maçons, nombreux étaient ceux qui éprouvaient un sentiment de soulagement à l'idée que nous les avions libérés de cette chaîne.

Non seulement il y a toujours eu incompatibilité entre l'appartenance à une loge et la qualité de membre du Parti, mais le fait d'avoir été franc-maçon interdit l'accès au Parti. Bien sûr, il y a des hommes si bêtes qu'on sait bien que c'est uniquement par sottise qu'ils sont entrés là-dedans. Les cas rarissimes où une exception peut être faite sont exclusivement de mon ressort. Je n'absous alors que des hommes dont la vie entière porte témoignage de leurs sentiments indiscutablement nationaux.

Nous avions l'obligation de réunir chaque année une assemblée générale du Parti pour élire le comité directeur. Le résultat du vote, consigné dans un procès-verbal, devait figurer dans le registre des sociétés. Faute de cette formalité, le Parti eût perdu sa personnalité juridique et les droits qui en découlent.

Cette réunion annuelle tenait de la mascarade. Je donnais ma démission. Deux vérificateurs des comptes, en l'espace de deux heures, arrivaient à contrôler une comptabilité qui portait sur un mouvement de fonds de six cent cinquante millions. Le président de l'Assemblée, nommé pour la circonstance, conduisait les débats et procédait à l'élection du nouveau comité. L'on votait à mains levées. « Qui est pour, qui est contre ? » demandait-il. Ses questions saugrenues soulevaient des tempêtes de rires. Je me rendais ensuite au Greffe du tribunal pour faire enregistrer nos documents. Les partis anti-démocratiques, tout comme les partis démocratiques, étaient soumis à ces rites grotesques.

Les autres partis n'avaient pour ainsi dire pas de membres payants. Nous, avec nos deux millions et demi de membres, nous encaissions chaque mois deux millions et demi de marks. Nombreux étaient les membres qui payaient davantage que la cotisation imposée (celle-ci était au début de cinquante pfennigs par mois, puis elle fut portée à un mark). M^{lle} Schleifer, de la poste, payait par exemple, dix marks par mois. Le Parti disposait ainsi de sommes considérables. Schwarz était très large lorsqu'il s'agissait de grandes choses, mais extrêmement économe dans les petites. Il réalisait le parfait mélange de la parcimonie et de la générosité.

Il fallait un minimum de soixante mille suffrages dans une circonscription pour avoir droit à un mandat. Notre base était en

Bavière. Nous y disposâmes de six mandats au début, ce qui nous assura également six députés au Reichstag.

Il y avait dans cette République des partis extravagants. Le plus invraisemblable de tous était celui de Häusser. J'étais de passage à Stuttgart. C'était en 1922 ou 1923. M^{me} Waldschmidt me proposa d'aller voir ce phénomène en liberté. Je crois bien que Häusser était Alsacien. C'est à peu près dans ces termes, si ma mémoire est fidèle, qu'il s'adressait à ses auditeurs : « Vous, racaille immonde... » Et cela se poursuivait sur ce ton, uniquement en injures. Dans la circonscription de Munich, il obtint un plus grand nombre de voix que Stresemann. Quant à nous, nous eûmes toutes les peines du monde à faire élire Epp.

Quels hurluberlus l'on nous opposa parfois ! Ne nous en plaignons pas trop — car il ne faut pas oublier qu'un jour Bismarck fut battu par un cordonnier.

137

Nuit du 3 au 4 février 1942.

Souvenirs de Bayreuth. — Passion de l'automobile. — Sortie de Landsberg. — Reconstitution du Parti. — Nouvelles méthodes pour la conquête du pouvoir. — Séquelles de l'Inquisition. — L'odeur écœurante des bûchers. — Le monde retrouvera le sens de la joie.

J'ai cette chance qu'en voyage il ne me soit jamais rien arrivé.

Vous connaissez l'histoire du chien de Baskerville. Par une sinistre nuit d'orage, je me rendais à Bayreuth en traversant le Fichtelgebirge. Je venais de dire à Maurice : « Prenez garde au virage ! » A peine ai-je parlé qu'un immense chien noir se précipite sur la voiture. Sous l'effet du choc, il est projeté au loin. Nous l'entendîmes encore longtemps hurler dans la nuit.

Je m'étais installé chez les Bechstein, à deux pas de Wahnfried. Le matin de mon arrivée, Cosima Wagner me fit une visite que je lui rendis dans la journée. Siegfried était présent. Bayreuth avait pour moi tout son charme. J'avais trente-six ans, la vie était belle. J'avais tous les agréments de la popularité sans les inconvénients. Chacun s'ingéniait à être gentil avec moi, et personne ne sollicitait rien de moi. Je me promenais le jour en culotte de peau.

Le soir, je me rendais au spectacle en smoking ou en habit. Après, nous prolongions la soirée en compagnie des artistes, soit au restaurant du théâtre, soit en allant à Berneck. Ma Mercédès à compresseur faisait la joie de chacun. Nous faisons beaucoup d'excursions, allant une fois à Luisenbourg, une autre fois à Bamberg, très souvent à l'Ermitage.

Il existe de moi beaucoup de photos prises à cette époque et que M^{me} Bechstein possède. Elle me disait souvent : « Vous méritez d'avoir la plus belle voiture qui soit. J'aimerais que vous eussiez une Maybach. »

La première chose que je fis en sortant de la prison de Landsberg, le 20 décembre 1924, ce fut d'acheter ma Mercédès à compresseur. Bien que je n'aie jamais conduit moi-même, j'ai toujours été un passionné de l'automobile. J'ai aimé tout particulièrement cette Mercédès. A la fenêtre de ma cellule, dans la forteresse, je suivais des yeux les voitures qui passaient sur la route de Kaufbeuren, et je me demandais si le temps reviendrait où je roulerais à nouveau en voiture. C'est en lisant un prospectus que je découvris la mienne. Tout de suite je me rendis compte que ce devait être celle-ci et non une autre. Vingt-six mille marks, c'était une somme ! Je puis dire que ce qui fait aujourd'hui la beauté de la Mercédès-Benz, je puis en revendiquer la paternité. Au cours de toutes ces années, j'ai fait d'innombrables croquis en vue d'en améliorer la ligne.

Adolphe Müller m'avait bien appris à conduire, mais je savais qu'au moindre accident ma liberté conditionnelle serait révoquée, et je savais aussi que rien n'eût été plus agréable au gouvernement. En novembre 1923, j'étais déjà propriétaire d'une merveilleuse Benz. Le 9, elle se trouvait chez Müller sous cadenas. Lorsque les policiers vinrent pour la saisir, ils durent faire sauter la chaîne. Mais ils n'osèrent pas l'utiliser à Munich, car toute la population se fût insurgée en criant : « Voleurs d'auto ! ». Ils l'envoyèrent donc à Nuremberg où tout de suite elle eut un accident. Je l'ai rachetée depuis, et elle figure maintenant parmi nos reliques.

Cela me fit un drôle d'effet lorsque le Mufti de la prison vint me dire, avec toutes sortes de circonlocutions, et haletant d'émotion : « Vous êtes libre ! » Je ne pouvais pas croire que ce fût vrai. J'étais condamné à six ans !

Je dois ma libération au juré Hermann, un homme renfrogné et sourcilieux qui durant toute la durée du procès m'avait regardé d'un air farouche. Je le prenais pour un membre du parti popu-

laire bavarois, me disant que le gouvernement avait sans doute désigné des jurés à sa convenance.

Par Hermann, j'ai connu les détails de mon procès. Les jurés étaient d'avis de m'acquitter. Sur la base de ma défense, ils avaient la conviction que Kahr, Lossow et Seisser eussent dû être inculpés également. On leur fit l'objection qu'un acquittement risquait de provoquer le renvoi de l'affaire devant la Cour de Leipzig. Cela fit réfléchir les jurés, lesquels estimèrent prudent de me faire condamner, et cela d'autant plus qu'on leur avait promis une remise de peine au bout de six mois. C'était là une petite canaillerie de la part du tribunal, car il n'y avait aucune raison de penser qu'un appel à minima eût pu faire renvoyer l'affaire devant la Cour suprême. Il est certain en effet que Kahr, Lossow et Seisser n'eussent pas été ménagés à Leipzig. Comme la promesse de libération conditionnelle n'était pas tenue, Hermann écrivit au gouvernement pour l'informer que les trois jurés en appelleraient à l'opinion publique si je n'étais pas libéré immédiatement.

Quand je quittai Landsberg, tout le monde pleura (le Mufti et les autres gens de la prison) — mais pas moi ! Nous les avions tous gagnés à notre cause. Le Mufti vint m'annoncer que Ludendorff d'une part et le Bloc populaire d'autre part désiraient m'envoyer une voiture. Comme il craignait des démonstrations, je le rassurai en lui disant : « Je ne tiens pas à des manifestations, je tiens simplement à ma liberté. » J'ajoutai que je ne ferais pas usage des offres de voiture, mais que ce qui me serait agréable, ce serait que mon imprimeur Adolphe Müller vint me prendre. « Me permettez-vous, me demanda-t-il, d'en faire part au gouvernement ? Ces messieurs en seraient rassurés. »

Müller vint donc, accompagné d'Hoffmann. Quelle joie ce fut pour moi de remonter dans une voiture ! Je demandai à Müller s'il ne lui était pas possible d'accélérer. « Non, me répondit-il, car j'ai bien l'intention de vivre encore vingt-cinq ans ! » A Pasing, nous rencontrâmes les premiers agents motocyclistes. Je trouvai rassemblés à ma porte, à la Thierschstrasse, à Munich, les Fuess, les Gahr et d'autres fidèles. Mon appartement était décoré de fleurs et de couronnes de laurier (j'en ai conservé une). Dans sa joie exhubérante, mon chien faillit me faire dégringoler l'escalier.

Ma première visite fut pour Pöhner. Il m'aurait presque embrassé — lui qui avait devant lui ce que, moi, j'avais derrière moi. Il eut une conversation avec Cramer Clett, le priant d'informer Held que je maintenais mon exigence que tous mes hommes fussent libérés également. Held me donna un rendez-vous, et je dois recon-

naître que son attitude fut tout à fait correcte. Aussi, plus tard, je m'abstins de lui causer des ennuis, contrairement à ce que je fis pour Schweyer. Held me demanda si j'envisageais, en redonnant une activité au Parti, de m'associer avec Ludendorff. Je lui dis que telle n'était pas mon intention. Held me dit alors qu'à raison de l'attitude prise par Ludendorff à l'égard de l'Eglise il se trouvait dans l'obligation de s'opposer à lui. Je l'assurai que le programme du Parti ne comportait pas la lutte contre l'Eglise et que les affaires de Ludendorff ne me concernaient point. Held s'engagea à prendre contact avec le ministre de la Justice et à me faire part des décisions qui seraient prises en ce qui concernait mes hommes.

La nouvelle arriva chez Pöhner que Gürtner, le ministre de la Justice, ne voulait pas se laisser persuader que mon exigence fût justifiée. Je fis une nouvelle visite à Held qui me conseilla d'aller voir Gürtner. Là, je tombe sur un juriste ! Il m'oppose des arguments de juriste. Mes hommes, prétend-il, n'ont pas été emprisonnés aussi longtemps que moi. En aucun cas il ne peut les libérer avant les fêtes. D'ailleurs, il n'a pas les dossiers. Je n'ai pas de peine à lui répondre que les dossiers ne sont pas nécessaires, que je connais tous les noms ! Au cours de mon énumération, il réagit violemment au nom de Hess : « Celui-là, en aucun cas. Il a exposé les ministres au risque d'être lapidés par la foule ! — Que pouvons-nous à cela ? Est-ce notre faute si vous êtes impopulaires ? D'ailleurs, il ne vous est rien arrivé ! »

Mon point de vue était le suivant : il n'était pas possible que mes hommes demeuraient en prison alors que moi, qui étais responsable de tout, j'étais en liberté. Held avouait ne pas comprendre l'attitude de Gürtner. Celui-ci, du fait de son appartenance au parti national-allemand eût dû se sentir plus proche de moi que Held lui-même. C'est Pöhner en fin de compte qui, avec une extrême brutalité, fit connaître à Gürtner sa façon de penser. En rentrant un soir chez moi, je trouvai un message signé de mes treize compagnons. Ils venaient d'être libérés. Le lendemain matin, Schaub vint prendre mon courrier. Il avait perdu sa place. Il ne m'a pas quitté depuis ce moment-là.

J'avais déjà emprunté trois cents marks pour payer les taxis qui devaient prendre à leur sortie de Landsberg les nouveaux libérés — mais ils étaient déjà à Munich quand j'appris leur élargissement.

Je ne savais que faire de ma première soirée de liberté. J'avais l'impression qu'on allait d'un instant à l'autre me mettre la main sur l'épaule, et je demeurais obsédé par l'idée d'avoir à solliciter

une permission pour tout ce que j'avais le désir d'entreprendre !

Durant les premières semaines, je demeurai tout à fait tranquille, mais le temps me parut long. Je repris contact avec les réalités et commençai par réconcilier les frères ennemis. Le 27 janvier 1925, je fondais à nouveau le Parti.

Mes treize mois d'emprisonnement m'avaient paru longs, et cela d'autant plus que je pensais en avoir pour six ans. J'étais possédé par une frénésie de liberté. Mais sans mon emprisonnement, *Mein Kampf* n'eût pas été écrit. Cela m'a donné la possibilité d'approfondir des notions dont jusqu'alors je n'avais qu'un sentiment instinctif. C'est durant cette claustration également que j'ai acquis cette foi impavide, cet optimisme, cette confiance dans notre destin que rien désormais ne put ébranler.

C'est de ce moment aussi que date ma conviction (ce que beaucoup de mes partisans n'ont pas compris) que nous ne pouvions plus conquérir le pouvoir par la force. L'Etat avait eu le temps de se consolider, et il possédait les armes. Ma faiblesse, en 1923, c'était de dépendre de trop de gens qui n'étaient pas des nôtres. J'avais prévenu Hess qu'il nous faudrait deux ans pour donner au Parti une assise solide — qu'ensuite la prise du pouvoir ne serait plus qu'une question de cinq à dix ans. C'est en fonction de ces prévisions que j'organisai mon travail.

Il existe en Allemagne des villes dont toute joie est absente. On me dit qu'il en va de même dans certaines régions calvinistes de la Suisse. A Trèves et à Fribourg, des femmes m'ont apostrophé d'une manière si ignoble que je ne puis me décider à rapporter leurs propos. C'est dans de semblables occasions que je me rendis compte de la profondeur de la bassesse humaine. Il ne faut évidemment pas oublier que ces contrées subissent encore le poids de plusieurs siècles d'oppression religieuse.

Près de Würzburg, il y a des villages où littéralement toutes les femmes furent brûlées. On connaît des juges du tribunal de l'Inquisition qui tiraient gloire d'avoir fait brûler de vingt à trente mille « sorcières ». La longue expérience de telles horreurs ne peut que laisser des traces indélébiles dans une population.

A Madrid, pendant plus de deux siècles, l'odeur écœurante des bûchers est restée mêlée à l'air qu'on respirait. Si une révolution éclate à nouveau en Espagne, il faudra y voir la réaction naturelle à une interminable séquence d'atrocités. On ne peut arriver à concevoir tout ce que représente de cruauté, d'ignominie et de mensonge l'intrusion du christianisme dans notre monde.

Si les méfaits du christianisme ont été moins graves en Italie, c'est parce que le peuple de Rome, les ayant vus à l'œuvre, a toujours su exactement ce que valaient ces papes devant lesquels se prosternait la chrétienté. Durant des siècles, aucun pape n'est mort autrement que par le poignard, le poison ou la vérole.

Je me représente fort bien comment cette folie collective a pu naître.

Un Juif s'est trouvé pour penser que si l'on présentait aux non-Juifs des idées abstruses, plus ces idées seraient abstruses, plus ceux-ci se creuseraient la tête pour essayer de les comprendre. Le fait d'avoir l'attention braquée sur ce qui n'existe pas doit les rendre aveugles à ce qui existe. Excellent calcul de la part du Juif. Aussi le Juif se tape-t-il sur les cuisses en voyant comment son stratagème diabolique a réussi. Il se rend compte que si ses victimes prenaient tout à coup conscience de ces choses, tous les Juifs seraient exterminés. Mais, cette fois-ci, les Juifs disparaîtront d'Europe.

Le monde respirera librement et retrouvera le sens de la joie quand ce poids ne lui pèsera plus sur les épaules.

138

4 février 1942, le soir.

(Invité, Himmler.)

Charlemagne. — L'appel du Sud. — La progression de la boue. — Henri le Lion. — La douceur de vivre. — Rendre habitables les régions inclementes. — Glorification d'un arbalétrier suisse. — Tout sacrifier à l'idée du Reich.

Charlemagne, pour avoir su fédérer les Allemands querelleurs et belliqueux, est l'un des plus grands hommes de l'histoire mondiale.

Nous savons aujourd'hui pourquoi nos ancêtres n'ont pas subi l'attrait de l'Est, mais plutôt celui du Sud. C'est parce que toutes les régions situées à l'est de l'Elbe étaient semblables à ce qu'est la Russie pour nous. Les Romains avaient horreur de passer les Alpes. Les Germains, en revanche, aimaient beaucoup les passer — mais dans l'autre sens. Il faut bien se rendre compte qu'à cette époque la Grèce était un jardin merveilleux où alternaient les

forêts de chênes et les vergers. C'est plus tard que fut introduite en Grèce la culture de l'olivier.

Si le climat s'est adouci en Haute-Bavière, c'est parce que l'Italie s'est déboisée. Les vents chauds du sud, qui ne sont plus freinés par la végétation, passent par-dessus les Alpes et remontent vers le nord.

Le Germain avait besoin d'un climat ensoleillé afin que ses qualités pussent se développer. C'est en Grèce et en Italie que l'esprit germanique a trouvé le premier terrain favorable à son épanouissement. Il lui a fallu plusieurs siècles pour créer dans le climat nordique les conditions de vie de l'homme civilisé. La science l'y a aidé.

Pour n'importe quel Romain, le fait d'être envoyé en Germanie était considéré comme une punition — un peu ce que représentaient autrefois pour nous le fait d'être envoyés à Posen. Vous imaginez ces régions pluvieuses et grisâtres, transformées à perte de vue en bourbiers. Les monuments mégalithiques n'étaient certainement pas des lieux de culte, mais plutôt des lieux de refuge pour les hommes qui fuyaient la progression de la boue. Ce pays était froid, humide, morne. A une époque où les autres peuples disposaient déjà de routes empierrées, nous n'avions pas le moindre témoignage de civilisation à montrer. Seuls les Germains riverains des mers ont, dans une faible mesure, fait exception à cette règle. Ceux qui étaient fixés dans le Holstein n'ont pas changé en l'espace de deux mille ans, tandis que leurs frères qui avaient émigré en Grèce s'étaient élevés au niveau de la civilisation.

Ce qui persiste, à travers les siècles, dans les coutumes d'un peuple, c'est ce qui a trait à la nourriture. Je suis persuadé que la soupe du Holstein est à l'origine du brouet spartiate. En ce qui concerne les trouvailles archéologiques faites dans nos régions, je suis sceptique. Les objets en question ont sans doute été fabriqués en de tout autres régions. Leur présence signifierait qu'ils ont été des objets d'échange, que les Germains de la côte obtenaient contre leur ambre. Dans tout le Nord, le degré de civilisation ne devait pas dépasser celui des Maoris. Cependant, le profil grec et celui des césars, c'est celui des hommes de notre Nord, et je tiendrais la gageure de trouver parmi nos paysans deux mille têtes de ce type-là.

Si Henri le Lion ne s'était pas insurgé contre le pouvoir impérial, l'idée ne lui fût certainement pas venue de s'étendre à l'Est. Dans le cas où il eût réussi, le monde slave eût été doté d'une direction germanique, mais cela ne fût pas allé plus loin. Tous ces efforts à

L'Est se sont traduits par une perte de sang german, au profit des Slaves.

Je préfère me rendre à pied dans les Flandres plutôt qu'à l'Est en sleeping. Cela m'a toujours réjoui, vers le mois de mars, de quitter Munich pour aller à la rencontre du printemps en Rhénanie. Sur le chemin du retour, on quitte la douceur de vivre en passant les monts de Souabe. Il y a encore une vallée riante du côté d'Ulm, puis l'on est définitivement repris par le rude climat de la haute plaine bavaroise. Je plains ceux qui sont condamnés à subir d'une manière permanente cet endurcissement.

Nous avons pourtant rendu habitables ces régions inclementes. De même, nous transformerons les espaces de l'Est en un pays où des êtres humains pourront vivre. Il ne faut pas oublier que là-bas se trouvent le fer, le charbon, les céréales et le bois. Nous y construirons des fermes accueillantes, de belles routes. Et ceux des nôtres qui pousseront là-bas finiront par aimer leur patrie, à en aimer les paysages — comme ce fut le cas pour les Allemands de la Volga.

Himmler, vous comprendrez que si je veux établir une véritable civilisation au nord et à l'est, il faudra que j'aie recours à des hommes du sud. Si je prenais, par exemple, des architectes officiels du gouvernement prussien pour embellir Berlin, mieux vaudrait renoncer à ce projet !

Dans notre ambition de jouer un rôle sur le plan mondial, nous devons constamment nous référer à l'histoire impériale. Tout le reste est si neuf, si incertain, si imparfait. Mais l'histoire impériale, c'est la plus grande épopée qui ait été vécue depuis l'Empire romain. Quelle audace, quelle grandeur ! Pour un oui, pour un non, ces géants traversaient les Alpes. De Palerme, ils ont gouverné le monde.

Le malheur, c'est qu'aucun de nos grands écrivains n'ait puisé ses sujets dans l'histoire impériale allemande. Et notre Schiller n'a rien trouvé de mieux que de glorifier un arbalétrier suisse !

Les Anglais, eux, ont eu un Shakespeare — mais l'histoire de son pays n'a fourni à Shakespeare, en fait de héros, que des imbéciles et des déments.

D'immenses perspectives s'ouvrent devant le cinéma allemand. Il trouvera dans l'histoire de l'Empire — cinq siècles de domination mondiale — des sujets à sa mesure.

Quand je rencontre les chefs des autres peuples germaniques, je suis, du fait de mon origine, particulièrement bien placé pour discuter avec eux. Je puis en effet leur rappeler que ma patrie fut

durant cinq siècles un puissant empire, avec une capitale comme Vienne, et que je n'ai pourtant pas hésité à sacrifier ma patrie à l'idée du Reich.

J'ai de tout temps été persuadé de la nécessité de n'accueillir dans le Parti que des éléments véritablement solides, sans tenir compte de la quantité, et à l'exclusion des tièdes. De même, en ce qui concerne le nouveau Reich, partout où il y a des éléments germaniques sains dans le monde, nous tenterons de les récupérer. Et ce Reich sera d'une telle solidité que nul ne pourra rien contre lui.

139

5 février 1942, midi.

Perquisition à la Maison brune. — Le coffre vide. — Des partisans dans la police. — Le putsch de Munich. — Les ministres enfermés. — Le coup du signet.

La police fit un jour une descente à la Maison brune. J'avais dans mon coffre des documents de la plus haute importance. L'une des clés, je l'avais sur moi, et je me trouvais à Berlin. L'autre, c'est Hess qui l'avait. La police exigea de lui qu'il ouvrît le coffre. Il s'excusa de ne pouvoir le faire, excipant du fait que j'étais absent et que c'était moi qui avais la clé. Les policiers durent ainsi se résoudre à mettre des scellés sur le coffre et à attendre mon retour. Hess m'avait informé par téléphone de cette perquisition. Deux jours plus tard, il m'annonçait que je pouvais rentrer. Il avait en effet remarqué qu'il était possible de dévisser les poignées sur lesquelles avaient été apposés les scellés. Très adroit, Hess avait réalisé lui-même cette opération, ouvert le coffre avec sa propre clé et refermé (en remplaçant les scellés), après l'avoir vidé des documents compromettants.

Dès mon retour, la police se présenta pour l'ouverture du coffre. Je protestai très énergiquement pour les amener à me menacer de recourir à la force. Je me décidai alors à faire jouer la serrure. La porte s'ouvrit, le coffre ne contenait rien ! Leur mine déconfite faisait plaisir à voir.

Dans une autre occasion, j'ai assisté à une prise d'assaut, par la police, de la Maison brune. La foule assemblée dans la rue inju-

riaient les policiers qui enjambaient les clôtures. Aux fenêtres de la Nonciature, de l'autre côté de la rue, où l'on ne voyait jamais personne, il y avait des faces hilares d'ecclésiastiques obèses. La perquisition, qui fut infructueuse, se prolongea jusqu'au milieu de la nuit.

Quelle lutte il a fallu soutenir pour obtenir le droit de hisser notre drapeau sur la Maison brune ! La police y était opposée, mais ils n'étaient pas d'accord entre eux à ce sujet et ils nous firent même assister à leurs disputes. Pour une fois, notre chance résidait dans la bêtise incommensurable des juristes. Notre adresse triompha de leurs arguments. Ce détail prouve qu'on ne peut en aucun cas faire confiance aux juristes. Ils ne défendront sûrement pas mieux notre régime qu'ils n'ont défendu le précédent !

Peu à peu, un revirement se fit en notre faveur. Ça et là un policier venait nous glisser dans le creux de l'oreille qu'il était de cœur avec nous. De plus en plus nous comptâmes de sincères partisans parmi eux, qui n'hésitèrent pas à se compromettre pour le Parti, et par qui nous apprenions tout.

Un individu particulièrement répugnant, ce fut Hermann en 1923. C'était l'un des chefs de la police criminelle. Croyant à notre réussite, il se mit à notre disposition aussitôt que nous eûmes procédé à l'arrestation des membres du gouvernement, nous offrant son aide pour mettre la main sur ceux qui avaient échappé à notre coup de filet. Quand l'affaire eut mal tourné, et sachant qu'il serait l'un des principaux témoins de l'accusation, nous fûmes très curieux de voir comment il se comporterait. Nous étions prêts, selon ce qu'il dirait, à lui clouer le bec en lui disant : « Hermann, n'est-ce pas vous qui nous avez livré Wutzelhofer ? » Mais il fut muet comme une carpe.

C'est Weber qui nous avait ouvert, à l'insu du propriétaire, la villa Lehmann, dans laquelle nous enfermâmes les membres du gouvernement. Nous les avions menacés, dans le cas où un seul d'entre eux eût tenté de fuir, de les fusiller tous. Leur frousse fut telle qu'ils demeurèrent enfermés durant deux jours, et alors que la révolution était depuis longtemps terminée. Quand Lehmann rentra chez lui, il fut tout surpris de découvrir cette brillante assemblée.

Quelques jours plus tard, Lehmann eut même la surprise de recevoir la visite de la fille d'un des ministres. Elle venait réclamer

un signet que son père prétendait avoir oublié entre les pages d'un livre qu'il avait tiré de la bibliothèque. En fait de signet, il s'agissait d'une liasse de billets de banque étrangers que le père avait glissés dans un livre du poète Storm !

140

5 février 1942, le soir.

Excursions avec la baronne Abegg. — Le faux Donatello. — Un Murillo suspect.

Il ne me plairait pas de vivre constamment sur les rives du Königssee. C'est trop déprimant. Aucun de nos lacs ne rappelle au même degré les fjords norvégiens. Par contraste, il fait une impression féérique lorsqu'on y arrive après avoir longé le Chiemsee, dont les teintes effacées sont très douces à l'œil.

J'ai fait d'innombrables excursions dans la montagne, entraîné par la baronne Abegg. Sans elle, je ne serais probablement jamais allé sur le sommet du Jenner. Elle était infatigable et grimpait comme une chèvre. Cela arrangeait Eckart, qui n'aimait pas la marche, et qui pouvait rester ainsi en paix à la pension. Dietrich Eckart disait d'elle qu'elle était la femme la plus intelligente qu'il eût connue. J'eusse été prêt à subir cette intelligence si elle n'avait été accompagnée de la plus grande méchanceté qu'on pût imaginer. Cette femme était un véritable scorpion. Elle était blonde comme le lin, avait les yeux bleus, et des canines d'une longueur démesurée, dans le genre anglais. J'avoue qu'elle était remarquablement intelligente. Une femme de la classe de M^{me} Bruckmann. Elle avait beaucoup voyagé, dans le monde entier. On ne lui connaissait que deux états extrêmes. L'un confinait à l'anéantissement quasi total. Elle était affalée sur sa véranda, comme une pile vidée, tout le monde autour d'elle affairé à la servir. L'autre, un état de pétulance invraisemblable — elle s'agitait, partait en trombe, grimpait, dévalait.

A mon gré, ce qu'il y avait de plus séduisant en elle, c'était le fameux buste de Donatello. Elle l'estimait à cent cinquante mille marks or. En cas de vente, la moitié de la somme devait aller à la caisse du Parti — ce qui nous eût permis de résoudre toutes les difficultés provoquées par l'inflation. Malheureusement personne

ne croyait à l'authenticité de ce Donatello. Lorsque je le vis pour la première fois, mon instinct m'apprit tout de suite qu'il s'agissait d'un faux. Elle prétendait que le stucateur chez qui elle l'avait acheté en ignorait la valeur. Dans tous les cas, ce ne pouvait être qu'une mauvaise copie.

Le mari de la baronne s'était jeté dans le Königssee. Comme on le comprend ! A sa place, j'en eusse fait autant. Des deux chevaliers servants qu'on lui a connus, l'un est mort — l'autre est devenu fou.

Cette aventure me rappelle celle du Murillo de Simon Eckart. Il y avait dans cette toile une faute de dessin qui n'eût pu échapper à Murillo. Et à supposer qu'elle lui eût échappé, il y avait des gens dans son entourage pour la lui faire remarquer. Ces grands peintres travaillaient souvent en collaboration. L'un peignait la Madone, l'autre les fleurs, etc. J'ai eu l'intention d'écrire une pièce de théâtre au sujet de ce Murillo.

Quelqu'un qui était furieux, c'était le banquier Simon Eckart. Quelle différence entre ces deux Eckart ! Un monde les séparait. Dietrich était un écrivain plein d'idéalisme — Simon, un homme enfoncé dans la matière.

TROISIÈME PARTIE

LES PROMESSES DU PRINTEMPS

6 février 1942, le soir.

Les Anglais doivent faire la paix. — La raison chez les Français. — Churchill se débat. — Hypothèse en marge d'une paix séparée. — Conséquences de l'entrée en guerre du Japon. — La Turquie et les Détroits.

S'il se présentait chez les Anglais, à l'ultime instant, un homme capable de lucidité d'esprit, il essaierait immédiatement de conclure la paix, afin de sauver ce qui peut encore être sauvé.

L'Empire ne rapporte pas suffisamment pour entretenir à la fois la première flotte du monde et une puissante armée de terre. Les Anglais sont dans une situation comparable à celle d'une entreprise industrielle qui, pour faire continuer de tourner une partie de ses usines, serait obligée de fermer les autres. Il en va de même pour les Américains en ce qui concerne leur économie intérieure.

Tout pays, j'en conviens, peut connaître des moments de folie collective — mais la raison, au tréfonds de chaque être, conserve ses droits imprescriptibles.

Daladier, Pétain, le Français moyen étaient pour la paix. C'est un tout petit gang qui réussit, par surprise, à précipiter le pays dans la guerre. Et ce fut pareil en Angleterre. Les uns étaient pacifistes par principe, d'autres pour des motifs religieux, d'autres encore pour des raisons d'ordre économique.

Pourquoi donc la raison ne reprendrait-elle pas aujourd'hui ses droits ? En France, le revirement s'est produit à la vitesse de l'éclair. La première déclaration de Pétain fut d'une netteté éclatante. Aux Anglais, il ne manque que l'esprit de décision. Quelqu'un devrait se lever au parlement et dire à Churchill : « Pour

que nous ayons enfin une bonne nouvelle à communiquer à l'Empire, faites-nous la grâce de disparaître ! » Aucun parlementaire n'en a le courage parce que chacun se dit que si l'affaire se termine mal son nom restera attaché au souvenir d'une catastrophe. Pourtant aucun parlementaire anglais ne croit plus à la victoire, et chacun d'eux s'attend à la déconfiture. Toutes les séances secrètes du parlement nous sont favorables, car elles minent le crédit de Churchill. Mais il ne tombera pas avant que son successeur ne nous ait pressentis. C'est ce qui s'est passé pour les Français. Leur volte-face n'a été possible que sur la base de nos propositions d'armistice. Ils commencèrent par dire non, puis ils se rendirent compte que nos conditions n'étaient pas si terribles.

Un jour viendra, au cours d'une séance secrète, où Churchill sera accusé de trahir les intérêts de l'Empire. Chaque coup porté par nous à l'Est nous rapproche de cet instant. Mais nous devons empêcher Churchill de tenter et de réussir une diversion. Avec la chute de Singapour, c'est le rideau qui tombe sur l'Extrême-Orient. L'espoir que l'hiver russe nous anéantisse est en train de s'envoler. Churchill recherche les débats publics parce qu'il fonde sur le patriotisme du peuple anglais, et parce qu'il compte que personne ne se risquera, s'il a l'opinion pour lui, à l'attaquer de front. Mais déjà des réflexions désobligeantes échappent à plusieurs de ses adversaires. L'influence des événements d'Extrême-Orient se fait sentir sur les banques. Plusieurs d'entre elles doivent être soutenues en ce moment afin d'être mises à l'abri de la banqueroute.

Une chose est claire en tout cas : l'importance de la fortune nationale est peu de chose pour un pays si on la compare au volume des affaires réalisées au cours d'une année. A supposer qu'une nation pût importer sans limitation durant cinq années consécutives et sans exporter en contrepartie, cela suffirait pour que cette nation fût totalement ruinée. Allons plus loin, imaginons que durant six mois un peuple ne produise absolument rien — à l'expiration de ce délai sa fortune se sera volatilisée.

Je ne crois pas à l'idéalisme, je ne crois pas qu'un peuple accepte de payer éternellement les bêtises de ses gouvernants. Dès l'instant que chacun sera persuadé en Angleterre que la guerre ne peut être que déficitaire, il est certain qu'on n'y trouvera plus personne qui soit disposé à la poursuivre.

Ce problème, je l'ai examiné sous toutes ses faces, retourné dans tous les sens. Si je tiens compte des résultats déjà acquis, je consi-

dère que nous sommes dans une situation exceptionnellement favorable. Pour la première fois, nous avons à nos côtés une puissance militaire de premier ordre, le Japon. Aussi ne devons-nous jamais renoncer à l'alliance japonaise, car le Japon est une puissance sur laquelle on peut s'appuyer.

Je puis fort bien imaginer que le Japon ne mettrait pas d'obstacle à une paix, à la condition que l'Extrême-Orient lui fût abandonné. Il n'est pas capable de digérer les Indes, et je doute qu'il ait intérêt à occuper l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Si nous maintenons nos liens avec lui, le Japon en éprouvera un grand sentiment de sécurité, et il sentira qu'il n'a plus rien à craindre de qui que ce soit. Cette alliance constitue également pour nous un facteur essentiel de tranquillité — en particulier dans le cas où nous ne pourrions compter sur une amitié durable avec la France. Il y a un point tout à fait commun entre le Japon et l'Allemagne, c'est qu'il nous faut à tous deux de cinquante à cent ans pour digérer : nous la Russie, lui l'Extrême-Orient.

Les Anglais n'auront gagné dans cette affaire qu'une leçon amère et un œil au beurre noir. Si à l'avenir ils fabriquent moins de whisky, ce ne sera un mal pour personne — à commencer par eux-mêmes. N'oublions pas en effet qu'ils doivent tout ce qui leur arrive à un seul homme, à Churchill.

Les Anglais se conduisent comme s'ils étaient stupides. La réalité finira par les rappeler à l'ordre, par les obliger à ouvrir les yeux.

L'entrée en guerre du Japon est un événement qui contribuera à modifier notre situation stratégique. Que ce soit par l'Espagne ou par la Turquie, nous accèderons au Proche-Orient. Il suffira que nous déclarions à la Turquie que nous renouvelons l'accord de Montreux et que nous la mettons en mesure de fortifier les détroits. Ainsi nous pourrions nous dispenser d'entretenir une flotte importante dans la mer Noire, qui n'est qu'un étang à grenouilles. Quelques petits bateaux suffiront s'il y a aux Dardanelles un solide gardien auquel nous fournissons les canons. Cela ne nécessite pas plus de canons qu'il n'en faut pour armer un seul cuirassé. Cette solution est pour nous la plus avantageuse.

Il me semble que l'attitude des Turcs a changé à l'égard des Anglais, ils leur battent froid.

142

7 février 1942, le soir.

(Invités : le D^r Todt et le ministre Speer.)

Les cadets d'une famille et la natalité. — Origine allemande des animateurs de la technique américaine.

Un peuple accroît rapidement sa population quand tous les cadets d'une famille sont à même de trouver un établissement. Le paysan a besoin d'une main-d'œuvre nombreuse, et son intérêt est évidemment de pouvoir utiliser ses enfants jusqu'à l'âge où ils deviennent adultes. Si ceux-ci ont la possibilité de s'établir à leur tour, ils ne demeurent pas à la charge du père — mais il en va tout autrement quand le père est obligé de les nourrir sur sa terre, et durant toute leur vie. Alors, nécessairement, la natalité décroît.

Ceux qui, aux Etats-Unis, sont à l'origine du développement de la technique sont presque tous de souche allemande (Souabe et Wurtemberg).

Quelle chance que tout soit en train de prendre forme à l'Est ! Enfin le peuple allemand va retrouver sa liberté de mouvement.

143

8 février 1942, midi.

(Invités : Speer et Himmler.)

Encore la Justice. — Pénalités en temps de guerre. — La solution du problème religieux.

Notre Justice n'est pas encore suffisamment souple. Elle ne réalise pas le danger qui nous menace actuellement par suite de la recrudescence de la criminalité.

J'ai de nouveau eu connaissance du fait que de très nombreux vols avec effraction, commis par des récidivistes, sont punis par des travaux forcés à temps. Si nous tolérons que des attentats puissent se produire à la faveur du black-out, nous arriverons en moins d'une année à un état d'insécurité tout à fait dangereux pour la

population. L'Angleterre est déjà dans cette situation, et les Anglais commencent à demander que l'on recoure aux méthodes allemandes (que je trouve, quant à moi, insuffisamment draconiennes pour l'époque). Dans certaines régions d'Angleterre, on estime à quarante pour cent la proportion des marchandises qui sont volées.

Pendant la guerre mondiale, un déserteur était puni d'une peine de forteresse et de la dégradation. Mais le brave soldat, que devait-il supporter, lui ?

Le citoyen qui trafiquait à l'arrière s'en tirait tout à fait bien. Quand on ne l'acquittait pas, on lui réservait une vie magnifique à la prison. Les victimes des vols n'avaient d'autre ressource que de récupérer à la sueur de leur front ce qu'on leur avait volé, alors que le voleur pouvait se préoccuper de faire fructifier le produit de ses larcins. Dans tout régiment, il y avait également quelques vauriens dont on punissait les méfaits de trois ou quatre années de prison tout au plus. Voilà ce qui a aigri les soldats.

C'est un scandale, à une période où la vie des honnêtes gens est si fragile, que l'on entretienne aux frais de la communauté des brebis galeuses.

Après dix ans de travaux forcés, un homme est perdu pour la communauté. Qui voudrait, à l'expiration de sa peine, lui donner du travail ? Des êtres de cette sorte, ou il faut les mettre à vie dans un camp de concentration, ou il faut leur appliquer la peine de mort. En temps de guerre, c'est la seconde peine qui conviendrait, ne fût-ce qu'à titre d'exemple. Pour une raison analogue, il faut traiter de la même manière les criminels de seconde zone.

Au lieu d'agir de cette manière radicale, la Justice se penche avec amour sur des cas, s'amuse à peser le pour et le contre, à trouver des circonstances atténuantes — selon ses rites du temps de paix. Il faut en finir avec de telles pratiques.

Le juriste ne considère pas les répercussions pratiques de l'application de la loi. Il s'obstine à voir chaque cas en lui-même.

Le criminel, lui, connaît parfaitement les procédés de la Justice, et il tient compte de la connaissance qu'il en a dans sa façon de commettre un délit. Il sait par exemple que pour un vol commis dans un train l'on est puni au maximum de quelques années de travaux forcés. Il peut se dire que si ça tourne mal, il en sera quitte pour quelques années d'une vie bien organisée, à l'abri du besoin, et sous la protection du ministre de la Justice. Il y a encore pour lui d'autres avantages. Il ne va pas à la guerre, et en cas de défaite, il a des chances d'accéder aux plus hautes fonctions. En cas de victoire enfin, il peut compter sur une amnistie.

Dans de tels cas, il faudrait que les juges eussent recours aux lois d'exception qui sont mises à leur disposition. Mais tous ne le comprennent pas.

Le mal qui nous ronge, ce sont nos prêtres des deux confessions. Je ne puis leur donner en ce moment la réponse qui convient, mais ils ne perdront rien pour attendre. Tout est consigné dans mon grand livre. Le moment viendra où je réglerai mes comptes avec eux, et je n'irai pas par quatre chemins.

Je ne sais ce qu'il faut considérer comme le plus dangereux : si c'est le ministre du culte qui joue la comédie du patriotisme, ou si c'est celui qui s'en prend ouvertement à l'Etat. Toujours est-il qu'en présence de leurs manœuvres j'ai été amené à prendre ma décision. Ils n'ont qu'à bien se tenir, ils auront de mes nouvelles. Je ne me laisserai pas arrêter par des scrupules d'ordre juridique. Seule la nécessité a force de loi. Avant dix ans d'ici, tout aura pris une autre allure, je puis le leur promettre.

Nous ne pourrions pas éluder longtemps encore le problème religieux. Si l'on pense qu'il soit vraiment indispensable d'établir la vie de la société humaine sur la base du mensonge, eh bien ! j'estime que cette société ne mérite pas d'être préservée. Si l'on croit au contraire que la vérité en constitue le fondement inéluctable, alors la conscience commande d'intervenir au nom de la vérité et d'exterminer le mensonge.

Les époques qui auront subi sans protester de tels affronts seront condamnées par les hommes des générations à venir. De même qu'on a supprimé les bûchers, toutes ces séquelles de l'ignorance et de la mauvaise foi devront être à leur tour éliminées.

144

8 février 1942, le soir.

(Invités : Himmler et Speer.)

Sur la forme du gouvernement en Europe et aux Etats-Unis.

Les Etats-Unis d'Amérique sont nés à l'état de république. C'est ce qui distingue ce pays des nations européennes. Chez celles-ci la forme républicaine a remplacé la forme monarchique.

En Grande-Bretagne, le chef de l'Etat n'est qu'un symbole. En fait, c'est le Premier ministre qui gouverne.

En Europe, seule l'Allemagne a une forme d'Etat qui se rapproche de celle des Etats-Unis. Chez les Américains, la Chambre des représentants ne joue pas un rôle permanent. Quant à la Cour suprême, elle ne peut casser les décisions du président que lorsque celles-ci sont anticonstitutionnelles ou lorsqu'elles empiètent sur les prérogatives du Congrès. Le président des Etats-Unis dispose d'un pouvoir beaucoup plus étendu que n'avait le Kaiser, qui, lui, dépendait du parlement. En Allemagne, si la situation fût demeurée normale, la monarchie, de plus en plus, se fût rapprochée de la forme anglaise.

Le Roi, en Grande-Bretagne, n'est que le gardien de la constitution, et ce n'est qu'en agissant directement sur les hommes qu'il peut (à la condition encore d'être intelligent) exercer une influence sur le plan politique. La Chambre des lords, pratiquement sans influence, est une chambre de prébendiers. Elle sert de voie de garage pour les hommes politiques dont le talent devient dangereux.

Chez nous, un homme qui disposait d'une majorité au Reichstag pouvait gouverner contre le président. Pour éviter les crises qui pouvaient naître de cette dualité, j'ai confondu dans une même fonction le rôle du chancelier, responsable devant le parlement, et celui du chef de l'Etat. Mais je ne suis pas d'avis que le Führer soit nommé à vie. Au bout d'un certain temps, le chef de l'Etat doit céder la place.

145

9 février 1942, midi.

(Invité, Speer.)

La mascarade des masques à gaz. — Sur le budget des cultes. — Obersalzberg.

A voir la mise en scène dont les masques à gaz sont l'occasion chez les Anglais, je suis persuadé qu'il s'agit là d'une exploitation commerciale à laquelle les dirigeants sont mêlés. Pour toucher quelques centaines de milliers de livres, on peut bien se donner

des airs carnavalesques en se promenant avec un masque en bandoulière — et cela d'autant plus que l'étui peut contenir une belle provision de cigares.

Il faut voir clair dans tout cela pour bien saisir la portée de cette exclamation de la femme Roosevelt parlant de nous autres : « C'est là un monde dans lequel il n'est pas concevable que nous puissions vivre ! »

De même qu'autrefois le trône et l'autel, les Juifs et les profiteurs de la politique constituent aujourd'hui une association tacite pour l'exploitation en commun de la vache à lait démocratique.

Si, au lieu de donner cinq cents millions à l'Eglise, nous subventionnions quelques archevêques en leur laissant toute liberté de répartir à leur gré les sommes mises à leur disposition, il est certain que le nombre de leurs collaborateurs serait réduit au minimum. Ils tâcheraient de conserver la plus grande partie de l'argent pour eux, et ils se mettraient en quatre pour nous servir. Avec la dixième partie de notre budget des cultes, nous pourrions ainsi disposer d'une église dévouée à l'Etat, d'une fidélité à toute épreuve. Il faut en finir avec ces formes périmées. Les petites sectes, qui ne reçoivent que quelques centaines de milliers de marks, nous sont dévouées corps et âme. Qu'on supprime le contrôle de l'argent donné aux églises, selon ce principe rigoureusement chrétien : « Que ta gauche ignore ce que fait ta droite. » Cette manie du contrôle doit être considérée comme une offense à l'égard de ces justes. Qu'ils s'en mettent plein les poches, et qu'ils nous fichent la paix !

Les journées de pluie à Berchtesgaden, quelle bénédiction ! Pas d'exercices violents, pas d'excursions, pas de bains de soleil — un peu de paix ! Il n'y a rien de plus beau au monde qu'un paysage de montagnes. Il fut un temps où la tristesse m'eût arraché des larmes quand je devais quitter Berchtesgaden.

Dans la mesure du possible, il faut éviter d'abîmer les paysages par des réseaux de lignes à haute tension, des téléphériques et autres engins. Je supporte à la rigueur les routes — mais quoi de plus laid qu'un funiculaire ?

Le jour de l'An, j'étais obligé de descendre à Berchtesgaden pour téléphoner, parce qu'à Obersalzberg le téléphone ne marchait plus. J'avais en effet coutume, chaque année, d'offrir des quinquaux de poudre aux tireurs du village. Ils s'en donnaient à cœur joie,

faisaient tout exploser avec leurs vieux flingots et leurs arquebuses du XVI^e siècle — jusqu'à en traumatiser les lignes téléphoniques !

146

9 février 1942, le soir.

Fair play britannique. — Les bombardements efficaces. — La guerre des techniques. — Révélations sur le débarquement de Narvik.

Ces Anglais s'entendent à tout, sauf à pratiquer le *fair play*. Ils encaissent fort mal leurs défaites.

Si je disposais en ce moment d'un bombardier capable de voler à plus de sept cent cinquante à l'heure, j'aurais partout la suprématie. Cet appareil pourrait se dispenser d'être armé, car il serait plus rapide que les plus rapides des chasseurs. Aussi, dans nos plans de fabrication, devrions-nous nous attaquer d'abord au problème des bombardiers au lieu de donner le pas aux chasseurs, lesquels sont immédiatement copiés. Il faudrait faire un tel bond en avant que nous puissions mettre une grande distance entre nous et nos adversaires. Un bombardier qui volerait à quatorze mille mètres d'altitude donnerait la même sécurité — mais l'ennui, c'est qu'il est difficile de viser de si haut.

Dix mille bombes lâchées au hasard sur une ville n'ont pas l'efficacité d'une seule bombe lâchée avec certitude sur une centrale électrique ou sur les stations de pompage dont dépend le ravitaillement en eau. Le jour où les membres de la *gentry* seraient privés de leur hydrothérapie, ils perdraient sans doute un peu de leur morgue.

Il faut étudier avec logique le problème du bombardement. Quels sont les objectifs à viser de préférence ? Une bombe de cinq cents kilos sur une centrale électrique produit indiscutablement l'effet recherché. C'est cela qui est décisif. Avec deux cents bombardiers qui remplissent ces conditions, et s'ils volent pendant six mois, j'anéantis l'adversaire — car il est exclu que durant ce laps de temps il puisse combler son retard.

Ce que j'ai appris par Oshima, en ce qui concerne la guerre sous-marine des Japonais, m'a rempli à la fois de satisfaction et de

colère. En effet, le sous-marin de poche, avec deux hommes seuls à bord, nous a été proposé à plusieurs reprises. Avec quel air de supériorité nos spécialistes l'ont repoussé !

Dans la guerre des techniques, c'est celui qui arrive à point nommé, avec l'arme qui s'impose, qui emporte la décision.

Si nous arrivons à mettre en ligne cette année notre nouveau panzer, à raison de douze par division, nous surclasserons de façon écrasante tous les blindés de nos adversaires. Il suffit d'en donner vingt-quatre à Rommel pour lui assurer l'avantage. Si les Américains arrivent avec leurs chars, il les tirera comme des lapins.

Ce qui est important, c'est d'avoir la supériorité technique en tout cas sur un point décisif. Je le reconnais, je suis un entiché de la technique. Il faut arriver avec des nouveautés qui surprennent l'adversaire afin de conserver toujours l'initiative.

Si les trois transports que nous voulions faire parvenir à Narvik étaient arrivés à bon port, nos bateaux de guerre n'y eussent pas été coulés et l'histoire se fût déroulée autrement.

A supposer que j'eusse connu la situation exacte, par manque d'audace j'aurais immédiatement rappelé mes hommes. Louanges et remerciements au crétin qui a poussé la négligence jusqu'à ne pas nous informer du fait que nos transports ne pouvaient passer. Que notre entreprise ait réussi néanmoins, c'est là un véritable défi au destin — car nous n'avions raisonnablement aucune chance de réussir.

C'est également un cas unique dans l'histoire qu'on se soit lancé à l'assaut d'un port en croyant ce port fortifié et donc dans l'espoir de pouvoir s'y retrancher — et cela d'autant plus qu'on tenait de l'ancien ministre de la Guerre du pays en question le renseignement qui s'est révélé faux.

Un détail savoureux. C'est que Churchill ait immédiatement envoyé son neveu en Norvège — un galopin ! — pour claironner l'arrivée des libérateurs britanniques.

Notre chance, ce fut que les Anglais aient surpris quelques-uns de nos bateaux, et notamment celui qui transportait la Flak. Contrairement aux ordres que j'avais donnés, les hommes de cette unité portaient leur uniforme. Les Anglais rebroussèrent chemin, le temps de demander des instructions — et c'est à cette circonstance fortuite que nous devons d'avoir pu débarquer les premiers.

La meilleure preuve que ces cochons voulaient tenter quelque chose maintenant, c'est qu'ils sont en état de rage. Nous avons en effet déjoué leurs intentions en faisant publier notre information dans la presse norvégienne et danoise.

A quelle enquête ils doivent se livrer pour savoir comment nous avons été informés !

Quant à leurs velléités siciliennes, elles ont été écrasées dans l'œuf par l'arrivée de Kesselring.

147

10 février 1942, le soir.

(Invité, Himmler.)

Leçons de conduite. — Les bons chauffeurs. — Incidents de route.

C'est à Adolphe Müller, que je dois de savoir en quoi consiste l'art de conduire une voiture.

Müller m'avait fortement vexé en me disant que ma voiture n'était pas une voiture mais une casserole, que mes chauffeurs conduisaient comme des manches, et que si je persévérais dans cette voie, ça ne durerait pas longtemps. « Quand une voiture perd une de ses roues (c'est ce qui venait de m'arriver), c'est qu'elle est mûre pour la ferraille, et son conducteur aussi. » Ainsi s'exprimait Müller.

Comme il était question d'aller à Würzburg pour y acheter une rotative, Müller me proposa de l'accompagner. Il arriva au rendez-vous fort curieusement accoutré, et ses knikerbockers ne représentaient qu'un détail dans cet ensemble. Quand il m'annonça qu'il conduirait lui-même sa voiture, ma première réaction fut de l'informer que je ne l'accompagnerais pas. « Montez, me dit-il, et vous allez apprendre ce que c'est de conduire une auto. » Je dois honnêtement reconnaître que ce voyage fut pour moi une révélation. Contrairement à la plupart, je suis toujours prêt à prendre des leçons.

La voiture tout d'abord était une seize-chevaux Benz, et elle était dans un état absolument impeccable. Je vis aussitôt, par comparaison, tous les défauts de la mienne. Et j'ajoute que Müller conduisait merveilleusement bien.

Donc, c'est Müller qui m'a ouvert les yeux sur une infinité de petits détails qui échappent à la plupart des conducteurs. Tout piéton qu'on installe derrière un volant perd instantanément le sens des égards auxquels il est persuadé d'avoir droit en tant que piéton. Or Müller ne cessait de penser aux gens qui sont sur la route. Il conduisait très prudemment en traversant les agglomérations. Il estimait que celui qui écrase un enfant devrait être immédiatement emprisonné. Il ne longeait pas le bord de la route, comme font beaucoup, pensant toujours à l'enfant qui pourrait surgir à l'improviste, mais tenait plutôt le milieu de la chaussée. Quand il voulait dépasser une voiture, il s'assurait d'abord que le conducteur de la voiture qui roulait devant lui se fût rendu compte de son intention. Il dessinait savamment ses virages, sans jamais faire chasser ses roues arrière, sans à coups mécaniques — tout en douceur et en souplesse. Je m'apercevais que la conduite était tout autre chose que ce que j'avais cru jusqu'alors, et j'étais un peu honteux en faisant les comparaisons qui s'imposaient à mon esprit.

Je pris deux décisions au cours de ce voyage. J'achèterais une Benz, et j'apprendrais à conduire à mes chauffeurs.

Je me rendis chez Benz et fis ainsi la connaissance de Werlin. Je lui dis que je voulais acheter une seize-chevaux. « Vous vous décidez enfin, me dit-il. Je vous conseille une dix-chevaux pour commencer, de façon à vous faire la main. Elle ne fait que le quatre-vingts à l'heure, mais il vaut mieux arriver au but en faisant du quatre-vingts que de se casser la figure en faisant du cent dix. » C'étaient autant de coups de poignard infligés à mon amour-propre.

Les connaissances théoriques et pratiques sont une chose, et la présence d'esprit à l'instant du danger est une autre chose. Schreck possédait les deux au même degré. Il était fort comme un buffle et d'un sang-froid impavide. Il se servait de sa voiture comme d'un char d'assaut pour foncer sur les communistes.

Kempka est mon conducteur depuis bientôt dix ans, et je n'ai que des louanges à lui faire. Au surplus, il dirige impeccablement le parc de voitures dont il a la responsabilité. Quand, en septembre, je lui demande s'il a sa provision d'huile pour l'hiver, ses chaînes à neige, je sais qu'il est paré. Si j'ai besoin de savoir l'heure, je sais que je puis me fier à la montre du tableau de bord. Tous les instruments sont en parfait état de fonctionnement. Jamais je n'ai eu un conducteur plus consciencieux. Dans des situations tout à fait critiques, il n'aurait pas le calme de Schreck. Il est entière-

ment absorbé par la conduite. Quand j'avais Schreck à mes côtés, c'était le vieux camarade de la guerre qui était installé au volant.

Je devais un jour me rendre de toute urgence à Hanovre afin d'y attraper le train de nuit pour Munich. On avait mis une voiture à ma disposition, et c'était un Saxon qui la conduisait. Comme on n'y voyait rien, je lui suggérai d'allumer ses phares. « Ils sont allumés, me dit-il, mais la batterie est à plat. » Au bout d'un moment, c'est un pneu qui rend l'âme. Je vois mon Saxon tout affairé autour de la voiture, et je lui demande s'il n'a pas de roue de rechange : « J'en ai bien une, mais elle est dégonflée depuis plusieurs jours. » Je pense tout à coup que Lutze doit être derrière nous. En effet, il arrive — au volant de notre Opel, la première dix-chevaux quatre cylindres, la plus misérable qui soit sortie de chez Opel. Je continue donc mon voyage avec Lutze, et je lui demande s'il y a des chances d'arriver à temps pour mon train. Il est optimiste comme tous les conducteurs. Le malheur pour Lutze, c'est qu'il n'a qu'un œil et qu'il apprécie mal les distances. Il ne tarde pas à se fourvoyer à une bifurcation, et tout à coup nous voici devant un fossé. Nous finissons par nous en sortir grâce à une marche arrière. Je m'étais pourtant déjà résigné !

Lutze traverse Hanovre à une vitesse insensée. Encore cinq minutes, encore deux minutes. Nous arrivons à la gare. J'ai tout juste le temps de sauter dans le train.

J'ai eu dans ma vie de drôles de conducteurs !

Goering avait pour principe de rouler à gauche de la route. Dans les moments périlleux, il appuyait sur le champignon. Sa confiance n'était jamais en défaut, mais elle était plutôt d'ordre mystique.

Killinger était aussi un as du volant !

J'ai vu une fois Bastian descendre tranquillement de sa voiture, assommer des abrutis qui l'avaient provoqué, reprendre son volant et démarrer dans le plus grand calme.

J'étais comme passager dans une voiture qui me ramenait un jour de Mayence. Schreck roulait derrière nous dans une voiture munie d'une sirène. Nous arrivons dans un attroupement de cyclistes. Ce sont des rouges. Ils se mettent à nous injurier. Mais quand ils entendent la sirène de Schreck, ils abandonnent leurs bicyclettes sur la route et s'égaillent dans les champs. Schreck passe tout tranquillement, en écrasant les bicyclettes. Les rouges sont abasourdis, se demandent comment il est possible qu'une voiture

de la police agisse de la sorte. Quand ils s'aperçoivent de leur méprise, ils se remettent à nous injurier de plus belle : « Assassins, bandits hitlériens. » Ils m'ont reconnu, et j'en prends pour mon grade.

Il y eut souvent, dans ce genre, des incidents fort pénibles. Ce n'était pas une plaisanterie, à l'époque, de se trouver aux prises avec une meute d'adversaires.

Quand on est conduit durant des années par les mêmes hommes, on ne voit plus en eux des chauffeurs, mais des camarades du Parti.

148

17 février 1942, midi.

(Invité, Himmler.)

Fascistes et aristocrates. — Le mouchard Roatta. — Le Duce doit sacrifier la monarchie. — Les gouvernements autoritaires ont fait leurs preuves. — La mobilisation de la pègre chez les Romains. — Assimilation de saint Paul et de Karl Marx. — Les Juifs détruisent l'ordre naturel. — Maladie des élites intellectuelles d'Europe. — Si le professeur allemand régnait sur le monde.

Les vrais fascistes sont amis de l'Allemagne, mais les milieux de la cour, la clique des aristocrates, détestent tout ce qui est allemand.

A Florence, le Duce m'a dit : « Mes soldats sont de braves gens, mais je ne puis avoir confiance dans mes officiers. » La dernière fois que j'ai rencontré Mussolini, ses accents étaient plus tragiques encore.

J'ai fait cette expérience avec Pfeffer que lorsque des hommes prennent l'habitude d'un certain comportement et font les gestes qui lui correspondent, cela finit par devenir en eux une seconde nature. Les mots perdent leur sens, les notions les mieux établies créent des incidences nouvelles. Chez eux, l'orgueil se transforme en vanité, l'égoïsme se confond avec l'idéalisme.

On conçoit difficilement qu'un véritable officier puisse être un mouchard. Or ce Roatta est un mouchard. Il a saboté le plan d'attaque des troupes italiennes par la vallée du Rhin, en juin 1940.

Aussi longtemps que le Duce n'aura pu éliminer cette mafia

aristocratique, il ne pourra installer une véritable élite aux premières places. Cette mafia est exactement aussi ignoble que celle de la pègre. Elle est composée de crétins qui ne le sont toutefois pas au point de n'avoir pas le sentiment de ce qui fait la supériorité d'autrui. Leur action, pour être d'ordre négatif, n'en est pas moins efficace, car ce sont eux qui empêchent les meilleurs d'accéder aux premières places. Et c'est cette conjuration qui paralyse les efforts du Duce.

Les choses ne s'amélioreront en Italie que lorsque le Duce aura sacrifié la monarchie et pris effectivement la direction d'un Etat autoritaire. Cette forme de gouvernement peut se perpétuer durant des siècles. La République de Venise a duré neuf cent soixante ans. Elle a dominé la Méditerranée orientale durant toute cette période, et cela grâce à l'autorité conférée au Doge. Sous la forme monarchique, cela n'eût pas été possible. Venise ne pouvait prétendre davantage — mais tout ce qu'elle a convoité et qui était à la portée de son ambition, elle l'a eu. L'exemple des villes hanséatiques prouve également la qualité de ce système. A elles, seul le pouvoir impérial leur a manqué.

Il n'est pas possible que six mille familles spartiates puissent éternellement dominer, d'une part, trois cent quarante mille ilotes et régner, d'autre part, sur l'Asie-Mineure et la Sicile. Le fait qu'ils y soient parvenus durant quelques siècles, c'est là une preuve de la grandeur de cette race.

L'événement sensationnel du monde antique, ce fut la mobilisation de la pègre contre l'ordre établi. Cette entreprise du christianisme n'avait pas plus de rapport avec la religion que n'en a le socialisme marxiste avec la solution du problème social. Les notions représentées par le christianisme juif étaient rigoureusement impensables pour des cerveaux romains. Le monde antique avait le goût de la clarté. La recherche scientifique y était encouragée. Les dieux, pour les Romains, étaient des images familières. Il est assez difficile de savoir s'ils avaient une idée précise de l'au-delà. Pour eux, la vie éternelle s'incarnait dans les êtres vivants, et elle consistait en un perpétuel renouvellement. C'étaient là des conceptions assez proches de celles qu'on trouve chez les Japonais et les Chinois à l'époque où apparut chez eux la svastika.

Il a fallu que le Juif survînt et introduisît cette conception insensée d'une vie qui se poursuit dans un prétendu au-delà ! Cela permet de considérer la vie comme une chose négligeable ici-bas —

puisqu'elle fleurira plus tard, quand elle n'existera plus. Sous le couvert d'une religion, le Juif a introduit l'intolérance dans un domaine où régnait autrefois la tolérance. Chez les Romains, le culte de l'intelligence souveraine s'associait à la modestie d'une humanité qui connaissait ses limites, au point de consacrer des autels au dieu inconnu.

Le Juif qui introduisit le christianisme en fraude dans le monde antique — afin de le perdre — a rouvert cette brèche aujourd'hui en prenant cette fois-ci le prétexte de la question sociale. C'est le même tour de passe-passe qu'autrefois. De même que Saül s'est transmuté en saint Paul, Mardochée est devenu Karl Marx.

La paix ne peut résulter que d'un ordre naturel. La condition de cet ordre, c'est que parmi les nations il existe une hiérarchie. Les nations les plus capables doivent nécessairement prendre la tête. Dans cet ordre, les nations subordonnées tirent le plus grand bénéfice de la protection des plus capables.

C'est la juiverie qui toujours détruit cet ordre. Elle suscite constamment la révolte du faible contre le fort, de la bestialité contre l'intelligence, de la quantité contre la qualité. C'est au bout de quatorze siècles que le christianisme a atteint le sommet de la sauvagerie et de la stupidité. Aussi aurions-nous tort de pécher par excès de confiance et de proclamer notre victoire définitive sur le bolchévisme. Plus nous mettrons le Juif hors d'état de nuire, et plus nous nous mettrons à l'abri de ce danger. Le Juif joue dans le mal le rôle d'un élément catalyseur. Un peuple débarrassé de ses Juifs revient spontanément à l'ordre naturel.

En 1925, j'ai écrit dans *Mein Kampf* (et également dans un texte non publié) que la juiverie mondiale voyait dans le Japon un adversaire hors de sa portée. L'instinct racial est si développé chez les Japonais que le Juif a conscience de ne pouvoir s'y attaquer de l'intérieur. Il est donc contraint d'agir de l'extérieur. L'intérêt bien compris de l'Angleterre et des Etats-Unis serait de s'entendre avec le Japon, mais le Juif s'efforcera d'empêcher cette entente. C'est en vain que j'ai donné cet avertissement.

Une question se pose. Le Juif agit-il consciemment et par calcul ou bien s'il est poussé par son instinct ? Je ne puis répondre à cette question.

L'élite intellectuelle d'Europe (qu'il s'agisse de professeurs de facultés, de faux fonctionnaires, etc.) n'a jamais rien compris à ce problème. Elle a été gavée d'idées fausses et elle en vit. Elle

répand une science qui cause les plus grands ravages. Les hommes rabougris ont une philosophie d'hommes rabougris. Ils n'aiment ni la force ni la santé, et ils font de la faiblesse et de la maladie des valeurs suprêmes.

Comme c'est la fonction qui crée l'organe, confiez le monde durant quelques siècles au professeur allemand — et vous aurez bientôt une humanité de crétins, composée d'hommes à grosses têtes posées sur des corps fluets.

149

17 février 1942, le soir.

La grande propriété en Hongrie. — Quand l'âme s'est envolée. — La maison natale des grands hommes. — Contre un fétichisme hitlérien. — Livres pour la jeunesse. — Danses folkloriques. — La culotte de peau.

Les magnats de Hongrie se distinguaient entre tous par la pratique de l'hospitalité. Dans leurs domaines campagnards, ils recevaient jusqu'à soixante-dix invités à la fois. Les vins y étaient meilleurs qu'en Autriche, mais les châteaux moins beaux. La plupart du temps, ces seigneurs menaient joyeuse vie à Paris ou dans les villes de jeux de la Côte d'Azur. L'un d'eux, Esterhazy, a eu au moins le grand mérite que Haydn n'ait pas fini comme Mozart dans la fosse commune — et cela se passait à Vienne, patrie de la musique !

Je suis d'avis, pour autant qu'il s'agisse de très belles choses, que les grandes propriétés seigneuriales doivent être préservées. Mais il faut que ces propriétés aient conservé leur ampleur, sinon seul l'Etat serait capable d'entretenir un château privé de ses terres. Et l'idéal, c'est non seulement qu'elles restent dans le domaine privé, mais encore dans la famille qui traditionnellement l'habite — sinon elles perdent leur caractère. Ainsi ces grandes créations du passé, ayant gardé leur caractère de chose vivante, constituent des foyers de culture. Mais lorsque le château est occupé par un concierge faisant fonction de guide, petit fonctionnaire de l'Etat à l'accent bavarois ou saxon, et qui débite niaisement son invariable boniment, les choses n'ont plus d'âme — l'âme s'est envolée.

Wahnfried, comme du vivant de Wagner, est une maison habitée. Wahnfried a tout son rayonnement et continue d'agir comme un

aimant. La maison de Goethe donne l'impression d'une chose morte. Et comme l'on comprend qu'il ait pu, dans la chambre où il est mort, réclamer de la lumière — toujours plus de lumière ! La maison de Schiller émeut encore par l'évocation de l'indigence dans laquelle vivait le poète.

C'est en pensant à ce que pourrait devenir ma maison d'Obersalzberg que j'ai fait ces réflexions. Je vois déjà le guide de Berchtesgaden faisant visiter les pièces de ma maison : « C'est là qu'il prenait son petit déjeuner, c'est dans cet angle qu'il avait coutume de s'asseoir... » J'imagine aussi un Saxon faisant ses avicieuses recommandations : « Ne touchez pas les objets, n'usez pas le parquet, restez à l'intérieur des cordes... » En somme, si l'on n'avait pas de famille à qui léguer sa maison, le mieux serait de s'y faire brûler avec tout ce qu'elle contient — un beau bûcher !

Je viens de lire un très bel article sur Karl May, et qui m'a rempli de joie. J'aimerais qu'on rééditât son œuvre. Je lui dois mes premières notions de géographie et d'avoir ouvert les yeux sur le monde. C'est à la lumière de la chandelle que je le lisais, ou sous le clair de lune, à l'aide d'une énorme loupe. Dans ce genre, je commençai par lire *Le dernier des Mohicans*. Mais Fritz Seidel me dit aussitôt : « Fenimore Cooper, ce n'est rien, il faut lire Karl May. » Le premier livre de lui que je lus fut *La Chevauchée dans le Désert*. Je fus empoigné. Et je ne tardai pas à avaler tous les autres livres du même auteur. Immédiatement, cela se traduisit par une chute dans mes notes scolaires.

Abstraction faite de la Bible, *Don Quichotte* et *Robinson Crusoë* sont les deux livres les plus lus dans le monde. Ils sont traduits pour ainsi dire dans toutes les langues. Le livre de Cervantès est la parodie la plus géniale qui soit d'un monde en train de s'éteindre. Au fond, les habitudes de vie des Espagnols n'ont guère changé. Le livre de Daniel de Foe ramasse dans un homme l'histoire de toute l'humanité. Cette œuvre a été souvent imitée, mais aucune de ces robinsonnades ne saurait concurrencer le modèle. J'en ai reçu une belle édition illustrée à l'occasion d'une fête de Noël. Le livre de Cervantès a été illustré par Gustave Doré d'une façon vraiment géniale. La troisième de ces œuvres universelles, c'est *La Case de l'Oncle Tom*. Je citerais ensuite *Les Voyages de Gulliver*. A la base de chacune de ces œuvres, il y a une grande idée. Malheureusement, nous n'avons rien de semblable dans notre littérature. En Allemagne, en dehors de Karl May, Jules Verne et Félix Dahn se sont imposés. Tout cela est d'un niveau assez élevé.

Quand j'étais jeune homme, un livre eut un succès extraordinaire. Son titre était *Vieil Heidelberg*. De tels ouvrages peuvent contribuer énormément à la publicité d'une ville ou d'une région. Brème et le Spessart en ont fait également l'expérience.

Mais la catastrophe, c'est quand un poète citadin se met à chanter les beautés de la montagne. Les gens qui en sont vraiment ne se donnent pas en spectacle. Ils chantent entre eux. Ce que chantent les autres n'appartient pas réellement à notre folklore. J'en ai beaucoup voulu autrefois à Hagenbeck d'avoir ridiculisé nos coutumes. La danse que nous appelons *Schuhplattler* est la plus virile qui soit. Elle n'a aucun rapport avec la danse qu'exécutent sous ce nom des montagnards de pacotille. C'est vraiment dommage que nous ne soyons pas parvenus à la populariser par le théâtre. Les Américains ont fait des claquettes une danse digne de la scène. C'est une danse qui ne doit rien à l'Afrique, mais tout à l'Ecosse. Nous n'avons été capables, nous, que de ridiculiser le *Schuhplattler*, et nous devons cela à des idiots.

Il va de soi que les Allemands du nord ne peuvent pas assimiler notre folklore. Connaissez-vous rien de plus ridicule qu'un Berlinoise en culotte de peau ? Un Ecossais peut être reçu à Londres dans la meilleure société vêtu de son costume national — mais à Berlin celui qui endosserait un costume tyrolien donnerait l'idée qu'il se rend au Carnaval. C'est avec tristesse que j'ai dû abandonner définitivement la culotte de peau. C'était une trop grande complication pour moi de changer de tenue plusieurs fois par jour, comme un mannequin, pour m'adapter à la psychologie de mes visiteurs. Je n'eusse pu, dans cette tenue, être pris au sérieux par les Allemands au nord de Cobourg. Pendant toute ma jeunesse, et même en hiver, je n'ai eu d'autre tenue.

J'ai adopté d'abord la tenue bottée, puis je me suis rabattu sur le pantalon bourgeois. En effet, dès l'instant que l'on renonce à la tenue la plus confortable, pourquoi adopterait-on en échange la plus inconfortable ? Mais cela est assez attristant de voir les coutumes se perdre ainsi peu à peu.

J'ai suggéré à Himmler d'habiller deux ou trois unités de la garde en culottes de peau. Il faudrait évidemment que ce fussent de beaux gars, et pas nécessairement tous du Sud. J'imagine fort bien un soldat à l'accent hambourgeois montrant des genoux basanés.

En dehors de tout cela, la culotte de peau a l'avantage qu'on ne craint pas de se tacher. Au contraire, elle est ennoblie par les taches, comme un Stradivarius par l'âge. En Allemagne, aujourd'hui, toute la jeunesse porte la culotte de peau.

Il y a deux choses que je trouve charmantes chez des garçons, c'est la culotte courte et le pantalon de ski. Dire qu'il y a eu des idiots qui voulaient leur faire porter des bottes !

On ne développera jamais trop la pratique du ski — à cause de l'Est.

150

18 février 1942, le soir.

(Invité, le général Rommel.)

Portrait de Churchill.

Churchill est le type même du journaliste corrompu. Il n'y a pas dans la politique de pire putain.

C'est lui-même qui a écrit qu'on ne saurait imaginer tout ce qu'il est possible de faire dans une guerre à l'aide du mensonge.

C'est un être totalement amoral, répugnant. Je suis persuadé qu'il a sa ligne de repli préparée outre-Atlantique. Ce n'est évidemment pas au Canada qu'il se réfugiera. Au Canada, on l'abattra. Il ira chez ses amis Yankees.

Aussitôt que ce satané hiver aura passé, nous mettrons de l'ordre dans tout cela.

151

19 février 1942, le soir.

(Invités : le ministre Speer et le maréchal Milch.)

Pressentiment sur l'hiver russe.

Bormann, vous le savez, j'ai toujours détesté la neige, et toujours je l'ai haïe. Maintenant je sais pourquoi. C'était un pressentiment.

152

Nuit du 19 au 20 février 1942.

Méthodes de colonisation. — Odeur suave de la crasse. — Longévité des Russes. — Perversité de l'éducation. — Regrets quant à l'aide apportée à l'Espagne. — Le théâtre en Allemagne. — L'enrichissement des musées.

A peine débarquons-nous dans une colonie que nous y installons des garderies d'enfants, des hôpitaux pour les indigènes. Tout cela me met en rage. Les femmes blanches se dégradent au service des noirs. Là-dessus se greffe la prêtraille avec sa manie de fabriquer des anges ! Ces soins abusifs, au lieu de nous faire aimer, nous font haïr des indigènes. De leur point de vue, toutes ces manifestations constituent le comble de l'indiscrétion. Ils ne comprennent pas les raisons de notre comportement et nous considèrent comme d'insupportables pédants, qui manient avec joie le gourdin du policier.

Les Russes ne deviennent pas vieux. Ils ne dépassent guère cinquante à soixante ans. Quelle idée ridicule de prétendre les vacciner. En ce domaine, il faut bousculer résolument nos juristes et nos hygiénistes. Pas de vaccination pour les Russes, et pas de savon pour les dégrasser. Mais qu'on leur donne du schnaps et du tabac tant qu'ils voudront. Il y a d'ailleurs des savants sérieux qui sont opposés à la vaccination.

La crasse n'apparaît chez les noirs qu'au moment où les missionnaires, pour ménager leur pudeur, les obligent à se vêtir. A l'état de nature, les nègres sont très propres. Pour un missionnaire, l'odeur de la crasse est suave. De ce point de vue-là, ce sont eux-mêmes les derniers des pourceaux. Ils ont horreur de l'eau.

Et ces prêtres répugnants, quand ils interrogent un enfant de sept ans à confesse, ce sont eux qui l'incitent au péché en lui ouvrant les yeux sur le péché. Et c'est pareil quand ils s'attaquent aux indigènes.

En 1911, dans la citadelle cléricale de Breslau, un Bavaïrois a été condamné à quinze jours de prison pour s'être promené dans la ville en culotte de peau. A l'époque, cette tenue faisait scandale.

Aujourd'hui, tout le monde fréquente les bains mixtes sans que cela suscite chez quiconque la moindre arrière-pensée.

A Rome, il y a des prêtres qui passent leur temps à mesurer la longueur des manches et des jupes des filles, à vérifier si les femmes ont une coiffure. Si le bon Dieu avait attaché de l'importance à de telles sornettes, il eût créé l'homme tout habillé ! L'idée de la nudité ne tourmente que les prêtres, car l'éducation qu'ils subissent les rend pervers.

Si le danger n'avait pas existé que le péril rouge submergeât l'Europe, je n'eusse pas contrecarré la révolution en Espagne. Le clergé eût été exterminé. Si ces gens-là reprenaient le pouvoir chez nous, l'Europe sombrerait à nouveau dans les ténèbres du moyen âge.

Il n'y a pas suffisamment de salles de spectacles en Allemagne. On en a construit beaucoup, il est vrai, dans les années 1870, mais cela n'est plus en rapport avec l'importance de notre population.

Il y a cent ans, Munich disposait de trois mille cinq cents places pour une population de cinquante mille habitants. Le Théâtre de la Résidence, le Théâtre National et le *Volks Theater* de la Porte de l'Isar existaient déjà. Aujourd'hui, pour une population de près de neuf cent mille habitants, Munich n'a de places que pour cinq mille spectateurs. Aussi mes projets pour Linz ne sont-ils pas exagérés.

Berlin a trois opéras mais devrait en avoir quatre ou cinq pour ses quatre millions d'habitants. Dresde, avec ses six cent mille habitants, entretient un très bel opéra.

On joue merveilleusement la comédie à Berlin. En tête, le *Deutsches Theater*. Le premier spectacle auquel j'ai assisté après la guerre mondiale, c'était *Per Gynt*, en compagnie de Dietrich Eckart, au *Staatliches Schauspielhaus*. A Berlin, l'on donnait toujours la pièce dans la traduction d'Eckart. A Munich, en revanche, c'était dans une traduction juive.

Je ne puis donner une opinion sur la valeur du théâtre à Munich, car j'ai un parti pris à ce sujet. Je n'y vais jamais qu'avec un sentiment d'appréhension. Il est possible que je sois injuste. De tous côtés l'on me dit en effet que je devrais aller une fois au *Staatliches Schauspielhaus* qui, paraît-il, s'est considérablement amélioré sous la direction de Golling. Je me déciderai peut-être, quand la paix sera revenue. Je viens de lire que les *Kammerspiele* viennent de remporter un éclatant succès avec *Othello*.

Quelle salle de concert devrait posséder Berlin si l'on songe que

Leipzig, avec ses six cent mille habitants, possède le *Gewandhaus* ! On s'aperçoit qu'une petite ville peut avoir une intense vie culturelle si quelqu'un s'en occupe intelligemment. Seuls les spectacles tout à fait exceptionnels sont uniquement réservés à la capitale.

Je pourrais fort bien vivre dans une ville comme Weimar ou Bayreuth. La grande ville est fort ingrate. Ses habitants sont comme des enfants. Ils se jettent avec frénésie sur tout ce qui est nouveau, et ils se détachent des choses avec la même facilité. Celui qui veut faire une véritable carrière de chanteur rencontre certainement plus de satisfactions en province.

Il est regrettable que nous n'ayons pas à Dresde un gauleiter ami des arts. Après Krauss et Furtwängler, Busch serait devenu le plus grand chef d'orchestre allemand, mais Mutschmann voulait lui imposer pour son orchestre de vieux camarades du Parti afin que cet orchestre fût animé d'un bon esprit national-socialiste !

Je ne veux pas oublier de constituer un musée de maîtres allemands à Drontheim.

Des musées comme ceux de Dresde, de Munich, de Vienne ou de Berlin devraient disposer d'au moins deux millions chaque année pour faire de nouvelles acquisitions. Wilhelm Bode se débrouillait à sa façon. Il avait un talent extraordinaire pour utiliser les gens riches. Il tirait d'eux d'énormes subventions et obtenait du Kaiser, en contre-partie, qu'il les anoblît. C'est là un autre domaine où je compte mettre de l'ordre. Il est indispensable qu'un directeur de musée ait la possibilité, sans chinoisereries administratives, d'acheter rapidement une œuvre de valeur, et avant que celle-ci coure le risque d'aller chez les marchands.

153

Nuit du 20 au 21 février 1942.

L'esprit toujours en péril. — L'Observatoire de Linz. — Lutte contre le mensonge, les superstitions et l'intolérance. — La science n'est pas dogmatique. — Cosmologie. — Les travaux de Hörbiger. — Aplanir la route aux hommes de talent.

La calotte !

Le simple fait d'apercevoir un de ces avortons en soutane me met hors de moi.

Le cerveau a été donné à l'homme pour penser. Mais s'il a le malheur de s'en servir, un grouillement de punaises noires est à ses trousses. L'esprit est voué à l'autodafé.

L'observatoire que je ferai construire à Linz, sur le Pöstling-Berg, je l'ai devant les yeux. Une façade d'une pureté toute classique. Je ferai raser le temple païen, et l'observatoire prendra sa place. Ainsi, à l'avenir, chaque dimanche des milliers de promeneurs y feront un pèlerinage. Ils se pénétreront ainsi de la grandeur de notre univers. Le fronton portera cette devise : « Les cieux proclament la gloire de l'éternel. » Ce sera notre façon à nous de donner un esprit religieux aux hommes, de leur enseigner l'humilité — mais en dehors des prêtres.

L'homme saisit par-ci par-là quelques bribes de vérité, mais il ne saurait dominer la nature. Il doit savoir au contraire qu'il est dépendant de la création. Et cette attitude conduit plus loin que les superstitions entretenues par l'Eglise. Le christianisme constitue la pire des régressions qu'ait pu subir l'humanité, et c'est le Juif, grâce à cette invention diabolique, qui l'a rejetée quinze siècles en arrière. Seule la victoire du Juif par le bolchévisme serait un mal pire encore. Si le bolchévisme triomphait, l'humanité perdrait le don du rire et de la joie. Elle ne serait plus qu'une masse informe, vouée à la grisaille et au désespoir.

Les prêtres de l'antiquité étaient plus proches de la nature, et ils cherchaient modestement la signification des choses. En regard de cela, le christianisme promulgue ses dogmes inconsistants et les impose par la force. Une telle religion porte en elle l'intolérance et la persécution. Il n'en est pas de plus sanglante.

La construction de mon observatoire coûtera environ douze millions. Le grand planétarium à lui seul vaut deux millions. Celui de Ptolémée coûte moins cher.

Pour Ptolémée, la terre était au centre du monde. Cela changea avec Copernic. Aujourd'hui nous savons que notre système solaire n'est qu'un système solaire parmi beaucoup d'autres. Que pourrions-nous faire de mieux que de permettre au plus grand nombre possible de nos semblables de prendre conscience de ces merveilles ?

En tout cas nous pouvons être reconnaissants à la Providence qui nous fait vivre aujourd'hui plutôt qu'il y a trois siècles. A chaque coin de rue, il y avait alors un bûcher qui flambait. Quelle dette est la nôtre à l'égard des hommes qui eurent le courage, les premiers, de s'élever contre le mensonge et l'intolérance. L'admirable, c'est que parmi eux il se soit trouvé des pères jésuites.

Dans leur lutte contre l'Eglise, les Russes sont purement négatifs. Nous devons, nous, pratiquer le culte des héros qui ont permis à l'humanité de quitter l'ornière de l'erreur. Képler a vécu à Linz, et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi Linz pour y installer notre observatoire. Sa mère a été accusée de sorcellerie et torturée plusieurs fois par l'Inquisition.

Pour ouvrir les yeux des gens simples, il n'y a pas de meilleur enseignement que l'image. Mettez un petit télescope dans un village, et vous détruisez un monde de superstitions. Il faut détruire cet argument du prêtre que la science est changeante mais que la foi est invariable, parce que, présentée sous cette forme, cette constatation est malhonnête.

Bien sûr, la pauvreté d'esprit est une sauvegarde précieuse pour l'Eglise. L'initiation du peuple doit se faire lentement. L'enseignement peut simplifier la réalité, mais il n'a pas le droit de la fausser sciemment. Ce qu'on enseigne à l'échelon inférieur ne doit pas être infirmé par ce qui est dit à l'étage au-dessus. En aucun cas, la science ne doit prendre un air dogmatique, et elle doit toujours éviter de se dérober devant les difficultés. Les contradictions ne sont qu'apparentes. Quand elles existent, cela n'est pas la faute de la science, mais c'est parce que les hommes n'ont pas encore poussé suffisamment loin leur recherche.

C'était un grand progrès, à l'époque de Ptolémée, de dire que la terre était une sphère et que les étoiles gravitaient autour d'elle. L'on n'a cessé depuis de progresser dans cette voie. Copernic d'abord. Copernic est à son tour largement dépassé, et il en sera toujours ainsi. De nos jours, Hörbiger a fait un nouveau pas en avant.

Les universités me font penser à la direction du service technique de la Wehrmacht. Nos techniciens passent à côté de beaucoup d'inventions, et quand par hasard ils en retrouvent une qu'ils avaient négligée quelques années auparavant, ils se gardent bien de rappeler leur bévue.

La science actuelle prétend que la lune est une projection dans l'espace d'une parcelle de la terre et que la terre est une émanation du soleil. La vraie question est de savoir si la terre est issue du soleil ou si elle a tendance à s'en rapprocher. Pour moi, il ne fait pas de doute que les planètes satellites subissent l'attraction des planètes, de même que celles-ci subissent l'attraction d'un point fixe, le soleil. Comme le vide n'existe pas, il est possible que la vitesse de rotation et de translation des planètes se ralentisse. Aussi n'est-il pas exclu, par exemple, que Mars soit un jour un satellite de la Terre.

Hörbiger considère un point de détail dans cet ensemble. Il affirme que l'élément que nous appelons eau n'est en réalité que de la glace fondue (au lieu que la glace ne soit que de l'eau gelée) : c'est la glace qu'on trouve dans l'univers, et non l'eau. Cette théorie constituait une révolution, et tout le monde s'est dressé contre Hörbiger.

La science a beaucoup de peine à imposer ses vues, parce qu'elle est constamment aux prises avec l'esprit de routine. En réalité, les hommes ne veulent pas savoir. Depuis quelques années, la situation de la science s'est améliorée.

C'est une chance quand, à la tête d'un Etat, se trouvent des hommes disposés à favoriser les chercheurs audacieux — car ceux-ci sont rarement soutenus et encouragés par la science officielle.

Il n'y a pas de plus grand privilège, à mon avis, que d'exercer un mécénat en faveur des arts ou des sciences. Les hommes auraient dû considérer comme un immense honneur de pouvoir favoriser la carrière d'un Richard Wagner. Or c'est déjà très beau que de tels êtres, on ne les brûle plus ! On exprime parfois le regret que notre époque ne fournisse pas des génies de la même ampleur qu'autrefois. C'est là une erreur. Ces génies existent, il suffirait de les encourager. Pour ma part, quand je sais qu'un savant désire se consacrer à des recherches nouvelles, je l'aide. Je ne cesserai de penser que le bien le plus précieux qu'un pays puisse posséder, ce sont ses grands hommes. Si je pense à Bismarck, je m'aperçois que seuls ceux qui ont vécu 1918 ont pu réaliser pleinement tout ce qu'il valait. On voit à de tels exemples ce que cela signifierait d'aplanir la route aux hommes de talent.

Il n'y a que dans le domaine de la musique que je ne trouve pas de satisfactions. Il arrive à la musique ce qui arrive à la beauté dans un monde dominé par la prêtraille — la religion chrétienne est ennemie de la beauté. Le Juif a réussi le même coup sur la musique. Il a créé une nouvelle inversion des valeurs et remplacé la belle musique par des bruits. Il est certain que l'Athénien, lorsqu'il pénétrait dans le Parthénon pour contempler l'image de Jupiter, devait avoir une autre impression que le chrétien qui doit se résigner à contempler le visage grimaçant d'un crucifié.

Dès ma quatorzième année, je me sentis libéré des superstitions que les curés enseignaient. A part quelques culs bénits, je puis dire qu'aucun de mes camarades ne croyait plus au miracle de l'eucharistie.

La seule différence avec aujourd'hui, c'est qu'à l'époque j'étais persuadé qu'il fallait faire sauter tout cela à la dynamite.

154

21 février 1942.

Un couple de ploutocrates.

Je pense à la femme du consul Scharrer. Elle avait les mains chargées de bagues si grosses que ça l'empêchait de remuer les doigts. C'était le type de la Juive caricaturale. Lui, c'était un grand turfiste. Sa femme et les chevaux étaient ses seules préoccupations.

Werlin m'a un jour montré sa voiture. Elle avait le radiateur, non pas nickelé, mais doré. Elle comportait au surplus mille petits objets d'usage courant, à commencer par un lavabo, le tout en or. Je vois encore le consul Scharrer quand il arrivait en haut de forme, les joues plus gonflées que celles de Christian Weber, pour le concert dominical sur le mail.

Dans leur propriété de Bernried, ils avaient des paons blancs. Bien qu'il reçût chez lui des princes de Prusse, au fond de son cœur, Scharrer était autonomiste bavarois. Un perroquet de génie fit un jour la gaffe qui ne pardonne pas en criant dans cette brillante assemblée : « Cochons de Prussiens ! »

Malheureusement pour lui, Scharrer eut une passion. Sa femme se fâcha et le mit à la porte. Il est mort dans la misère.

Elle, c'était une fille du grand brasseur Busch, qui avait fait sa fortune aux Etats-Unis. Ce devait être un brave homme de Bavarois qui épousa par hasard une Juive. En ce qui concerne M^{me} Scharrer, elle avait l'apparence d'une boule. Personne n'a jamais contrôlé si elle était plus large que haute. Quand elle était assise dans sa voiture, ses bras épousant nécessairement la forme de son corps, elle avait les mains qui pendaient de chaque côté. Des Juives de cette sorte, il y en a à Tunis. On les enferme dans une cage jusqu'à ce qu'elles fassent le poids. Elle a fini par s'offrir un jeune amant. C'est une situation pénible pour un mari de dépendre à ce point d'une femme riche comme Crésus.

22 février 1942, le soir.

(Invité, un Sturmbannführer SS danois de la division Viking.)

Eloge du Dr Porsche. — Défense de la péninsule européenne. — La masse russe contre les individus. — Les nationalités doivent se fondre dans de grands ensembles. — L'Europe sauvée en 1933. — Pour tous, une loi commune.

On ne s'en rendrait pas compte à le voir si effacé et modeste, le Dr Porsche est le plus grand génie technique que compte actuellement l'Allemagne. Il a le courage de laisser mûrir ses idées, bien que le capital le talonne en vue d'un rendement rapide. Les expériences faites pendant la guerre, en ce qui concerne la résistance du matériel, permettront d'améliorer toujours plus notre Volkswagen. A l'avenir, la mobilisation ne posera plus un problème de transport pour nous. Restera celui du carburant, mais celui-là nous le résoudrons.

Il n'y a pas longtemps encore, lorsqu'il y avait quelques arpents de terre à partager en Extrême-Orient, tout le monde s'y précipitait. Maintenant, nous disposons des espaces de l'Est. C'est moins riant et plus rude, mais cela vaut mieux pour nous. Nous mettrons la main sur les plus belles terres, et nous nous assurerons le contrôle des points vitaux. Nous saurons dominer la population. Il n'est pas question d'arriver là-bas avec des gants de crin et des maîtres d'école.

L'Asie n'a pas réussi, au cours des siècles, à nous déloger de notre péninsule — et tout ce qu'ils possèdent en fait de civilisation, ils l'ont pris chez nous. On verra maintenant de quel côté se trouve la véritable force.

Le Russe, en tant que combattant individuel, nous a toujours été inférieur. Le Russe n'existe qu'en fonction de la masse, et cela explique sa brutalité. Je me suis toujours élevé contre l'idée que l'Europe était parvenue au terme de sa mission et que l'heure de la Russie ou des Etats-Unis était arrivée.

C'est par le continent que la Grande-Bretagne a été civilisée, et c'est cela qui lui a permis de coloniser de vastes espaces dans

le monde. Sans Europe, il n'y a pas d'Amérique concevable. Pourquoi n'aurions-nous pas la force nécessaire pour devenir l'un des centres d'attraction du monde ? Cent vingt millions de Germains, quand ils auront consolidé leurs positions, c'est là une force contre quoi personne au monde ne pourra rien. Les pays qui constituent le monde germanique n'auront qu'à y gagner. Je le vois à mon propre exemple. Ma patrie est l'une des plus belles contrées du Reich, mais de quoi est-elle capable, livrée à elle-même ? Que pouvais-je entreprendre en tant qu'Autrichien ? Les talents ne sauraient se développer dans des pays comme l'Autriche ou la Saxe, le Danemark ou la Suisse. La base leur manque. Aussi est-il heureux qu'à nouveau les possibilités d'espaces s'ouvrent devant les peuples germaniques.

Je comprends qu'il puisse être dur à un jeune Hollandais ou à un jeune Norvégien de se voir requis pour former, dans le cadre du Reich, avec les hommes des autres appartenances germaniques, une troupe commune. Mais ce qui est exigé d'eux n'est pas plus dur que ce qui était exigé des tribus germaniques à l'époque des grandes migrations. L'amertume de chacun fut alors si grande que le chef des Germains fut assassiné par les membres de sa propre famille. Ce qui a été demandé aux pays qui ont formé le Deuxième Reich est analogue à ce que nous demandons maintenant et à ce que nous avons demandé récemment aux Autrichiens.

Si l'Allemagne n'avait pas eu le bonheur que je prenne le pouvoir en 1933, l'Europe, aujourd'hui, n'existerait plus. Je n'ai eu en effet, dès que je fus au pouvoir, qu'une seule idée : armer. Et c'est ainsi que j'ai pu, l'été dernier, prendre la décision d'attaquer la Russie.

Face aux innombrables populations de l'Est, nous ne pouvons subsister qu'à la condition que tous les Germains soient unis. Ils doivent constituer le noyau autour duquel l'Europe se fédérera. Le jour où nous aurons organisé solidement l'Europe, nous pourrons nous tourner vers l'Afrique. Et, qui sait ? peut-être qu'un jour nous pourrons avoir d'autres ambitions.

Il y a trois façons de résoudre la question sociale. La classe privilégiée domine le peuple. Le prolétariat insurgé exterminie la classe possédante. Ou bien une troisième formule donne à chacun l'occasion de se développer selon ses talents. Quand un homme est capable, peu m'importe qu'il soit fils de concierge. Par ailleurs, je n'empêche pas les descendants de nos héros militaires de faire à nouveau leurs preuves.

Je ne me sentirais pas le droit d'exiger de chacun le sacrifice suprême si je n'avais moi-même fait toute la guerre de 14 en première ligne.

Se tournant vers l'invité danois, le Führer précise :

Pour vous, les choses sont plus faciles qu'elles ne le furent pour nous. Notre passé vous sert. Nos débuts furent misérables. Et si j'avais disparu avant le succès, tout fût rentré immédiatement dans l'oubli.

156

22 février 1942, le soir.

(Invités : Himmler et un Sturmbannführer danois de la division Viking.)

Les militants de base. — L'organisation du Parti. — Rôle de la presse nationale-socialiste. — Le dépistage du virus juif.

C'est fou ce que le Parti doit à Schwarz. C'est grâce à l'ordre qu'il a entrete nu dans nos finances que nous avons pu nous développer si rapidement et écraser les autres partis. Pour moi, c'est merveilleux. Je ne m'occupe pour ainsi dire pas de ces questions, et c'est tout juste si Schwarz me fait une fois par an un rapport. C'est un immense soulagement pour un animateur de n'avoir pas à se préoccuper des affaires d'administration. Je ressens le privilège qui a été le mien, tout au long de mon existence, de rencontrer des hommes qui avaient le goût des responsabilités et le talent nécessaire pour accomplir dans l'indépendance l'œuvre qui leur était confiée.

Amann est l'un des plus anciens parmi mes compagnons. Il m'a été infiniment précieux, car je n'avais aucune notion de ce que pouvait être une comptabilité en partie double.

Mon premier trésorier était un ancien braconnier qui avait perdu un bras dans l'exercice de ses talents. Il s'appelait Meier. Le bras qui lui restait lui était fort utile pour agiter la clochette que nous utilisions dans nos réunions. Il habitait une cabane à laquelle on accédait par des degrés à poules.

A cette époque, le Parti comptait une trentaine de membres, et le père Jegg était déjà des nôtres. Meier était le type même du prolétaire, dans le bon sens du mot. Le fait qu'il était manchot lui valait d'ailleurs des égards. Quant à son rôle de trésorier, l'inflation finit par lui ôter toute importance. Singer lui succéda. C'était un très brave homme, un modeste fonctionnaire bavarois, exactement ce qui nous convenait à l'époque. Mes partisans avaient tous de petits emplois. Singer, par exemple, était gardien au Musée national bavarois. Il prenait soin d'une manière touchante de sa vieille mère.

Pendant que j'étais à Landsberg, le Parti étant dissous, Schwarz est apparu. Il avait commencé par s'occuper de la trésorerie du Bloc populaire. Un jour, Esser vint me rendre visite pour m'annoncer qu'il avait découvert l'oiseau rare, et pour me conseiller de l'utiliser dans le nouveau Parti. Je fis venir cet homme, c'était Schwarz. Il me dit qu'il en avait marre de travailler avec les corbeaux et qu'il serait ravi de travailler pour moi. Je ne tardai pas à m'apercevoir de ses qualités. Cet homme avait, selon la règle, été étouffé par les médiocres pour qui il travaillait.

Schwarz a organisé de façon exemplaire ce qui peu à peu devint l'administration gigantesque du Parti. Il serait tout à fait capable d'administrer les finances de Berlin et réussirait merveilleusement comme bourgmestre d'une grande ville. Il avait (quelle chance !) le défaut de n'être pas juriste, et personne n'avait plus que lui l'esprit pratique. Cet homme savait admirablement économiser dans les petites choses — en sorte qu'il ne manquait jamais de ce qu'il fallait pour réaliser les grandes. C'est Schwarz qui m'a donné la possibilité d'administrer le Parti sans que nous eussions à compter sur le casuel. De la sorte, les rentrées imprévues constituent une aubaine. Schwarz a centralisé l'administration du Parti. Toutes les cotisations sont versées directement à la centrale qui ristourne aux sections locales et régionales le pourcentage qui leur revient. Quand j'ai besoin d'un renseignement sur n'importe lequel de nos membres, je n'ai qu'à décrocher le téléphone, et je l'obtiens en deux minutes — même si j'ignore le nom de ce membre et ne le connais que par son numéro d'affiliation. Je ne sache pas qu'il existe ailleurs une organisation à la fois aussi parfaite et aussi simple. Cette centralisation poussée à l'extrême s'accommode néanmoins d'une forte décentralisation sur un autre plan. C'est ainsi que les gauleiters jouissent d'une indépendance totale dans leur secteur.

En ce qui concerne Amann, je puis dire positivement que c'est

un génie. C'est le plus grand éditeur de journaux du monde. En dépit de sa grande discrétion, qui explique que cela ne se sache pas, j'affirme que Rothermere et Beaverbrook ne sont que des nains comparés à lui. Aujourd'hui, le *Zentral Verlag* possède de soixante-dix à quatre-vingts pour cent de la presse allemande. Amann a réalisé tout cela sans la moindre ostentation. Qui sait, par exemple, que la *Münchener Neuesten* appartient à nos organisations de presse ? Amann a pour principe de respecter la personnalité des journaux. Il est très adroit également quand il s'agit de céder à d'autres des affaires qui ne sont pas rentables. Il sait même en faire cadeau. C'est ainsi qu'il a donné un journal à Sauckel. Ce journal avait appartenu à Dinter et Amann l'avait repris pour des raisons d'ordre politique. J'eus l'occasion, peu de temps après, de demander à Sauckel ce que lui avait rapporté le cadeau d'Amann. « A ce jour, il me coûte vingt mille marks », me répondit-il. Amann avait cette idée que le bénéfice de l'organisation centrale était constitué par l'addition des bénéfices réalisés dans chaque affaire particulière. D'où l'on peut conclure qu'une affaire déficitaire ne présentait jamais, à aucun point de vue, le moindre intérêt pour Amann. Cela me rappelle que Dietrich publiait à Cobourg un journal intitulé *Flamme*, encore plus violent que le *Stürmer* de Streicher. Et pourtant, je n'ai pas connu d'hommes plus doux que Dietrich.

Il ne faut pas oublier les services rendus par le *Stürmer*. Sans lui l'affaire du faux serment du Juif Hirsch, à Nuremberg, ne serait jamais sortie. Et combien d'autres scandales a-t-il dénoncés !

Un nazi vit un jour, dans la gare de Nuremberg, un Juif jeter avec impatience une lettre dans la corbeille à papiers. Il prit la lettre et, après l'avoir lue, l'apporta au *Stürmer*. Il s'agissait d'une lettre de chantage dans laquelle on menaçait le destinataire, le Juif Hirsch, de dévoiler le pot aux roses s'il cessait de cracher. Les révélations du *Stürmer* provoquèrent une enquête. L'on sut ainsi qu'une fille de la campagne, en place à Nuremberg, chez le sieur Hirsch, avait déposé une plainte contre celui-ci pour viol. Hirsch fit jurer à la fille, devant le tribunal, qu'elle n'avait jamais eu de relations avec d'autres hommes — puis il fit produire de nombreux témoins qui prétendirent tous avoir eu des rapports avec elle. Les juges allemands ne comprirent pas que les Juifs sont sans scrupules lorsqu'il s'agit de sauver l'un des leurs. Ils condamnèrent donc la servante à un an et demi de prison. La lettre jetée maladroitement par Hirsch avait pour auteur l'un des faux témoins

suscités par lui, lequel estimait que l'on pouvait sans inconvénient ajouter le chantage au parjure.

Aujourd'hui, les yeux de chacun sont ouverts, mais à l'époque les gens avaient de la peine à croire que de tels agissements fussent possibles. Les pauvres filles qui travaillaient dans les grands magasins étaient livrées sans défense à leurs employeurs. Dans cet ordre de faits, Streicher a rendu d'immenses services. Maintenant que l'on connaît les Juifs tels qu'ils sont, plus personne ne pense que Streicher les a calomniés.

Le dépistage du virus juif est l'une des plus grandes révolutions qui aient été accomplies dans le monde. Le combat que nous livrons est de même nature que le combat livré, au siècle dernier, par Pasteur et par Koch. Combien de maladies trouvent leur origine dans le virus juif !

Le Japon eût été contaminé lui aussi s'il était demeuré ouvert aux Juifs.

Nous ne retrouverons la santé qu'en éliminant le Juif. Tout a une cause, rien n'arrive par hasard.

157

Nuit du 22 au 23 février 1942.

Les principaux journaux du Parti. — *Tristan* et d'autres spectacles à Vienne.

L'organisation de notre presse est vraiment une réussite. Notre loi sur la presse est telle que les divergences d'opinion entre les membres du gouvernement ne sont plus l'occasion de déballages publics. Cela n'est pas le rôle des journaux. Nous avons éliminé cette conception en vertu de laquelle la liberté politique consistait dans le droit pour chacun de dire tout ce qui lui passe par la tête. Amann contrôle plus de la moitié de la presse allemande.

Il me suffit de faire venir Lorenz et de lui faire connaître mon point de vue, et je sais que le lendemain tous les journaux allemands diffusent mes idées. Notre petit D^r Dietrich est un homme extrêmement adroit. Il n'écrit pas bien, mais ses discours sont souvent de premier ordre. Je suis fier de pouvoir penser qu'avec de tels collaborateurs à mes côtés, je puis, comme ce fut le cas le

22 juin, prendre un virage à cent quatre-vingts degrés sans que cela fasse un pli. Et voilà une chose qui n'est possible dans aucun autre pays que le nôtre.

Notre presse illustrée a pris un bel essor. Mais pour pouvoir concurrencer à l'étranger les hebdomadaires anglo-saxons, la *Leipziger Illustrierte* devrait être plus captivante. La *Berliner*, la *Münchener* et la *Wiener* sont des illustrés bien faits — la *JB* encore mietux. La *Kölner* s'est mise en vedette il y a quelques années par ses publications de documents. En revanche, l'on se passerait facilement de la *Deutsche Illustrierte*. Une grande réussite, c'est *Das Reich*.

Quand la paix sera revenue, il nous faudra, comme pendant à *Das Reich*, un hebdomadaire du dimanche pour les gens de la campagne. Il serait facile à lire, contiendrait un roman (pour que les jeunes filles y aient également leur part), et il serait abondamment illustré.

Les journaux anglais sont privilégiés, aussi bien en ce qui concerne le texte qu'en ce qui concerne la documentation photographique. De toutes les parties du monde, la matière leur arrive à flots. Nous-mêmes, nos nouvelles conquêtes nous permettront de progresser dans ce domaine.

L'éclat, et ce qu'on nomme le charme de Vienne, cela s'explique par un long passé. Vienne a été durant cinq siècles la capitale d'un empire.

J'étais si pauvre, à l'époque de ma vie viennoise, que je devais me borner à ne voir que les plus beaux spectacles. C'est ainsi que j'ai entendu trente à quarante fois *Tristan*, et toujours dans la meilleure distribution. J'ai entendu aussi du Verdi et d'autres œuvres — à l'exclusion du menu fretin.

158

24 février 1942, midi.

Comment les grands artistes doivent servir leur pays.

J'apprends que le fils du vieux Roller vient de tomber au front. Si j'avais pu savoir qu'il était parti ! Mais personne ne m'a rien dit.

Il y a des centaines de milliers d'hommes qui ne sauraient mieux servir leur patrie qu'en exposant leur vie pour elle, mais un grand artiste doit servir son pays autrement. Est-il admissible que le plus crétin des Russes puisse abattre de tels hommes ? Nous avons tant d'affectés spéciaux ! Quel mal y aurait-il à ajouter au lot les cinq ou six cents hommes de talent qu'il importerait de préserver ?

Roller est irremplaçable. Nous avons tout juste Siewert, Arent et Praetorius — l'Autriche nous avait donné le jeune Roller. Pourquoi Schirach ne m'a-t-il pas prévenu ? J'ai vu son *Friedenstag*. Quelle belle chose !

Le jeune Roller était un homme courageux. Avant l'Anschluss, il avait dû fuir d'Autriche. Je suis persuadé qu'il est parti comme volontaire.

J'aurais pu le mettre n'importe où si, pour des raisons personnelles, il n'avait pas voulu rester à Vienne.

159

Nuit du 24 au 25 février 1942.

Un officier exemplaire. — Un groupe de gais lurons.

La mort du sous-secrétaire d'Etat Hofmann m'a profondément peiné.

En 1919, j'ai harangué son bataillon à Passau. Quels hommes merveilleux nous avions là ! Des patriotes enflammés. D'emblée, Hofmann m'a fait confiance et pourtant je représentais alors si peu de chose. Hofmann était déjà persuadé que c'était moi qui sauverais l'Allemagne.

Au moment du putsch de Kapp, Hofmann télégraphia : « Je me mets sous les ordres de Kapp. Que fait le régiment ? » En Bavière, nombreux étaient les officiers de cette sorte. Seeckt les a tous éliminés. Seuls furent conservés ceux qui ne bronchaient pas.

Je connais trois personnages qui, lorsqu'ils sont ensemble, ne cessent de rire. C'est Hoffmann, Amann et Goebbels. Quand Epp se joint à eux, cela tourne au délire. Epp, en effet, n'est pas particulièrement vif. Quand les autres rient de la troisième plaisanterie, Epp commence à piger la première et se met alors à rire d'un gros rire qui n'en finit pas.

Amann, quel gai luron ! Au front déjà, il déchaînait la joie parmi nous. Dans mon unité, même aux pires instants, il y avait toujours quelqu'un qui trouvait le mot pour rire.

J'aime beaucoup Hoffmann. C'est un homme qui me déride en toute circonstance. C'est un humoriste à froid et qui ne manque jamais sa victime.

160

26 février 1942, midi.

Renforcement de la position allemande. — Le prolétariat britannique et la menace révolutionnaire. — Les trois objectifs d'une révolution. — Le paradis sur terre. — Les derniers soubresauts du christianisme.

Depuis quelques semaines, j'ai le sentiment que notre position s'est considérablement renforcée. Les petits pays commencent à voir en nous les garants de l'ordre. Ils se rapprocheront de nous d'autant plus qu'ils s'apercevront que l'Angleterre se lie davantage avec le bolchévisme.

Quand la masse, en Angleterre, se rendra compte de sa propre puissance, il est vraisemblable qu'elle fera une révolution sanglante. On ne peut tenir la masse que par la vertu de l'habitude — sinon par la force. Rien ne m'empêche de penser qu'on retient dans l'île, pour faire face à des circonstances imprévues, des régiments qui seraient fort utiles ailleurs. Si le parti conservateur perdait l'appui de l'armée, il ne lui resterait qu'à faire alliance avec les neuf mille partisans de Mosley. Il leur faudrait un Cromwell pour se sauver, un Lord-chancelier qui prenne tout en main. A défaut de cette solution, la révolution balaiera tout.

Ce sera l'un des mérites du national-socialisme d'avoir su arrêter sa révolution au moment opportun. C'est très beau de vouloir élever le peuple, mais il faut être réaliste et aller plus loin que les phrases. On ne compte plus les révolutions qui ont échoué, ou qui ont dégénéré faute d'être conduites. Je n'ai pas oublié les difficultés que je dus surmonter en 1933 et en 1934. La révolution ouvre une écluse, et il est souvent impossible de freiner les masses qu'on a déchaînées.

Une révolution comporte trois objectifs principaux. Il s'agit d'abord d'abattre les cloisons qui séparent les classes afin de permettre à chacun de s'élever. Il s'agit ensuite d'établir un niveau de vie tel que le plus pauvre se trouve assuré d'une existence décente. Il s'agit enfin de faire en sorte que les bienfaits de la civilisation deviennent un bien commun.

Ceux qui dans le monde se disent démocrates nous reprochent comme une déloyauté la politique sociale qui est la nôtre et qui, selon eux, met en péril le privilège des classes possédantes. Ils y voient une atteinte à la liberté, car la liberté, à leurs yeux, c'est le droit pour ceux qui détiennent la puissance de continuer de l'exercer. Je comprends fort bien leur réaction — mais nous n'avons pas le choix. Le national-socialisme est un phénomène purement allemand, et nous n'avons jamais eu l'intention de bouleverser le monde. Il nous suffisait qu'on nous donnât les mains libres à l'Est et qu'on nous offrit quelques colonies. Et les Anglais mèneraient aujourd'hui encore leur bonne petite vie. Il est évident qu'à la longue ils n'eussent pu éviter certaines réformes sociales. On ne peut en effet combler le fossé qui existe entre les riches et les pauvres avec les seules consolations de la religion. Je reconnais, pour ma part, que si l'on m'offrait le choix entre le dénuement sur cette terre (avec la contre-partie du bonheur suprême dans l'au-delà), et le paradis sur terre — je ne choiserais sûrement pas de chanter des alléluias jusqu'à la consommation des siècles.

En vertu de quelle loi, divine ou autre, les riches seuls auraient-ils le droit de gouverner ? Le monde vit en ce moment l'une des révolutions les plus importantes de l'histoire humaine. Nous assistons aux derniers soubresauts du christianisme. Cela a commencé avec la révolution luthérienne. Le caractère bouleversant de cette rébellion, c'est que jusqu'alors une seule autorité existait, aussi bien sur le plan spirituel que sur le plan temporel, celle du Pape — car c'est lui qui déléguait le pouvoir temporel. Le dogme ne peut résister aux assauts sans cesse renouvelés de l'esprit de libre recherche. On ne peut enseigner à dix heures du matin des vérités que l'on détruit à la leçon de onze heures.

Ce qui perd aujourd'hui le christianisme, c'est ce qui a perdu autrefois le monde antique. La mythologie des dieux ne cadrerait plus avec les conditions sociales de l'époque. Dès l'instant que fut introduite l'idée que tous les hommes étaient égaux devant Dieu, ce monde devait s'effondrer.

Ce qui est tragique pour le monde actuellement en gestation, c'est qu'il est lui-même exposé au danger de se figer à son tour

dans un dogme. Si Frédéric le Grand eût vécu cinquante années de plus et assisté comme simple spectateur à l'évolution du monde, de colère il eût manié sans arrêt son bâton. Les hommes ont heureusement cette chance que la vie leur soit retirée au moment même où il leur serait donné d'assister à la destruction des valeurs sur lesquelles ils avaient fondé.

161

26 février 1942, le soir.

(Invités : Himmler et le Sturmbannführer Kumm.)

Craintes pour Antonesco. — L'antipathique roi Michel. — Une classe dirigeante pourrie. — Erzberger, trafiquant de terrains. — Le profil des routes. — Ne pas tuer le pittoresque. — Les minorités allemandes des Balkans. — Importance du Danube.

S'il arrivait quelque chose à Antonesco, je tremblerais pour la Roumanie. Qui lui succéderait ? Le roi Michel est un sale petit crapaud. Songez qu'il n'aide même pas sa mère à descendre de voiture ! Imagine-t-il que cela porterait atteinte à sa dignité royale ? J'ai vu qu'il était suffoqué quand il s'aperçut que j'avais placé sa mère à ma droite, la place qui revenait au roi. Je sais bien que cela n'était pas conforme au protocole — mais on ne peut plus maintenir ces usages désuets.

La paysannerie roumaine n'est qu'un misérable bétail. Quant à la classe dirigeante, elle est pourrie jusqu'à la moelle. Dans le film *Stadt Anatol*, ces milieux balkaniques, tourneboulés par l'or noir, sont admirablement rendus. Ces gens à qui le hasard a mis sous les pieds une source de pétrole, et qui tout à coup s'enrichissent fabuleusement, cela est contraire à tout ordre naturel !

Une ville comme Bucarest ne se développe qu'en raison de la spéculation.

J'ai pu convaincre Erzberger, autrefois, de trafic — un ignoble trafic sur des terrains. A la suite d'une indiscretion, il avait eu connaissance d'un projet de lotissement entre Pankow et Berlin. Associé à un monsieur, il avait acheté pour une centaine de milliers de marks des terrains qui furent revendus pour trois millions sept cent mille marks. C'est la raison pour laquelle nous avons

introduit dans le programme du Parti une clause concernant la spéculation sur les terrains. J'admets qu'en de telles occasions les propriétaires légitimes des terrains réalisent un petit bénéfice, mais il faut décourager ces entreprises d'usuriers.

Pour la construction des autostrades, j'ai fait une loi aux termes de laquelle les dédommagements dus aux expropriés sont fixés par l'Etat.

Toutes les routes stratégiques ont été construites par des tyrans, chez les Romains, chez les Prussiens, chez les Français. Elles vont droit leur chemin à travers la campagne. Les autres routes suivent un chemin de procession et font perdre du temps à tout le monde.

Le peuple aime d'être gouverné. C'est pourquoi il est sensible à la perte de certains chefs. On l'a vu lors de la mort de Todt. L'affliction fut générale. Le peuple aime que ce soient les meilleurs qui commandent.

Je suis partisan que nous construisions partout des routes, mais il n'est pas indispensable de procéder partout de manière uniforme. Le paysage des Flandres ne requiert pas des routes semblables aux nôtres. Ces régions doivent conserver chacune leur caractère. Ne tuons pas le pittoresque dans le monde.

Les Hongrois sont mieux gouvernés que les Roumains. Quel dommage qu'on ne puisse installer les Croates à la place des Roumains ! Les Hongrois sont des nationalistes forcenés. Ils assimilent les Allemands à une vitesse extraordinaire, et ils savent mettre les meilleurs d'entre eux aux postes de commandement. Nous n'arriverons à préserver les minorités allemandes en Hongrie qu'en prenant l'Etat sous notre contrôle, ou il faudra que nous retirions nos minorités de Hongrie.

Hormis celles de Transylvanie, les minorités allemandes de Hongrie ont tendance à dégénérer. Je m'en suis aperçu à Nuremberg, à voir défiler leurs délégations. En effet, depuis des siècles, les meilleurs éléments sont attirés par l'Etat hongrois. Dans nos plans de colonisation à l'Est, nous ferons une place à ces minorités. Ce n'est pas un bénéfice pour le pays de rapatrier des minorités — mais si je les installe sur des territoires qui ne me coûtent rien, cela est tout différent. Il faut beaucoup d'autorité à un gouvernement pour réussir une telle opération. En tout état de cause, je pense que si nous voulons pratiquer une amitié sincère avec la

Hongrie nous seront amenés à retirer nos minorités de ce pays.

Evidemment, si nous voulons refaire du Danube un fleuve allemand, notre politique doit être différente. Dans ce cas, il faudrait plutôt établir toutes nos minorités balkaniques sur les bords de ce fleuve. Mais il faudrait, par exemple, donner aux Allemands du Banat une terre aussi fertile que le Banat.

Il est certain que les Hongrois et les Roumains ne se réconcilieront jamais, même s'ils voient dans l'Allemagne un ennemi commun.

Si j'installe dans les territoires de l'Est les quinze cent mille Allemands de nos minorités, je construirai une autostrade de mille cinq cents kilomètres, jalonnée, tous les cinquante à cent kilomètres, d'agglomérations allemandes, y compris quelques villes importantes.

C'est là une solution tentante, mais le Danube reste le Danube ! Nous devons prendre pied fortement aux portes de Fer. C'est malheureusement une région ingrate et qui n'attirera pas nos colons. Il sera toutefois possible, par l'exploitation des mines de cuivre, de peupler cette région. Ce sera là une excellente façon de nous procurer le cuivre dont nous avons besoin, et à plus forte raison si nous ne vivons pas en bonne intelligence avec les Yougoslaves.

Le Danube, c'est aussi le lien avec la Turquie.

Et ce n'est que lorsqu'on a ses arrières assurés qu'on peut bâtir un empire mondial.

162

Nuit du 26 au 27 février 1942.

Soulagement en Russie. — Le sort de Napoléon. — Le G. Q. G. de la Wolfsschanze. — Coup de grâce à l'idéal petit bourgeois.

Dimanche, ce sera le 1^{er} mars.

Mes enfants, vous ne pouvez imaginer ce que cela représente pour moi — à quel point ces trois mois qui viennent de passer ont consumé mes forces, éprouvé la résistance de mes nerfs.

Aujourd'hui, je puis le dire, durant les deux premières semaines de décembre, nous avons perdu mille panzers, et nous avons eu deux mille locomotives hors d'usage. Du fait de la défaillance générale du matériel, j'ai fait figure de menteur, et pourtant je ne

mentais pas. J'annonçais au front que des trains arrivaient, mais les locomotives restaient en panne. J'annonçais que des panzers arrivaient, mais ils arrivaient dans quel état !

Ce que j'envoie en ce moment dans le sud, je sais que cela arrivera à destination. Nous n'avons plus à craindre les incidences climatologiques.

Janvier et février passés, nos adversaires doivent abandonner l'espoir que nous subissions le sort de Napoléon. Ils n'ont rien perdu pour attendre. Nous allons passer au règlement de compte. Ouf, quel soulagement !

J'ai remarqué, à l'occasion de ces événements, que lorsque tout le monde perd ses nerfs, je suis le seul à conserver mon sang-froid.

C'était pareil au moment de la lutte pour le pouvoir, mais à cette époque j'avais la chance de n'avoir que trente ans alors que mes adversaires en avaient vingt à trente de plus.

Ici, à la Wolfsschanze, je me sens prisonnier dans ces bunkers, et mon esprit ne peut s'envoler. Dans ma jeunesse, j'ai constamment rêvé de vastes espaces, et la vie m'a permis de réaliser ce rêve. Sans doute est-ce la raison pour laquelle je souffre d'autant plus de cet emprisonnement. Ah ! si au moins nous étions à Berlin !

L'espace donne des ailes à mon imagination. Souvent je me rends la nuit dans la salle des cartes, et là je me promène de long en large. Ainsi les idées me viennent.

Mon plus beau quartier général, c'était quand même Felsenest. A la Wolfsschlucht, le lieu était peu sûr, et je souffrais constamment des yeux à cause des émanations caustiques qui se dégageaient du bois ignifugé qui avait servi à la construction des baraquements. Le troisième de nos quartiers généraux était tout simple, mais fort agréable. Malheureusement, il y régnait une telle humidité que nous eussions fini par être tous malades si nous y étions demeurés. Le quatrième, qui devait être notre véritable quartier général, je ne l'ai vu qu'en photographie. On a fait là précisément ce que je ne voulais pas, un château — et c'est la première raison pour laquelle j'ai refusé de m'y installer.

La paix revenue, je commencerai par passer trois mois sans rien faire. Nos soldats eux-mêmes doivent avoir des vacances. J'abandonne instantanément le commandement de la Wehrmacht. Je fais immédiatement revenir Speer. Toutes nos administrations de guerre seront réduites à leur plus simple expression. Même le plan de

quatre ans sera ramené à une activité plus modeste. Je le ferai d'ailleurs passer au ministère de l'Economie. Ce qui compte, c'est de bien organiser le travail et de mettre partout *the right man in the right place*.

Je serai heureux que l'idéal petit bourgeois d'une nation comprimée entre l'Elbe et la Weser reçoive le coup de grâce. Une nouvelle jeunesse est là, avide de connaître le monde, prête à la relève.

163

27 février 1942, midi.

Lois juridiques et lois naturelles. — Dieu et les religions. — La force et la torture pour imposer la foi. — La vraie religion. — Les pourvoyeurs de l'athéisme. — Pas de compromissions. — La vérité doit triompher. — Vers une nouvelle conception du monde.

Je pense que la Providence donne la victoire à celui qui sait se servir du cerveau que la nature lui a donné. Les notions de droit inventées par les juristes ont peu de rapports avec les lois naturelles. La sagesse des nations exprime parfois des vérités vieilles comme le monde et qui traduisent à la perfection les vœux de la nature. Ainsi : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » Il est patent que l'homme forge lui-même son destin.

Un jour, j'ai expliqué à Eltz que ce qu'on est convenu d'appeler la création est vraisemblablement une chose immuable, que seule la conception que s'en font les hommes est sujette à des variations. Pourquoi Dieu ne donne-t-il pas à tous les hommes la possibilité de connaître la vérité ? Tout homme de culture moyenne sait qu'en ce moment précis la religion catholique intéresse tout juste un dixième de la population du globe. Il s'étonne aussi que la Providence, qui a voulu tout cela, puisse permettre à tant de religions, toutes vraies du point de vue de ceux qui les pratiquent, de se disputer la foi des fidèles. Il sait aussi, grâce à la vue en profondeur que permet l'histoire, que la religion chrétienne n'intéresse qu'une période infime de la vie de l'humanité.

Dieu a créé les hommes. Mais c'est grâce au péché originel que nous sommes des hommes à l'image de notre monde, gagnant notre pain à la sueur de notre front.

Durant cinq cent mille ans, Dieu contemple avec impassibilité

ce spectacle dont il est l'auteur. Puis un jour, il s'avise d'envoyer sur la terre son fils unique. Vous vous rappelez le détail de cette histoire compliquée !

Ceux qui ne croient pas, il paraît qu'il faut leur imposer la foi par la force. Si Dieu a vraiment un intérêt à ce que les hommes soient révélés, on se demande pourquoi il recourt pour cela à la torture.

Précisons à ce propos que même parmi les prétendus bons catholiques, peu nombreux sont ceux qui croient réellement à ces sornettes. Seules les vieilles femmes, qui ont renoncé à tout parce que la vie s'est déjà retirée d'elles, vont régulièrement à l'église. Tout ça, c'est du bois mort — et il ne faut pas perdre son temps à agir sur de telles cervelles.

Dans ce syndicat constitué par l'Eglise, beaucoup des membres ont des intérêts tangibles à défendre et ne voient que cela. Ces grimaces, certains les identifient avec la vraie religion. Etonnons-nous après cela que ces exploiters cyniques de Dieu soient les vrais pourvoyeurs de l'athéisme.

Pourquoi les hommes lutteraient-ils pour faire triompher leur point de vue si la prière devait suffire ? Dans le conflit espagnol, le clergé aurait dû dire : « Nous nous défendons par la puissance de la prière. » Mais il a jugé plus sûr de financer des païens afin que la Sainte-Eglise pût sauver sa peau.

Si je suis un pauvre diable et que je meure sans avoir eu le temps de me repentir, mon compte est bon. Mais si j'ai pu disposer au préalable de dix marks en faveur de l'Eglise, mes affaires se présentent plus favorablement. Et c'est Dieu qui aurait voulu cela ?

Qu'on fasse marcher ainsi de petites paysannes, de modestes ouvriers, cela s'explique. Mais que des hommes intelligents se rendent complices de telles superstitions, et que ce soit à cause de ces superstitions et au nom de l'amour qu'on ait, au cours de l'histoire, exterminé des centaines de milliers d'êtres humains — cela je ne puis l'admettre.

Je ne croirai jamais que ce qui est fondé sur le mensonge puisse durer éternellement. J'ai foi dans la vérité. Je suis sûr qu'à la longue la vérité doit triompher.

Il est vraisemblable, en ce qui concerne la religion, que nous allons entrer dans une ère de tolérance. Il sera admis que chacun peut faire son salut à sa convenance personnelle. Le monde antique a connu ce climat de tolérance. Personne ne s'y adonnait au prosélytisme.

Si j'entre dans une église, ce n'est pas avec l'idée d'y renverser

des idoles. C'est pour y chercher et y trouver peut-être des beautés auxquelles je m'intéresse.

Il me serait toutefois désagréable de passer à la postérité comme un homme qui a fait des concessions dans ce domaine. Je n'ignore pas que l'homme, dans son imperfection, peut commettre d'innombrables erreurs — mais m'adonner consciemment à l'erreur, cela je ne le puis. Je ne m'accommoderai personnellement jamais du mensonge chrétien. En agissant comme je le fais, je suis fort éloigné du désir de scandaliser. Mais je m'insurge quand je vois bafouée de la sorte l'idée même de la Providence.

C'est une grande satisfaction pour moi de me sentir totalement étranger à ce monde. Mais je me sentirai à ma place si, après ma mort, je me retrouve, avec des gens de mon bord, dans quelque olympé. J'y serai dans la compagnie des esprits les plus éclairés de tous les temps.

J'ai pris définitivement position le 21 mars 1933 lorsque j'ai refusé d'assister aux services religieux, organisés à Potsdam par les deux confessions, pour l'intronisation du nouveau Reichstag.

Je ne me suis jamais préoccupé, dans le Parti, de savoir à quelle confession appartenaient ou n'appartenaient pas les hommes de mon entourage. Mais si je devais mourir aujourd'hui, cela me choquerait de savoir qu'il se trouve un seul cureton dans un rayon de dix kilomètres autour de moi. L'idée qu'un de ces êtres pourrait m'apporter le moindre secours me ferait à elle seule désespérer de la Providence.

En ce qui me concerne, j'agis selon mes convictions. Je n'empêche personne de prier silencieusement, mais je m'insurge contre tout blasphème. Qu'on me fasse donc grâce de prières que je n'aurai pas souhaitées.

Si ma présence sur cette terre est providentielle, je le dois à une volonté supérieure. Mais je ne dois rien à cette Eglise qui trafique du salut des âmes, et je la trouve vraiment trop cruelle. J'admets qu'on ne puisse s'imposer que par la force, mais j'ai horreur des gens qui ont le goût de faire souffrir les corps et de tyranniser les âmes.

Notre époque verra sans doute la fin de la maladie chrétienne. C'est une affaire de cent ans, de deux cents ans peut-être. Mon regret aura été, à l'instar de tel prophète, de n'apercevoir que de loin la terre promise. Nous entrons dans une conception du monde, qui sera une ère ensoleillée, une ère de tolérance. L'homme doit être mis dans la situation de développer librement les talents qui lui sont donnés par Dieu.

Ce qui importe avant tout, c'est que nous empêchions un mensonge plus grand de se substituer à celui qui disparaît. Le monde judéo-bolchévique doit s'effondrer.

164

27 février 1942, le soir.

Quisling & Co. — Un gouverneur civil pour la Belgique. — Les Hollandais et la solidarité des Germains. — Les monarques encombrants. — Abetz et la collaboration. — Un deuxième gouvernement français. — Leçon d'histoire à Himmler. — Slogans pour les Anglais.

En Hollande, au Danemark et en Norvège, il existe des mouvements dont les chefs ont préféré nourrir l'ambition d'être un jour présidents du conseil grâce à nous plutôt que de n'être, sans nous, que des commandants retraités (ou quelque chose d'analogue).

Il me faut un homme pour la Belgique. Le difficile, c'est de choisir cet homme. Pas question d'envoyer là-bas un Allemand du Nord, brutal et rigoriste. Il me faut un homme extraordinairement habile, souple comme une anguille, aimable — et à la fois coriace et dur. J'ai en Hollande, avec Seyss-Inquart, un homme qui a ces qualités. Je dois me rendre à l'évidence qu'il va de nouveau falloir que j'aie recours à un de mes compatriotes autrichiens. Quand j'essaie de voir lequel, parmi mes gauleiters, aurait l'envergure nécessaire, j'en reviens toujours à Jury. Il est adroit, intelligent, conciliant — mais intraitable en ce qui concerne les choses essentielles. Mon gauleiter de Steyr, lui aussi, serait parfait, mais il est encore un peu jeune.

Mettre des hommes comme Seyss et Jury à l'Est ? Mieux vaut y mettre des taureaux ! Mais il ne faut pas confondre souplesse et faiblesse — et l'un et l'autre feraient là-bas bonne figure. Schirach s'est fort bien tiré de sa tâche, et il peut se mettre sur les rangs pour n'importe quelle fonction importante.

Seyss a réussi à encourager en Hollande un mouvement qui compte de plus en plus d'adhérents et qui mène la guerre contre Wilhelmine sans que nous ayons besoin de pousser à la roue. L'idée de la solidarité des Germains s'impose de plus en plus à l'esprit des Hollandais.

En ce qui concerne les monarques, les plus encombrants sont

ceux qui ont vieilli sous le harnais. Ils deviennent en quelque sorte tabous. A peine les effleurez-vous que tout le monde se met à hurler. François-Joseph, par exemple, était beaucoup moins intelligent que son successeur, mais une révolution contre lui n'était pas possible. En a-t-il, au long de son interminable vie, avalé des couleuvres ! A la longue il avait pris l'allure d'un bouddha. Pendant plus d'un demi-siècle il a subi les événements sans jamais réagir.

Si le Danois s'y prend comme le vieux Suédois (ne rien faire et reprendre des forces en jouant au tennis), il arrivera à l'âge de Mathusalem. Gustave V me disait qu'il avait une excellente constitution, car lorsque son absence hors du pays se prolongeait plus de quatre semaines, il devait se faire remplacer. C'est à force de ne rien faire que ces fantoches deviennent impudemment vieux. Au Danemark, nous avons déjà le successeur. C'est Clausen.

Quand nous en serons arrivés là, nous disposerons de trois hommes qui auront tellement péché qu'ils seront obligés de rester solidaires de nous quoi qu'il arrive. Nous pouvons compter sur Clausen, et sur Mussert également.

En Belgique, il y a ce maudit roi ! Si seulement il avait fichu le camp comme les autres. J'aurais permis à sa jolie compagne d'aller le rejoindre.

A Paris, nous aurons probablement un deuxième gouvernement français. A mon goût, Abetz est trop exclusivement porté sur la collaboration. Je ne puis malheureusement lui faire connaître exactement mes buts, car il a une femme. Je connais en effet le cas d'un homme qui parle durant son sommeil, et je puis me demander si Abetz n'en fait pas autant. Mais il organise intelligemment l'opposition de Paris contre Vichy, et là sa femme lui est utile. Les choses prennent ainsi un caractère plus innocent.

Si nous arrivions à constituer un deuxième gouvernement français à Paris, l'opposition à Vichy n'aurait qu'un seul désir, c'est que nous restions — par crainte qu'on ne découvre combien d'entre eux sont payés par nous. Mon opinion, c'est que plus longtemps nous resterons à Paris, mieux cela vaudra. Je n'aurai d'ailleurs jamais de peine à trouver des occupants pour Paris, et je ne cours pas le risque qu'un jour une unité de la Wehrmacht se révolte en disant : « Nous ne voulons plus rester en France ! »

J'ai expliqué à Himmler que, si j'avais été un empereur du Saint-Empire, je l'eusse mis en disgrâce. Je comprends fort bien

les empereurs qui ne furent pas tentés par la conquête de l'Est. Ces espaces ne comportaient pas de routes, pas de moyens de chauffage. L'hiver y durait toute l'année. C'est facile à dire : « Le sang et la terre. » C'était précisément à l'Ouest qu'on trouvait alors les terres fertiles. Sans le particularisme des princes allemands, nous eussions réussi à germaniser toute l'Italie du Nord. Racialement, l'Ouest est en grande partie germanique. La théorie d'Himmler est à revoir sérieusement. Nous faisons beaucoup trop d'honneur à Henri le Lion, car il a contribué à faire échouer la politique de Barberousse et de Henri VI. Si tout le monde avait appuyé la politique des empereurs, à quoi ne fût-on parvenu ?

A supposer que l'expansion à l'Ouest eût été poursuivie avec logique, nous aurions un grand empire germanique qui s'étendrait du Danemark à la Loire — et l'Angleterre n'eût pas pris l'importance qui est la sienne aujourd'hui.

Le moment est venu où la propagande peut jouer un rôle important en notre faveur. Il ne s'agit pas de s'attaquer individuellement à chaque Anglais pour l'inciter à tel ou tel geste. Il s'agit d'une propagande qui fasse état de faits indiscutables et donc de slogans qui tombent dans un terrain bien préparé à les recevoir. Par exemple : « L'Empire britannique devient de plus en plus une colonie des Juifs américains. »

Sur les orgues de l'Abbaye de Westminster, l'on a joué, après la messe, l'*Internationale*. Qu'est-ce que cela peut signifier d'autre que la déchéance du christianisme ?

Il suffit de comparer les déclarations qui sont faites actuellement à Londres avec celles qui portaient de Lisbonne il y a un an pour se rendre compte du changement de la situation. C'est un tournant dans l'histoire.

165

Nuit du 27 au 28 février 1942.

Organisation financière des entreprises de presse et d'édition du Parti.

La grande idée d'Amann, ce fut d'assurer l'existence financière du journal grâce aux bénéfices réalisés par les éditions du Parti.

Ces bénéfices s'accumulèrent si vite que le journal cessa rapidement de courir des risques.

Amann réalisa le tour de force de maintenir la maison d'édition durant mon incarcération à Landsberg. Pour une fois, les chinoises des juristes nous ont servi. La maison d'édition était une société à responsabilité limitée, et la loi exigeait l'accord unanime des associés pour la dissoudre. Par chance, l'un des associés, M. von Sebottendorf, était à l'étranger (en Turquie je crois), et tout naturellement Amann ne parvint jamais à mettre la main sur lui !

A l'époque, je disposais d'une partie du capital (Gutberlet m'avait fait cadeau d'une participation de cinq mille marks, et j'avais acheté des parts). L'entreprise existait depuis trente ou quarante ans sous le nom de Franz Eher Verlag. J'ai maintenu pour le journal le nom de *Völkischer Beobachter*. Dietrich Eckart était furieux. « Qu'est-ce que ça signifie l'observateur ? Je comprendrais quelque chose comme *Le briseur de chaînes* ! »

Très intelligemment, pour des raisons de camouflage, Amann a créé à côté le *Hoheneichen-Verlag*, dont le nom couvrirait certaines publications. Et il laissa l'imprimerie à Adolphe Müller pour n'avoir pas à poursuivre, en paiement de leurs factures, des camarades du Parti.

166

28 février 1942, le soir.

Crise du logement. — Constructions nouvelles.

Pour mettre un terme à la crise du logement, nous construirons, aussitôt la guerre finie, un million d'habitations par an, et cela durant cinq années consécutives.

Le temps nécessaire pour construire une maison ne doit pas excéder trois mois. Dans ce domaine, les conquêtes de la technique doivent être intégralement utilisées. La maîtresse de maison doit être déchargée de tous les menus travaux qui lui font perdre du temps. Non seulement il faut que les jardins d'enfants soient à proximité des maisons, mais il faut que la mère n'ait même pas l'obligation d'y conduire elle-même ses enfants. Elle doit se borner à appuyer sur un bouton pour qu'aussitôt la gardienne apparaisse.

Plus d'ordures à descendre, plus de combustible à monter. Il faut même que la sonnerie du réveille-matin déclanche la minuterie qui fait bouillir l'eau du petit déjeuner. Il faut mettre en œuvre toutes les petites inventions qui allègent le poids de la vie.

J'ai un homme, Robert Ley, à qui il suffira que je confie cette mission. Un seul signe, et il mettra tout en branle.

Chaque habitation devra comporter le droit à un garage, et il n'est pas question que ce garage coûte quarante ou cinquante marks par mois. C'est dix fois moins qu'il doit coûter. Si nous n'en sommes pas là aujourd'hui, c'est encore à ces maudits juristes que nous le devons. Je me suis laissé raconter que ces maniaques de l'administration n'ont rien trouvé de mieux que de constituer un dossier dans lequel toutes les possibilités d'accidents, imaginables ou inimaginables, ont été prévues. Et ils se sont basés là-dessus pour établir leurs prescriptions. Ils imposent ainsi des exigences telles que les prix de construction en deviennent inaccessibles. En maints cas, ils se fondent sur des particularités techniques abandonnées depuis vingt ans. Par exemple, il existe un règlement limitant à un certain pourcentage l'inclinaison des rampes. Ce règlement, si on l'applique, entraîne d'énormes dépenses : temps perdu, place perdue, quantité de matériaux nécessaire.

Au surplus, il faut uniformiser les éléments nécessaires pour la construction des intérieurs. Qu'on ne se pose pas la question de savoir par où l'on commencera ! Si l'on réussit à éviter aux cinq millions de familles qui habiteront les nouveaux appartements les frais inutiles occasionnés en général par une nouvelle installation, ce sera déjà un progrès. Il faut un commencement à tout. Que l'on commence tout de suite !

167

Nuit du 28 février au 1er mars 1942.

Le Festival de Bayreuth en 1925. — Conjonction de Bayreuth avec le national-socialisme. — Rôle de Cosima Wagner. — Siegfried Wagner.

En 1925, les Bechstein m'avaient invité chez eux à Bayreuth. Ils habitaient une villa de la Liszt-Strasse (je crois que la rue s'appelait ainsi), à deux pas de Wahnfried. J'avais hésité à m'y rendre.

car je craignais d'augmenter ainsi les difficultés de Siegfried Wagner, qui était un peu dans la main des Juifs.

J'arrivai à Bayreuth vers onze heures du soir. Lotte Bechstein était encore debout, mais ses parents étaient couchés. Le lendemain matin, Cosima Wagner vint m'apporter quelques fleurs. Quelle animation il y avait à Bayreuth pour le Festival ! De cette époque, il subsiste de nombreuses photographies dans lesquelles je figure, prises par Lotte Bechstein.

Je passais la journée en culotte de peau. Le soir, j'endossais le smoking ou l'habit pour me rendre au spectacle. Nous fîmes des excursions en voiture dans le Fichtelgebirge et dans la Suisse franconienne. A tous les points de vue, ce furent des journées merveilleuses. Lorsque je me rendais au cabaret de la *Chouette*, j'étais tout de suite en sympathie avec les artistes. Je n'étais pas encore célèbre au point qu'on empiétait sur ma tranquillité.

Dietrich Eckart, qui avait pratiqué la critique à Bayreuth, m'avait toujours vanté l'atmosphère extraordinaire qui y régnait. Il m'avait raconté qu'un matin ils avaient fait irruption à la *Chouette* et qu'ils s'étaient rendus dans la prairie derrière le théâtre en compagnie des artistes, pour y jouer *L'Enchantement du Vendredi-Saint*.

La première exécution de *Parsifal* à laquelle j'ai assisté à Bayreuth, c'était encore Clewing qui chantait. Quelle stature, et quelle voix magnifique ! J'avais déjà assisté à des représentations de *Parsifal* à Munich. Cette même année, j'assistai encore à la représentation du *Ring* et des *Maîtres chanteurs*. Que le Juif Schörr ait pu chanter le rôle de Wotan, ça m'a fait l'effet d'une profanation. Pourquoi n'avoir pas fait venir Rode de Munich ? Mais il y avait Braun, un artiste d'une qualité exceptionnelle.

Durant des années, j'ai dû renoncer à assister au Festival, et j'en fus très malheureux. Cosima Wagner s'en plaignait aussi. Elle me relança de nombreuses fois par lettre ou par téléphone. Mais je n'ai jamais traversé Bayreuth sans lui rendre visite.

C'est le mérite de Cosima Wagner d'avoir fait la conjonction de Bayreuth avec le national-socialisme. Siegfried était lié d'amitié avec moi, mais il était neutre en politique. Il ne pouvait faire autrement, sinon les Juifs lui eussent brisé les reins. Maintenant le charme est rompu. Siegfried a repris son indépendance, et l'on entend de nouveau des œuvres de lui. Ces sales youpins avaient réussi à le démolir ! J'ai entendu, dans ma jeunesse, le *Bärenhäuter*. On dit que le *Schmied von Marienburg* est sa meilleure œuvre. J'ai encore beaucoup de choses à voir et à entendre !

A Berlin, j'ai assisté à la représentation d'une œuvre de jeunesse de Richard Wagner, *La Novice de Palerme*, où fleurissent des thèmes qui rappellent encore Mozart. Seulement, par-ci par-là, quelques thèmes apparaissent, prémices d'un style nouveau.

168

1er mars 1942, midi.

(Invité, Himmler.)

Un personnage pittoresque : l'imprimeur du Parti.

C'est par Dietrich Eckart que j'ai connu Müller. Le premier abord ne fut pas favorable, et je m'étonnai devant Eckart qu'il me mît en rapport avec un tel individu. « Je conviens qu'il est noir comme le diable, me répondit Eckart, et plus rusé que le plus rusé des paysans, mais c'est le meilleur imprimeur que j'aie connu dans ma vie, et aussi l'homme le plus généreux. »

Cela se passait bien avant que j'eusse le *Völkischer Beobachter*. Müller était calé dans son fauteuil avec l'assurance d'un ploutocrate. Sa première phrase fut : « Evitons d'entrée un malentendu. Il doit être clairement établi que là où l'on ne paie pas l'on n'imprime pas non plus. »

Quand on lui rendait visite, Müller ne cessait de gémir. Il devenait pourtant de plus en plus gras. Il imprimait de plus en plus, il achetait constamment de nouvelles machines, mais son leitmotiv était : « Je ne m'en tire plus avec ce tarif, je suis en train de me ruiner. — A vous voir si gras, on ne le croirait pas ! — J'ai tant de soucis que je bois un peu pour les noyer, et ça vous gonfle ! » Il nous est arrivé de lui allonger d'un coup jusqu'à quinze millions, déjà avant la prise du pouvoir. Son imprimerie est installée de la façon la plus moderne. C'est un véritable génie dans sa partie. Malin, on ne pouvait l'être davantage, mais c'était un patron qui avait le sens social. Il payait bien ses ouvriers, et quand il les emmenait en excursion, il ne regardait pas à la dépense. Pour une entreprise de cette envergure, cela représentait d'ailleurs moins que rien. Et le *Völkischer Beobachter* était là pour cracher !

Je n'ai jamais fait un voyage avec Müller sans qu'il eût à rendre

visite à quelque femme dont il avait un enfant. A la naissance de chacun de ces bâtards, il leur ouvrait un compte à la Caisse d'épargne, avec un premier versement de cinq mille marks. Je lui connais actuellement quatre enfants illégitimes. Je me demande comment ce mal-foutu s'y prend pour avoir de si beaux enfants ! Il faut dire que Müller a une adoration pour les enfants.

Chaque semaine, il passe deux jours avec Ida au Tegernsee, bien qu'il ait divorcé d'elle. Il l'avait épousée tout juste afin que ses enfants eussent un nom convenable ! Il passe également deux jours auprès de sa femme légitime, à Munich, deux jours enfin dans son affaire. Le temps qui lui reste, il le consacre à la chasse.

Ce Müller est vraiment une personnalité.

169

1er mars 1942, le soir.

(Invité, Himmler.)

La jalousie chez les femmes. — Disproportion entre le nombre des hommes et des femmes. — La polygamie et la guerre de trente ans. — Les hypocrites de l'élite. — Le mariage bourgeois. — Les préjugés sociaux en voie de disparition.

Aux yeux d'une femme, la plus belle des toilettes perd à l'instant son charme — si elle aperçoit une autre femme qui en porte une semblable. J'en ai vu une quitter subitement l'Opéra à la vue d'une rivale qui venait de pénétrer dans une loge et qui portait la même robe qu'elle. « Quel culot, s'exclama-t-elle, je m'en vais ! »

Dans le plaisir qu'éprouve une femme à se parer se mêle toujours un élément trouble, quelque chose de perfide : susciter la jalousie d'une autre femme en faisant étalage d'une chose que celle-ci ne possède point. Les femmes ont ce talent qui nous est inconnu, à nous autres hommes, de savoir donner un baiser à une amie, tout en lui perçant le cœur d'un stylet bien effilé. Vouloir changer les femmes sur ce point, cela ne manquerait pas de candeur. Les femmes sont ce qu'elles sont. Accommodons-nous de leurs petites faiblesses. Et si vraiment il suffit aux femmes, pour être heureuses, de satisfactions de cet ordre, surtout qu'elles ne s'en privent pas !

Je préfère, pour ma part, les voir s'occuper de la sorte plutôt que de s'adonner à la métaphysique. Il n'y a pas de pire calamité que de les voir aux prises avec les idées. Dans le genre, le point de catastrophe est atteint par les femmes peintres, lesquelles n'attachent aucune importance à la beauté — quand il s'agit d'elles-mêmes !

D'autres femmes sont extrêmement soucieuses de leur personne, mais pas au delà du moment où elles ont trouvé un mari. Elles sont obsédées par la ligne, elles se pèsent sur des balances de précision — le moindre gramme compte ! Vous les épousez, elles reprennent du poids par kilos.

Sans doute, les femmes pourraient-elles nous opposer notre propre coquetterie, notre pauvre coquetterie d'hommes, quand nous moquons leurs artifices. Il est vrai que nous nous rasons, que nous nous coiffons, que nous aussi nous tentons de corriger les erreurs de la nature !

Lorsque j'étais enfant, seuls les acteurs et les curés avaient le visage rasé. A Leonding, l'unique civil qui eût le visage imberbe était considéré comme le dernier des excentriques. La barbe donne du caractère à certains visages, mais on décèle mieux la vraie personnalité d'un homme rasé. L'évolution qui s'est faite dans le sens de la sobriété semble d'ailleurs conforme aux lois de la nature. L'homme, au cours des âges, ne s'est-il pas peu à peu débroussaillé de ses poils ?

Dans les pays où les femmes sont en plus grand nombre que les hommes, la femme recourt à tous les moyens pour évincer ses rivales. C'est là une forme de l'esprit de conservation, une loi de l'espèce. La femme la plus douce se transforme en bête fauve quand une autre femme essaie de lui prendre son homme. Plus la part de la féminité est grande chez une femme, et plus cet instinct est développé. Faut-il voir dans cette sauvagerie congénitale un défaut ? N'est-ce pas plutôt une qualité ?

L'état social où la femme n'était considérée que comme une esclave (comme c'est encore le cas dans certaines tribus), si nous y retournions, cela constituerait une nette régression pour l'humanité. Mais ce n'est pas le seul état possible. Le matriarcat a certainement constitué, aux temps préhistoriques, une forme d'organisation sociale assez répandue. Au fond, un peuple ne s'éteint jamais par défaut d'hommes. Souvenons-nous qu'après la guerre de trente ans la polygamie fut tolérée et que c'est grâce à l'enfant illégitime que la nation a retrouvé sa puissance. De telles dispositions ne peuvent donner lieu à une réglementation légale — mais

aussi longtemps que nous aurons en Allemagne deux millions et demi de femmes vouées au célibat, il nous sera interdit de mépriser l'enfant né hors des liens du mariage.

Les préjugés sociaux sont en train de s'effacer. De plus en plus, la nature reprend ses droits. Nous sommes sur le bon chemin. J'ai beaucoup plus d'estime pour la femme qui a un enfant illégitime que pour une vieille fille. On m'a souvent parlé de femmes non mariées qui avaient des enfants et qui élevaient ces enfants d'une manière vraiment touchante. Cela est fréquent chez les serveuses, notamment. Les femmes qui n'ont pas d'enfants finissent par faire des détraquées.

Il est assez frappant de constater que chez la plupart des peuples le nombre des femmes dépasse celui des hommes. Quel mal y a-t-il donc à ce que chaque femme accomplisse son destin ? J'aime voir autour de moi cet étalage de santé. Le contraire me rendrait misanthrope. Et je le deviendrais réellement si je n'avais sous les yeux que le spectacle des dix mille de l'élite prétendue. Heureusement pour moi, j'ai toujours conservé des contacts avec le peuple. Dans le peuple, la santé morale est de règle. Cela va si loin que jamais à la campagne l'on n'a reproché à un prêtre d'avoir une liaison avec sa domestique. On y voit même une garantie : les femmes et les jeunes filles du village n'ont pas à se gendарmer. Les femmes du peuple sont d'ailleurs pleines de compréhension, elles admettent que le jeune prêtre ne puisse suer sa gourme par le cerveau.

Les hypocrites se trouvent dans l'élite des dix mille. C'est là qu'on rencontre le rigoriste capable de reprocher au voisin ses aventures, oubliant qu'il a lui-même épousé une divorcée. Chacun devrait puiser dans sa propre expérience les raisons de se montrer indulgent à l'égard d'autrui. Le mariage, tel qu'il se pratique dans la société bourgeoise, est généralement une chose contre nature. Mais je conçois que la rencontre de deux êtres qui se complètent, qui sont faits l'un pour l'autre, confère déjà au miracle.

Je pense souvent à ces femmes qui peuplent les couvents — parce qu'elles n'ont pas rencontré l'homme avec lequel elles eussent voulu faire leur vie. Exception faite de celles qui ont été promises à Dieu par leurs parents, la plupart en effet sont des femmes déçues par la vie. Les humains sont faits pour subir. Rares sont les êtres capables de se colleter avec l'existence.

170

3 mars 1942, midi.

(Invité, Himmler.)

Le chemin de l'indépendance. — Les *tories* anglais ont raison. — L'instituteur allemand et l'Est. — Idées sur la formation scolaire des enfants. — Surprise des forts en thème.

Si jamais nous tolérions qu'un pays conquis par nous eût sa propre armée, c'en serait fini de nos droits sur ce pays — car l'autonomie est le chemin de l'indépendance.

Il est exclu que l'on conserve par des moyens démocratiques ce que l'on a conquis par la force. En cela, je partage le point de vue des *tories* anglais. Soumettre un pays indépendant avec l'idée de lui rendre plus tard sa liberté, cela ne tient pas debout. Le sang versé confère un droit de propriété.

Si les Anglais rendent à l'Inde sa liberté, avant vingt ans l'Inde aura reperdu sa liberté. Il y a des Anglais qui s'adressent à eux-mêmes le reproche d'avoir mal gouverné ce pays. Pour quelle raison ? Parce que les Indiens manquent d'enthousiasme à leur égard. Je prétends que les Anglais ont fort bien gouverné ce pays, mais que leur erreur c'est de s'attendre à de l'enthousiasme de la part de leurs administrés.

S'il est vrai que les Anglais ont exploité l'Inde, il est vrai aussi que l'Inde a tiré profit de la domination anglaise. Sans les Anglais, l'Inde n'aurait certainement pas une population de trois cent quatre-vingt millions d'habitants.

Surtout, qu'on ne lâche pas le maître d'école allemand sur les régions de l'Est ! Ce serait un sûr moyen de perdre à la fois les élèves qu'on leur donnerait et les parents de ces élèves. La solution idéale consisterait à enseigner à ce peuple une mimique élémentaire. On lui en demande moins qu'à des sourds-muets. Pas d'imprimés à leur intention. La radio suffira pour leur donner les informations indispensables. De la musique, tant qu'ils voudront. Ils pourront pratiquer l'écoute au robinet. Je suis d'avis de ne leur confier aucun travail qui demande le moindre effort mental.

Dites-moi un peu comment l'apport de la culture européenne a été récompensé en Russie ! Ils s'en sont servis pour inventer l'anar-

chisme. Plus on les laisse croupir en paix, plus ces gens-là sont heureux. Toute autre attitude n'aurait pour résultat que de susciter devant nous des ennemis féroces.

La logique de nos pédagogues entraînerait l'édification d'une université à Kiev. Ce sera là leur première trouvaille.

D'une façon générale, je crois d'ailleurs qu'il n'est pas utile d'enseigner aux hommes plus que l'indispensable. On les surcharge sans intérêt ni pour eux-mêmes ni pour personne. Mieux vaut éveiller chez les hommes l'instinct de la beauté. C'était cela, chez les Grecs, qui était considéré comme l'essentiel. Aujourd'hui l'on s'obstine à gaver les enfants de notions disparates.

La formation scolaire doit constituer une base sur laquelle il sera possible d'édifier par la suite, s'il y a lieu, un enseignement spécialisé. De toute façon, l'enseignement doit être adapté à la réalité actuelle. Ce qui compte aujourd'hui, plus que les brouilles, c'est l'histoire du Reich. C'est faire perdre leur temps aux enfants, c'est leur encombrer l'esprit sans profit que de s'attarder à leur apprendre par le menu tout ce qui concerne le village, la région et le pays. N'oublions pas que les événements que nous sommes en train de vivre seront un jour récités par cœur dans toutes les écoles du Reich. Le cerveau d'un petit paysan ne peut tout enregistrer.

Au surplus, qu'est-ce que cela signifie d'enseigner à un enfant, dans une école élémentaire, une langue étrangère à côté de la langue allemande ? Quatre-vingt-quinze pour cent des enfants n'iront jamais plus loin. A quoi leur servira donc ce rudiment d'une langue étrangère ? Donnons-leur plutôt des connaissances générales. Ainsi, au lieu d'enseigner pendant quatre ans, à raison de trois heures par semaine, la langue française, pourquoi ne pas attendre la dernière année ? Et même durant cette dernière année, que l'on donne une seule heure de français par semaine. Cela est bien suffisant pour mettre sur la bonne voie ceux qui continueront leurs études.

Voyez-vous la nécessité d'enseigner la géométrie, la physique et la chimie à un jeune homme qui entend se consacrer à la musique ? S'il n'est pas doué pour ces disciplines, que lui en restera-t-il plus tard ? Je trouve absolument ridicule cette manie de faire ingurgiter à la jeunesse tant de notions parcellaires qu'elle est incapable d'assimiler.

De mon temps, l'on exigeait d'un élève qu'il eût non seulement la moyenne imposée, mais que pour certaines branches ses notes ne fussent pas inférieures à un minimum. Si un élève est particulièrement brillant dans une spécialité, pourquoi le gêner dans

ses études en l'obligeant à assimiler des notions pour lui inassimilables ? Ne vaudrait-il pas mieux le pousser dans la direction qui est la sienne ?

L'enseignement de l'histoire, il y a quarante ans, se bornait à une sèche nomenclature de dates. Les vues d'ensemble faisaient totalement défaut. Qu'était-ce quand le maître, de surcroît, manquait du don nécessaire pour donner une âme à ces choses mortes ? Cet enseignement constituait une véritable torture.

J'ai eu un professeur de français dont la seule préoccupation était de nous prendre en défaut. C'était un tatillon et un persécuteur.

Quand je pense à ceux qui furent mes professeurs, je me rends compte que la plupart d'entre eux étaient des toqués. Rares étaient ceux que l'on pouvait considérer comme de bons maîtres. Il est tragique de penser que de tels êtres ont le pouvoir de barrer la route à un jeune homme.

Certains enfants sont doués d'une vitalité telle qu'ils ne peuvent tenir en place, qu'ils ne veulent ni ne peuvent fixer leur attention. Il me paraît vain de vouloir les forcer. Je comprends, bien sûr, qu'une telle attitude agace les maîtres. Mais est-il juste de priver un enfant des possibilités que la vie lui offre, pour la seule raison qu'il est turbulent ?

Je me rappelle qu'en moyenne je passais dix fois moins de temps que mes camarades à préparer mes devoirs. Ma branche d'élection, c'était l'histoire. Je prenais en pitié ceux de mes camarades qui ne trouvaient jamais une minute pour jouer. Certains commencent à l'école leur carrière de forts en thèmes. Ils passent brillamment le barrage des examens. A leurs yeux, tout leur est dû. Aussi, quelle surprise de leur part quand ils voient réussir un camarade plus doué qu'eux, mais qu'ils avaient pris, eux, pour un cancre !

171

7 mars 1942, midi.

Particularités de la langue allemande. — Abus des consonnes. — Les emprunts aux langues étrangères. — Droit reconnu aux seuls écrivains de génie.

Si l'on compare la langue allemande à la langue anglaise, puis à la langue italienne, quelques remarques s'imposent aussitôt à l'esprit.

Il manque à la langue anglaise la possibilité d'exprimer des pensées qui dépassent l'ordre des choses concrètes. C'est parce que la langue allemande a cette possibilité que l'Allemagne est le pays des penseurs.

La langue italienne est la langue d'un peuple de musiciens. J'en ai été convaincu le jour où, à Obersalzberg, j'ai entendu discourir un aveugle de guerre italien. Quels flots d'éloquence, quelle apothéose ! Son discours traduit, il ne restait plus rien — le vide.

Nous autres Allemands, nous ne sommes pas entraînés à parler pour parler. Nous ne nous grisons pas de sons. Quand nous ouvrons la bouche, c'est pour dire quelque chose. Mais notre langue s'appauvrit en voyelles, et nous devons réagir contre cette tendance.

Aujourd'hui, l'Allemagne manque de poètes, et notre littérature essaie de compenser cette déficience par des recherches de style. Il faut prendre garde d'accorder trop d'importance au mot. La forme n'est qu'un moyen. L'essentiel demeure l'inspiration.

Si nous laissons faire les réformateurs de notre langue, l'allemand finirait par perdre toute musicalité. Nous sommes déjà limités, malheureusement, aux voyelles *a*, *e* et *i*. Nous avons au surplus beaucoup trop de consonnes sifflantes. Quand je dis *Kurzschriftler* au lieu de *Stenograf*, je me fais l'effet de parler le polonais. En l'occurrence, le mot lui-même est une sottise. Pourquoi ne pas s'en tenir au nom de baptême donné par l'auteur ?

Les linguistes qui recommandent ces germanisations du vocabulaire sont des ennemis mortels de la langue allemande. Si nous les suivions dans cette voie, nous serions bientôt incapables d'exprimer nos pensées avec précision, et notre langue serait de plus en plus pauvre en voyelles. Elle finirait par ressembler (j'ose à peine le dire) au japonais : cela tiendrait du caquetage et du croassement. Comment imaginer que l'on pourrait encore chanter dans une telle langue ?

Réjouissons-nous de ce que nous disposons d'un vocabulaire assez riche pour nuancer à l'infini notre pensée. Et acceptons avec reconnaissance les mots étrangers qui sont entrés dans notre langue, ne serait-ce que pour leur sonorité.

Que se passerait-il si nous chassions de la langue allemande tous les mots d'origine étrangère qu'elle a assimilés ? D'abord, nous ne saurions exactement où il convient de s'arrêter dans cette voie. Ensuite, nous sacrifierions stupidement l'apport enrichissant que nous devons à nos prédécesseurs.

La logique commanderait, en même temps qu'on renonce à un mot, de renoncer aussi à la chose que ce mot signifie. Il ne serait

pas honnête de conserver la chose en répudiant le mot. Nous supprimerions, par exemple, le mot *théâtre* — et nous essaierions de faire croire que c'est nous qui avons inventé le théâtre (rebaptisé par nous) ! Laissons ces enfantillages.

Seuls des écrivains de génie peuvent avoir le droit de modifier la langue. Dans la génération qui est derrière nous, je ne vois guère que Schopenhauer qui eût pu se permettre cela. Aussi longtemps qu'une langue évolue, aussi longtemps qu'elle est vivante, elle demeure propre à exprimer des pensées et des notions nouvelles.

J'aimerais, quand nous prenons un mot dans une langue étrangère, que l'orthographe allemande de ce mot correspondît à sa prononciation, en sorte que tout le monde puisse prononcer ce mot de la même façon. L'exemple des Anglais, en ce domaine, n'est pas bon à suivre. Du moment qu'une langue dispose d'une lettre pour chaque son différent, il n'est pas admissible que la prononciation exacte de ce mot dépende de la connaissance de la langue dont ce mot est originaire. Un mot doit être écrit comme il se prononce.

172

Nuit du 10 au 11 mars 1942.

La jalousie féminine, réaction de défense. — Les héros et le besoin de protection. — Quelques anecdotes. — De la solitude au goût de la société.

La jalousie, chez la femme, est une réaction de défense. Elle a sûrement une origine ancestrale, et elle doit remonter à l'époque où la femme ne pouvait absolument pas se passer de la protection de l'homme. C'est d'abord une réaction de femme gravide, et qui à ce titre a besoin d'autant plus de protection. Elle se sent si chétive alors, si craintive — pour elle-même, pour l'enfant qu'elle porte. Et cet enfant lui-même, combien d'années il faudra pour qu'il acquière son indépendance ! Sans la protection de l'homme, la femme se sentait livrée à tous les périls. Aussi est-il naturel qu'elle se soit attachée tout particulièrement au héros, à l'homme qui lui assure le maximum de sécurité. Cette sécurité assurée, l'on comprend qu'elle défende âprement son bien — d'où l'origine de la jalousie.

L'homme est animé d'un sentiment analogue à l'égard de la femme qu'il aime, mais le royaume de la jalousie féminine est infiniment plus vaste. Une mère est jalouse de sa bru, une sœur de sa belle-sœur.

J'ai assisté un jour à une scène faite par Eva Chamberlain à son frère Siegfried Wagner. C'était positivement incroyable, et d'autant plus qu'ils étaient mariés l'un et l'autre. La jeune femme de Siegfried, Winifried, était comme tolérée par ses belles-sœurs. Néanmoins, le jour où la catastrophe s'est produite, sa présence fut jugée particulièrement opportune. C'était une femme irréprochable. Siegfried lui doit quatre beaux enfants, qui tous plaident pour leur père, dont la parenté physique est frappante — tous des Wagner !

Même chez M^{me} Bruckmann, j'ai surpris un jour une réaction inattendue. Elle avait invité en même temps que moi une fort jolie femme de la société munichoise. Au moment où nous primes congé, M^{me} Bruckmann saisit dans le regard de son invitée une marque d'intérêt que sans doute elle jugea intempestive. La conséquence, c'est qu'elle ne nous invita plus jamais ensemble. Comme je l'ai dit, cette femme était belle, et je l'intéressais peut-être — mais rien de plus.

J'ai connu une femme dont la voix devenait rauque d'émotion quand j'adressais devant elle la parole à une autre femme.

L'univers de l'homme est vaste comparé à celui de la femme. L'homme est pris par ses idées, par ses occupations. Ce n'est qu'incidemment qu'il consacre toute sa pensée à une femme. L'univers de la femme, en revanche, c'est l'homme. Elle ne voit pour ainsi dire rien d'autre, et c'est pourquoi elle est capable d'aimer si profondément.

L'intelligence, chez la femme, n'est pas une chose essentielle. Ma mère, par exemple, eût fait piètre figure dans la société de nos femmes cultivées. Elle a vécu rigoureusement pour son mari et pour ses enfants. C'était son seul univers. Mais elle a donné un fils à l'Allemagne.

Les mariages qui n'ont pour origine qu'un entraînement des sens sont généralement peu solides. De tels liens se dénouent facilement. Les séparations sont particulièrement pénibles lorsqu'une vraie camaraderie a existé entre les époux.

Je juge inadmissible qu'une femme puisse être appelée à déposer en justice sur des questions d'ordre intime. J'ai fait supprimer cela. J'ai horreur de l'inquisition et de l'espionnage.

Cela me rappelle un trait de Frédéric le Grand. Il se plaignait un jour devant le chef de sa police d'être le moins bien renseigné des monarques d'Europe sur ce qui se passait à l'intérieur de son royaume. « Rien ne serait plus facile, Sire. Que l'on mette à ma disposition les moyens dont disposent mes confrères, et je ferai sûrement aussi bien qu'eux. — A ce prix-là, dit le Roi, j'y renonce. » Je ne me suis moi-même jamais servi de tels moyens, et jamais je n'accorderai une audience à un mouchard. Il y a là quelque chose de tout à fait répugnant. Quant aux espionnes, n'en parlons pas ! Non seulement ces femmes se prostituent, mais elles jouent à l'homme qu'elles sont prêtes à livrer la plus immonde des comédies.

Au temps de ma jeunesse, j'étais plutôt un solitaire, et je me passais fort bien de la société. J'ai bien changé, car maintenant je ne supporte plus la solitude. Ce que je préfère, c'est de dîner avec une jolie femme. Et plutôt que d'être seul chez moi, j'irais dîner à l'*Osteria*.

Je ne lis jamais un roman. Ce genre de lecture m'agace.

L'*Augburger Abendzeitung* est le plus vieux journal d'Europe. C'est bien qu'Amann l'ait laissé subsister. Mais il est regrettable que les *Fliegenden Blätter* aient disparu et que la *Jugend* ait dégénéré.

Quand on ne peut faire vivre simultanément deux entreprises, je suis d'avis que l'on supprime la plus récente et que l'on conserve l'ancienne.

173

Nuit du 11 au 12 mars 1942.

Sur les méfaits du tabac. — Treize kreuzers par jour. — La dernière cigarette. — Berlin, capitale mondiale.

J'ai fait la connaissance à Bayreuth d'un commerçant, un certain Möckel, qui m'invita à lui rendre visite à Nuremberg. Il y avait au-dessus de sa porte un écriteau : « Les fumeurs n'entrent pas »

ici. » En ce qui me concerne, je n'ai pas mis d'écriteau sur ma porte, mais les fumeurs n'entrent pas chez moi.

Il y a quelque temps, je demandais à Goering s'il trouvait vraiment que ça l'avantageât de se faire photographier la pipe au bec. Et j'ajoutais : « Que penseriez-vous du sculpteur qui vous immortaliserait avec un cigare entre les dents ? »

Il est tout à fait faux de penser que le soldat ne supporterait pas la vie au front si on le privait de tabac. C'est une erreur à inscrire au passif du haut-commandement d'avoir attribué, depuis le début de la guerre, une ration quotidienne de cigarettes au soldat. Bien entendu, il n'est pas question, en ce moment, de faire machine arrière. Mais, aussitôt la paix revenue, je supprimerai cela. Nous pouvons faire de nos devises un meilleur usage que de les affecter à des importations de poison.

C'est par les jeunes que je commencerai la rééducation qui s'impose. Je leur dirai : « Ne suivez pas l'exemple des vieux. »

J'ai connu une telle misère à Vienne. J'y ai passé de longs mois sans faire le moindre repas chaud. Je vivais de lait et de pain sec. Mais je dépensais treize kreuzers par jour pour mes cigarettes. J'en fumais de vingt-cinq à quarante par jour. Or à cette époque un kreuzer représentait pour moi davantage que dix mille marks aujourd'hui. Un jour, j'ai fait la réflexion qu'avec cinq kreuzers je pouvais acheter du beurre pour tartiner mon pain. J'ai jeté mes cigarettes dans le Danube, et depuis lors je n'ai plus jamais fumé.

Je suis persuadé, si j'étais demeuré fumeur, que je n'eusse pas résisté à la vie de soucis qui est la mienne depuis si longtemps. C'est peut-être à ce détail insignifiant que le peuple allemand doit son salut.

Tant d'hommes, dans mon entourage, sont morts de l'abus du tabac. Mon père, d'abord. Puis Dietrich Eckart, Troost. Ce sera bientôt votre tour, Hoffmann !

Berlin, comme capitale mondiale, ne pourra faire penser qu'à l'Égypte ancienne, ne pourra être comparée qu'à Babylone ou à Rome.

En regard de cette capitale, que représentera Londres, que représentera Paris ?

FIN

INDEX DES NOMS CITÉS

(Les références renvoient à la note qui porte le numéro correspondant.)

ABEGG (Baronne von), 110, 140.
 ABETZ (Otto), 134, 164.
 AMANN (Max), chef des entreprises de presse et d'édition du Parti, 73, 91, 110, 156, 157, 159, 165, 172.
 ANTONESCO (Jon), 20, 30, 42, 65, 93, 112, 161.
 ARENT (Benno von), décorateur de théâtre, 131, 158.
 ARMINIUS, vainqueur de Varus dans la forêt de Teutberg, 49.
 ATATURK, 112, 116.
 AUER, 133.
 BALDWIN, 58.
 BALLERSTEDT, 131.
 BASTIAN, 147.
 BAUR, capitaine d'aviation, pilote personnel du Führer, 91, 101.
 BEAVERBROOK (Lord), 156.
 BECHSTEIN, 110, 137, 167.
 BEETHOVEN, 95, 121.
 BELOW (Klaus von), colonel, représentant de la Luftwaffe auprès du Führer, 2.
 BÉNÈS (Edouard), 106, 123.
 BERNREUTHER, 133.
 BISMARCK, 14, 21, 50, 73, 136, 153.
 BLASCHKE, officier de la SS, 62, 63, 68, 69.

BODE (Wilhelm von), directeur des Musées royaux de Berlin, 152.
 BORDONE (Pâris), peintre italien du xvi^e siècle, 80.
 BORMANN, 105, 108, 151.
 BÖTTSCHER, 134.
 BOUHLER (Reichsleiter), 75, 76.
 BRAHMS, 107.
 BRANDT (Karl), médecin du Führer, commissaire du Reich à la Santé publique, 91.
 BRAUCHITSCH (Walter von), 98, 111.
 BRAUN, 167.
 BRAUN (Otto), socialiste, président du gouvernement prussien de 1920 à 1922, 133.
 BREKER (Arno), sculpteur, 45.
 BRUCKMANN (Madame), appartient à la famille des éditeurs d'art de Munich, 140, 172.
 BRUCKNER (Anton), 107.
 BRÜCKNER (Wilhelm), adjudant du Führer, 55.
 BRÜNING, ancien chancelier du Reich, 133.
 BÜCHNER, 110.
 BUSCH, brasseur bavarois, 154.
 BUSCH (Fritz), chef d'orchestre, 152.

- BUSSMANN, 122.
- CAROL, roi de Roumanie, 8.
- CERVANTES, 149.
- CHAMBERLAIN (Houston-Stewart), 75, 121.
- CHAMBERLAIN (Eva), femme du précédent, l'une des filles de Richard Wagner, 172.
- CHAMBERLAIN (Neville), 58, 96, 127.
- CHARLEMAGNE, 138.
- CHURCHILL, 45, 93, 96, 99, 105, 108, 119, 127, 132, 134, 141, 146, 150.
- CIANO, 56, 132.
- CLAUSEN (Fritz), chef des nationaux-socialistes danois, 164.
- CLEVING, 167.
- CODREANU, chef de la Garde de fer roumaine, 42.
- CONRAD VON HÖTZENDORF (Franz), chef de l'Etat-major autrichien de 1906 à 1917, 34.
- CONSTANTIN I^{er} (le Grand), 127.
- COOPER (Fenimore), 149.
- COPERNIC, 153.
- CORNELIUS, 110.
- CRAMER-CLETT, 137.
- CROMWELL, 160.
- DAHN (Félix), romancier allemand, 149.
- DALADIER, 96, 141.
- DANTE, 5.
- DARRÉ, ministre de l'Agriculture du Troisième Reich, 12.
- DETERDING, magnat du pétrole, 128.
- DIETL (Général), 73, 97.
- DIETRICH (Dr Otto), chef de la Presse du Reich, 57, 73, 101, 156, 157.
- DIETRICH (Sepp), général, commandant de la 6^e armée blindée SS, 90, 91, 92, 94, 95, 101.
- DINTER, 156.
- DIRKSEN, 134.
- DODD, ambassadeur des Etats-Unis, 57.
- DONATELLO, sculpteur florentin du xv^e siècle, 110, 140.
- DÖNICKE, bourgmestre de Leipzig, 77.
- DORÉ (Gustave), 149.
- DORMMÜLLER (Julius), ministre des Communications du Troisième Reich, 85.
- DRESEN, propriétaire de l'Hôtel Dreesen à Godesberg, 41.
- DRESSSEL, 110.
- DREXLER (Anton), affilié N° 1 du parti national-socialiste, 110.
- DUFF COOPER, 105.
- DURER (Albert), 77.
- EBERT (Friedrich), premier président de la République de Weimar, 132-133.
- ECKART (Dietrich), 74, 81, 90, 110, 114, 131, 140, 152, 165, 167, 168, 173.
- ECKART (Simon), 140.
- EDEN (Anthony), 45, 99.
- EHARDT (Hans), magistrat bava-rois à l'époque du putsch de 1923 ; président du Conseil de Bavière depuis 1946, 133.
- EICKENBERG, 122.
- EISNER (Kurt), socialiste bavarois extrémiste, 74, 131, 132.
- ELTZ-RUBENACH (Paul von), ministre des Communications du Troisième Reich, 163.
- EPP (Franz von), général, 136, 159.
- ERZBERGER, signataire de l'armistice de 1918 au nom de l'Allemagne, 128, 161.
- ESSER (Hermann), l'un des premiers affiliés du parti national-socialiste, 110, 156.
- ESTERHAZY, 149.
- FEDER, économiste national-socialiste, 68.
- FERDINAND (Tsar), roi de Bulgarie, 123.
- FIEHLER, 77.
- FOE (Daniel de), 149.
- FORD (Henry), 135.
- FORSTER (Albert), gauleiter de Dantzig, 55.

- FRANCO, 70.
- FRANÇOIS-JOSEPH (Empereur), 164.
- FRANÇOIS-PONCET (André), 134.
- FRANK (Richard), 110, 136.
- FRÉDÉRIC I^{er} BARBEROUSSE, 164.
- FRÉDÉRIC LE GRAND, 10, 20, 41, 50, 51, 60, 66, 67, 69, 90, 129, 160, 172.
- FRÉDÉRIC-GUILLAUME I^{er}, roi de Prusse, 30.
- FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, roi de Prusse, 50.
- FRICK, ministre de l'Intérieur du Troisième Reich, 59, 81.
- FRICKE (Amiral), 53, 117.
- FRITSCH (Général Werner von), 78, 90.
- FRUNDSBERG (Georg von), célèbre lansquenet allemand du début du xvi^e siècle, 90.
- FUESS, 110, 137.
- FUNK, ministre de l'Economie du Troisième Reich, 35, 109, 128.
- FURTWÄNGLER (Wilhelm), chef d'orchestre, 152.
- GAHR, 110, 137.
- GALEN, évêque de Münster, 52.
- GALLAND, un des as de la Luft-waffe, 129.
- GANDHI, 105.
- GANSSE (Dr), 110.
- GAUSE (Général), 94.
- GENGIS KHAN, 67.
- GNEISENAU, 60.
- GOEBBELS, 52, 75, 77, 78, 113, 159.
- GOEBEN, auteur d'un livre sur l'Espagne, 93.
- GOERDELER, bourgmestre de Leipzig, 59.
- GOERING, 90, 95, 101, 105, 107, 110, 120, 128, 133, 147, 173.
- GOETHE, 121, 149.
- GOLLING (Alexandre), acteur de théâtre, 152.
- GOLTZ (Colmar von der), maréchal, gouverneur militaire de la Belgique en 1914, 19.
- GRAF, 125.
- GUILLAUME I^{er}, empereur d'Allemagne, 50.
- GUILLAUME II, 14, 21, 34, 50, 132, 152.
- GÜRTNER (Franz), ministre de la Justice du Troisième Reich, 65, 70, 137.
- GUSTAVE V, roi de Suède, 164.
- GUTBERLET, médecin, 165.
- GUTTMANN, 64.
- HACHA (Emile), 106, 123, 131.
- HAGENBECK, propriétaire du cir-que qui porte son nom, 149.
- HALIFAX (Lord), 105.
- HANFSTÄNGL, 124.
- HANSEN, architecte viennois, 107.
- HANSLICK, critique musical, 107.
- HASENAUER (Karl), architecte viennois, 107.
- HÄUSSER, 136.
- HAYDN, 149.
- HELD, 137.
- HENCKEL DE DONNERSMARCK, 132.
- HENDERSON (Sir Neville), 134.
- HENRI VI, empereur d'Allemagne, fils de Barberousse, 164.
- HENRI LE LION, prince de Bavière (1129-1195), 138, 164.
- HERMANN, membre du jury au procès de Hitler en 1924, 137.
- HERMANN, fonctionnaire de la po-lice criminelle de Bavière, 139.
- HESS (Rudolf), 110, 114, 137, 139.
- HEWEL (Walther von), représen-tant de Ribbentrop auprès du Führer, 57, 73, 74, 124, 132.
- HEYDEN, un des premiers parti-sans de Hitler, 90.
- HEYDRICH, protecteur de Bohême-Moravie, 52, 131.
- HILGER, spécialiste allemand des questions russes, 111.
- HILFERDING (Rudolf), écrivain marxiste, 133.
- HIMMLER, 19, 39, 50, 52, 55, 56, 60, 62, 68, 69, 70, 73, 76, 77, 79, 83, 85, 86, 90, 115, 116, 120, 123, 127, 133, 138, 143, 144, 147, 148, 149, 156, 161, 164, 168, 169, 170.
- HINDENBURG : c'est lui que Hitler appelle fréquemment « le vieux monsieur », 65, 90, 112.

HIRO-HITO, 93.
HIRSCH, 156.
HOARE (Sir Samuel), 127.
HOFFMANN (Heinrich), photographe de Hitler, 88, 91, 110, 117, 137, 159, 173.
HOFFMANN (Madame), 110.
HOFMANN, ancien sous-secrétaire d'Etat, 159.
HOLZSCHUHER, vieux compagnon de lutte de Hitler, 114.
HÖRBIGER (Hans), savant autrichien, 125, 153.
HORE BELISHA, 45, 96, 99, 105, 134.
HORIA SIMA, successeur de Codreanu à la tête de la Garde de fer roumaine, 112.
HORTHY, 20.
HUGENBERG (Alfred), chef des nationaux allemands et ancien ministre de l'Economie du Reich, 112.
HUTSCHENREUTHER, 110.
JAMNITZER (Wenzel), orfèvre de Charles-Quint, 77.
JEGG, 110, 156.
JESCHONNEK (Général), chef de l'Etat-major de la Luftwaffe, 129.
JÉSUS-CHRIST, 49, 75, 80.
JODL, 56, 120.
JOSEPH II, empereur d'Allemagne, 60, 66.
JULIEN L'APOSTAT, 49, 52, 127.
JUNGE, 122.
JURY, gauleiter, 164.
KAHR (Gustave von), président du Conseil de Bavière, 63, 137.
KANT, 52.
KAPP (Wolfgang), auteur du putsch du 13 mars 1920, 159.
KAUFFMANN (Angelica), peintre du XVIII^e siècle, 109.
KAUTSKY (Karl), théoricien du marxisme intégral, 133.
KEITEL, 55, 57, 91, 95.
KEMNITZ (Mathilde von), deuxième femme de Ludendorff, 81, 126.

KEMPKA, chauffeur de Hitler, 122, 124, 147.
KENT (Duc de), 80.
KÉPLER (Jean), astronome, 153.
KEPPLER (Wilhelm), sous-secrétaire d'Etat, 68, 128.
KERRL, ministre des Cultes, 76.
KESSELRING, 146.
KILLINGER (Manfred von), général de la S.A., ambassadeur à Bucarest, 147.
KLEINMANN, 85.
KLUGE (Günther von), maréchal, 44, 55.
KOCH, 133.
KOCH (Robert), 156.
KOENIG, 100.
KRAUSE, 122.
KRAUSS (Clemens), chef d'orchestre autrichien, 152.
KRIEBEL, 131, 134.
KRÜMEL : sobriquet du cuisinier du G. Q. G. du Führer, 1.
KUBE, 91.
KUHLÖ, 136.
KUMM, 161.
KURUSU, diplomate japonais, 89.
KVATERNIK, chef croate, 55.

LAMMERS, chef de la Chancellerie du Reich, 70, 120, 123.
LANZHAMMER, 118.
LAUBÖCK, 110.
LEEB (Ritter von), 106.
LEHMANN, 117, 139.
LÉOPOLD III, 164.
LERCHENFELD, 133.
LEY (Robert), chef du Front du Travail, 43, 131, 166.
LIEBEL, bourgmestre de Nuremberg, 77, 81.
LINGE, 122.
LIPSKY, ambassadeur de Pologne à Berlin, 134.
LLOYD GEORGE, 96, 128.
LORENZ, collaborateur du Dr Dietrich, 157.
LORTZ, 133.
LOSSOW, 133, 137.
LOUIS I^{er}, roi de Bavière, 24, 109.
LOYOLA (Ignace de), 90.

LÜDECKE, grand voyageur, a rendu des services d'ordre financier au Parti, 57.
LUDENDORFF, 110, 136, 137.
LUEGER (Karl), bourgmestre de Vienne, 77.
LUPPE, 133.
LUTHER, 5, 90, 110.
LUTZE, chef de la S. A., 90, 147.

MAHOMET, 75.
MAKART (Hans), peintre et décorateur autrichien, contemporain de Wagner, 121.
MARIE-THÉRÈSE, impératrice d'Autriche, 123.
MARX (Karl), 49, 148.
MATT, 133.
MAURICE, chauffeur de Hitler, 90, 110, 122, 137.
MAY (Karl), romancier d'aventures, 149.
MEIER, 156.
MEISSNER (Otto), 70, 112.
MENZEL (Adolf von), peintre allemand du XIX^e siècle, 88.
MEYERBEER, 121.
MICHEL, roi de Roumanie, 65, 161.
MILCH, maréchal de l'Air, 129, 151.
MÖCKEL, 173.
MODERSOHN, 110.
MOLTKE, 50.
MORELL, médecin de Hitler, 106.
MOSLEY (Sir Oswald), 105, 127, 160.
MOZART, 107, 121, 149, 167.
MÜLLER (Adolphe), imprimeur du Parti, 73, 90, 122, 137, 147, 165, 168.
MURILLO, 140.
MUSSERT, chef des nationaux-socialistes néerlandais, 79, 164.
MUSSOLINI, 5, 30, 42, 72, 73, 75, 90, 98, 132, 148.
MUTSCHMANN, gauleiter de Saxe, 77, 152.

NAPOLÉON, 162.
NÉRON, 52.
NEUNER, 110.
NEURATH, 123, 128.

NIETZSCHE, 52.
NOMURA, diplomate japonais, 89.
NORTZ, 133.
NOSKE (Gustave), ancien ministre socialiste, 81, 132, 133.

OEYENHAUSEN (Madame von), 87.
OSHIMA, ambassadeur du Japon à Berlin, 84, 89, 93, 146.

PAPEN (Franz von), 41, 112, 120.
PASTEUR, 156.
PÉTAINE, 141.
PFEFFER (von), un des premiers chefs de la S. A., 148.
PFORDTEN (von der), un des premiers compagnons de lutte de Hitler, tué lors du putsch de 1923, 110.
PISTOLA (Duc de), 132.
PLEIGER, directeur général des Hermann-Goering-Werke, chargé de l'exploitation du bassin du Donetz, 82.
PÖHNER, ancien chef de la Police de Munich, 136, 137.
PORSCHÉ (Dr), constructeur d'automobiles, 104, 155.
PÖSCHL, 110.
PRAETORIUS, décorateur de théâtre, 158.
PTOLÉMÉE, 153.
PUTTKAMMER, capitaine de frégate, adjudant du Führer, 57.

QUISLING, 164.

RAEDER (Amiral), 78.
RAINER, gauleiter, 116.
RAMIN (Jürgen von), 73.
RASPE, 110.
RASPOUTINE, 66.
REINHARDT, sous-secrétaire d'Etat aux Finances, 120.
RIBBENTROP, 56, 57, 75, 93, 128.
RICHTER (Dr), 62, 63, 68, 69.
RIEFENSTAHL (Leni), 126.
RINTELEN (von), attaché militaire près l'ambassade du Reich à Rome et représentant de la Wehrmacht auprès du gouvernement italien, 51.

ROATTA (Mario), chef de l'Etat-major de l'armée italienne, 148.
 ROBESPIERRE, 134.
 RODE, 167.
 RÖHM (Ernst), chef de l'Etat-major de la SA., 110, 133.
 ROLLER, architecte viennois, 109, 158.
 ROLLER, fils du précédent, décorateur de théâtre, 158.
 ROMMEL, 90, 92, 94, 146, 150.
 ROOSEVELT, 53, 66, 93, 105, 119.
 ROOSEVELT (Eleanor), 145.
 ROSENBERG (Alfred), Reichsleiter, 70, 75, 76.
 ROSS (Colin), écrivain autrichien, grand voyageur, 134.
 ROTHERMERE (Lord), 156.
 ROTTECK (Karl), 52.
 ROTTMANN (Karl), peintre allemand du XIX^e siècle, 88.
 SAINT-PAUL, 49, 74, 75, 148.
 SAUCKEL, 43, 156.
 SACHSLER (Abbé), sympathisant du mouvement national-socialiste, 52.
 SCHACHT, 41, 128.
 SCHÄFFER, 133.
 SCHARNAGL (Karl), ancien bourgmestre de Munich, 133.
 SCHARNHORST, 60.
 SCHARRER, 154.
 SCHAUB, adjudant de Hitler, 15, 137.
 SCHEIDEMANN (Philipp), dirigeant socialiste, 132, 133.
 SCHEUBNER-RICHTER, un des premiers compagnons de lutte de Hitler, tué lors du putsch de 1923, 90, 110.
 SCHILLER, 107, 121, 138, 149.
 SCHIRACH (Baldur von), gauleiter de Vienne, 29, 158, 164.
 SCHLEIFER, 136.
 SCHOLTZ-KLINK, 126.
 SCHÖNERER, chef du parti pangermaniste autrichien, 77.
 SCHOPENHAUER, 51, 52, 171.
 SCHORR, 167.
 SCHRECK, chauffeur de Hitler, 73, 90, 110, 122, 147.

SCHUMACHER, 90.
 SCHWARZ (Abbé), professeur de Hitler, 100.
 SCHWARZ (Franz), trésorier du Parti, 120, 136, 156.
 SCHWEYER (Franz), ministre de l'Intérieur de Bavière, de 1921 à 1924, 5, 133, 137.
 SEBOTTENDORF (von), 165.
 SEECKT (Hans von), général, créateur de la Reichswehr, 159.
 SEIDEL (Fritz), 149.
 SEISSER, 137.
 SERRANO SUÑER (Ramon), beau-frère de Franco, 70.
 SEVERING (Karl), ancien ministre de l'Intérieur d'Allemagne, 81, 133.
 SEYDLITZ (Friedrich-Wilhelm von), général de Frédéric le Grand, 90.
 SEYSS-INQUART, 164.
 SHAH DE PERSE (Pahlavi), 17.
 SHAKESPEARE, 6, 138.
 SIEBERT, 77.
 SIEWERT, décorateur de théâtre, 158.
 SILIZKO (Abbé), 100.
 SINGER, 156.
 SIXTEL, 100.
 SPEER (Albert), 45, 142, 143, 144, 145, 151, 162.
 SPIECKER (Carl), personnalité du centre catholique, 133.
 STALINE, 4, 16, 17, 20, 43, 67, 95.
 STARHEMBERG (Ernst von), chef de la Heimwehr autrichienne, 14, 52.
 STEFANI, 133.
 STENGLEIN, magistrat bavarois, 133.
 STORM (Theodor), poète allemand du XIX^e siècle, 139.
 STOSS (Veit), sculpteur nurembergeois ayant vécu à Cracovie, 77.
 STRANSKY, 110.
 STREICHER (Julius), gauleiter de Franconie, 81, 156.
 STRESEMANN, 41, 136.
 STRUNK (Roland), grand journaliste du Parti, 114.

STUCK (Mary), 124.
 STUCKART (Wilhelm), sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, 120.
 STÜTZEL, 133.
 TALLEYRAND, 132.
 TERBOVEN, gouverneur de Norvège, 75, 106.
 THAELMANN (Ernst), chef du parti communiste allemand, 14, 81.
 THOMA (Ludwig), écrivain bavarois, 131.
 TITULESCO, 123.
 TODT, 43, 55, 64, 82, 94, 142, 161.
 TORGLER (Ernst), dirigeant communiste accusé de l'incendie du Reichstag en 1933, 14, 81.
 TOUR-ET-TAXIS (Prince de), 132.
 TREUENFELS (Madame von), 126.
 TREVIRANUS, 133.
 TROOST, architecte, 107, 173.
 TROOST (Madame), femme du précédent, 126.
 TROTSKY, 74.
 VANSITTART, 134.
 VERDI, 157.
 VERNE (Jules), 149.
 VICTOR-EMMANUEL III, 132.
 VÖGLER (Albert), industriel, 68, 128.
 VOLL, 133.
 VOLTAIRE, 51.
 WAGNER (Cosima), 121, 137, 167.
 WAGNER (Richard), 75, 77, 81, 107, 121, 125, 149, 153, 167.
 WAGNER (Siegfried), 121, 137, 167, 172.
 WAGNER (Winifried), femme du précédent, 126, 172.
 WAGNER, gauleiter de Bavière, 77.
 WALDSCHMIDT, 136.

WAVELL, 105.
 WEBER (Christian), un des premiers compagnons de lutte de Hitler, 110, 139, 154.
 WEBER (Dr), 131.
 WEININGER (Otto), philosophe, 74.
 WENCESLAS, roi de Bohême, 131.
 WERLIN (Jacob), constructeur d'automobiles, 104, 147, 154.
 WESENDONK (Mathilde), 121.
 WIEDEMANN (Fritz), capitaine pendant la guerre mondiale, sous les ordres duquel Hitler a servi, consul général à San-Francisco au moment de l'entrée en guerre des Etats-Unis, 90.
 WILHELMINE, reine des Pays-Bas, 164.
 WINTER, 110.
 WIRTH (Joseph), ancien chancelier du Reich, 128.
 WITZIG, 44.
 WOLF, Hitler dans l'incognito, 110.
 WOLFF (Karl), général des Waffen SS, 56.
 WRANGEL (Friedrich von), maréchal prussien, commandant en chef dans la campagne contre le Danemark en 1864, 90.
 WUTZELHOFFER, 139.
 ZANDER (Elsbeth), dirigeante de l'organisation des femmes nationales-socialistes, 81.
 ZEITZLER (Kurt), colonel, puis général, chef de l'Etat-major de l'armée, 91, 92, 93, 94, 123, 132.
 ZELLER, 133.
 ZENTZ, 136.
 ZETZSCHWITZ, 131.
 ZIETHEN (Hans Joachim von), général de Frédéric le Grand, 90.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---------------------|-----|
| PRÉFACE..... | v |
| AVERTISSEMENT | xxv |

PREMIÈRE PARTIE

A LA CONQUÊTE D'UN EMPIRE

| | |
|---|----|
| 1. — Les peuples aryens et le peuple russe. — La poigne est une nécessité pour dominer le Russe. — Appauvrissement du sous-sol | 3 |
| 2. — La route rapprochera les peuples. — La frontière de l'Oural. — Moscou doit disparaître. — Les trésors de l'Ermitage..... | 5 |
| 3. — La piété naturelle de l'homme. — Les Russes athées savent mourir. — Ne pas éduquer dans le sens de l'athéisme..... | 6 |
| 4. — National-socialisme et religion ne peuvent coexister. — Laisser les religions se consumer d'elles-mêmes, sans les persécuter. — Le bolchévisme, enfant illégitime du christianisme. — Origine du brouet spartiate. — Les bourreaux lettons. — Staline, une des figures les plus extraordinaires de l'histoire mondiale.... | 7 |
| 5. — Reconnaissance aux Jésuites. — Fanatisme protestant. — Similitudes entre l'Allemagne et l'Italie. — Dante et Luther. — Le Duce est l'un des césars. — La marche sur Rome, un tournant de l'histoire. — Enchantement des villes italiennes. — Rome et Paris..... | 9 |
| 6. — Hommage à l'orgueil anglais. — Naissance de l'industrie allemande. — Concurrence commerciale avec l'Angleterre. — Vers une amitié durable entre l'Angleterre et l'Allemagne. — Pauvreté de la philosophie et des arts chez les Anglais | 12 |
| 7. — Les qualités du soldat allemand. — L'impôt du sang et la SS. — Déficience du commandement allemand en 1914-1918.. | 14 |
| 8. — La Roumanie doit être un pays agricole..... | 15 |
| 9. — Rivalité entre l'Angleterre et l'Amérique..... | 15 |
| 10. — Les institutions à forme monarchique sont condamnées.... | 15 |

| | |
|---|----|
| 11. — Jeunesse et vieillesse des peuples. — Empêcher que se reconstitue une puissance militaire à l'Est. — L'exemple de la domination anglaise aux Indes. — Ne pas éduquer les analphabètes russes. — Colonisation de l'Ukraine. — Les soldats-paysans | 16 |
| 12. — La bénédiction des familles nombreuses. — Primauté de l'Est. — Utiliser toutes les forces, d'où qu'elles viennent. — Le rôle des élites | 17 |
| 13. — Procès de la bureaucratie. — Prime accordée à la désobéissance intelligente. — Un continent à diriger. — Lois uniformes et sens du divers. — Une race de dominateurs..... | 19 |
| 13. — Ploutocratie et prolétariat de Saxe. — Une bourgeoisie peau à quelques communistes..... | 20 |
| 15. — Juristes et gibier de potence. — Les châtiments corporels. — Simplification nécessaire de l'appareil répressif..... | 22 |
| 16. — Origine du rideau de fer. — Le national-socialisme n'est pas un article d'exportation. — Cheptel, caoutchouc, houille blanche. — Opposition de Paris et de Vichy. — Mission européenne des Norvégiens..... | 23 |
| 17. — L'instituteur allemand s'est fait détester. — Organisation des espaces de l'Est. — Laisser vivre la population russe. — L'Europe, entité raciale. — Danger de la sécurité. — Evacuations d'Allemands et expulsions de Juifs. — Une politique raciale. — Les aubergistes suisses. — Les batailles d'anéantissement. — La tactique choisie par Staline. — Impertinence des Anglais. — Les Dardanelles et la Turquie. — Les armes de l'avenir..... | 24 |
| 18. — Vertus de la guerre. — Dix à quinze millions d'Allemands de plus. — Les guerres poussent à la prolifération. — Autarcie de l'Europe..... | 29 |
| 19. — De la criminalité en temps de guerre. — Les attentats en pays occupé. — Mansuétude des juristes. — La voie de la dureté extrême | 30 |
| 20. — Chance et esprit de décision. — L'attaque contre la Russie. — Le soldat allemand est le meilleur soldat du monde. — Des officiers jeunes. — Tactique d'Antonesco à Odessa. — Succès dus à nos « erreurs ». — Pas d'hégémonie sans la possession de l'espace russe. — Un monde d'esclaves nés. — Pas d'Indes sans les Anglais. — Anarchie des Slaves. — La race germanique et la notion de l'Etat. — Pas d'université à Kiev. — Rôle des marais du Pripiet. — Donner au peuple allemand le sens de l'Empire..... | 32 |
| 21. — Les Tchèques et le bolchevisme. — Erreur des Hohenzollern. — Les Habsbourg, une dynastie étrangère. — La génération de 1900 | 36 |
| 22. — Classes sociales et moyens de transport. — La cuisine unique dans l'armée. — Repas cérémoniels et buffet froid..... | 37 |
| 23. — La frontière entre l'Europe et l'Asie. — La réussite justifie tout. — Le droit aux terres fertiles. — Endiguer la marée russe. — Pour les candidats au suicide. — L'appât d'un monde meilleur. — Le national-socialisme ne doit pas s'ingérer la religion .. | 38 |

| | |
|---|----|
| 24. — Fanatisme des dirigeants russes. — Stupidité du soldat russe. — La perpétuelle menace de l'Asie. — Un mur vivant. — Les revendications justifiées | 40 |
| 25. — Le temps travaille pour l'Allemagne. — Problèmes à résoudre. — Heureuses conséquences du plan de quatre ans. — La race blanche a détruit son commerce mondial. — L'exportation ne paie pas. — Chômeurs d'Angleterre et d'Amérique. — L'appel de l'Est..... | 42 |
| 26. — Images d'une épopée sans exemple dans l'histoire. — Savoir parler aux soldats. — L'individu ne compte pas. — La conservation de l'espèce..... | 44 |
| 27. — L'expérience de la misère. — Discriminations sociales. — Organisation des études. — Vacances payées. — Le christianisme des Espagnols..... | 45 |
| 28. — Pudeur des Anglais. — Méfaits de l'esprit de système. — Autarcie voulue par la nature..... | 47 |
| 29. — Particularités de Vienne. — Vienne et la province. — Vienne et Paris..... | 48 |
| 30. — Difficultés du Duce. — Défaillances d'une troupe. — Antonesco, soldat né. — Corruption des Roumains..... | 49 |
| 31. — L'Allemagne et la marée asiatique. — La guerre des deux espèces. — Une victoire à la Pyrrhus..... | 50 |
| 32. — On se bat pour la possession des grands espaces. — Reflux de l'Ouest vers l'Est. — Le christianisme contre la sélection naturelle | 51 |
| 33. — Les actualités cinématographiques, documents pour l'avenir.. | 51 |
| 34. — Le commandement de l'armée en 1914-1918. — Le Kaiser, mauvais chef de guerre. — Conrad von Hötzenndorf..... | 52 |
| 35. — Collaboration européenne à l'Est. — Les treize millions de chômeurs américains. — Le Danube, fleuve de l'avenir. — Possession des richesses naturelles. — Chaîne sans fin des soucis. — Complexe de l'émigré..... | 53 |
| 36. — Des débouchés pour tout le monde à l'Est..... | 55 |
| 37. — Les décisions à l'échelon du commandement. — Folie des grandes offensives de 1914-1918. — Une peuple d'artistes et de soldats | 56 |
| 38. — Savoir se détendre. — Savoir attendre. — Savoir prendre le temps de la méditation. — Savoir qu'on est indispensable..... | 57 |
| 39. — Inconvénients d'un concordat avec les Eglises. — Difficulté de pactiser avec le mensonge. — Tenir le Parti à l'écart des questions religieuses. — Opposition du dogme et de la science. — Laisser mourir le christianisme de mort lente. — Les besoins métaphysiques de l'âme. — Pas de religion officielle, liberté de la croyance | 58 |
| 40. — Prévisions météorologiques. — Faire une place à l'empirisme. — Réorganisation des services..... | 62 |
| 41. — Le breuvage national-socialiste. — Jugement sur Stresemann. — Si les Français... — Von Papen et le plan Young. — Remèdes à l'inflation. — L'exemple de Frédéric le Grand. — Les économistes embrouillent tout..... | 64 |
| 42. — Chute d'Odessa. — Rôle d'Antonesco. — Réformes qui s'imposent en Roumanie. — Elimination du Juif..... | 66 |

| | |
|--|----|
| 43. — Anticipations à propos de l'Est. — L'Ukraine dans vingt ans. — Respecter la crasse. — Le pain conquis par l'épée. — Dieu ne connaît que la force..... | 68 |
| 44. — Le 10 mai 1940. — Larmes de joie. — Le piège du plan Schlieffen. — Le G. Q. G. de Felsenest. — Paris, une ville au passé glorieux. — La cathédrale de Laon. — Le 22 juin 1941. — Raser Kiev, Moscou ou Saint-Petersbourg..... | 70 |
| 45. — Churchill chef d'orchestre. — La juiverie tire les ficelles. — Rapacité des coquins d'affaires. — Renforcer l'économie autarcique..... | 72 |
| 46. — Avant tout, des familles nombreuses..... | 74 |
| 47. — L'art du bâtiment. — Les nouvelles constructions. — Nécessité de la standardisation et de l'uniformisation. — Permettre à la masse de jouir des agréments matériels de la vie. — Catéchisme et dactylographie..... | 74 |
| 48. — Les deux siècles du monde moderne. — Le christianisme, préfiguration du bolchévisme..... | 75 |
| 49. — Clairvoyance de Julien l'Apostat. — Origine aryenne de Jésus. — Falsification des idées de Jésus. — Le coup du chemin de Damas. — Tolérance du monde romain. — Matérialisme de la religion juive. — La religion comme moyen de subversion sociale. — La mobilisation des esclaves. — Saint Paul et Karl Marx. | 76 |
| 50. — Nécessité d'un décorum impressionnant. — Un Prussien à Rome, un autre à Munich. — Modestie de la République de Weimar. — Rôle de la nouvelle Chancellerie. — Laideur de Berlin. — Ce que sera le nouveau Berlin. — Des monuments qui résisteront dix mille ans. — Primauté de la race, primauté du Reich. — Etre un bâtisseur. — Les travaux de la paix feront pâlir le souvenir des batailles..... | 79 |
| 51. — Les œuvres des hommes se déferont. — Antithèse de la religion et de la science. — Interprétation des phénomènes naturels par l'Eglise. — Les écrivains français des siècles classiques. — Voltaire et Frédéric II. — Les coups de bélier de la science. — Les Eglises et l'esprit religieux. — Cent soixante-neuf religions dans l'erreur. — Sottise des iconoclastes russes..... | 83 |
| 52. — Les Juifs, responsables des deux guerres mondiales. — Comment on efface le passé des civilisés. — Récrire l'histoire. — Les bibliothèques de l'antiquité. — Fièvre de destruction du christianisme et du bolchévisme. — Néron n'a pas incendié Rome. — Tartuferie protestante. — L'Eglise catholique vit du péché. — Comptes qui seront réglés. — Le mouvement moderniste. — Le problème des couvents..... | 87 |
| 53. — Autarcie et puissance militaire. — Mise en valeur des territoires de l'Est. — Volte-face des Anglais. — Imposture de Roosevelt. — Tirer les avantages de l'hégémonie sur le continent. — Une Europe de quatre cents millions d'habitants. — Liquidation de l'Empire britannique..... | 91 |
| 54. — Sur les prétendus plaisirs de la chasse..... | 93 |
| 55. — L'infanterie, reine des batailles. — Erreur des tanks ultra-légers. — Une paix sans caractère juridique à l'Est. — Fidélité des Croates. — Souvenirs de Landsberg. — Les ouvriers de Bitterfeld. — L'utilisation des compétences. — Conception du rôle | |

| | |
|--|-----|
| de l'instituteur. — Utilisation des anciens rempilés de l'armée. — Les efforts d'un autodidacte. — Les monuments de Paris. — Visite de Paris en juin 1940..... | 93 |
| 56. — Sur la chasse et sur les chasseurs..... | 98 |
| 57. — Critique acerbe de la Wilhelmstrasse. — Diathèse du diplomate. — A propos d'un ambassadeur américain..... | 100 |
| 58. — L'intérêt de l'Etat et l'intérêt privé. — Incompatibilités pour les serviteurs de l'Etat..... | 102 |
| 59. — La machinerie aveugle de l'administration. — Esprit tatillon des juristes. — Comparaison avec l'administration du Parti. — Eloge des qualités individuelles. — La sélection raciale et la SS. — Vers une réforme de la magistrature..... | 103 |
| 60. — Les braconniers au service de l'Etat. — Le recrutement des troupes de choc. — Apologie de l'homme débrouillé. — Justice sociale d'abord. — Contre les privilèges de caste. — Le peuple, réservoir de l'élite. — Prendre les chefs où ils se trouvent.... | 106 |
| 61. — L'allemand, langue de l'Europe. — Suppression de l'écriture gothique. — Frontière de l'Europe à l'Est. — Permanence du sang germain. — Déboisement de l'Italie et fertilité du Nord. — Les régions nordiques du temps des Romains..... | 109 |
| 62. — La culture du criminel. — Danger du criminel invétéré en période de guerre. — Un système pénitentiaire défectueux. — Jeunes délinquants et criminels endurcis. — Sur la procédure d'appel..... | 110 |
| 63. — Les soldats de César étaient végétariens. — Longévité et régime alimentaire. — Aliments vivants et cuisine stérilisée. — Le cancer, une maladie de l'homme dégénéré ? — Les régions désertées et leurs habitants. — Une caste honorée : les chasseurs de fauves. — Les ilotes de Sparte. — Progression de la race germanique. — Les prolétariats indigents d'Europe. — Réveil de l'antisémitisme en Angleterre. — Une doctrine raciale camouflée en religion. — Particularités de l'esprit juif..... | 113 |
| 64. — Médiocrité des fonctionnaires de l'Etat. — Sur la façon d'attribuer les décorations. — L'Ordre du Parti..... | 117 |
| 65. — Antonesco et le roi Michel. — L'ère des princes est terminée. — Les revendications des maisons princières de Thuringe. — Les guerres d'autrefois..... | 119 |
| 66. — L'amitié de l'Eglise coûte trop cher. — L'Eglise, ennemie de l'Etat. — Les monuments de la civilisation chrétienne. — Hypocrisie de Roosevelt. — Décadence des religions..... | 121 |
| 67. — Le paradis ouvrier des bolcheviks. — Périodiques assauts de l'Asie. — Préparation à la domination allemande. — Tord-boyaux pour les indigènes..... | 123 |
| 68. — Etre fidèle à l'autarcie. — La résorption du chômage. — Difficultés avec le ministère de l'Economie. — L'or n'est pas nécessaire. — Manipulations financières des Suisses. — Capacité de production agricole de l'Ukraine. — La main-d'œuvre fournie par Himmler. — Guerre aux économistes !..... | 124 |
| 69. — Méfaits de la centralisation administrative. — Deux fois trop de fonctionnaires. — L'idéal de la paperasse. — Scrupules juridiques..... | 127 |

| | |
|--|-----|
| 70. — Rejeter les hors-la-loi. — Droit coutumier d'autrefois. — Abus du formalisme. — Purifier la profession d'avocat. — Le défenseur public. — Sur la trahison. — Exercice du droit de grâce. — Serrano Suñer..... | 128 |
| 71. — Sottise des partis bourgeois. — Lutte pour le pouvoir et lutte sur le plan mondial. — Pitié déplacée des bourgeois. — La Providence et la sélection des meilleurs. — Pas de tièdes dans le Parti ! | 131 |
| 72. — Réflexions et remarques. — Gratitude au Duce..... | 132 |
| 73. — Manifestation nationale-socialiste à Cobourg. — Bagarres victorieuses. — Dispersion des rouges. — Le diable perd son épée. — Un rejeton de Bismarck. — Capitulation des syndicats. — Une ère nouvelle. — L'imprimeur du Parti. — Le <i>Völkischer Beobachter</i> . — Rôle de Dietl. — Le national-socialisme inconcevable en France..... | 133 |
| 74. — Allemands qui ont épousé des Juifs. — Rigueur des lois racistes. — Des Juifs corrects. — Les Juifs et le Quatrième commandement. — Rôle providentiel des Juifs pour une société. — Particularités du métiis juif. — Microcosme et macrocosme. — Les lois de la nature. — Impératif de la conservation de l'espèce. — Primauté du beau..... | 137 |
| 75. — L'heure de résoudre le problème religieux. — Condamnation du mensonge organisé. — La SS et la religion. — Saint Paul et le prébolchévisme. — Paradis des chrétiens et paradis de Mahomet. — Tabous nègres et eucharistie. — Les Japonais et la religion. — Erreur de Mussolini..... | 140 |
| 76. — Impossible synthèse du christianisme et du national-socialisme. — Les Papes de la Renaissance. — La source empoisonnée | 142 |
| 77. — Pangermanistes et chrétiens-sociaux d'Autriche. — Schönerer et Lueger. — Un grand bourgmestre. — L'antisémitisme à Vienne. — L'opposition aux Habsbourg. — Richard Wagner et le bourgmestre de Leipzig. — Autres bourgmestres..... | 143 |
| 78. — Une nouvelle chronologie ? — Traditions militaires. — Les oriflammes du Reich..... | 146 |
| 79. — Si les Anglais avaient compris. — Regrets hollandais. — Les Japonais et la race blanche. — Kiao-Tchéou..... | 147 |
| 80. — Le musée de Linz. — Dépréciation de la grande peinture par les critiques juifs. — Incompétence des élites bourgeoises. — La <i>Vénus</i> de Bordone..... | 148 |
| 81. — Une alimentation privée de ses qualités biologiques. — L'Observatoire de Linz. — Tout dépend des hommes. — Le cas de Julius Streicher. — Streicher a idéalisé le Juif. — Fidélité aux premiers compagnons. — Les jambons de Dietrich Eckart. — Lettres d'amour de Severing. — Aide aux adversaires corrects | 149 |
| 82. — L'industrialisation du Reich. — Le charbon et le fer. — Main-d'œuvre fournie par les prisonniers russes. — Voir loin.. | 154 |
| 83. — Bateaux endommagés. — Exemple des Anglais. — Une façon de sabotage | 155 |

| | |
|---|-----|
| 84. — Les pays de race blanche et l'Extrême-Orient. — Pas de question sociale au Japon. — Hollande et Japon. — Vers la chute de Singapour | 156 |
| 85. — Ne pas gaspiller la main-d'œuvre allemande..... | 157 |
| 86. — Autorisation des jeux à Baden-Baden..... | 157 |
| 87. — Impossibilité d'éluder Dieu. — La cérémonie du mariage. — Le fonctionnaire ne pense pas. — Monserrat et le Saint-Graal.. | 158 |
| 88. — Souvenirs d'Obersalzberg. — Le professeur Hoffmann. — Les peintures de Rottmann. — Sur les animaux..... | 159 |
| 89. — La Grande-Bretagne devait éviter la guerre. — Les diplomates japonais Nomura et Kuruu. — Savoir donner le change..... | 160 |

DEUXIÈME PARTIE

LE GÉNÉRAL HIVER

| | |
|---|-----|
| 90. — Recrutement de la SS. — Mérite de Himmler. — Origine de la SS et de la SA. — Sepp Dietrich. — Cent sept mandats au Reichstag. — Les maîtres d'école. — Goering et l'honneur allemand. — Eloge de l'optimiste. — Les femmes aiment les mâles. — Quarante degrés sous zéro en Russie. — Les panzers de Rommel. — La Diète de Worms. — Origine du salut allemand. — Comment est née l'expression « Führer »..... | 163 |
| 91. — Les trois erreurs du commandement italien. — Boutades sur la publicité. — Démagogie des brasseurs. — Les premiers haut-parleurs. — Déplacements en avion et météorologie.... | 170 |
| 92. — Le désert, terrain idéal pour les blindés. — Ravitailler Rommel. — La charge creuse. — Constante nécessité des armes nouvelles | 173 |
| 93. — Les Juifs et la nouvelle Europe. — Les Juifs et le Japon. — Deux courants chez les Japonais. — Roosevelt et Churchill, deux imposteurs. — Courage des soldats espagnols..... | 174 |
| 94. — Les Anglais perdent l'Extrême-Orient. — L'Inde ou Tripoli. — Rodomontades britanniques. — Le soldat américain..... | 176 |
| 95. — Staline, continuateur des tsars. — Les Allemands ont sauvé l'Europe en 1933. — Raisons de l'attaque de la Russie en 1941. — Le matériel des Russes. — Infériorité de l'Asie..... | 177 |
| 96. — La franc-maçonnerie, entreprise de corruption. — Daladier, Chamberlain et les va-t'en guerre. — L'or, richesse fictive. — La catastrophe de 1940. — Le bouc émissaire..... | 180 |
| 97. — Ordre et propreté. — Pédanterie des services administratifs | 181 |
| 98. — Relève de la garde à Rome. — Les difficultés du Duce. — L'échec de Brauchitsch..... | 181 |
| 99. — Churchill à la solde des Américains. — Paix séparée avec la Grande-Bretagne. — Conséquences de la perte de Singapour. — Frontière entre l'Orient et l'Occident. — Opposition à Churchill. — Prépondérance des Japonais dans le Pacifique. — Mépris de l'américanisme..... | 182 |

| | |
|---|-----|
| 100. — Souvenirs d'enfance. — Enseignement religieux. — L'abbé Schwarz. — « Assieds-toi, Hitler ! ». — Préparation à la confession. — L'Association des séparés de corps. — Histoire de Pétro-nella. — Certificat d'études..... | 184 |
| 101. — Santé et maladie. — Campagnes électorales et tourisme aérien. — Le pilote du Führer. — L'Est et les moyens de loco-motion | 191 |
| 102. — Huile de baleine et graisses végétales..... | 193 |
| 103. — Richesse subite du Japon. — Exploitation capitaliste de l'Inde. — Le bûcher des veuves. — L'Inde ou le contrôle de l'Europe..... | 194 |
| 104. — Le moteur à refroidissement par air..... | 195 |
| 105. — Confirmation des ordres. — Problèmes du ravitaillement pour le front russe. — Utilisation des compétences. — Sou-daineté de l'hiver russe. — 42 degrés sous zéro. — Une concep-tion politique dépassée : l'équilibre européen. — Le menteur Halifax. — Duff Cooper et Hore Belisha. — Le boomerang indien. — La solution Mosley. — Metchoui et harems..... | 195 |
| 106. — Tchèques pro-allemands et partisans de Bénès. — Les Tchèques dans l'Empire austro-hongrois. — Hacha et la piqure du Dr Morell..... | 199 |
| 107. — Le compositeur Bruckner. — Brahms au pinacle. — Wagner et Goering, hommes de la Renaissance. — Grands architectes. — Devoir d'encourager les talents..... | 201 |
| 108. — Churchill rentre des Etats-Unis. — Impossibilité d'un mira-cle. — Surnatalité et vaccination..... | 202 |
| 109. — Rôle des recommandations en Autriche. — La vache enra-gée. — Mal endémique de la corruption autrefois. — Une femme de génie. — Protéger les arts..... | 203 |
| 110. — Une région farouche. — Découverte d'Obersalzberg. — Aven-tures de Dietrich Eckart. — Hitler incognito. — Réunions à Passau et à Berchtesgaden. — Anecdotes locales. — Construction du <i>Berghof</i> . — Premier Noël à Obersalzberg. — Voyage à Buxte-hude. — Incendie providentiel. — Le mentor Dietrich Eckart. — Querelles pittoresques. — Les premiers fidèles..... | 205 |
| 111. — Le coup de massue de la campagne de Russie. — Les nerfs de Brauchitsch. — Avions allemands et avions américains. — Le harcèlement de Malte. — Graves erreurs des Italiens..... | 214 |
| 112. — Persuader autrui. — Hindenbourg, le « vieux monsieur ». — Premiers contacts avec le Maréchal. — « Allemagne, réveille-toi ! ». — Les milliards de Papien. — Le chantage du traité de Versailles. — Si les Français avaient occupé Mayence..... | 216 |
| 113. — Le programme du Parti. — Les administrés ne réfléchissent pas. — L'hiver russe. — Rhétorique et raison. — Sur l'homme du Néanderthal. — Nos ancêtres les Grecs..... | 218 |
| 114. — Stupidité du duel. — Quelques duels. — Rixes de villages. — L'honneur n'est pas le privilège d'une caste..... | 219 |
| 115. — L'ouvrier dans la communauté allemande. — Les hommes dignes de commander. — Age des officiers..... | 221 |
| 116. — Le problème des nationalités. — Tchèques, Hongrois, Rou-mains et Polonais. — Complexe des Tchèques. — La SS, pépi-nière de chefs. — Le surgeon helvétique..... | 222 |

| | |
|---|-----|
| 117. — Les Bava-rois et la Marine. — La consommation du poisson. — Carnivores et végétariens. — Atavisme végétarien de l'homme. — Alcool et fumée..... | 224 |
| 118. — Histoire du chien Foxl..... | 226 |
| 119. — Matières premières, produits de remplacement et plan de quatre ans. — Deux possibilités pour les Anglais. — Départ de Churchill, effondrement de Roosevelt..... | 227 |
| 120. — Réorganisation des services administratifs. — Perception des impôts. — Réduire l'importance de la bureaucratie. — Le ministère de la Propagande. — Dialogue avec Papien. — Dîmes payables en nature..... | 228 |
| 121. — Origine de <i>Tristan et Iseult</i> . — Cosima Wagner. — Wahn-fried. — Le style Makart. — Bayreuth. — A propos du Congrès de Nuremberg..... | 232 |
| 122. — Les chauffeurs du Führer. — La conduite des automobiles. — Quelques ordonnances..... | 234 |
| 123. — Hommage aux Tchèques. — La politique intérieure des Habsbourg. — Quand les papes brimaient les Juifs. — Les « bons Juifs »..... | 236 |
| 124. — Propos sur le mariage. — Quelques jolies femmes..... | 238 |
| 125. — Autres propos sur les chiens. — Origine des races humaines. — La beauté chez les Grecs anciens. — Signification des mytho-logies. — Considérations sur la préhistoire. — Les théories cosmiques de Hörbiger. — La politique n'est pas une fin. — Les œuvres du génie humain. — Fatalité de la politique..... | 240 |
| 126. — La politique et les femmes. — Quatre femmes en vedette. — Méthodes américaines de production. — Vers un nouveau krach économique..... | 245 |
| 127. — Le sang des autres. — Les Anglais et le système capita-liste. — Ce qu'eût été l'histoire sans le christianisme. — Con-stantin le Grand et Julien l'Apostat. — Chamberlain retour de Munich. — Si Samuel Hoare... — Position privilégiée de Mosley. — Préjugés de classe en Allemagne et en Angleterre. — La sélec-tion des meilleurs. — Sur la foi du peuple allemand..... | 246 |
| 128. — Economie capitaliste et abondance. — Sabotage de l'essence synthétique en 1933. — Deterding derrière Schacht. — Les Anglais ont rompu la solidarité de la race blanche. — La Rhé-nanie au poker. — Lloyd George justifié par l'histoire. — Le Juif doit disparaître d'Europe..... | 250 |
| 129. — Comparaison avec Frédéric le Grand..... | 253 |
| 130. — La dénatalité et la victoire du christianisme. — Les familles de deux enfants en France. — Prolifération du sang allemand. — Le droit né de la conquête. — Le prix du sang..... | 254 |
| 131. — Un agent français. — Nouveaux méfaits des juristes. — Sou-venirs de prison. — Le paillason Hacha..... | 255 |
| 132. — Anciennes colonies allemandes. — La ploutocratie britan-nique. — Moment psychologique pour arrêter la guerre. — Pos-sibilités de collaboration avec la France. — Epopée du fascisme italien. — Naissance de la SA. — Deux mondes étanches l'un à l'autre. — Les fossiles de la Cour d'Italie. — Venise. Naples, Rome, Florence. — Le troisième pouvoir..... | 257 |

| | |
|--|-----|
| 133. — Les animateurs de la révolution de 1918. — Attitude à l'égard des anciens adversaires. — Marchandages avec la police bavaroise. — Une mesure pour rien. — Les trafics d'armes.... | 262 |
| 134. — Churchill et Robespierre. — La citadelle de Singapour. — Eloge de François-Poncet. — Insuffisance des diplomates. — Vers une réorganisation de la diplomatie allemande..... | 266 |
| 135. — Importance du charbon et du fer. — Supériorité de la technique américaine. — Production et chômage. — Economiser la main-d'œuvre. — Refus de la stagnation..... | 270 |
| 136. — La franc-maçonnerie allemande. — La gaffe de Ludendorff. — Une manœuvre maçonnique. — Incompatibilités d'appartenance. — Rites démocratiques. — Bismarck battu par un cordonnier | 272 |
| 137. — Souvenirs de Bayreuth. — Passion de l'automobile. — Sortie de Landsberg. — Reconstitution du Parti. — Nouvelles méthodes pour la conquête du pouvoir. — Séquelles de l'Inquisition. — L'odeur écoeurante des bûchers. — Le monde retrouvera le sens de la joie..... | 275 |
| 138. — Charlemagne. — L'appel du Sud. — La progression de la boue. — Henri le Lion. — La douceur de vivre. — Rendre habitables les régions inclementes. — Glorification d'un arbalétrier suisse. — Tout sacrifier à l'idée du Reich..... | 280 |
| 139. — Perquisition à la Maison brune. — Le coffre vide. — Des partisans dans la police. — Le putsch de Munich. — Les ministres enfermés. — Le coup du signet..... | 283 |
| 140. — Excursions avec la baronne Abegg. — Le faux Donatello. — Un Murillo suspect..... | 285 |

TROISIÈME PARTIE

LES PROMESSES DU PRINTEMPS

| | |
|---|-----|
| 141. — Les Anglais doivent faire la paix. — La raison chez les Français. — Churchill se débat. — Hypothèses en marge d'une paix séparée. — Conséquences de l'entrée en guerre du Japon. — La Turquie et les Détroits..... | 289 |
| 142. — Les cadets d'une famille et la natalité. — Origine allemande des animateurs de la technique américaine..... | 292 |
| 143. — Encore la Justice. — Pénalités en temps de guerre. — La solution du problème religieux..... | 292 |
| 144. — Sur la forme du gouvernement en Europe et aux Etats-Unis | 294 |
| 145. — La mascarade des masques à gaz. — Sur le budget des cultes. — Obersalzberg | 295 |
| 146. — <i>Fair play</i> britannique. — Les bombardements efficaces. — La guerre des techniques. — Révélation sur le débarquement de Narvik | 297 |
| 147. — Leçons de conduite. — Les bons chauffeurs. — Incidents de route | 299 |
| 148. — Fascistes et aristocrates. — Le mouchard Roatta. — Le Duce doit sacrifier la monarchie. — Les gouvernements autoritaires | |

| | |
|--|-----|
| ont fait leurs preuves. — La mobilisation de la pègre chez les Romains. — Assimilation de saint Paul et de Karl Marx. — Les Juifs détruisent l'ordre naturel. — Maladie des élites intellectuelles d'Europe. — Si le professeur allemand régnait sur le monde | 302 |
| 149. — La grande propriété en Hongrie. — Quand l'âme s'est envolée. — La maison natale des grands hommes. — Contre un fétichisme hitlérien. — Livres pour la jeunesse. — Danses folkloriques. — La culotte de peau..... | 305 |
| 150. — Portrait de Churchill..... | 308 |
| 151. — Pressentiment sur l'hiver russe..... | 308 |
| 152. — Méthodes de colonisation. — Odeur suave de la crasse. — Longévité des Russes. — Perversité de l'éducation. — Regrets quant à l'aide apportée à l'Espagne. — Le théâtre en Allemagne. — L'enrichissement des musées..... | 309 |
| 153. — L'esprit toujours en péril. — L'Observatoire de Linz. — Lutte contre le mensonge, les superstitions et l'intolérance. — La science n'est pas dogmatique. — Cosmologie. — Les travaux de Hörbiger. — Aplanir la route aux hommes de talent..... | 311 |
| 154. — Un couple de ploutocrates..... | 315 |
| 155. — Eloge du Dr Porsche. — Défense de la péninsule européenne. — La masse russe contre les individus. — Les nationalités doivent se fondre dans de grands ensembles. — L'Europe sauvée en 1933. — Pour tous, une loi commune..... | 316 |
| 156. — Les militants de base. — L'organisation du Parti. — Rôle de la presse nationale-socialiste. — Le dépistage du virus juif.. | 318 |
| 157. — Les principaux journaux du Parti. — <i>Tristan</i> et d'autres spectacles à Vienne | 321 |
| 158. — Comment les grands artistes doivent servir leur pays..... | 322 |
| 159. — Un officier exemplaire. — Un groupe de gais lurons..... | 323 |
| 160. — Renforcement de la position allemande. — Le prolétariat britannique et la menace révolutionnaire. — Les trois objectifs d'une révolution. — Le paradis sur terre. — Les derniers soubresauts du christianisme..... | 324 |
| 161. — Craintes pour Antonesco. — L'antipathique roi Michel. — Une classe dirigeante pourrie. — Erzberger, trafiquant de terrains. — Le profil des routes. — Ne pas tuer le pittoresque. — Les minorités allemandes des Balkans. — Importance du Danube | 326 |
| 162. — Soulagement en Russie. — Le sort de Napoléon. — Le G. Q. G. de la Wolfsschanze. — Coup de grâce à l'idéal petit bourgeois | 328 |
| 163. — Lois juridiques et lois naturelles. — Dieu et les religions. — La force et la torture pour imposer la foi. — La vraie religion. — Les pourvoyeurs de l'athéisme. — Pas de compromissions. — La vérité doit triompher. — Vers une nouvelle conception du monde | 330 |
| 164. — Quisling & Co. — Un gouverneur civil pour la Belgique. — Les Hollandais et la solidarité des Germains. — Les monarques encombrants. — Abetz et la collaboration. — Un deuxième gouvernement français. — Leçon d'histoire à Himmler. — Slogans pour les Anglais..... | 333 |

| | |
|--|-----|
| 165. — Organisation financière des entreprises de presse et d'édition du Parti..... | 335 |
| 166. — Crise du logement. — Constructions nouvelles..... | 336 |
| 167. — Le Festival de Bayreuth en 1925. — Conjonction de Bayreuth avec le national-socialisme. — Rôle de Cosima Wagner. — Siegfried Wagner | 337 |
| 168. — Un personnage pittoresque : l'imprimeur du Parti..... | 339 |
| 169. — La jalousie chez les femmes. — Disproportion entre le nombre des hommes et des femmes. — La polygamie et la guerre de trente ans. — Les hypocrites de l'élite. — Le mariage bourgeois. — Les préjugés sociaux en voie de disparition..... | 340 |
| 170. — Le chemin de l'indépendance. — Les <i>tories</i> anglais ont raison. — L'instituteur allemand et l'Est. — Idées sur la formation scolaire des enfants. — Surprise des forts en thème..... | 343 |
| 171. — Particularités de la langue allemande. — Abus des consonnes. — Les emprunts aux langues étrangères. — Droit reconnu aux seuls écrivains de génie..... | 345 |
| 172. — La jalousie féminine, réaction de défense. — Les héros et le besoin de protection. — Quelques anecdotes. — De la solitude au goût de la société..... | 347 |
| 173. — Sur les méfaits du tabac. — Treize kreuzers par jour. — La dernière cigarette. — Berlin, capitale mondiale..... | 349 |